Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/s3id13654760

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de Clermont, Prince du Sang.

Par M. A. Roux, Docteur-Régent & Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

JANVIER 1767.

TOME XXVI.

A PARIS,

Chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JANVIER 1767.

PREMIER EXTRAIT.

Les Vapeurs & Maladies nerveuſes, hypocondriaques & hyſtériques, reconnues & traitées dans les deux ſexes ; traduction de l'Anglois de M. Whytt : on y a joint, 1° *une Expoſition anatomique des nerfs, avec figures, par M.* Alexandre Monro ; 2° *l'Extrait des principaux ouvrages ſur la nature & les cauſes des maladies nerveuſes ;* 3° *des conſeils ſur le régime & la conduite qu'on doit obſerver pour ſe préſerver, tant de l'attaque que des retours de ces maladies ; ouvrages revus & publiés par M.* le Begue de Presle, *Docteur-Régent de la Faculté de médecine de Paris, Cenſeur royal. A Paris, chez* Vincent, 1767, *in-*12, *deux volumes.*

LES nerfs ſont, de tous les organes qui entrent dans la ſtructure de la machine animale, ceux dont l'influence s'étend ſur un plus grand nombre de fonctions ; il n'en eſt en effet

aucune où ils ne concourent pour quelque choſe. On ne doit donc point être ſurpris ſi les moindres dérangemens qu'ils éprouvent ſont accompagnés d'accidens ſi nombreux & ſi variés. Les anciens Praticiens, qui n'avoient pas encore été éclairés des lumieres de l'anatomie, & qui connoiſſoient moins bien que nous les nerfs, leurs diverſes fonctions & l'étendue de leur influence, attribuoient tous les phénomenes qui accompagnent les déſordres de ces organes, à des vents, à une prétendue humeur mélancolique, qu'ils diſoient réſider dans les hypocondres, ou aux mouvemens de la matrice dans les femmes; ce qui les avoit engagés de donner aux maladies, dans leſquelles ils obſervoient ces phénomenes, les noms de *maladies venteuſes*, *hypocondriaques*, *hyſtériques*, ou de *vapeurs*; noms que les modernes ont conſervés, quoiqu'ils n'y attachent plus les mêmes idées. C'eſt donc aux modernes qu'eſt due la connoiſſance de la véritable nature de ces maladies; & c'eſt peut-être la branche de la médecine à laquelle ils ont fait faire le plus de progrès. Mais quelque conſidérables que ſoient ces progrès, il s'en faut de beaucoup que la matiere ne ſoit épuiſée; à peine, oſons le dire, a-t-elle été effleurée. Nous ne doutons point que le Public ne voie avec reconnoiſſance les efforts que des

hommes célebres ne ceſſent de faire, depuis quelque tems, pour y répandre un peu de jour.

Nous avons déjà rendu compte des ouvrages de deux Médecins françois (*a*), qui, ayant exercé leurs profeſſions, l'un dans une des Provinces les plus méridionales de la France, & l'autre dans la capitale, nous ont décrit ces différentes maladies telles qu'ils les ont obſervées, c'eſt-à-dire avec les nuances qu'ont dû y mettre les mœurs, le genre de vie particulier aux habitans de leurs pays reſpectifs, & ſur-tout la différente température des deux climats, dont l'influence nous paroît être beaucoup plus grande ſur ce genre de maladies que ſur toutes les autres. Nous allons faire connoître maintenant l'ouvrage d'un troiſieme Médecin, qui a pratiqué dans un climat plus ſeptentrional, & chez un peuple dont les mœurs ſont différentes des nôtres, & nous laiſſe entrevoir une dégradation bien ſenſible dans l'intenſité des ſymptômes de ces maladies, qui paroiſſent devenir d'autant moins effrayantes, qu'on approche plus près des poles. M. Whytt, Membre du College des Médecins d'Edimbourg, étoit d'autant plus propre à bien traiter cette

(*a*) MM. *Pomme* fils, Médecin d'Arles, & *Lorry*, Médecin de Paris. Voyez les Journaux des mois de Septembre 1764, Mai & Décembre 1765.

matiere, qu'il paroît s'en être occupé depuis très-long-tems, & qu'il a été exposé lui-même à une maladie de cette espece. Il avoit déjà publié, dès l'année 1751, un *Essai sur les mouvemens vitaux ou involontaires des animaux ;* ouvrage dans lequel il entreprend de prouver que ces mouvemens sont une suite nécessaire de l'impression que font sur les nerfs des organes qui les exécutent, les fluides ou les autres causes irritantes qui agissent sur eux ; impression qu'il prétend se transmettre jusqu'à l'ame, qui en conséquence détermine l'influence des nerfs vers ces organes. L'ouvrage dont nous annonçons la traduction, & que nous avons entrepris d'analyser ici, paroît, en quelque sorte, être une suite de ce premier.

Cet Auteur avertit dans sa préface que, quoique les nerfs souffrent plus ou moins dans presque toutes les maladies, & qu'en ce sens il soit peu d'indispositions qu'on ne pût qualifier de *nerveuses*, cependant il n'a entrepris de traiter que de celles qui reconnoissent pour cause l'extrême délicatesse ou une sensibilité contre nature des nerfs, & qu'on observe attaquer principalement les personnes de cette constitution. Et comme une grande partie de ces maladies paroît résulter de la sympathie qu'ont entr'elles les différentes parties, il a cru en devoir traiter

dans le premier des huit chapitres qui compoſent ſon ouvrage. Entrons en matiere.

On ſait que les nerfs ſont de petits cordons qui prennent leur origine du cerveau & de la moëlle épiniere, ou plutôt de leur ſubſtance médullaire, dont ils ne paroiſſent être que la continuation, & ſe diſtribuent à toutes les parties du corps. Les plus gros cordons ſont évidemment compoſés de plus petits filets, qui marchent parallelement depuis leur origine juſqu'à leur terminaiſon, ſans ſe ramifier ni s'anaſtomoſer comme les arteres & les veines. Quoiqu'il y ait bien de l'apparence que ces filets reçoivent du cerveau & de la moëlle épiniere un fluide particulier, cependant leur extrême fineſſe & la ſubtilité du fluide ne nous ont pas permis d'en découvrir la nature; & nous ignorons ſi ce fluide eſt deſtiné ſeulement à nourrir les nerfs, ou s'il eſt l'inſtrument par lequel ils exercent leurs fonctions. Quoi qu'il en ſoit, nous ſavons que les nerfs communiquent le ſentiment, & qu'ils concourent à la production du mouvement dans les différentes parties du corps. Toutes les parties du corps, qui ſont pourvues de nerfs, ont plus ou moins de ſenſibilité, mais elles ne ſont pas toutes également ſuſceptibles de mouvement: il n'y a proprement que celles qui ont la ſtructure muſculaire & les vaiſſeaux ſanguins, qui jouiſſent de cette pro-

priété. On n'obſerve dans les corps vivans que deux eſpeces de mouvemens, le mouvement volontaire & l'involontaire, toujours produit par un *ſtimulus*. Le premier ſuppoſe une communication libre, par le moyen des nerfs, entre le cerveau & la partie qui doit être mue. Le ſecond continue quelque tems, quoiqu'à un degré plus foible, dans des organes dont tout commerce avec le cerveau eſt entiérement rompu; ce qui avoit fait conclure que ces mouvemens étoient indépendans des nerfs, & étoient dus à quelque propriété de la fibre muſculaire. Mais notre Auteur démontre que ce jugement eſt au moins précipité, puiſqu'une forte diſſolution d'*opium*, appliquée à l'extrêmité des nerfs, ſans entrer dans le ſang & ſans être portée au cerveau ou aux muſcles, non-ſeulement détruit les mouvemens volontaires, mais encore rend les muſcles inſenſibles aux plus forts *ſtimulus*.

C'eſt encore aux nerfs qu'eſt due la ſympathie, tant générale que particuliere, qu'on obſerve entre les différentes parties du corps; ſympathie en vertu de laquelle une irritation produite dans quelque partie ſenſible, affecte tout le ſyſtême des nerfs, ou ſeulement quelque partie ſouvent très-éloignée de celle ſur laquelle a été faite la premiere impreſſion. M. Whytt rapporte un très-grand nombre d'exemples de ces ſympathies. Mais,

comme ils ſont généralement connus, nous ne croyons pas devoir les tranſcrire ici : nous paſſerons donc immédiatement à la théorie qu'il en donne.

Toute ſympathie, dit-il, ſuppoſe le ſentiment, & par conſéquent eſt due aux nerfs, qui ſont les ſeuls inſtrumens des ſenſations : la preuve qu'il en donne, c'eſt qu'on arrête les effets de cette ſympathie toutes les fois qu'on affecte aſſez puiſſamment le ſyſtême nerveux pour détruire la ſenſation qui la produit. C'eſt ainſi que la peur, la ſurpriſe, ou toute autre paſſion forte, arrêtent le hoquet ; qu'un point de côté ou une forte douleur de rhumatiſme dans les muſcles de la reſpiration, qui ſe réveille toutes les fois qu'on veut éternuer, empêche les effets d'une irritation dans le nez, qui ſans cela auroit produit l'éternuement, &c. Les ſympathies que quelques Auteurs ont cru pouvoir attribuer au tiſſu cellulaire, aux vaiſſeaux ſanguins, la continuité des membranes, &c. ou ne ſont pas, ſelon notre Auteur, de véritables ſympathies, ou elles ſont dues aux nerfs ; car ſi, par exemple, la chaleur & la douleur que ceux qui ont une pierre ou un ulcere de la veſſie reſſentent, à l'extrêmité de l'uretre, la demangeaiſon du nez, qu'occaſionnent les vers qui irritent les inteſtins, & autres ſymptômes ſemblables, étoient

dus à la continuité des membranes irritées, & non aux nerfs, l'œſophage & le pharynx devroient être plus affectés que le nez ; le milieu & le commencement de l'uretre devroient ſouffrir plus que ſon extrêmité, &c.

Quoiqu'il paroiſſe démontré que toutes les véritables ſympathies entre les différentes parties du corps ſont dues aux nerfs, il n'eſt pas cependant aiſé d'expliquer comment elles ſont produites. L'opinion qui a prévalu a été qu'elles ſont l'effet d'une communication qu'on a ſuppoſée entre les nerfs, & ſur-tout à la connexion que le grand nerf intercoſtal a avec la cinquieme, la ſixieme, la huitieme paires, & avec tous les nerfs qui procedent de la moëlle épiniere. Mais quelque plauſible que cette théorie paroiſſe au premier coup d'œil, cependant, lorſqu'on vient à l'examiner plus particuliérement, on trouve qu'elle préſente des difficultés inſurmontables. 1° Parce que chaque filet nerveux paroît très-diſtinct depuis ſon origine juſqu'à ſa terminaiſon. 2° Parce que s'il y avoit une communication ou anaſtomoſe quelconque entre les différentes branches de nerfs, ſoit dans les ganglions ou ailleurs, il en devroit néceſſairement réſulter de la confuſion dans nos ſenſations ou dans les mouvemens de nos différens muſcles. 3° Parce qu'on obſerve une

ſympathie très-marquée entre pluſieurs parties dont les nerfs n'ont pas la plus légere communication entr'eux. Parmi les exemples nombreux que M. Whytt apporte en preuve de cette propoſition, nous nous contenterons de citer les ſuivans. Certains bruits ont coutume de cauſer un friſſonnement univerſel : cependant la portion molle du nerf auditif, qui eſt l'organe de l'ouie, ne paroît pas, lorſqu'il eſt une fois ſorti du cerveau, avoir aucune communication avec la portion dure, ni avec aucun autre nerf. Si la ſympathie avec les viſceres de l'*abdomen* & les autres parties du corps eſt due à la communication des nerfs avec le grand intercoſtal, pourquoi toutes les parties, dont les nerfs dérivent de cet intercoſtal, ou communiquent avec lui, ne ſympathiſent-elles pas enſemble ? Pourquoi, dans la colique néphrétique, l'eſtomac ſouffre-t-il plus que les inteſtins ? & pourquoi les poumons & les autres parties ne ſont-ils pas affectés dans cette maladie ? Pourquoi l'irritation que produit une pierre dans la veſſie n'occaſionne-t-elle pas des nauſées & des vomiſſemens, puiſque la veſſie reçoit ſes nerfs de la huitieme paire & de l'intercoſtal, ainſi que les reins ? Pourquoi une irritation dans le nez produit-elle l'éternuement, & non pas la toux, le vo-

miſſement, le dévoiement ou le hoquet ? &c. &c.

Mais ſi les ſympathies ne peuvent pas s'expliquer par la connexion ou les anaſtomoſes des nerfs, il faut néceſſairement les rapporter au cerveau & à la moëlle épiniere, qui ſont, comme nous l'avons dit, la ſource de tous les nerfs. La preuve que notre Auteur en donne, c'eſt que la ſympathie des différentes parties ceſſe ſubitement lorſque leur communication avec l'origine des nerfs vient à être interrompue ; c'eſt ce qu'il prouve par pluſieurs expériences dont nous ne rapporterons que la ſuivante. Si l'on pique ou irrite de-quelqu'autre maniere quelqu'un des muſcles des jambes d'une grenouille, la plus grande partie des muſcles des deux jambes & des cuiſſes entrent en convulſion, même après qu'on lui a coupé la tête, pourvu que la moëlle épiniere ſoit entiere. Mais ſi l'on détruit cette derniere, quoique les fibres du muſcle irrité éprouvent un foible mouvement, tous les autres muſcles reſtent dans un parfait repos.

On a obſervé que, malgré le grand nombre de mouvemens ſympathiques qu'a coutume de produire l'irritation des nerfs des différentes parties, lorſqu'on vient à irriter le nerf qui ſe diſtribue à un muſcle particulier, il ne s'excite de mouvemens que dans

ce muſcle ; d'où notre Auteur croit pouvoir conjecturer que les différens mouvemens ſympathiques, produits par irritation, ſont dûs, non à la communication & à la connexion des nerfs, mais à une ſenſation particuliere, produite dans certains organes, & tranſmiſe au cerveau & à la moëlle épiniere ; ce qui lui donne lieu d'expliquer pluſieurs phénomenes qui, ſans cela, paroiſſent inexplicables. Par exemple, pourquoi le diaphragme n'entre point en convulſion, lorſqu'on irrite les nerfs qui ſe diſtribuent à la veſſie & au *rectum*, comme lorſque ces parties ſont affectées par un *ſtimulus* inuſité? Il confirme cette conjecture, en faiſant obſerver que l'irritation qu'on cauſe dans le conduit auditif, en y introduiſant une plume, excite ſouvent une envie de touſſer, ſur-tout ſi la ſenſibilité de la membrane de la trachée-artere a été augmentée par un rhume, tandis qu'une violente douleur du même conduit n'eſt pas ſuivie du même phénomene. De même l'injection d'une diſſolution de ſublimé corroſif, ou l'introduction d'un cathéter dans l'uretre, n'excitent pas de mouvement convulſif dans les muſcles accélérateurs de l'urine, comme fait la ſemence, qui cependant agit bien moins fortement ſur les nerfs de ce canal. Enfin le ſeul chatouillement des flancs ou de la plante des pieds ſuffit très-ſouvent pour faire entrer tout le

corps en convulsion ; cependant il n'arrive rien de semblable, lorsque ces parties sont enflammées ou blessées ; preuve bien évidente que ces mouvemens sont occasionnés par une sensation particuliere, excitée par le chatouillement, & ne résultent pas de la sympathie que les nerfs des flancs & de la plante des pieds ont avec ceux des autres parties du corps, en conséquence de quelque connexion entr'eux.

Notre Auteur convient qu'on peut lui objecter qu'il n'est pas plus aisé d'expliquer la sympathie qui se trouve entre les nerfs, à leur origine dans le cerveau, que celle qu'on supposoit dans leur connexion. Mais il répond que son but n'est pas d'expliquer comment les différentes parties du corps peuvent sympathiser les unes avec les autres, au moyen des nerfs, mais seulement de faire voir la véritable source de cette sympathie, qu'il croit devoir rapporter au cerveau & à la moëlle épiniere. Nous ne suivrons pas M. Whytt dans les explications qu'il donne de certains effets des passions, & de quelques autres sympathies particulieres qu'il croit devoir attribuer au voisinage des parties, &c. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut lire ces détails.

Les nerfs, ainsi que les autres parties du corps, sont exposés à différentes maladies qui peuvent être l'effet de quelque dérange-

ment dans leurs membranes, dans leur ſubſtance médullaire, dans le cerveau ou dans la moëlle épiniere. Mais l'extrême délicateſſe de ces organes ne nous permet pas, même après la mort, de découvrir quel dérangement particulier de ces parties produit telles ou telles maladies; & nous n'avons aucun ſigne pour diſtinguer les affections morbifiques auxquelles chacune d'elles peut être expoſée; ce qui nous met, en quelque ſorte, dans l'impoſſibilité de reconnoître les cauſes immédiates des différentes maladies nerveuſes : nous ſavons ſeulement que les effets de ces cauſes peuvent ſe réduire à quelques changemens dans la ſenſibilité & la puiſſance motrice que les nerfs communiquent aux différentes parties du corps.

Les ſymptômes qui réſultent de ces différens déſordres dans le ſyſtême nerveux, ſont ſi nombreux & ſi différens quelquefois d'eux-mêmes, qu'on a raiſon de regarder ces différentes maladies comme de véritables Protées; auſſi rien n'eſt-il plus difficile que d'en donner une deſcription exacte. M. Whytt a donc cru devoir ſe contenter d'en tracer l'eſquiſſe ſuivante, qui contient l'énumération des ſymptômes qu'il a obſervés le plus communément. Ces ſymptômes ſont : des vents dans l'eſtomac ou dans les inteſtins, le *ſoda*, des aigreurs, du dégoût, des

vomiſſemens d'une humeur aqueuſe ou d'un phlegme viſqueux, ou d'une liqueur noire, ſemblable à du marc de café; le défaut d'appétit, des indigeſtions, quelquefois une faim dévorante, & une digeſtion trop précipitée; des foibleſſes, des défaillances, un ſentiment d'inanition, lorſque l'eſtomac eſt vuide; un goût déſordonné pour des alimens rares ou extraordinaires, ſouvent même pour des choſes qui ne peuvent fournir aucune nourriture; des gonflemens dans la région de l'eſtomac, ſur-tout après avoir mangé; des douleurs vives, & quelquefois des crampes dans ce viſcere; des reſſerremens dans les hypocondres, accompagnés d'oppreſſion; du mal-aiſe ſans douleur dans l'eſtomac, accompagné d'abattement, d'inquiétude, & quelquefois de timidité; des battemens dans le ventre; des ſpaſmes & des diſtenſions dans quelques parties des inteſtins; des coliques violentes; des borborygmes; le ventre quelquefois trop lâche, quelquefois trop reſſerré; des douleurs aux lombes, qui reſſemblent à la colique néphrétique; de l'irritation & de la chaleur dans le col de la veſſie, & dans l'uretre, avec des envies fréquentes de piſſer; un flux abondant d'urine limpide; d'autres fois un crachotement continuel, des feux ſoudains, des friſſonnemens, un ſentiment de froid dans certaines parties, comme ſi on y eût verſé de l'eau; dans

d'autres tems, une chaleur extraordinaire, des douleurs paſſageres dans les bras & dans les jambes; une douleur dans le dos & entre les deux épaules; des douleurs accompagnées de chaleur, qui paſſent ſouvent du dos ou des côtés dans quelques parties de l'*abdomen*; des crampes, c'eſt-à-dire, des convulſions dans les muſcles ou dans quelques-unes de leurs fibres; des trémouſſemens ſubits dans les bras & dans les jambes; des mouvemens involontaires, preſque conſtans, des muſcles du col, de la tête & des extrêmités; des convulſions générales qui affectent à la fois l'eſtomac, les inteſtins, la gorge, les bras, les jambes, & preſque tout le corps; convulſions dans leſquelles le malade s'agite comme dans un violent accès d'épilepſie; de longues défaillances qui ſe ſuccedent quelquefois à des intervalles très-courts; des palpitations de cœur, un pouls très-variable, ſouvent naturel, quelquefois extraordinairement lent, d'autres fois fréquent, plus ſouvent petit que plein, &, dans certaines occaſions, irrégulier ou intermittent; une toux ſeche, avec difficulté de reſpirer, ou reſſerrement dans les poumons, qui revient par accès; des bâillemens, des hoquets, des ſoupirs fréquens, des étranglemens comme ſi on avoit un morceau dans le goſier; des accès de cris & d'un rire convulſif. Quoique, pendant le

jour, les malades ſoient aſſez frais, & que leurs pouls ſoit plus lent que le naturel, dans la nuit, ſur-tout pendant le ſommeil, une châleur brûlante ſe répand ſur tout le corps; le pouls devient plus fréquent & plus fort, & ils ſentent une défaillance ou un peu de mal à l'eſtomac; des vertiges, ſur-tout lorſqu'on ſe leve précipitamment; des douleurs de tête quelquefois périodiques, le clou hyſtérique, un bourdonnement dans les oreilles, l'obſcurciſſement de la vue, & une eſpece de brouillard épais qu'on croit voir ſur tous les objets, quoiqu'on n'apperçoive rien dans les yeux. On voit quelquefois les objets double, & on ſent des odeurs extraordinaires, des inſomnies cruelles, accompagnées d'un mal-aiſe difficile à décrire, mais qu'on diminue, en ſortant du lit; un ſommeil troublé, des ſonges effrayans, le cochemar, quelquefois des aſſoupiſſemens, ou un trop grand penchant au ſommeil; des peurs, de l'humeur, de la triſteſſe, du déſeſpoir; dans d'autres occaſions, de la hardieſſe, des penſées peu arrêtées, une mémoire chancelante, des imaginations ridicules; les malades ſe perſuadent quelquefois qu'ils ſont attaqués de maladies qu'ils n'ont pas, & croient leurs maux auſſi dangereux qu'ils les trouvent inſupportables; ils ſe fâchent même quelquefois contre ceux qui veulent les détromper de leur erreur.

Les malades, après avoir été long-tems tourmentés par plusieurs de ces symptômes (car jamais ils ne se trouvent réunis dans la même personne) tombent quelquefois dans la mélancolie, la manie, l'ictere noir, l'hydropisie, la tympanite, la phthisie pulmonaire, la paralysie, l'apoplexie, ou quelqu'autre maladie mortelle.

M. Whytt distribue en trois classes les malades qui sont exposés à ces symptômes, dont quelques-uns méritent mieux le titre de *nerveux* que les autres. 1°. Ceux qui, quoiqu'ordinairement en bonne santé, sont cependant exposés, à raison de l'extrême délicatesse de leurs nerfs, à de violens tremblemens, à des palpitations, à des défaillances, à des accès de convulsions, toutes les fois qu'ils éprouvent des craintes, des chagrins, de la surprise, ou quelqu'autre passion, ou qu'ils sont exposés à de grandes irritations dans quelques-unes des parties les plus sensibles du corps. 2° Ceux qui, outre les symptômes précédens qu'ils éprouvent, comme les premiers, dans les mêmes circonstances, sont presque toujours plus ou moins sujets aux indigestions, aux vents, au clou hystérique, aux vertiges, aux douleurs passageres de la tête, à un sentiment de froid dans sa partie postérieure, à de fréquens soupirs, des palpitations, des inquiétudes, des crachotemens, ou des flux

d'urine pâle, &c. 3° Ceux qui, ayant, en général, le ſyſtême nerveux moins mobile, ne ſont guere affectés de palpitations, de défaillances ou de mouvemens convulſifs, lorſqu'ils éprouvent de la crainte, du chagrin, de la ſurpriſe ou quelqu'autre paſſion; mais qui, à cauſe du mauvais état des nerfs de leur eſtomac & de leurs inteſtins, éprouvent preſque continuellement des indigeſtions, des rapports, des vents, des pertes d'appétit, ou une faim dévorante, de la conſtipation ou du dévoiement, des feux, des vertiges, de l'oppreſſion, ou des défaillances dans les hypocondres, de l'abattement, des penſées déſagréables, des inſomnies ou un ſommeil interrompu, &c. Notre Auteur veut qu'on appelle ſimplement *nerveux* les accidens qu'éprouvent les malades de la premiere claſſe; &, pour ſe conformer à l'uſage, il donne le nom d'*hyſtériques* à ceux de la ſeconde claſſe, & celui d'*hypocondriaques* aux ſymptômes qui caractériſent les maladies de la troiſième. Il examine à ce ſujet s'il y a, entre la maladie hyſtérique & la maladie hypocondriaque, une diſtinction auſſi réelle que quelques Auteurs l'ont imaginé: il n'héſite pas à prononcer que c'eſt une ſeule & même maladie.

Pour mettre plus d'ordre dans ſes recherches ſur les cauſes de ce genre de maladie,

il a cru devoir les distinguer en *prédisposantes*, & en *occasionnelles*; & il en a fait le sujet des chapitres 3, 4 & 5 de son ouvrage. Il réduit les causes prédisposantes des maladies nerveuses aux deux suivantes, 1° à une trop grande délicatesse & sensibilité du genre nerveux; 2° à une foiblesse contre nature, ou à la sensibilité dépravée de quelques-uns des organes du corps.

La trop grande délicatesse & sensibilité de tout le système nerveux peut être naturelle, c'est-à-dire, dépendre d'un vice de la constitution primitive, ou l'effet de maladies, ou d'un mauvais genre de vie, qui produisent l'affoiblissement de tout le corps, & sur-tout des nerfs. De longues fievres, qui reviennent souvent, des homorragies abondantes, de grandes fatigues, des chagrins longs & excessifs, un genre de vie désordonné, le défaut d'exercice, sont autant de causes qui peuvent augmenter ou même produire cet état de délicatesse dans tout le système nerveux. C'est la plus grande mobilité de ce système dans les femmes, qui les rend plus sujetes que les hommes à ce genre de maladies; c'est la même disposition dans les enfans, qui fait que le virus variolique les jette souvent dans des convulsions auxquelles ne sont pas exposés ordinairement les sujets un peu plus avancés en âge, dont les nerfs sont moins sensibles.

Outre cette trop grande ſenſibilité de tout le ſyſtême nerveux, on obſerve ſouvent, dans certains organes, une foibleſſe ou une délicateſſe extraordinaires qui en dérangent tellement les ſenſations, qu'on voit les perſonnes dans leſquelles elles ſe rencontrent, expoſées à des accidens très-extraordinaires, produits par des cauſes qui n'occaſionnent pas le plus léger dérangement dans les perſonnes d'une conſtitution ſaine. On voit, par exemple, des femmes délicates qui ſupportent facilement l'odeur forte du tabac, & que celles du muſc, de l'ambre, ou des roſes pâles, ſi agréables pour d'autres perſonnes, jettent dans des accès de convulſions. M. Whytt a connu une femme qui, preſqu'auſſi-tôt qu'elle avoit conçu, prenoit pour le tabac une averſion qui ne ceſſoit que quelque tems après qu'elle étoit accouchée.

Mais il n'eſt point d'organe dans le corps dont les nerfs, lorſqu'ils ſont affectés, produiſent ſi fréquemment la maladie hypocondriaque ou hyſtérique, que le canal alimentaire, ſur-tout l'eſtomac. Il ne faut pas confondre la délicateſſe extraordinaire des nerfs de ces viſceres, qui peut être la ſuite de leur conſtitution primitive, ou l'effet de quelque maladie, d'un mauvais régime, de violens chagrins & de quelqu'autre cauſe, avec la ſenſibilité qu'ils acquierent dans les

inflammations ou les ulceres de ces parties, puiſque, dans ce dernier cas, tout ce qui a quelque acrimonie, cauſe des douleurs vives; au lieu que, dans le premier, pluſieurs alimens inſipides & innocens en apparence, produiſent un très-grand mal-aiſe dans l'eſtomac & les inteſtins; tandis que les eſprits volatils, le vin, l'eau-de-vie, les épiceries, non-ſeulement ne cauſent pas le moindre déſordre, mais même calment les accidens produits par des ſubſtances qui, dans l'état de ſanté, ne cauſeroient pas le plus léger dérangement. Cette délicateſſe, ou cet état morbifique de l'eſtomac & des inteſtins, ne conſiſte pas ſeulement dans leur foibleſſe, mais principalement dans une diſpoſition ſinguliere de leurs nerfs, dont la ſenſibilité eſt dépravée. La preuve de cela, c'eſt qu'on obſerve, dans cet état du canal alimentaire, que l'appétit non-ſeulement ſe ſoutient, mais encore qu'on digere plus aiſément du bœuf & du mouton même fumé & ſalé, & qu'on en eſt moins fatigué que de pluſieurs ſubſtances végétales que les perſonnes ſaines éprouvent beaucoup plus légeres. D'ailleurs, il n'eſt pas rare de trouver des perſonnes dont l'eſtomac & les inteſtins ſont dans le plus mauvais état, qui n'éprouvent cependant aucun ſymptôme nerveux ou hypocondriaque; tandis qu'on voit des perſonnes tourmentées de ces acci-

dens, qui ont bon appétit, digerent bien, & n'ont ni glaires ni autres humeurs dépravées dans l'eſtomac. Il ne nous eſt pas plus aiſé de découvrir en quoi conſiſtent les différentes eſpeces & les différens degrés de ſenſibilité qu'on obſerve dans les nerfs du canal alimentaire & des autres organes, que leur ſtructure, & ce qui leur procure la ſenſibilité en général. Mais l'expérience nous démontre que la ſenſibilité particuliere des nerfs du goſier, de l'eſtomac & des inteſtins eſt ſouvent changée par les maladies, lors même que le ſyſtême nerveux n'eſt preſque pas altéré ; c'eſt ce qu'on obſerve, ſur-tout dans l'hydrophobie qui ſuit la morſure d'un chien enragé.

Les cauſes occaſionnelles des maladies nerveuſes doivent, ſelon notre Auteur, ou ſe trouver dans le ſang, ou avoir leur ſiege dans quelque organe particulier du corps : il appelle les premieres *générales*, & les dernieres *particulieres*. Il réduit les cauſes occaſionnelles générales aux trois ſuivantes ; 1° à quelque matiere morbifique, engendrée dans le ſang ; 2° à la diminution ou à la ſuppreſſion de quelque évacuation ; 3° au défaut d'une quantité ſuffiſante de ſang, ou un ſang qui manque de denſité.

Il arrive qu'il s'engendre dans le ſang des matieres hétérogenes, qui, lorſqu'elles ne ſont point entraînées avec les autres excrémens,

tions, affectent déſagréablement les nerfs, toutes les fois qu'elles viennent à les toucher, ou forment des obſtructions dans les petits vaiſſeaux; ce qui donne naiſſance à différens ſymptômes, ſuivant les parties qu'elles attaquent. M. Whytt dit avoir eu occaſion d'obſerver pluſieurs fois, dans ſa pratique, des ſymptômes nerveux, hypocondriaques & hyſtériques, occaſionnés par des matieres hétérogenes de cette eſpece, qui affectoient, en différens tems, différentes parties du corps. Il rapporte, à ce ſujet, l'hiſtoire d'une femme qui, ayant ſupprimé imprudemment une fievre intermittente, ſe vit expoſée à des ſuffocations, une toux ſeche, des douleurs dans différentes parties du corps, & des contractions ſpaſmodiques des muſcles; accidens dont elle ne fut délivrée que lorſque la matiere hétérogene, qui rouloit dans ſon ſang, ſe fût dépoſée ſur une glande de l'aiſſelle, qui vint à ſuppuration. Il ajoute qu'il a ſouvent vu qu'une demangeaiſon entre les orteils, des puſtules rouges à la poitrine ou ſur le ventre, ou quelques autres éruptions cutanées, avoient calmé des ſymptômes de cette eſpece.

Différentes cauſes peuvent produire dans le ſang cette maladie morbifique, capable de donner naiſſance aux maladies nerveuſes; telles ſont la mauvaiſe qualité des alimens

une disposition scorbutique ou scrophuleuse, des fievres dont la crise a été imparfaite, ou d'autres maladies mal traitées, sur-tout des éruptions cutanées, lorsque la matiere, qui les entretenoit, rentre & vient à se déposer sur quelque partie interne. Mais, de toutes les matieres hétérogenes qui se trouvent dans le sang, la matiere arthritique est, selon notre Auteur, celle qui affecte le plus communément les nerfs ; ce qu'il prouve par un très-grand nombre d'observations que les bornes que nous sommes forcés de nous prescrire ne nous permettent pas de rapporter.

La seconde des causes occasionnelles générales est la suppression des évacuations ordinaires, telles que les regles des femmes, les hémorrhoïdes, &c. Les nausées, les vomissemens, les goûts dépravés, les défaillances & les autres accidens auxquels les femmes sont exposées quelques mois après la conception, démontrent que le changement de la circulation dans la matrice, l'obstruction ou la distension de ses vaisseaux, ou tout ce qui irrite ses nerfs, peuvent produire la plupart des symptômes qu'on qualifie communément de *nerveux* ou *d'hystériques*. La même chose arrive dans la suppression, la diminution ou l'irrégularité des regles ou des hémorrhoïdes. Il est vrai que ces symptômes sont plus ou moins re-

marquables, ſelon le plus ou moins de ſenſibilité des nerfs des perſonnes qui en ſont affectées. Notre Auteur croit que les accidens nerveux, que produit la ſuppreſſion des regles, peuvent être une ſuite de la ſympathie de la matrice avec les autres parties, & ſur-tout avec l'eſtomac, de la ſurabondance du ſang, ou de la rétention de quelque matiere capable de bleſſer les nerfs.

La troiſieme cauſe générale occaſionnelle des maladies nerveuſes, aſſignée par M. Whytt, eſt, comme nous l'avons dit, le défaut d'une quantité ſuffiſante de ſang, ou un ſang qui n'a pas aſſez de denſité; delà vient que le flux immodéré des regles, des lochies ou des hémorrhoïdes, & toutes les autres grandes hémorragies, ſont ſi ſouvent ſuivies des plus violens ſymptômes de cette eſpece. Cet Auteur range auſſi parmi cette claſſe de cauſes les veilles immodérées, la trop grande fatigue & l'abus des plaiſirs de l'amour.

Il réduit à ſix les cauſes occaſionnelles particulieres, 1° des vents; 2° des glaires; 3° des vers dans l'eſtomac, 4° des alimens de mauvaiſe qualité, ou pris en excès; 5° des ſquirrhes ou d'autres obſtructions dans les viſceres du bas-ventre; 6° les paſſions de l'ame.

1° Les vents dans l'eſtomac, quoiqu'ils ſoient un ſymptôme très-ordinaire des ma-

ladies nerveuſes, cependant méritent une place parmi leurs cauſes occaſionnelles, puiſqu'ils occaſionnent pluſieurs accidens, quelquefois très-graves, tels que le défaut d'appétit, des naufées, des défaillances, de l'abattement, des veilles, des gonflemens dans l'eſtomac & dans les inteſtins, le *globus hyſtericus*, des vertiges, des élancemens dans la tête, &c. C'eſt ſur-tout en affectant les nerfs de l'eſtomac, que les vents produiſent ces ſymptômes.

2.° Les glaires qui, ſelon notre Auteur, ne ſont que la mucoſité qui tapiſſe naturellement l'eſtomac, dont la ſécrétion eſt augmentée par l'affoibliſſement des organes ſécrétoires; les glaires, dis-je, en enduiſant les houppes nerveuſes, les rendent trop peu ſenſibles au *ſtimulus* des alimens, obſtruent les vaiſſeaux abſorbans; les ſucs gaſtrique & inteſtinal ſe ſéparent en trop petite quantité, ou deviennent viſqueux; ce qui doit déranger les digeſtions, & empêcher l'abſorption des parties les plus fines des alimens; tandis que les glaires, affectant déſagréablement les nerfs du canal alimentaire, ſur-tout lorſqu'ils ſont d'un tiſſu foible & délicat, occaſionnent le défaut d'appétit, quelquefois une faim extraordinaire, des naufées, des vents, des tranchées, des dévoiemens, des friſſons & des chaleurs paſſageres, de la fréquence dans le pouls

de la foibleſſe, des défaillances, de l'abattement, de l'aſſoupiſſement, des ſoupirs, des mouvemens convulſifs, & des vertiges. M. Whytt a même vu des malades dans leſquels des glaires de cette eſpece ont produit de légers délires, & dont les yeux étoient comme ceux des gens ivres.

3° Tout le monde connoît les accidens nombreux & variés que les vers logés dans l'eſtomac & dans les inteſtins ont coutume de produire. Les humeurs âcres, qui ſéjournent quelquefois dans les premieres voies, donnent ſouvent lieu aux mêmes ſymptômes.

4° Les alimens les plus ſains, ſi on les prend en trop grande quantité, ſurchargent l'eſtomac & les inteſtins, ſe digerent mal, deviennent acides ou putrides, engendre des vents, &, par conſéquent, affectent déſagréablement les nerfs; d'où réſultent une foule de ſymptômes. D'un autre côté, une trop petite quantité d'alimens occaſionne des défaillances, des vents, &, avec le tems, affoiblit ſi fort l'eſtomac & les inteſtins, qu'ils deviennent incapables de recevoir & de digérer ce qui ſeroit néceſſaire pour ſoutenir le corps. Les alimens de haut goût, ou peſans, les vins trop généreux, &c. non-ſeulement énervent, par degrés, le ton de l'eſtomac, émouſſent ou détruiſent la ſenſibilité de ſes nerfs, mais

encore corrompent le ſang, & peut-être produiſent la matiere arthritique. D'un autre côté, un régime trop aqueux & venteux affecte déſagréablement les nerfs, engendre une grande quantité de vents, & produit un grand nombre de ſymptômes nerveux. Notre Auteur obſerve que les déſordres dans le régime produiſent ſur-tout ces effets chez les perſonnes dont l'eſtomac & les inteſtins ſont naturellement foibles & diſpoſés aux accidens nerveux.

5° Les ſquirrhes ou autres obſtructions de l'eſtomac, des inteſtins, du foie, de la rate, du pancréas, du méſentere, de la matrice, des ovaires, &c. produiſent ſouvent les ſymptômes de la maladie hypocondriaque & hyſtérique, tels que le défaut d'appétit, les nauſées, les crampes de l'eſtomac, des vomiſſemens quelquefois d'une matiere noire ou couleur de ſang, des vents & des crudités dans les premieres voies, des chaleurs hectiques, des ſueurs froides, de l'abattement & autres accidens plus ou moins violens, ſelon que les nerfs du malade ſont plus ou moins foibles & ſenſibles.

6° Rien ne produit des changemens ſi ſubits ni ſi ſurprenans, que les grandes paſſions de l'ame, ſoit qu'elles ſoient excitées par des objets extérieurs ou par l'exercice des ſens internes. C'eſt ainſi que des hiſtoires

triſtes & pitoyables, la vue d'objets affreux & inattendus, les grands chagrins, l'inquiétude, la terreur & les autres paſſions, occaſionnent fréquemment les accidens nerveux, les plus ſubits & les plus violens. Les fortes impreſſions qui ſe font dans ce tems-là ſur le cerveau & les nerfs, jettent très-ſouvent les perſonnes qui y ſont expoſées dans des accès hyſtériques, & produiſent des convulſions ou des défaillances. Les effets de chacune de ces cauſes ſont trop connus pour que nous ſuivions M. Whytt dans tous les détails où il entre à ce ſujet. Les bornes que nous ſommes obligés de nous preſcrire ne nous permettent pas non plus de rien extraire de la théorie qu'il donne dans ſon ſixieme chapitre des ſymptômes nerveux, hypocondriaques & hyſtériques les plus remarquables : nous réſerverons la partie pratique de ſon ouvrage pour un ſecond Extrait, dans lequel nous expoſerons le traitement, tant général que particulier, qu'il propoſe pour ce genre de maladies.

OBSERVATION

Sur une Eſpece particuliere de Vapeurs, de laquelle on conclut à poſteriori *que la pratique trop généraliſée des humectans dans cette maladie ſeroit quelquefois nuiſible ; par M. DABLAIN, Médecin à Douai.*

Je fus appellé le 3 Mai de cette année 1766 chez la nommée *Delcourt*, Lingere en cette ville de Douai en Flandre, âgée d'environ quarante-quatre ans, d'un tempérament phlegmatique, mais d'une conſtitution grêle, délicate, & facile à émouvoir, diſpoſée au ſcorbut, dont elle ſembloit menacée depuis long-tems.

Elle me dit être tombée la veille en de grandes foibleſſes, accompagnées de cardialgies & de vomiſſemens violens ; que depuis quelque tems elle avoit entiérement perdu l'appétit, & ſe trouvoit la bouche mauvaiſe ; qu'il lui reſtoit encore des nauſées ; que cependant elle étoit bien en comparaiſon de la veille, & que le beſoin de purger lui ſembloit cauſer toute ſa maladie.

Je lui tâtai le pouls ; il étoit foible & mol : j'examinai l'état de la bouche & de la langue ; celle-ci étoit fort chargée : les

dents étoient mal propres ; & les gencives très-pâles laiſſoient au moindre attouchement échapper des gouttes de ſang ; ce qui ne l'effrayoit point, parce qu'elle les avoit ainſi depuis long-tems. J'examinai le reſte de la bouche & du corps ſans y découvrir aucune marque plus décidée du ſcorbut. Je m'informai de ſa maniere de vivre, des maladies auxquelles elle avoit été ſujete, & des circonſtances qui regardent le flux périodique. Elle vivoit frugalement, uſoit d'alimens ſains, prenoit quelquefois du café, mais ſans habitude & ſans excès ; faiſoit peu d'exercice, s'étoit bien portée depuis une fievre dont elle avoit été priſe il y avoit quinze ans ; à l'égard des menſtrues, la ſource ſembloit vouloir s'en tarir ; elles ſouffroient quelque retardement depuis un certain tems ; mais il n'y avoit eu aucun dérangement les deux derniers mois, & ce flux venoit de ceſſer.

Je crus, comme elle, qu'il ſuffiroit de nétoyer les premieres voies pour prévenir les attaques qu'elle venoit d'eſſuyer. Je l'eus fait le lendemain par un léger vomitif, ſi ſa répugnance invincible pour ces remedes, à cauſe des accidens qu'elle m'aſſura lui être ſurvenus, même à la ſuite des plus foibles, ne m'avoient forcé de faire choix d'un ſimple minoratif. Elle le prit le 6 : il ne ſembla altérer en rien, ni la cauſe, ni l'effet

du mal ; car, comme l'avant-veille, les cardialgies, les vomiſſemens, les foibleſſes parurent à leur type ordinaire.

Je ne la vis pas ce jour-là : on rapporta au purgatif ces triſtes accidens, mais à tort ; ils n'étoient que le retour d'un paroxyſme, dont elle avoit ſubi la premiere attaque deux jours avant ; on le verra par l'hiſtoire de la maladie. Elle fut aſſez bien le 7, mangea, but avec moins de dégoût : je ne la vis pas encore ; car elle croyoit la maladie vaincue. Le 8 l'hydre reparut : on me rappella pour le combattra. Je fus, pour la premiere fois, ſpectateur de l'ennemi que j'avois à vaincre. Les ſymptômes de la maladie étoient, à quelques nuances près, les mêmes que ceux dont elle m'avoit fait la peinture, & qui, au rapport qu'on m'en fit, l'avoient encore vexée le jour de la purgation. La gorge & le viſage étoient conſidérablement enflés : celui-ci étoit de couleur livide ; le pouls étoit ſerré, petit & précipité ; un ſentiment de froid ſe faiſoit ſentir dans toute l'habitude du corps : ces ſymptômes étoient joints aux cardialgies, aux vomiſſemens, aux foibleſſes.

Un peu revenue de cet état, elle ne répondoit que par des ſignes qui marquoient que le principal ſiege de ſon mal étoit l'eſtomac, qu'elle frappoit pour en marquer la douleur. Je ſoupçonnai cet état vapo-

reux ; mais heureuſement garanti de ce tourbillon trop répandu, qui ne laiſſe voir à pluſieurs que ce genre de maladies, je ne voulus rien hazarder : je l'interrogeai ſur les ſignes que les Auteurs reconnoiſſent unanimement caractériſtiques de cette maladie ; je n'en pus tirer que des réponſes équivoques, la plupart par ſignes, & quelques *non* mal articulés. Il falloit cependant du ſecours : quel moyen d'en apporter ſans connoître la maladie ? J'interrogeai les aſſiſtans ; je cherchai de ceux avec qui elle vivoit, des lumieres que je ne pouvois eſpérer d'elle-même ; j'apprends qu'elle avoit été autrefois ſujete aux vapeurs. J'examine derechef la malade ; je redouble mes attentions ; je rapproche & rapporte au cas préſent l'image de différentes hyſtériques confiées à mes ſoins ; j'en fais la comparaiſon ; je joins à ces réflexions la circonſtance de l'âge ; &, après ce mûr examen, qui ne me laiſſoit plus lieu de douter du caractere de cette maladie, & l'attention réfléchie de ſa complication, de la nature du ſujet, &c., je n'héſitai point de lui faire prendre une potion légérement cardiaque & anti-hyſtérique, compoſée d'eau de tilleul, d'eau de méliſſe ſimple, de ſyrop de pivoine & d'armoiſe : le tout, en proportion convenable, à prendre d'heure en heure par cuillerée.

Je ſuivis ce jour-là la maladie de fort près. J'eus la douce ſatisfaction de voir les accidens céder manifeſtement aux remedes que j'employois : l'accès finit vers le ſoir, & fut emporté par une légere ſueur, comme il avoit commencé par un ſimple ſentiment de froid. Le lendemain 9, il ne reſtoit plus d'autres marques d'incommodités qu'un peu de foibleſſe : la malade auroit pu manger, ce qu'elle ne fit pas cependant par précaution ; car elle craignoit n'avoir eſſuyé ce nouvel aſſaut du jour précédent, que pour l'avoir fait la veille. Elle ſe contenta pour toute nourriture d'un peu de bouillon corrigé du ſuc de citron, & de vin trempé de trois parties d'eau. Je fus alors bien aſſuré que cette maladie avoit une apurexie marquée ; je la caractériſai du nom de *fievre hyſtérique-intermittente ;* je n'employai cependant pas encore ce jour-là le remede que je croyois propre à en attaquer le fond ; auſſi les accidens reparurent-ils le lendemain 10 avec autant de férocité : j'ajoutai à la potion que j'avois ordonnée les gouttes anodines & la teinture de caſtor, qui calmerent puiſſamment ; j'en fis faire uſage comme dans l'accès précédent ; & ce dernier fut beaucoup plus court : la ſueur y mit fin plus promptement.

Je crus, le 10, qui étoit le jour d'inter-

miſſion, devoir attaquer la ſource du mal. Le quinquina me parut propre à cet effet : je l'ordonnai à prendre, quatre fois par jour, à la doſe d'un ſcrupule. Cette pratique fut couronnée du plus heureux ſuccès ; car, le 11, l'accès ne montra que ſon ombre, & n'annonça, pour ainſi dire, que le jour où il avoit coutume de venir ; auſſi l'uſage du quinquina ne fut-il pas interrompu. J'ordonnai des alimens ſolides : la malade les digéra parfaitement, & ſe trouva très-bien. Le 12, jour ordinaire d'intermiſſion, fut des plus heureux, l'appétit des meilleurs. La digeſtion ſe fit bien : la langue étoit belle, le ventre libre (*a*) ; l'urine avoit une couleur citrine ; l'excrétion n'en étoit ni trop ni trop peu abondante. J'augmentai alors les doſes de quinquina de ſix grains : la maladie diſparut entiérement, & le 13 fut ſans aucune trace d'accès.

Comme je ceſſai de voir la malade, je lui recommandai l'uſage du quinquina continué au moins pendant une quinzaine ; mais, rétablie, elle négligea mes conſeils ; & ſon indocilité lui coûta, après trois ſemaines de tranquillité, le retour de quelques paroxyſmes pour leſquels elle me fit rappeller. Je

(*a*) Il faut remarquer que chaque priſe de quinquina lui procuroit une ſelle.

recourus de nouveau au quinquina : la malade plus docile en fit un plus long uſage ; elle jouit, depuis ce tems, d'une bonne ſanté.

Voilà, je crois, au moins un cas particulier de vapeurs, qui montre, par l'effet qu'a produit le quinquina, que l'uſage des bains, de l'eau tiede, les bouillons de poulet, &c. auroit été infructueux & même nuiſible, & qui tend à prouver, avec M. Paris (*a*), que cette pratique ne peut être regardée comme applicable à toutes les circonſtances de cette maladie.

Ce Savant a ſuffiſamment prouvé la vérité de ſon ſentiment : il l'étaie d'un aſſez grand nombre d'autorités reſpectables, pour que cette obſervation paroiſſe inutile. Mais des eſprits prévenus en faveur d'un ſyſtême, s'en laiſſent difficilement diſſuader :

Segniùs irritant animos demiſſa per aurem,
Quamque ſunt oculis ſubjecta fidelibus (b).

(*a*) Journal de Juin 1766, tome xxjv, pag. 526. *Lettre à M.* PAMARD, *ſur l'Uſage des Humectans dans les vapeurs.*

(*b*) Art poét. 180.

OBSERVATIONS

Sur l'Uſage des Humectans ; par M. DELABROUSSE, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, de la Société royale des Sciences de la même ville, & Médecin de l'Hôpital S. Jean de la ville d'Aramon.

Honora medicum. Eccleſ.

Nanon Paulete, femme de Jean Coſte, Cardeur de ſoie, établie, depuis peu, dans ce pays, âgée de trente-cinq ans, mit au monde une fille, le 4e du mois d'Août de cette année 1766. Son accouchement ne fut ſuivi d'aucune perte en rouge, mais ſeulement de quelque ſanie mêlangée avec beaucoup de féroſité.

Trois jours ſe paſſerent dans cet état, avec la tranquillité ordinaire de la malade & de la Sage-femme : lorſque, ſur le ſoir, l'accouchée fut ſaiſie d'un délire phrénétique, eut des ſpaſmes, & tomba dans la léthargie.

Dans cette ſituation fâcheuſe on eut recours à moi. Arrivé chez la malade, je m'informai de ce qui s'étoit paſſé. Je touchai le pouls de cette apoplectique ſpaſmodique, preſque éclipſé; je portai ma

main ſur ſon ventre prodigieuſement tendu ; je crus reconnoître la matrice en contraction; je me rappellai la pratique de M. Pomme, dont le ſuccès a été ſi ſouvent conſtaté dans des cas de même eſpece.

Malgré la ſaignée du pied, & les cordiaux qu'on avoit déjà propoſés, j'ordonnai un pédiluve dégourdi pendant une heure, des fomentations émollientes ſur le bas-ventre. La malade revint à elle, ſans ſouvenir de ſon état paſſé. Le lendemain j'appliquai les mêmes remedes : les lochies parurent après, & la malade ſe rétablit parfaitement ſans autres remedes.

La femme de Germani, ſurnommée *la Boſſue de Jean-André*, accoucha d'un fils le 25 du mois de Juillet de la préſente année. Une de ſes amies lui tint lieu de la Sage-femme, qui étoit abſente. Comme elle n'étoit pas au fait de ces ſortes d'opérations, elle coupa, & noua un peu trop haut le cordon du placenta, lequel ſe préſenta quelques heures après.

La Sage-femme, qui ſurvint, ne profita pas de cet heureux moment. Dans cet intervalle l'accouchée tomba dans une attaque d'épilepſie ſpaſmodique, qui fit rentrer l'arriere-faix. Le cordon rompit au nœud : la malade eut une hémorragie des plus abondantes, ſuivie, par intervalle,

de convulsions & de cardialgies. Le pouls manquoit à chaque instant, quoique l'hémorragie subsistât. Tout le monde l'avoit abandonnée; son Chirurgien avoit prédit sa mort à M. le Curé, qui étoit pour lors dans sa chambre.

Je la trouvai dans ce misérable état à ma premiere visite, & j'ordonnnai sur le champ un pédiluve froid pendant demi-heure. Je fis mettre & renouveller souvent du linge trempé dane l'eau froide, sur le bas-ventre, faisant arroser, de tems en tems, la région hypogastrique avec la même eau.

J'eus le bonheur de voir cesser bientôt la perte & les cardialgies: le pouls s'éleva, les convulsions diminuerent, & la malade articula.

Comme je ne devois pas perdre de vue l'écoulement des lochies, je lui fis appliquer pour lors des fomentations émollientes chaudes, en lui faisant avaler quelques cuillerées d'une potion faite avec les eaux de lys & de plantain, le syrop d'œillet, de diacode, quelques gouttes anodines & de teinture de castor, avec le sang de dragon & le corail rouge.

Je mis la malade au bouillon, avec un peu de riz; j'employai la tisane de poulet, à laquelle j'ajoutai une once de grande consoude: elle rendit l'arriere-faix le troisieme jour de ses couches. Je la conduisis,

avec ce régime, jusqu'au neuvieme, & je la purgeai le dixieme : elle s'est parfaitement rétablie depuis, les lochies ayant eu leur cours.

Marie Romieu, femme de Jouve, surnommé *l'Abondance*, après avoir gardé, pendant un mois, la diarrhée, qu'on traita avec des remedes drastiques, tomba dans une apoplexie spasmodique. Je fus appellé, & je vis, à ma premiere visite, l'image d'une véritable morte : elle n'avoit qu'un petit pouls serré, & une respiration foible, qui me fit appercevoir qu'elle vivoit encore. Le bas-ventre étoit tendu & boursoufflé, je reconnus la matrice en contraction ; j'ordonnai un demi-bain, dégourdi, pendant une heure, ensuite des fomentations émollientes légérement tiedes.

La malade revint ; elle se plaignit beaucoup de sa tête. Je fis appliquer des frontaux trempés dans l'oxycrat. La douleur de tête appaisée, le pouls s'éleva, je fis continuer les fomentations, & la mis à l'usage des farineux, augmentant son régime par degré. Elle guérit radicalement.

M. Bigourdan, notre respectable Curé, attaqué, depuis long-tems, pendant les étés, d'un vomissement vaporeux, avoit fait jusqu'ici plusieurs remedes inutiles. Je

lui conſeillai de ſe mettre à l'eau rafraîchie dans un puits, dès que ſon incommodité paroîtroit, c'eſt-à-dire depuis le mois de Mai juſqu'au mois d'Octobre. Il a ſuivi ce conſeil; &, quoiqu'il bût anciennement fort peu de vin, il s'eſt ſi bien trouvé de cet humectant, qu'il veut garder dorénavant cette regle, puiſqu'il vient d'éprouver qu'il n'a plus cette incommodité depuis ſon uſage.

Que les antagoniſtes de M. Pomme s'élevent après contre les obſervations journalieres qui appuient ſa méthode. Doutera t-on de mon exactitude ? Je joindrai ici le certificat de M. le Curé, qui outre le fait qui le regarde, a été témoin de tous les autres. Voudra-t-on des faits plus détaillés ? Je m'offre à les donner. Je leur confeſſerai humblement les maux que j'ai fait ſouffrir à nombre de vaporeuſes, en me conformant à l'ancienne pratique des ſtimulans & des cordiaux.

Il eſt vrai qu'il y a des bornes à tout. Je me ſers de l'eau froide & chaude en différens cas; j'obtiendrai toujours une détente par une douce chaleur; je fortifierai la fibre par l'application des corps froids. C'eſt à un bon Phyſicien à connoître ſes principes, & à un Médecin éclairé à les appliquer.

Le nœud gordien dépend de la parfaite connoiſſance du pouls de ces vaporeuſes, puiſqu'il s'agit, dans ces cas-là, de ſtimuler

ou de relâcher : heureux ceux qui le connoiſſent ! Nous devons attendre de la troiſieme édition de M. Pomme la ſolution de ce problême, & des regles exactes ſur l'application des remedes qu'il a propoſés.

Nous ſouſſigné, Curé perpétuel de la ville d'Aramon : Certifions que tout ce que deſſus avancé par M. Delabrouſſe, *Médecin, contient vérité. En foi de quoi, &c. A Aramon ce 17e Octobre* 1766.

BIGOURDAN, *Curé d'Aramon.*

LETTRE

De M. MARESCHAL DE ROUGERES, Maître en chirurgie à Plancoët en Bretagne, contenant quelques Obſervations ſur l'uſage des Humectans dans les maladies nerveuſes.

MONSIEUR,

La prévention a toujours retardé le progrès des Sciences & des Arts : heureux celui qui ne s'eſt livré à ſes effets que dans les ſciences de pure ſpéculation, qui n'intéreſſent l'homme qu'indirectement ! Mais il en

eſt d'autres qui le touchent de ſi près, qu'il eſt de la derniere conſéquence de ſe tenir, ſans ceſſe, en garde contre cette prévention, qui ne peut lui être que funeſte. L'art de guérir, cette ſcience divine, n'en eſt par malheur pas plus exempte que les autres. Chacun ſe fait un ſyſtême, l'arrange dans ſa tête; & une fois qu'il y a pris racine, il eſt comme impoſſible de l'en arracher. Si l'on vient à bout d'en élaguer quelques branches, le tronc en acquiert plus de force, & elles ſont bientôt remplacées par d'autres qui s'étendent au loin, & couvrent de leur ombre tout ce qui les environne: l'eſprit de parti s'en mêle; la diſpute ne ceſſe point, on ne ſait plus où l'on en eſt; & alors, pour me ſervir de l'expreſſion d'un Auteur reſpectable à tous égards (*a*); alors, dis-je, le mot de *vérité* ne fait naître qu'une idée vague, & tant de débats n'ont ſouvent produit qu'une obſcurité plus grande. D'où vient cela? d'un amour-propre mal dirigé, qui ſemble né avec l'homme. Si les Miniſtres de ſanté avoient toujours eu préſent ce beau précepte que l'illuſtre J. J. Rouſſeau a eu le courage de prendre pour deviſe, *vitam impendere vero*, je crois que nos connoiſſances ſeroient plus étendues & plus certaines.

(*a*) M. *de Buffon*, H. N. *in* 12, tom. j, page 76.

Je ne m'attacherai donc, Monsieur, dans les observations suivantes que j'ai l'honneur de vous adresser, qu'à être historien fidele. Heureux si je remplis cette tâche, & si ces petites observations peuvent être de quelqu'utilité !

I. Mlle L***, âgée de vingt-quatre ans, d'un tempérament sanguin, entre en travail d'un premier enfant. On commence par lui faire prendre un lavement d'eau & de sel marin, où celui-ci ne fut point épargné. Les liqueurs spiritueuses & les cordiaux de toute espece furent donnés en abondance. L'accouchement ne se faisant point, on en vint aux crochets. Cette pratique meurtriere amena un enfant mort, extrêmement gros à la vérité ; mais aussi le vagin, le *rectum* & le périnée furent délabrés. Il survint, une heure après cette belle opération, un tremblement universel, grincemens de dents, soubresaults dans les tendons. Cet état dura deux heures. Le pouls convulsif ne discontinua point ; le spasme général étoit manifeste. Les avis furent partagés sur le traitement : les uns vouloient les cordiaux, les autres les adouciſſans & les humectans. Les boissons spiritueuses furent unanimement, mais en vain, interdites. Les lochies ne parurent point : les toniques furent employés sans succès. Huit jours

étoient paſſés, lorſqu'on eut connoiſſance du délabrement mentionné ci-deſſus ; & quand on demanda à l'opérateur la raiſon qui lui faiſoit celer cet accident, il répondit d'un grand flegme, qu'on devoit y regarder. La gangrene ſe manifeſtoit déjà. Les fomentations, les injections de quinquina furent miſes en uſage : il fut donné intérieurement. Le dévoiement ſe mêla de la partie : on employa les cordiaux. Le pouls ne changea point : le délire ſurvint, & la malade mourut, le vingt-unieme de ſa couche, avec un engorgement gangréneux de toutes les extrêmités inférieures.

II. Une femme pléthorique, âgée de vingt-ſix à vingt-ſept ans, accouche, à quelques jours de ſon terme, d'un enfant mort, à la ſuite d'une frayeur. Les lochies ne coulent point : quelques cordiaux & autres toniques ſont donnés inutilement : cependant elle ſe rétablit dans trois ſemaines. Les regles ne paroiſſent point : des maux de tête violens ſe font ſentir avec tenſion douloureuſe dans tout le bas ventre; la ſaignée du bras & du pied eſt pratiquée ; les purgatifs & les emménagogues ordinaires ſont employés. Les regles percent, aucun ſoulagement ; la tête s'affecte de plus en plus; la malade croit que ſa tête va s'ouvrir ; des éblouiſſemens, vertiges, foibleſſes, une peſanteur & une roideur dans tous les mem-

bres, mettent le comble à sa triste situation. La saignée, les purgatifs sont réitérés ; on applique les mouches à la nuque. Ne voyant point de changement, on tourne ses vues d'un autre côté. N'étant pas à portée de prendre les bains, on fait usage du pédiluve, des adoucissans & des délayans : il vient du calme. La malade convalescente redevient enceinte, se porte de mieux en mieux, accouche le plus heureusement du monde. Les lochies, cette fois, coulent parfaitement. Les tisanes de chicorée sauvage & de laitue avec des bouillons légers font tout le traitement, qui la fait jouir aujourd'hui d'une bonne santé.

III. Mlle C. ***, âgée d'environ trente ans, d'un tempérament bilieux, se met, dans le neuvieme mois de sa grossesse, dans une colere des plus violentes. Quelques momens après, elle se trouve comme accablée, & ne sent plus les mouvemens de son enfant. Elle est deux jours dans cet état : le troisieme elle perd tout-à-coup l'usage des yeux. Elle est saignée sur le champ, & elle recouvre la vue. Une demi-heure après la saignée, il lui prend des mouvemens convulsifs par toute l'habitude du corps : la vessie s'éclipse de nouveau, & elle éprouve de fortes tranchées. On espere dans l'accouchement : elle est resaignée ; les accidens se calment, & reparoissent avec plus

plus de violence. On fait uſage des vomitifs, des calmans, des toniques : on revient à la ſaignée; le ſpaſme convulſif ne cede point; les accès épileptiques ſe ſuccedent de minute en minute; en vain veut-on tenter l'accouchement forcé. Le vagin eſt tellement contracté, qu'il permet à peine l'introduction d'un doigt. Elle meurt, après avoir été vingt-quatre heures dans l'état le plus terrible.

L'ouverture du cadavre ayant été faite, on trouva que l'enfant étoit mort (peut-être dès l'inſtant de la colere) la peau excoriée en différens endroits; & le cordon faiſoit deux circonvolutions autour de ſon cou. Les eaux qui le contenoient étoient comme bourbeuſes. On trouva hydropiſie des deux ovaires, dont l'un étoit auſſi gros qu'un œuf d'oie. La tête fut auſſi examinée. La dure-mere, comme deſſéchée, adhéroit intimement au cerveau : on trouva de plus, environ deux onces d'eau très-limpide, épanchée ſur les nerfs optiques. Voilà tout ce qui parut d'eſſentiel dans cette ouverture, excepté que la véſicule du fiel étoit très-remplie de bile d'un aſſez beau vert.

IV. Un Chirurgien traite à la ſuite d'une couche, une demoiſelle dont les lochies étoient ſupprimées : il fait uſage de différens toniques, & particuliérement de la décoction d'hyſſope. Mais rien ne paroît, & la ma-

lade se trouve de plus mal en plus mal. On appelle alors un Médecin (*a*) qui commence par supprimer tout remede échauffant & irritant, pour y substituer les délayans & les adouciſſans. Un mieux marqué se manifeste, & les vuidanges commencent à prendre leur cours. Le même Chirurgien qui continuoit toujours de voir la malade, l'engage à reprendre l'usage de l'hyssope, &c. Elle, par complaisance, se rend à son invitation : tout se supprima de nouveau. Le Médecin, étonné de ce changement, en demande vainement la cause. Il apperçoit des phioles; il les examine : au lieu d'apozemes humectans & autres de cette nature qu'il avoit prescrits, ce sont des cordiaux & encore de l'hyssope. Il a le courage de jetter tout par la fenêtre, & sa malade se rétablit.

V. Madame G***, au septieme jour de sa couche, se fâche, & les lochies s'arrêtent. La limonade & la tisane simple de chiendent en rétablissent le cours. Quelques jours après une autre fantaisie lui prend, & voilà encore les lochies suspendues. Mais à cette fois la tête s'engage, le pouls est serré & convulsif, & le délire paroît. Le pédiluve, la limonade & la tisane la mettent bientôt sur pied.

(*a*) M. *Blouët*, Docteur en médecine à Rennes, & mon ami; c'est lui-même qui m'a raconté ce fait.

VI. Le nommé *Droguet*, Couturier de ſon métier, ſe plaignoit, depuis pluſieurs années, de maux de tête continuels, avec battemens; de douleurs d'eſtomac, défaillances, palpitations : la peau, toujours ſeche & brûlante, l'incommodoit beaucoup. Les ſaignées, les purgations, les opiats de toute eſpece ont été mis en uſage, & le ſoulagement n'a jamais répondu à la quantité des remedes : un calme apparent n'annonçoit ordinairement qu'un mal-être plus conſidérable pour le paroxyſme ſuivant. Alors on lui a fait prendre les bains à la riviere, dont il a reçu un grand ſoulagement, ainſi que de l'uſage du petit-lait & de quelques autres apozèmes humectans. N'ayant cependant pu en continuer l'uſage auſſi long-tems qu'il eût été néceſſaire, il n'eſt pas parfaitement rétabli; mais il compte s'y remettre, & en attend toute ſa guériſon.

VII. Je puis ajouter à ces obſervations ce que m'a dit, il y a quelques années, un Apothicaire, d'une dame vaporeuſe à l'excès, & qui avoit la fureur de vouloir être droguée journellement; que, dans l'intention de lui complaire ſeulement, on lui faiſoit boire de l'eau fraîche comme un remede myſtérieux qui étoit bien payé, en conſéquence du mieux (prétendu, dit-il) qu'elle éprouvoit.

Je pourrois encore ajouter à tout cela,

que, faisant moi-même usage, depuis quelques mois, d'eau pure pour boisson ordinaire, je suis beaucoup moins affecté de maux de tête, de chaleurs & picotemens à la poitrine, qui, depuis long-tems, ne cessoient de me tourmenter.

Convaincu, par la lecture réitérée de l'ouvrage de M. Pomme, de la bonté de sa méthode, je ne cesserai de la mettre en pratique que quand des observations multipliées & exactes m'en feront voir le défaut.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATIONS

Sur l'Usage des Humectans dans les maladies spasmodiques, adressées à l'Auteur du Journal; par M. BRUN, Médecin à Pignans en Provence.

MONSIEUR,

Vous annoncez que vous recueillerez avec soin les pieces qui pourront servir à l'instruction du procès que le système de M. Pomme a fait naître parmi les Médecins-Praticiens. Cette promesse engageant les gens de l'art à produire tout ce qui pourra éclaircir une question qui paroît encore pro-

blématique à pluſieurs, je vais fournir les obſervations que j'ai faites, dans l'eſpace d'environ deux ans, ſur l'uſage des humectans, pour la guériſon des maladies dont le ſpaſme m'a paru être la premiere cauſe.

En 1762, M. l'Abbé Cauvet, Primicier du Chapitre royal de ce bourg, âgé de quarante-ſept ans, d'un tempérament bilieux & hypocondriaque, fut attaqué, l'après-midi d'un jour du mois d'Août, d'une grande douleur à la tête. Le ſoir du même jour la douleur fut ſi violente qu'elle l'obligea de ſe mettre au lit. Dans la nuit il lui ſurvint une groſſe fievre, qui continua avec des redoublemens. Il fut ſaigné deux fois du bras, & une fois du pied; il fut purgé trois fois. La fievre dégénéra en tierce : on la guérit avec le quinquina : la douleur de tête ſubſiſta pourtant toujours; les reins, l'eſtomac étoient quelquefois douloureux. Le café & les liqueurs étoient employés pour adoucir ſes tourmens : ce manege fut continué pendant deux ans. A la mi-Janvier de 1765, il parut, dans ce pays, un Charlatan : le malade ne manqua pas de l'aller conſulter. L'empyrique lui promit une guériſon radicale : il lui fit frotter la tête raſée avec ſes drogues, & il lui en fit avaler quelques doſes. Leur effet fut ſi violent, que ſes entrailles ſembloient être en feu : ſes douleurs en devinrent plus inſupportables : il ne dor-

moit plus; ſon eſtomac étoit gonflé & douloureux. Alarmé de ſa ſituation, il m'appella. Le récit de ſes maux & les remedes employés me montrerent un hypocondriaque, dont le genre nerveux ſouffroit. L'état fâcheux du malade demandant de prompts ſecours, je lui fis quitter le café & les liqueurs dont il s'abreuvoit pour tempérer, me diſoit-il, les ardeurs de ſon eſtomac. Je le mis à l'uſage d'une tiſane rafraîchiſſante, & on lui ſervoit, tous les jours, un lavement d'eau commune. Un mois après il prit, pendant vingt-quatre jours, une priſe de petit-lait diſtillé : une partie du mois d'Avril il trempa ſes pieds dans l'eau; &, tous les matins, on lui adminiſtroit un bouillon rafraîchiſſant. En Mai il prit les bains domeſtiques. Ce traitement, continué juſqu'à la mi-Juillet, calma ſes douleurs conſidérablement; & ſi de tems en tems elles reparoiſſent, c'eſt que ce M. ne veut pas obſerver un régime convenable : il les adoucit cependant alors avec des lavemens & des pédiluves.

Dans le mois de Mai, même année, Chriſtine Gauthier, femme d'un Tifferand de ce lieu, âgée de vingt-ſept ans, ſujete aux vapeurs, eut un violent accès de fievre, dont la durée fut de trente-ſix heures : elle étoit nourrice. Son Chirurgien la ſaigna &

la purgea avec un ſimple minoratif. Ce purgatif irrita ſi fort ſes entrailles, qu'elle y reſſentoit des douleurs aiguës & un feu ardent : les vapeurs s'en mêlerent d'une étrange façon. Je fus appellé pour remédier à une preſſante ſuffocation, jointe à une fievre ardente. Je preſcrivis une tiſane de poulet, dont la malade ſe gorgeoit, trois à quatre lavemens par jour. Le troiſieme jour je fis mettre ſes jambes dans l'eau juſqu'aux genoux. Le cinquieme jour, bien loin d'avoir du ſoulagement, ſa ſuffocation augmenta, au point qu'on la crut perdue. On vint m'appeller à la hâte. Je la fis entrer dans le bain. Ce traitement, continué une vingtaine de jours, emporta radicalement la fievre & les douleurs qui n'ont plus eu de retour.

Dans le mois de Juillet, même année, le ſieur Antoine Amieil, Faïencier de ce même bourg, âgé de cinquante-quatre ans, reſſentit des douleurs au bas-ventre. L'Apothicaire du lieu, en qui il a grande confiance, le fit ſaigner & lui donna une médecine. Le purgatif n'apporta aucun ſoulagement. Quelques jours après le même Pharmacien le reſaigna & le repurgea. Les douleurs en devinrent plus vives, plus continues, & s'étendirent tout à l'entour de l'ombilic. Le malade perdit le ſommeil & l'appétit. Dans

ces circonſtances on m'appella. Je trouvai un homme fort inquiet ſur ſon état, enſéveli dans la mélancolie, s'imaginant qu'il alloit tomber dans la phthiſie. Je le raſſurai de mon mieux. Reconnoiſſant une tympanite naiſſante, j'employai la tiſane de poulet, les fomentations, les lavemens & les bains domeſtiques. Ce traitement, qui dura environ un mois, détruiſit, ſans retour, les germes d'une maladie qui alloit devenir ſérieuſe.

Dans le mois de Septembre, même année, Louis Martel, de ce même bourg, jeune homme vigoureux & robuſte, âgé de vingt ans, exerçoit, à Brignolle, ſa profeſſion de garçon Foulonnier : il y fut attaqué de la fievre d'accès, qu'on guérit à la maniere accoutumée, ſaignée, médecine & quinquina. Après la guériſon de ſa fievre il lui ſurvint des douleurs d'eſtomac ſi atroces, qu'il fut obligé de diſcontinuer ſon métier. Le guériſſeur voulut fortifier ſon eſtomac avec les confections, les opiats & autres brûlots de cette eſpece. Son état empirant, on le déclara hectique, & on lui conſeilla de venir reſpirer l'air natal. Arrivé vers la fin d'Octobre, on me le confia. La cauſe du mal étant connue, j'employai les humectans & les rafraîchiſſans. Dans l'eſpace de trois ſemaines je le renvoyai à ſon travail. Les

douleurs reparurent quelques jours après : on le renvoya ici. Je repris le même traitement que je continuai pendant un mois. Tout fut emporté ; &, depuis ce tems, il jouit d'une parfaite ſanté.

Dans le courant de 1764, madame Fabre, ma parente, âgée de quarante-huit ans, qui n'a jamais fait d'enfans, hyſtérique, mariée à la Celle, village près Brignolles, fut ſoupçonnée d'être groſſe : après plus de neuf mois d'attente ce ne fut plus la groſſeſſe, mais un œdeme qui ſe diſſipoit & revenoit périodiquement, qu'un Chirurgien de Brignolles voulut détruire à force de ſaignées & de purgatifs. Ce traitement peu analogue au tempérament de la malade, réduiſit cette pauvre femme au point qu'elle ne pouvoit plus ni aller à la garde-robe, ni uriner que par les purgatifs. Indigné de cette manœuvre, ne pouvant quitter des malades que j'avois alors, je dis à ſes parens de la faire venir ici : on l'amena au commencement de Novembre 1765. Elle ſouffroit horriblement des reins & de l'eſtomac : les douleurs l'empêchoient de dormir ; l'enflure étoit univerſelle. Elle étoit obligée de ſe lever & de ſe recoucher pluſieurs fois dans la nuit. Celle qui ſuivit ſon arrivée fut plus tranquille : elle repoſa, effet de l'exercice ; ce qui ne contribua pas peu à me faire connoître davantage ſa maladie. Je fis eſpérer

à la famille d'en tirer bon parti. Je commençai par la tisane de poulet & les lavemens : quelques jours après j'en vins aux bains ; à la fin du mois je la renvoyai à la Celle, en parfaite santé. Je ne dissimulerai pas sa rechute ; je l'attribuai aux froids rigoureux que nous ressentîmes dans les mois de Janvier & Fevrier, auxquels nos corps ne sont pas accoutumés dans ces climats tempérés ; mais la belle saison, sans aucun remede, ramena, ainsi que je lui avois dit, la sérénité & la santé.

A Gonfaron, village dans notre voisinage, Mlle Minjaud, fille ainée, âgée de vingt-deux ans, d'un tempérament sanguin & mélancolique, fut attaquée, dans le mois de Mars de cette année, d'une fievre continue, avec des redoublemens & une violente douleur à la tête. Son Chirurgien la saigna trois ou quatre fois : la saignée n'ayant pas diminué la vivacité du mal, je fus appellé. Je prescrivis une tisane rafraîchissante, qui, prise pendant six ou sept jours, diminua la fievre & calma la douleur de tête. Elle entra en convalescence : il lui survenoit cependant, toutes les après-midi, une petite fievre & une vive douleur de tête. Appellé de nouveau, en examinant les différens symptômes, je crus reconnoître un fond d'hysthericité dans cette demoiselle : je lui

ſes faire uſage de bouillons rafraîchiſſans : ſes indiſpoſitions ſubſiſterent toujours, à la vérité, avec moins de violence. Voulant détruire ce germe de fievre qui occaſionnoit le mal de tête, craignant qu'un purgatif ne vînt déranger mon projet en portant l'incendie dans les entrailles, je lui fis prendre l'eau de poulet : ſon uſage diminua la maladie, mais ne la guérit pas. Ne ſachant plus de quel côté me tourner pour appaiſer cette douleur de tête rebelle, & anéantir une fievre quotidienne qui ne duroit que trois ou quatre heures, mais deſſéchoit la malade qui dépériſſoit à vue d'œil, & pour les jours de laquelle ſes parens étoient dans l'alarme ; car ils appréhendoient, & moi auſſi, que cette fievre opiniâtre ne la conduisît à la phthiſie ; ſort triſte que cette demoiſelle ne méritoit pas par tous les avantages & les faveurs que la nature avoit réunis en ſa perſonne, on me preſſoit de la tirer d'un danger dont j'étois moi-même ardemment occupé de la delivrer. Je leur dis qu'il n'y avoit que le quinquina, mais que j'en redoutois l'uſage. La conſtance du mal me força enfin à y avoir recours. Vers la fin du mois de Mai j'en ordonnai, quoiqu'à regret, une once à prendre en differentes doſes. Mais quel fut mon repentir ! La malade fut ſaiſie d'une fievre ardente & d'un mal à la tête inſupportable. Le Chirurgien, ſans atten-

dre mon avis, fit faire prudemment uſage à la malade de la tiſane de poulet : averti du danger, je fis ajouter les demi-bains ; leur uſage pendant quinze jours arrêta la fievre & la douleur de tête. Elle ſuſpendit alors les remedes gênans pour une jeune perſonne. Quelques jours après une petite fievre & une légere douleur de tête reparurent. Je lui fis uſer d'une tiſane rafraîchiſſante, & de pédiluves, qui, continués pendant plus de deux mois ſans interruption, ont tout emporté ; & des graces animées, répandues ſur toute la perſonne de cette demoiſelle, ſont un sûr garant de ſon entier rétabliſſement.

Dans le même village, au mois de Juin 1765, Roſe Piſſot, femme d'un travailleur, âgée de vingt-cinq ans, fut attaquée d'une vive douleur à la tête, ſans fievre. Son Chirurgien la ſaigna pluſieurs fois au bras & au pied, ſans aucun ſoulagement. Il employa infructueuſement les anodins & les antihyſtériques : il appliqua un emplâtre véſicatoire à la nuque ; &, quelques jours après, un cautere au bras ; le tout fut ſans ſuccès. Cette infortunée étoit clouée dans ſon lit, ne pouvant ſoutenir ſa tête, n'ayant de repos ni jour ni nuit. La durée du mal me fit appeller. Sur l'expoſé, & après l'examen de la malade, je preſcrivis une tiſane rafraîchiſſante, & les bains ; je fis raſer ſa tête ſur

laquelle on appliqua des linges trempés dans l'eau froide, qu'on renouvelloit de tems en tems. Ce traitement, continué une huitaine de jours, soulagea la malade; de façon qu'elle reprit ses travaux ordinaires de la campagne. Comme ses facultés ne lui permettoient pas d'observer le régime nécessaire, elle essuyoit de quinze jours en quinze jours, de légeres douleurs de tête, dont la durée de quelques heures n'interrompoit pas ses occupations journalieres. A la fin d'Octobre elle appella son Chirurgien qui la trouva presque dans le premier état. Ne pouvant lui faire prendre les bains, attendu les obstacles inséparables de la pauvreté, & du manque de secours pour les malades dans les petits endroits, il la saigna à la jugulaire. La malade fut soulagée, la douleur de tête disparut : elle retourna à la campagne. Il lui survint cependant une oppression de poitrine, qui ne l'empêcha pas de vaquer à ses affaires, de laquelle oppression je suis persuadé qu'elle guériroit, si elle pouvoit prendre quelques bains, & user d'un régime rafraîchissant.

Dans le même village, au mois de Janvier de la présente annee, Thérese Martre, femme d'un Tonnelier, âgée de trente-quatre ans, fut attaquée de cruelles douleurs à l'estomac, avec dégoût & un vomissement

continuel : elle n'avoit point de fievre. Son Chirurgien employa les anodins & les anti-hyſtériques ; le tout inutilement : ces derniers augmentoient même les douleurs. Je fus mandé : je preſcrivis l'eau de poulet & les demi-bains. Dans l'eſpace de huit jours les douleurs ceſſerent : le vomiſſement fut arrêté, l'appétit revint ; &, depuis ce tems-là, cette femme n'a plus reſſenti de pareilles incommodités.

Au même village, le mois de Juillet dernier, une Payſane accoucha très laborieuſement : pendant le travail, on la gorgea de cordiaux & de liqueurs. Quelques jours après ſon accouchement, les vuidanges ſe ſupprimerent ; & elle eut un flux d'urine extraordinaire, de couleur blanchâtre, & d'une âcreté ſi grande que les parties naturelles en étoient excoriées, avec de cuiſantes douleurs. Sur l'avis qu'on me demanda, & le récit qu'on me fit, je preſcrivis une ſimple tiſane adouciſſante & rafraîchiſſante. Cette boiſſon ſeule rétablit les vuidanges, calma les douleurs, fit ceſſer le diabetes ; & les urines reprirent leur couleur naturelle.

Je prie MM. les Antagoniſtes du ſyſtême de M. Pomme d'examiner ſans prévention & de peſer ſcrupuleuſement l'obſervation où j'ai employé le quinquina.

Je crois devoir joindre ici un mot de réponſe à la Lettre que M. Coſte, Médecin à Ville en Bugey, m'a adreſſée dans le Journal d'Octobre dernier. En reconnoiſſant la vérité de mon obſervation, qu'il avoit paru nier dans ſa premiere Lettre, il ſe contente maintenant de reprocher à M. Pomme de n'avoir pas donné l'explication phyſique de la maniere d'agir du bain froid. Cet Auteur ſeroit ſans doute inexcuſable, s'il avoit omis une choſe auſſi eſſentielle; mais ne le condamnons pas trop légérement. J'ouvre lá ſeconde édition de ſon ouvrage, & je trouve, à la page 173, une explication de la maniere d'agir des différentes eſpeces de bains, dans laquelle le bain froid n'eſt pas oublié. Si ce qu'il dit dans cet endroit ne ſuffit pas, je prie M. Coſte de ſe donner la peine de lire la Relation de la fameuſe cure de madame de Cligny, inſérée dans la Réponſe au Journaliſte de Trévoux, pag. 478 de la même édition. J'ajouterai à tout cela ce que j'ai dit moi-même dans ma Réponſe à l'anonyme de Lyon, inſérée à la fin de cette ſeconde édition. Voyez ſur-tout les pages 493, 94, 95 & 96. J'eſpere que M. Coſte trouvera, dans ces différens morceaux de l'ouvrage de M. Pomme, de quoi ſe ſatisfaire, & qu'il conviendra que les reproches qu'il fait à cet

Auteur, ne ſont pas plus fondés que le pyrrhoniſme qu'il avoit d'abord montré ſur mon obſervation.

OBSERVATIONS

Sur la Prédiction de pluſieurs Criſes par le pouls ; par M. STRACK, Docteur & Profeſſeur de médecine, & Médecin de S. A. M. l'Electeur de Mayence.

OBSERVATION Ire. Une femme vint me conſulter ſur un grand mal de tête, accompagné de chaleur, dont ſon mari, âgé de trente ans, homme d'une bonne conſtitution, étoit incommodé depuis quelques jours. Je preſcrivis une ſaignée, des juleps rafraîchiſſans, & de la crême d'orge acidulée. Quelques jours après on me pria de lui faire une viſite ; le malade me dit qu'il avoit ſaigné du nez, la nuit précédente, & avoit rendu environ une demi-chopine de ſang ; ce qui l'avoit beaucoup ſoulagé. Rempli de ce que je venois de lire dans Solano, je fus très-fâché d'avoir manqué une auſſi belle occaſion. J'examinai le pouls du malade ; je trouvai qu'il y avoit encore du rebondiſſement ; je crus pouvoir prédire

un ſaignement de nez, qui arriva en effet le lendemain, & guérit le malade.

OBS. II. Une Dame de trente-huit ans, qui avoit eu pendant quelques jours, un rhume de cerveau & de poitrine, me donna ſon pouls à tâter : je le trouvai rebondiſſant à-peu-près à chaque ſeptieme pulſation ; je lui prédis un ſaignement de nez pour le lendemain, qui arriva en effet, au grand étonnement de la malade, qui de ſa vie n'avoit ſaigné du nez.

OBS. III. Un jeune Seigneur, âgé de treize ans, eut, au mois de Janvier 1766, une fievre continue dont il guérit. Vers la fin de la maladie, le pouls, de convulſif qu'il étoit, devint rebondiſſant à-peu-près à la ſeptieme pulſation. Je prédis un ſaignement de nez, qui arriva en effet à minuit. Le malade rendit quelques onces de ſang.

Deux jours après cette criſe le pouls devint intermittent ; mais l'intermiſſion ne rempliſſoit pas l'intervalle d'une pulſation entiere : je crus pouvoir prédire un cours de ventre ; mais il ne rendit qu'une grande quantité de vents. Cette intermiſſion incomplete ne prédiroit-elle que des vents ? N'y auroit-il que lorſqu'elle ſeroit complete, qu'elle annonceroit le cours de ventre ?

Long tems avant d'avoir lu les livres qui traitent du pouls, j'avois obſervé princi-

palement chez les enfans, que ceux qui avoient le pouls intermittent, avoient de la ſaburre dans les premieres voies; en conſéquence, je les purgeois; & cela m'a réuſſi conſtamment. Je croyois même que cette obſervation m'étoit particuliere.

OBS. IV. Une jeune femme eut des coliques qu'on taxa d'*hyſtériques*; ayant examiné ſon pouls, que je trouvai intermittent, à la troiſieme & quatrieme pulſation, j'annonçai, en conſéquence, qu'elle auroit inceſſamment des ſelles liquides: elle en eut, en effet, deux, l'une deux heures & l'autre quatre heures après ma prédiction. Après cette évacuation, l'intermiſſion du pouls ceſſa; & il devint régulier; ce changement m'engagea à prédire qu'elle n'iroit plus à la ſelle, de 24 heures; ma prédiction ſe vérifia. Ayant été averti que cette femme avoit rendu beaucoup de glaires dans ſes deux ſelles, je la purgeai pluſieurs fois; ce qui la guérit parfaitement.

OBS. V. Une Demoiſelle d'une bonne conſtitution, ſe trouvant auprès d'une Dame à qui j'avois prédit un ſaignement de nez qui étoit arrivé, me préſenta ſon pouls par curioſité. Je lui prédis des tranchées pour le lendemain, avec quelques ſelles liquides, ayant trouvé ſon pouls intermittent, à peu-près à la quatorzieme pulſation. Elle rit de

ma prédiction, d'autant plus qu'elle n'avoit d'autre incommodité que d'être naturellement très-conſtipée. Elle vint nous annoncer le lendemain, que ſon ſommeil avoit été interrompu à ſix heures du matin, par des tranchées qui l'avoient forcée d'aller deux fois à la garde-robe en dévoiement; ce qui l'avoit extrêmement étonnée.

OBS. VI. Une femme de ſoixante ans avoit une inflammation au bas-ventre, qui menaçoit de ſe terminer en gangrène; elle guérit cependant. Sur la fin de ſa maladie, je trouvai le pouls intermittent; je prédis, en conſéquence, un cours de ventre, en préſence de pluſieurs Médecins. Le lendemain, elle eut deux ſelles liquides, & le pouls ſe rétablit. Trois jours après il redevint intermittent; je prédis encore la diarrhée, qui ſurvint le lendemain : je terminai la cure en évacuant avec de la manne.

OBS. VII. Une fille de treize ans étoit tourmentée de vertiges, de crampes & de mouvemens convulſifs. Ayant obſervé, dans l'intervalle des accès, que le pouls étoit intermittent, à-peu-près à la cinquieme pulſation, je pronoſtiquai, en conſéquence, un cours de ventre pour le lendemain, qui cependant ne vint pas. Fondé ſur ce que j'avois obſervé & pratiqué avec ſuccès autrefois, je preſcrivis un purgatif léger,

pour le ſurlendemain. Ce purgatif agit violemment, à raiſon de la matiere qui abondoit dans les premieres voies, & fit vuider beaucoup de glaires.

OBS. VIII. Je liſois le pronoſtic que Solano porte ſur le pouls qu'il appelle *inciduus*, pendant que je traitois un homme de qualité, âgé de trente ans, attaqué d'une fievre aiguë. Après les remedes convenables, ſon pouls ſe développa vers le 10e jour; (je dis vers le 10e jour, parce que le malade ne put pas fixer exactement l'époque du commencement de ſa maladie.) Je trouvai, le ſoir de ce jour, que ſon pouls avoit ce caractere. Quoique ſa peau fût encore très-aride, j'oſai lui prédire une ſueur. Il commença, en effet, vers les dix heures du ſoir du même jour, à ſuer abondamment; ce qui continua juſqu'au lendemain, & le ſoulagea beaucoup. Je dois faire obſerver ici, que ce malade, pendant tout le cours de ſa maladie, n'avoit uſé que de remedes rafraîchiſſans; qu'il avoit toujours été fort légérement couvert; que ſon appartement étoit ſpacieux, & que la porte avoit été tenue ouverte jour & nuit. Cette ſueur critique étant finie, la peau redevint ſeche. Le ſoir, le pouls parut encore *inciduus*: j'annonçai encore de la ſueur qui vint en effet, & dura toute la nuit, avec une telle

abondance, que ſes freres s'en effrayerent. Le lendemain, à ma viſite du matin, je le trouvai encore baigné dans ſa ſueur; mais ſon pouls étoit plein, mol & égal: je prononçai hardiment qu'il étoit guérit; il fut en effet bientôt en état de quitter le lit.

OBS. IX. Pendant que je liſois les *Recherches ſur le pouls* de M. de Bordeu, une Demoiſelle de trente-huit ans, pléthorique, d'ailleurs très-craintive, qui avoit coutume d'être réglée fortement toutes les trois ſemaines, mais qui n'avoit rien vu depuis cinq ſemaines, me conſulta pour ſavoir ſi elle pourroit ſans danger faire un petit voyage dont elle devroit être de retour le lendemain. Ayant trouvé ſon pouls mol & égal, je lui dis qu'elle pouvoit partir hardiment. Trois jours après ſon retour elle me pria de lui tâter le pouls. Je le trouvai *miure*, c'eſt-à-dire que ſes pulſations alloient en diminuant; ſur quoi, je lui dis qu'elle auroit inceſſamment un flux abondant d'urine. Elle me répondit que, depuis la nuit précédente, elle en avoit rendu une très-grande quantité; ce qui l'avoit très-fort étonnée.

Quelques jours après, cette même perſonne, frapée de ma prédiction, me préſenta encore ſon pouls à examiner. Fondé ſur ce que j'avois lu dans les *Recherches ſur*

le pouls, je lui dis que je croyois qu'elle auroit ſes regles inceſſamment, & qu'elle les auroit abondantes : elle m'apprit qu'elles étoient ſurvenues ce jour même. Depuis ce tems j'ai eu pluſieurs fois occaſion, après avoir examiné ſon pouls, de lui prédire le jour où elle ſera réglée.

OBS. X. Une Demoiſelle, en âge d'avoir ſes premieres regles, eut des contractions ſpaſmodiques qu'on prétendoit la prendre à-peu-près tous les mois. On me conſulta à ce ſujet ; je prédis, ſur l'indication priſe de ſon pouls, quelques pertes blanches, au bout de deux jours. Mon pronoſtic ne ſe vérifia pas le jour que j'avois annoncé : la malade eut une colique qui ne fut accompagnée d'aucune évacuation, au lieu de la perte blanche, qui n'arriva que huit jours après.

OBS. XI. Un étranger, homme bien conſtitué en apparence, étant venu de 60 lieues, pour conduire ſa femme paralytique aux bains chauds de Wisbaade, me conſulta ſur la maladie dont elle étoit attaquée ; &, lorſque je lui eus dit ce que j'en penſois, il me pria de lui tâter le pouls : je le trouvai pectoral, tel que le décrit l'Auteur des *Recherches*. Je lui dis que je croyois qu'il cracheroit bientôt : il me repliqua que, depuis pluſieurs années, il avoit coutume d'expec-

torer, tous les matins, quantité de crachats cuits & puriformes.

OBS. XII. Je traite depuis quelque-tems deux malades, dont l'un eſt tourmenté d'une matiere arthritique vague, & l'autre a tous les ſymptômes qui ont coutume d'indiquer une pierre dans la véſicule du fiel. J'ai conſtamment prédit à l'un toutes les fois que la matiere arthritique devoit ſe jetter ſur le bas-ventre, ou ſur l'eſtomac, ou ſur les parties qui ſont au-deſſus du diaphragme; & j'ai pronoſtiqué à l'autre lorſqu'il devoit avoir des douleurs dans le bas-ventre, des vomiſſemens, ou des ſelles fréquentes, ſoit difficiles, ſoit aiſées.

Voilà les obſervations que j'ai eu lieu de faire juſqu'ici, ſur la prédiction des criſes par le pouls; je paſſe ſous ſilence beaucoup d'autres qui pourroient paroître imparfaites. Mais elles ſuffiſent pour exciter ma curioſité, & pour m'engager à les continuer. Je ne doute pas que chaque Médecin, pour peu qu'il ſoit Praticien, ne ſente toute l'importance de ces recherches, & qu'il ne penſe, avec moi, que ſi tout ce que M. de Bordeu avance ſe trouve vérifié (comme je ne doute pas qu'il ne le ſoit tôt ou tard) il mérite, dans l'hiſtoire de la médecine, une place pour le moins auſſi diſtinguée que celle de Solano. Sa façon de s'énoncer, la

netteté de ſes idées, l'ordre qui regne dans ſon ouvrage, le détail exact de toutes les connoiſſances qui relevent ſes obſervations, ſes doutes judicieux, les points de vue lumineux qu'il indique, & ſur-tout la conformité de ſa doctrine avec pluſieurs obſervations d'Hippocrate & des bons Praticiens de nos jours, eſt un préjugé très-avantageux pour ſa doctrine & l'excellence de ſon ouvrage. Si quelques Médecins refuſent d'admettre les vérités pratiques qui réſultent de ſes obſervations, c'eſt peut-être parce qu'elles ne s'accordent pas avec les hypotheſes de nos Ecoles. Mais, comme je connois un grand nombre d'autres faits conſtatés par l'expérience, qui ne ſont pas moins oppoſés à la théorie commune, pourquoi voudroit-on rejetter ceux-ci, & les regarder comme imaginaires?

Il n'y a que l'obſervation dans laquelle Solano prétend avoir prédit une jauniſſe par le pouls du bras droit, qui pourroit, au premier abord, paroître ſouffrir quelques difficultés; mais on auroit tort d'en ſoupçonner la fidélité: j'ai obſervé, auprès de quelques malades, un phénomene qui ne paroîtra pas moins ſingulier, & dont, je l'avoue, je ne ſaurois rendre raiſon. J'ai obſervé, par exemple, que la joue droite d'un malade qui avoit une inflammation au grand lobe

lobe du foie, étoit conſtamment fort rouge ; la gauche, au contraire, rarement, ou très-peu. J'ai vu également, dans un jeune malade qui avoit un grand abſcès au grand lobe du foie, que la joue droite étoit d'un rouge foncé, & qu'à meſure que la ſuppuration gagna le lobe gauche, la joue gauche devint auſſi rouge, mais d'un rouge moins foncé & moins tacheté, parce que, comme l'ouverture du cadavre l'a fait voir, l'abſcès du lobe droit étoit plus conſidérable que celui du lobe gauche. Arétée (*a*) a obſervé que, s'il ſurvient des hémorragies dans les fievres qui ont pour principe quelque vice dans la rate ou dans le foie, le ſang ſort par la narine, du côté qui répond à celui du viſcere. Ne voyons-nous pas ſouvent que l'éryſipele, qui ſe jette aux jambes des malades qui ont le foie vicié, affecte, de préference, la jambe droite ? Comment expliquer ces différens phénomenes par les théories reçues ? Cela me paroît bien difficile, pour ne pas dire impoſſible.

(a) *Sanguinem in febribus à liene & hepate erumpere ex nare ejuſdem lateris in quo viſcus affectum hæret.* Morb. acut. lib. ij, cap. 2.

OBSERVATION

Sur une Hydrocéphale ; par M. DESLANDES, Maître en chirurgie & Accoucheur à Tours.*

L'enfant, dans le sein de sa mere, est quelquefois exposé au caprice de la nature, tant dans la multiplicité de ses parties, que dans leur difformité ; il n'y est même pas exempt de maladies, dont quelques-unes le forcent à perdre la vie avant de voir le jour, ou peu de tems après la naissance : l'hydropisie est une de ces maladies qui forment le plus souvent un obstacle à sa sortie, & pour lequel on a besoin des secours de la chirurgie pour terminer l'accouchement ; celle dont je vais faire le détail est cette espece d'hydropisie, qui prend le nom d'*hydrocéphale*, eu égard à la partie affectée ; je terminerai cette explication par la relation des différens vices de conformation, que j'ai observés chez le même enfant.

Le 15 Décembre 1765 je fus appellé, pour secourir la femme d'un Tapissier de cette ville, grosse de neuf mois. Elle avoit le ventre d'une étendue si considérable, que l'on pouvoit la juger grosse de plusieurs en-

* *Voyez la Figure.*

fans : je la trouvai avec des douleurs vives & très-rapprochées ; ce qui me fit prendre le parti de m'assurer de son état : pour cet effet je la fis mettre sur un petit lit qu'elle avoit fait préparer pour son accouchement. A la premiere douleur, j'introduisis ma main dans le vagin, que je trouvai rempli par les eaux qui formoient une tumeur très-grosse & allongée ; j'attendis la fin de la douleur pour m'assurer de la situation de l'enfant : je trouvai alors l'orifice très-dilaté ; mais je ne pus sentir au travers des membranes aucunes parties de l'enfant, parce que la grande quantité d'eau m'empêchoit de porter ma main plus loin ; je pris donc le parti, à la premiere douleur, d'ouvrir les membranes des eaux, qui en laisserent écouler une si prodigieuse quantité qu'elles ont pu être évaluées à 8 ou 9 pintes : elles furent suivies du cordon ombilical, & d'un pied que j'amenai d'abord dans le vagin, sur lequel je baptisai l'enfant, sous condition ; je fus ensuite chercher l'autre ; &, après les avoir joints ensemble, je les attirai au dehors du vagin ; je me mis ensuite en devoir de terminer l'accouchement suivant les regles de l'art. Mais quelle fut ma surprise de voir l'enfant arrêté, dans le tems où je commençois à avoir les fesses ! Ne pouvant alors le tirer davantage, je fus obligé de faire un examen, pour voir l'obstacle qui s'opposoit

à ſon extraction, ſans cependant porter mon attention ſur les parties de la femme, parce que je la ſavois bien conformée, l'ayant précédemment accouchée quatre fois ; je fixai donc toute mon attention ſur l'enfant : pour cet effet, j'introduiſis ma main le long de la poitrine de l'enfant, juſqu'à ſa tête, qui ne me parut pas avoir plus de volume qu'un enfant à terme doit avoir : ſa face étoit latérale, & regardoit l'*ilium* gauche ; je remarquai qu'il appuyoit fortement le menton ſur ſa poitrine ; ce qui me fit juger que quelque choſe d'extraordinaire à la partie oppoſée faiſoit pencher la tête ; je portai alors mon autre main du côté de l'*ilium* droit, que j'eus beaucoup de peine à introduire, à cauſe du col de la matrice qui ſerroit très-fort de ce côté, je ſentis cependant, à l'extrêmité de mes doigts, une tumeur qui prenoit naiſſance du col de l'enfant ; je pouſſai mes recherches plus loin ; & je vins à bout d'introduire ma main dans la matrice, où je reconnus que la tumeur, qui étoit molle & ronde, avoit un volume trop conſidérable pour terminer l'accouchement ſans la vuider ; ce que j'exécutai, dans le moment, par une ouverture que je pratiquai à ſa partie inférieure, qui évacua les eaux contenues dedans ; après quoi, j'achevai l'accouchement.

Ayant remarqué à l'enfant quelqu'autre

particularité, je demandai aux parens de me le confier juſqu'au lendemain ; ce qu'ils m'accorderent. Je le fis, dans le moment, porter chez moi, où j'en fis l'examen en préſence de MM. le Normand & Dupichard, Docteurs en Médecine, & de pluſieurs de mes confreres : il eſt à remarquer qu'avant de les appeller, je remplis le vuide de la tumeur avec du coton, afin de la faire voir telle qu'elle étoit dans le ſein de la mere : ſa figure étoit preſque ronde, étant un peu allongée par ſa partie inférieure qui ſe portoit juſques vers la quatrieme vertebre du dos ; ſon volume excédoit d'un tiers la tête de l'enfant ; ſon pédicule imitoit, en quelque ſorte, un ſecond col, qui s'étendoit, depuis la partie moyenne ſupérieure, de l'occipital, juſques vers la cinquieme vertebre du col, & étoit fixé, par ſes parties latérales, à l'union de l'occipital avec les pariétaux. Je fis l'amputation de la tumeur, qui me fit appercevoir un trou rond, à pouvoir y introduire le petit doigt, pénétrant dans le crâne, ſitué à la partie moyenne inférieure de l'occipital, & qui n'étoit ſéparé du trou occipital que par un ligament de deux lignes de longueur ſur une de largeur, attaché à deux épines qui formoient conjointement la cloiſon.

L'ouverture du crâne fit voir de l'eau

épanchée entre lui & les meninges, & qui communiquoit, à la faveur du petit trou, avec celle qui rempliſſoit la tumeur.

Il eſt à préſumer que l'hydropiſie, dont cet enfant étoit attaqué, s'étoit formée intérieurement, & que l'ouverture, qui s'eſt faite à l'occipital, a donné paſſage à l'eau épanchée ſous les tégumens, qui ont prêté ſuffiſamment pour occaſionner la tumeur expliquée ci-deſſus.

Quant aux différens vices de conformation dont l'enfant étoit attaqué, je vais les rapporter ſuivant l'examen qui en a été fait.

1° Un bec de lievre à la levre ſupérieure, qui la diviſoit vis-à-vis l'aile gauche du nez, ainſi que la voûte du palais, auſſi diviſé, de ce côté, juſqu'à la luette, & qui faiſoit voir, par ſon écartement, tout le dedans du nez, de même que la cloiſon de ce côté ſeulement : l'autre narine étoit dans ſon état naturel.

2° Les oreilles formoient, par leurs parties inférieures, trois ou quatre petits mamelons oblongs, dont quelques-uns ne tenoient que par un pédicule de la groſſeur d'un très-petit fil ; leurs parties ſupérieures ne différoient en rien de la forme naturelle.

3° Le fondement étoit formé de maniere qu'il n'y avoit aucune marque à l'endroit où devoit être l'anus.

Je paſſai à l'examen des parties renfermées dans le bas-ventre, où je ne trouvai qu'un rein, qui étoit du double du volume ordinaire : la figure étoit mamelonnée comme le rein d'un veau ; il avoit deux ureteres, dont un, dans ſa place ordinaire, étoit dilaté à y pouvoir introduire le pouce ; il étoit plein d'eau, de même que le rein : le ſecond uretere prenoit naiſſance de la partie ſupérieure & externe du rein, & venoit s'inférer à la partie poſtérieure de la veſſie, à quatre lignes du précédent : ſon canal étoit ouvert dans toute ſon étendue, & donnoit paſſage à l'urine.

La femme jouit d'une ſanté parfaite.

OBSERVATIONS

Sur les Inconvéniens qui réſultent de l'uſage des ſpiritueux dans les plaies d'armes à feu ; par M. BAYLE, Chirurgien à Nonette, près d'Iſſoire en Auvergne.

Profiter des inſtructions des Maîtres de l'art ; réduire en pratique leurs ſages méthodes ; diſtinguer les cas dans l'application de chaque remede, en ſaiſiſſant à propos

les indications qui ſe préſentent à remplir, c'eſt ſe conduire en ſûreté dans le traitement des maladies externes..... Heureux ſi les deux obſervations ſuivantes, relatives, en quelque façon, à celle de M. Beauſſiere, inſérée dans le Journal du mois d'Août 1764, pag. 154, pouvoient être de quelque utilité aux jeunes Chirurgiens qui vivent eſclaves ſous la dépendance & le préjugé de l'école, que l'autorité de quelques anciens n'ont rendu que trop reſpectables !....

Ire OBSERVATION. Le nommé *Beniche*, journalier de ma paroiſſe, reçut, à la joue droite, ſur la fin du mois de Septembre, année 1764, un coup de fuſil chargé à plomb, dont le plus grand écartement des poſtes ſe fixa ſur les muſcles du col; en ſorte que le peaucier en étoit tout criblé..... Au premier abord cette grande plaie m'effraya, ſoit à cauſe de la foibleſſe où je trouvai le bleſſé, occaſionnée, ſans doute, par la rupture de quelques vaiſſeaux cutanés, ſoit par rapport au gonflement de la partie que l'air, en s'inſinuant dans les endroits diviſés, avoit conſidérablement tuméfiée : néanmoins ma crainte ne fut que paſſagere. Dans mon examen, rien ne me parut ſiniſtre; & l'œil du côté malade s'étoit conſervé dans toute ſon intégrité..... Je me contentai dès-lors d'appliquer ſur toute l'étendue de la plaie un digeſtif léger, & par-deſſus, une fomen-

tation émolliente & légérement réſolutive : la ſaignée fut contre-indiquée par la foibleſſe. Je ſoutins les forces du malade, en ajoutant à ſes bouillons quelques cordiaux : au troiſieme jour le gonflement diſparut ; la ſuppuration fut aſſez abondante pour faciliter la ſortie de quelqu'un de ces corps étrangers ; & ne regardant plus cette maladie que comme très-ſimple à ſuivre, je la remis entre les mains des enfans du bleſſé, pour éviter des frais à ce malheureux, en leur recommandant de ne rien changer aux remedes topiques... Mes ordres ne furent pas exécutés : une perſonne charitable leur fournit d'autres moyens, en leur conſeillant l'application de l'eau-de-vie, dans laquelle on avoit trempé la boule de Nancy. Ce remede n'eut pas les effets qu'on en attendoit : il donna lieu, au contraire, aux accidens ſuivans. La ſuppuration ceſſa dès-lors ; le gonflement reparut ; les muſcles du col entrerent dans des convulſions ſi violentes, que la reſpiration & même la déglutition en furent interceptées pour quelque tems. .... Rappellé, pour la ſeconde fois, avec M. Beringier, mon beau-pere, Chirurgien, pour travailler à détruire, s'il étoit poſſible, des ſymptômes ſi effrayans, nous décidâmes qu'il falloit en venir aux émolliens & aux anodins : le *mica panis* eut la préférence ; des lavemens nourriſſans, répétés dans la

journée, furent les seuls secours pour soutenir les forces qui restoient, les voies ordinaires, trop gorgées, ne permettant pas l'usage d'aucun aliment liquide : mille fois la bronchotomie nous parut indispensable pour donner quelques moyens de respirer. Au bout du cinquieme jour, lorsque tout paroissoit annoncer une mort prochaine, la nature, de concert avec l'art, furent victorieux : les parties se distendirent ; la suppuration se rétablit ; la fievre, qui s'étoit allumée, baissa de beaucoup ; la respiration, de même que la déglutition, reprirent leur état naturel ; & , dans cinq semaines, cette grande maladie, qui, dans son principe, n'étoit rien, se termina heureusement.....

La seconde observation, quoique produite par un instrument contondant, ne laisse pas que d'avoir du rapport avec la premiere. Jean Portal, paysan des Pradeaux, reçut, dans une dispute nocturne, plusieurs coups de bâton à la tête, qui ne formerent que quelques contusions légeres. Le plus grand désordre se passa sur le bras gauche, qui, dans toute sa longueur, ne faisoit qu'une même échymose. Je fus appellé, le lendemain de l'accident ; je trouvai le malade sans connoissance ; le pouls petit, dur & fréquent, la respiration gênée, un saignement de nez ; & le vomissement, survenu à l'instant des coups, me firent crain-

dre un épanchement ſur tout le cerveau : toute mon attention, dans cette conjoncture, fut d'avoir recours aux anti-phlogiſtiques ; en conſéquence, je pratiquai, dans les premiers vingt-quatre heures, deux ſaignées du bras, & une du pied ; je preſcrivis quelques lavemens purgatifs, afin de débarraſſer les gros excrémens : par ces moyens, les accidens diſparurent : il ne fut queſtion que de remédier aux contuſions du bras ; celles du crâne étoient peu de choſe. J'eus recours à ma méthode ordinaire ; je mouillai tout le bras d'une fomentation émolliente. Le troiſieme jour, un gonflement, qui s'étoit joint aux contuſions, ceſſa, & me fit découvrir une luxation complete de la tête de l'*humerus*, que je réduiſis par les ſecours de l'art. Obligé de vaquer à d'autres affaires je laiſſai le ſoin des panſemens entre les mains de la femme du bleſſé. Dans mon abſence, un Frere Récollet, qui faiſoit la quête dans cette Paroiſſe, pouſſé par le bruit de cet événement, ſe rendit chez le malade, s'informa des moyens qu'on avoit employés dans le traitement, examina lui-même la plaie, &, ſans avoir égard aux circonſtances, il fit appliquer, ſur le champ, ſur toute l'étendue de l'échymoſe, des compreſſes trempées dans l'eau-de-vie camphrée, promettant le ſuccès le plus heureux, appuyé ſur l'expérience qui venoit

d'être faite ſur un Religieux de ſon Ordre. Les premiers accidens reparurent de nouveau, & avec plus de force : l'aſſoupiſſement & le délire annonçoient une mort évidente, ſi les ſaignées faites à propos, & les fomentations émollientes répétées, n'étoient venues au ſecours du malade, dans un état ſi déplorable, occaſionné par la témérité d'un ignorant : le malade reſta dans cette eſpece d'agonie pendant deux jours, lorſqu'inſenſiblement la tenſion du bras diminua ; & delà s'enſuivit, par degré, la diſparition des autres ſymptômes, juſqu'à la curation entiere & radicale. En voilà aſſez pour convaincre les plus incrédules, qui ne ceſſent, dans de ſemblables occaſions, de vanter hardiment l'uſage fréquent des ſpiritueux : ſi jamais de pareils faits leur tombent ſous les yeux, peut-être ſe rendront-ils à l'évidence.....

Je ſuis, &c.

Observations Météorologiques. Novembre 1766.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*		
	A 7 h. du matin.	*A 2 h. & d. du soir.*	*A 11 h. du soir.*	*Le matin.* pouc. lig.	*A midi.* pouc. lig.	*Le soir.* pouc. lig.
1	3	9 1/2	5 1/4	28 4	28 4 1/3	28 4
2	3	9	5 1/2	28 3 1/4	28 2 3/4	28 2 1/4
3	4 1/2	8 1/2	5	28 2	28 1 3/4	28 2
4	3 1/2	10	9	28 2 1/2	28 3	28 4 1/2
5	8 1/2	9 3/4	4 1/2	28 6	28 6 1/2	28 7
6	3	7 1/2	4 1/2	28 6	28 4 1/2	28 3
7	3 1/2	5 1/2	2 1/4	28 1 1/2	28 1	28 1
8	0 1/2	4 1/2	1 1/2	28 1	28 1	28 2 1/2
9	0 1/2	5 1/4	3/4	28 3 3/4	28 4 1/3	28 5 1/2
10	01	6 1/2	3	28 5	28 3 3/4	28 2 1/2
11	1 1/2	5 1/2	2	28 2 1/2	28 2 3/4	28 2 1/2
12	2 1/2	8 1/2	4	28 2	28 1 1/2	28 1/2
13	5	9 1/2	7	27 11 1/2	27 11 1/2	27 10 1/2
14	7 1/2	9 1/2	7	27 10 1/4	27 10 1/2	27 11 1/2
15	7 1/2	8 1/2	7 1/2	27 11 1/4	27 11	27 10 1/2
16	8	9 1/2	8 1/2	27 11 3/4	28	28 1/4
17	8 1/2	13	11	27 11 1/2	27 11	27 10 3/4
18	9 1/4	14	11 1/4	27 9	27 8 1/4	27 6
19	9 1/2	12 1/2	8 1/2	27 5 1/2	27 5 3/4	27 7 1/4
20	7 1/2	10	9	27 7 1/2	27 8	27 8 1/2
21	7 1/2	10 1/2	8 1/4	27 8 1/4	27 9	27 9 1/2
22	5 1/2	10 1/2	7 1/2	27 11 1/4	28	28 2 1/2
23	5 1/2	8 1/2	7 1/2	28 4	28 4 3/4	28 5 1/2
24	6 3/4	10	8 1/4	28 5 1/2	28 5 1/4	28 5 1/2
25	8	10	9 1/4	28 4 2/3	28 4 1/2	28 4
26	7 3/4	8 1/2	6	28 3 1/2	28 3 1/4	28 2 1/4
27	2	5 1/2	2 1/2	28 2 3/4	28 3	28 3 3/4
28	3 1/2	5 1/4	1 1/4	28 4 1/3	28 4 1/2	28 4 1/4
29	0 1/2	4 3/4	1/3	28 3 3/4	28 3 1/2	28 3
30	01	1 3/4	1/2	28 3	28 3 1/4	28 3 1/2

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	O. lég. br. b.	O. b. nuag.	Serein.
2	S. lég. br. nua.	S. nuag. br.	Beau.
3	S. lég. br. nua.	S. nuag br.	Beau.
4	S-S-E. brouill. nuag. couv.	S-S-E. couv. brouillard.	Couvert.
5	N-N-E. pl. cou.	N. couv. bruin.	Beau.
6	N. br. nuag.	N. nuages.	Nuages.
7	N. couvert.	N. couv. nuag.	Beau.
8	S-S-E. ép. br.	E. ſerein.	Serein.
9	E. brou. beau.	E-N E. ſer. br.	Serein.
10	E. brou. beau.	E. beau, ép. br.	Brouill.
11	N-E. ép. br.	E. br. épais.	Ep. brouill.
12	E. épais, br.	E. beau, br.	Beau.
13	S-S-O. petite pluie, couv.	S-O. cou. nua.	Gr. pluie.
14	S. couv. nuag.	S. nuag. br.	Couvert.
15	S-E. couvert, petite pluie.	S-E. pl. cont.	Couvert.
16	S. couv. pluie.	S. couvert.	Pluie.
17	S-S-E. nua. cou.	S-S-E. couv.	Couvert.
18	S. nuages.	S. nuages.	Beau.
19	S-S-E. b. nuag.	S. nuages, c.	Pluie.
20	E. nuages.	E-S-E. n. b.	Pluie.
21	E-S-E. n. cou.	S-E. couv. pl.	Brouill.
22	E. ép. br. nua.	S-E. nua. beau.	Couvert.
23	O-N-O. br. ép.	O. brouill.	Beau.
24	O. br. nuag.	O. nuag. br.	Couvert.
25	N-N-O. couv. bruine.	N-O. couvert.	Couvert.
26	N-O. nuag.	N-O. nuages.	Couvert.
27	N. ſer. nuag.	N. beau.	Nuages.
28	N-N-E. c. nua.	N N-E. nuag.	Beau.
29	N E. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
30	E-N-E. brou.	N-E. nua. beau.	Serein.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 14 degrés au-deſſus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur a été d'un degré au-deſſous du même terme : la différence entre ces deux points eſt de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 7 lignes & ſon plus grand abaiſſement de 27 pouces 5 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes eſt 13 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 4 fois du N.
3 fois du N-N-E.
3 fois du N-E.
2 fois de l'E-N-E.
7 fois de l'Eſt.
2 fois de l'E-S-E.
3 fois du S-E.
4 fois du S-S-E.
6 fois du S.
1 fois du S-S-O.
1 fois du S-O.
3 fois de l'O.
1 fois de l'O-N-O.
2 fois du N-O.
1 fois du N-N-O.

Il a fait 5 jours ſerein.
16 jours beau.
18 jours du brouillard.
18 jours des nuages.
14 jours couvert.
7 jours de la pluie.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1766.

Les fievres, qu'on avoit obſervées dans le mois précédent, ont continué pendant tout ce mois; nous devons ajouter à la deſcription de celle qui a régné à S. Lazare, que, dès le commencement de la maladie, les urines dépoſoient une quantité très-conſidérable de matiere muqueuſe.

Les petites-véroles ont paru ſe multiplier : il y en a eu parmi beaucoup de confluentes ; cependant elles n'ont pas paru extrêmement meurtrieres. On a oui parler d'un très-grand nombre de perſonnes qui ont été attaquées de rougeoles.

Il a régné, dans quelques quartiers de la ville, une eſpece de fluxion de poitrine, dont le caractere étoit plutôt catarral qu'inflammatoire. Les ſaignées trop multipliées n'ont ſervi qu'à affoiblir les malades, & aggraver les ſymptômes : le tartre ſtibié en lavage & les purgatifs réitérés ont paru réuſſir beaucoup mieux.

Observations Météorologiques faites à Lille au mois d'Octobre 1766 ; par M. BOUCHER, Médecin.

L'air eſt reſté à un état de température moyenne, depuis le 1er du mois juſqu'au 10. Dans les jours ſuïvans, le thermometre s'eſt approché du terme de la congélation ; mais le tems s'eſt remis au tempéré, vers la fin du mois. Il y a eu très-peu de pluie : elle n'a été remarquable que le 8 & le 9 : cependant le vent a preſque toujours été *ſud*.

Le barometre a été conſtamment obſervé au-deſſous du terme de 28 pouces, depuis le 1er du mois juſqu'au 11 ; & depuis le 20 juſqu'au 31, il a preſque toujours été auſſi obſervé au-deſſous de ce terme. Le 6 & le 8 le mercure a deſcendu à 27 pouces 4 lignes, & même plus bas ; & il en a été de même du 24 & du 27 : le 17 il s'eſt élevé à 28 pouces 6 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois marquée par le thermometre a été de 17 ½ degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 1 degré au-deſſus de ce terme : la différence entre ces deux termes eſt de 16 ½ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans

le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 3 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 15 lignes.

Le vent a ſoufflé 2 fois du Nord.
4 fois du N. vers l'Eſt.
2 fois de l'Eſt.
9 fois du Sud vers l'Eſt.
10 fois du Sud.
5 fois du Sud vers l'Ou.
1 fois de l'Oueſt.

Il y a eu 16 jours de tems couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.
1 jour de grêle.
6 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'Octobre 1766.

La fievre continue-putride perſiſtoit, & étoit toujours dangereuſe. La tête, dans preſque tous les malades, étoit tellement priſe, dès le commencement de la maladie, que les diſparates, ou le délire obſcur, s'enſuivoient preſque d'abord ; ce qui étoit bientôt ſuivi du *coma* & du délire abſolu, accompagné de ſoubreſaults. Cette fievre d'ailleurs devenoit plus vermineuſe qu'elle ne l'avoit encore été : les minoratifs

aigrelets & anti-ſeptiques, tels que les décoctions de tamarins, faiſoient la baſe de la cure ; & les malades ne guériſſoient que par un flux de ventre bilieux, qui ne s'établiſſoit guerre cependant d'une maniere critique avant le quatorzieme jour. La convaleſcence étoit longue dans ceux qui guériſſoient, quoique le traitement de la maladie eût été ſuivi dans toutes les regles.

Le refroidiſſement conſidérable du tems, vers le 10 du mois, fut la cauſe de beaucoup de diarrhées, qui, dans quelques-uns, furent accompagnés de coliques. Cette maladie a été opiniâtre dans pluſieurs, & n'a pu guere être déracinée que par le rétabliſſement de la tranſpiration ſupprimée, à laquelle on devoit l'attribuer. C'eſt à cette même cauſe que l'on a dû rapporter des rhumes fâcheux & des fluxions de poitrine, qui ont obligé de recourir plus ou moins aux évacuations ſanguines, & aux remedes inciſans, pectoraux & diaphorétiques, dans l'uſage deſquels on étoit d'autant plus obligé d'inſiſter, que la lymphe du ſang a été obſervée très-coëneuſe dans preſque tous les malades.

LIVRES NOUVEAUX.

De optimâ & tutiſſimâ celeberrimi Rothomagenſis Profeſſoris methodo quæ in viris

calculoſis celebratur ſectio lateralis Diſſertatio anatomico-chirurgica. C'eſt-à-dire : Diſſertation anatomique & chirurgicale ſur l'excellence & la sûreté de la méthode de pratiquer la taille latérale, de M. *Lecat*, célebre Profeſſeur de Rouen, ſoutenue aux écoles de chirurgie de Bordeaux, par M. *Groſſard*, ſous la préſidence de M. *la Fourcade*, Maître en chirurgie à Bordeaux. A Bordeaux, 1766, *in*-4°. On en trouve quelques exemplaires, à Paris, chez *Vallat-la-Chapelle.*

Recherches ſur le Tiſſu muqueux, ou l'Organe cellulaire, & ſur quelques Maladies de la poitrine ; par M. *Théophile de Bordeu*, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris & de Montpellier. On y a joint une Diſſertation du même Auteur, ſur l'uſage des eaux de Barèges dans les écrouelles, avec cette épigraphe :

Suum cuique judicium, & omnes pro ſuo quiſque arbitratu, aliter atque aliter eâdem de re ſentiunt.

BALLONIUS.

A Paris, chez *Didot* le jeune, 1767, *in*-12.

PRIX PROSÉ

Par l'Académie royale de chirurgie, pour l'année 1768.

L'Académie royale de chirurgie propoſe

de nouveau pour le prix de l'année 1768 le ſujet ſuivant :

Etablir la théorie des léſions de la tête par contre-coup, & les conſéquences pratiques qu'on peut en tirer.

Les Mémoires qui lui ont été envoyés précédemment, n'ayant pas rempli toute l'étendue de ce ſujet, elle croit devoir indiquer un Recueil d'obſervations d'anatomie & de chirurgie, où l'on trouvera les principes donnés par les meilleurs Auteurs ſur cette queſtion importante. (*a*) L'intention de l'Académie eſt de favoriſer les concurrens, en leur préſentant des faits tirés de livres rares, qu'il paroît eſſentiel de connoître & de conſulter. Le prix ſera double ; il conſiſtera en deux médailles d'or, de la valeur de cinq cens livres chacune, ſuivant la fondation de M. *de la Peyronie.*

Ceux qui enverront des Mémoires, ſont priés de les écrire en françois ou en latin, & d'avoir attention qu'ils ſoient fort liſibles.

Les Auteurs mettront ſimplement une deviſe à leurs ouvrages : ils y joindront, à part, dans un papier cacheté & écrit de leur propre main, leurs nom, qualités & demeure ; & ce papier ne ſera ouvert qu'en cas que la piece ait mérité le prix.

Ils adreſſeront leurs ouvrages, francs de

(a) *A Paris, chez* Cavelier, *Libraire, rue Saint Jacques, au Lys d'or.*

port, à M. *Louis*, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie, à Paris, ou les lui feront remettre entre les mains.

Toutes perſonnes, de quelque qualité & pays qu'elles ſoient, pourront aſpirer au prix; on n'en excepte que les Membres de l'Académie.

Les deux médailles, ou une médaille, & la valeur d'une autre, à volonté, ſeront délivrées à l'Auteur même qui ſe ſera fait connoître, ou au porteur d'une procuration de ſa part, l'un ou l'autre repréſentant la marque diſtinctive & une copie nette du Mémoire.

Les ouvrages ſeront reçus juſqu'au dernier jour de Décembre 1767, incluſivement; & l'Académie, à ſon aſſemblée publique de 1768, qui ſe tiendra le Jeudi après la quinzaine de Pâques, proclamera celui qui aura remporté le prix.

L'Académie, ayant établi qu'elle donneroit, tous les ans, ſur les fonds qui lui ont été légués par M. de la Peyronie, *une médaille d'or de deux cens livres, à celui des Chirurgiens étrangers ou regnicoles, non Membres de l'Académie, qui l'aura méritée par un ouvrage ſur quelque matiere de chirurgie que ce ſoit*, au choix de l'Auteur, *elle adjugera ce prix d'émulation, le jour de la ſéance publique, à celui qui aura envoyé le*

meilleur ouvrage dans le courant de l'année 1767.

Le même jour elle distribuera cinq médailles d'or de cent francs chacune, à cinq Chirurgiens, soit Académiciens de la classe des libres, soit simplement regnicoles, qui auront fourni, dans le cours de l'année 1767, *un Mémoire, ou trois Observations intéressantes.*

AVIS

Aux jeunes Chirurgiens.

Un citoyen zélé pour le bien de l'humanité, a déposé la somme nécessaire pour les frais de la réception gratuite de deux Eleves à la maîtrise en chirurgie de Paris. Son intention est que les Professeurs royaux des écoles jugent, par des épreuves convenables, non-seulement des connoissances acquises des concurrens, mais aussi des dispositions qui promettroient des talens plus distingués.

Ceux qui, ayant fait les études & les exercices que les réglemens prescrivent, se croiront en état de concourir, peuvent se faire inscrire, avant le 15 Mars prochain 1767, chez M. *Louis*, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie.

Ce délai est donné en faveur des Chirurgiens de province.

TABLE.

LES Vapeurs & Maladies nerveuſes, &c. traduit de l'anglois de M. WHYTT. Par M. le Begue de Preſle, *Médecin*, I. EXTRAIT, page 3
Obſervation ſur une Eſpece particuliere de Vapeurs. Par M. Dablain, *Médecin*, 32
Obſervations ſur l'Uſage des Humectans. Par M. Delabrouſſe, *Médecin*, 39
Lettre de M. Mareſchal de Rougeres, *Chirurgien, ſur l'Uſage des Humectans dans les maladies vaporeuſes*, 44
Obſervations ſur l'Uſage des Humectans dans les maladies vaporeuſes. Par M. Brun, *Médecin*, 52
—— *Sur la Prédiction de pluſieurs Criſes par le pouls.* Par M. Strack, *Médecin*, 64
Obſervation ſur une Hydrocéphale. Par M. Deſlandes, *Chirurgien*, 74
Obſervations ſur les Inconvéniens des ſpiritueux dans les plaies d'armes à feu. Par M. Bayle, *Chir.* 79
—— *Météorologiques faites à Paris, pour le mois de Novembre* 1766, 85
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1766, 88
Obſervations météorologiques faites à Lille, au mois d'Octobre 1766. Par M. Boucher, *Médecin*, 89
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois d'Octobre 1766. *Par le même*, 90
Livres nouveaux, 92
Prix propoſé par l'Académie royale de Chirurgie, pour l'année 1768, 93
Avis aux jeunes Chirurgiens, 95

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

FEVRIER 1767.

TOME XXVI.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.
FEVRIER 1767.

SECOND EXTRAIT.

Les Vapeurs & Maladies nerveuſes, hypocondriaques & hyſtériques, reconnues & traitées dans les deux ſexes; traduction de l'Anglois de M. WHYTT *: on y a joint,* 1° *une Expoſition anatomique des nerfs, avec figures; par M.* Alexandre MONRO; 2° *l'Extrait des principaux ouvrages ſur la nature & les cauſes des maladies nerveuſes;* 3° *des conſeils ſur le régime & la conduite qu'on doit obſerver pour ſe préſerver, tant de l'attaque que des retours de ces maladies; ouvrages revus & publiés par M.* LE BEGUE DE PRESLE, *Docteur-Régent de la Faculté de médecine de Paris, Cenſeur royal. A Paris, chez* Vincent, 1767, *in*-12, *deux volumes.*

NOUS avons annoncé, en terminant notre premier Extrait, que nous donnerions, dans celui-ci, le traitement que

M. Whytt indique pour les différens genres de maladies nerveuſes, hypocondriaques & hyſtériques; traitement qui fait l'objet du ſeptieme chapitre de ſon ouvrage. Nous remarquerons donc d'abord, avec lui, que, quoique l'on puiſſe dire, en général, que ces maladies ſont plus incommodes, & plus longues que dangereuſes, néanmoins, comme elles peuvent être produites par différentes cauſes, le danger qui les accompagne, & le traitement qu'elles exigent, doivent être très-différens; d'où l'on peut conclure que les remedes échauffans, aromatiques, ou fétides, auxquels on a donné les noms de *nervins* & d'*anti-hyſtériques par excellence*, quoiqu'utiles dans quelques cas, ſont ſouvent dangereux dans pluſieurs autres. En général, M. Whytt obſerve que s'il eſt preſque toujours en la puiſſance de la médecine & du Médecin de procurer du ſoulagement, il leur eſt ſouvent impoſſible de déraciner ce genre de maladies. C'eſt pourquoi il conſeille à ceux qui entreprennent de les traiter, d'exhorter, avant toutes choſes, leurs malades, ſur-tout ceux qui ont du courage, à ſupporter leurs maux, qu'on ne peut quelquefois ni prévenir ni guérir parfaitement. Il eſt bon auſſi de les avertir que, ſi, de leur côté, ils ne prennent avec conſtance les remedes qu'on leur preſcrit, & s'ils ne ſe ſoumettent avec perſé-

vérance à un régime & à des exercices réglés, on ne peut leur promettre de ſoulagement ſenſible ni durable.

Notre Auteur réduit à deux indications générales toutes les vues qu'on doit ſe propoſer dans le traitement des maladies nerveuſes. 1° De diminuer ou d'écarter les cauſes prédiſpoſantes qui rendent le corps ſujet aux affections nerveuſes. 2° D'éloigner ou de corriger les cauſes occaſionnelles qui produiſent, ſur-tout dans ceux qui y ſont prédiſpoſés, cette foule de ſymptômes nerveux, hypocondriaques ou hyſtériques, dont nous avons fait l'énumération dans notre Extrait précédent.

La principale cauſe qui diſpoſe le plus ſouvent aux maladies nerveuſes, eſt, comme nous l'avons déjà dit, la trop grande délicateſſe ou la ſenſibilité exceſſive des nerfs en général, ou de ceux de l'eſtomac & des inteſtins en particulier. Lorſque cette diſpoſition particuliere des nerfs eſt naturelle, c'eſt-à-dire, lorſqu'elle dépend de la conſtitution du ſujet, & qu'elle n'eſt pas la ſuite de quelque indiſpoſition ou de quelque erreur dans le régime, on ne peut guere ſe flatter de la changer entiérement; c'eſt beaucoup lorſqu'on peut parvenir à la diminuer. Les meilleurs remedes qu'on puiſſe employer pour remplir cette premiere indication, ſont ceux qui non-ſeulement fortifient l'eſtomac

& les inteſtins, mais encore tout le corps, ou ceux qui, par l'action particuliere qu'ils exercent ſur les extrêmités des nerfs auxquels on les applique, affoibliſſent, pour un tems, la trop grande ſenſibilité de tout le ſyſtême.

Les remedes capables de fortifier le corps, que l'expérience nous a fait connoître, ſont, 1° les amers; M. Whytt préfere la *racine de gentiane*, les *ſommités de petite centaurée*, & les *écorces d'oranges*; les deux premiers parce qu'ils ſont moins déſagréables & moins échauffans que les autres; & le dernier, à raiſon de ſon odeur agréable. Il conſeille de les donner en infuſion dans le vin, à moins que le malade ne ſoit ſujet aux aigreurs; auquel cas, il les fait infuſer dans l'eau de-vie ou dans l'eau ſimple. Lorſqu'ils échauffent le malade, il en diminue la doſe, ou y ajoute l'élixir de vitriol de la Pharmacopée d'Edimbourg: enfin, ſi, au lieu de réveiller l'appétit, ils le détruiſent ou qu'ils peſent ſur l'eſtomac, il conſeille d'y renoncer & d'avoir recours à d'autres remedes. 2° Le quinquina: notre Auteur prétend qu'il fortifie beaucoup plus & échauffe beaucoup moins que les autres amers; il a joint quelquefois ces deux genres de remedes avec ſuccès, ſur-tout lorſque la maladie étoit accompagnée de flatuoſités dans l'eſtomac. Il aſſure qu'il n'a jamais vu que le quinquina produisît aucun mauvais effet, lorſque l'eſto-

mac des malades s'en accommodoit. 3° Le mars : il eſt peu de remede, ſelon M. Whytt, qui fortifie d'une façon ſi marquée l'eſtomac, les inteſtins & le reſte du corps, que le mars & ſes préparations. Il préfere, avec Sydenham, la limaille d'acier ; il la preſcrit, à la doſe de cinq, juſqu'à quinze ou vingt grains ; &, quoiqu'à cette derniere doſe elle échauffe quelques perſonnes, il y a cependant des tempéramens qui peuvent en ſupporter des doſes beaucoup plus fortes : il cite à ce ſujet l'exemple d'un homme qui en prenoit chaque jour deux cents trente grains en trois doſes ; ce qu'il continua pendant pluſieurs mois pour une foibleſſe d'eſtomac & des indigeſtions. Quelquefois la limaille dérange l'eſtomac, ſur-tout dans les perſonnnes foibles & délicates. Dans ce cas, Sydenham faiſoit prendre quelques gouttes de *laudanum* le ſoir en ſe couchant ; mais notre Auteur préfere quinze grains ou un ſcrupule de thériaque. Les perſonnnes qui ne peuvent pas ſoutenir la limaille d'acier ſupportent mieux la teinture de Mynſicht, le vin chalybé, les eaux de Pyrmont, ou les autres eaux ferrugineuſes. Les amers, le quinquina & le mars ont beſoin d'être continués pendant pluſieurs mois, autrement on ne doit pas en attendre un grand effet : il eſt même des cas où l'on eſt obligé d'en continuer l'uſage pendant

des années entieres. Alors il eſt plus avantageux de prendre le quinquina & les amers pendant l'hiver & le printems, en en interrompant de tems en tems l'uſage pendant une ſemaine ou deux; l'été on peut aller aux eaux, &c.

4° Les bains froids. *Rien*, dit-il, *ne fortifie plus ſenſiblement le ſyſtême nerveux, & ne donne plus de reſſort à tous les vaiſſeaux que le bain froid*; *car*, ajoute-t-il, *quoique l'eau n'agiſſe immédiatement que ſur les nerfs & les vaiſſeaux cutanés, cependant ſa vertu fortifiante ſe communique, par ſympathie, juſqu'aux parties les plus intérieures.* Les ſaiſons les plus propres pour en faire uſage ſont le printems, l'été & l'automne. C'eſt aſſez, ſur-tout pour les perſonnes maigres, de prendre trois ou quatre bains froids par ſemaine; mais, comme ils tendent à maigrir, les perſonnes graſſes pourront en faire uſage tous les jours. Les bains froids ne conviennent point dans les perſonnes dont l'eſtomac, le foie ou quelqu'autre viſcere ſont obſtrués ou autrement affectés, parce qu'en faiſant refluer le ſang de la circonférence au centre, ils augmenteroient les embarras, & par conſéquent les accidens. Notre Auteur a cru devoir avertir qu'en recommandant les amers, le quinquina, l'élixir de vitriol, les martiaux & les bains froids, il n'a pas prétendu qu'on

dût faire faire uſage de ces remedes au même malade, ſur-tout en même-tems, mais qu'il y en a dans leſquels la teinture de quinquina avec quelques amers ſuffit ; d'autres qui retirent plus d'avantage du mars en ſubſtance, ou des eaux martiales, &c.

5° L'air, lorſqu'il eſt froid & ſec, conſerve & fortifie tout le corps ; auſſi rien n'eſt-il plus propre à le relâcher & à l'affoiblir, qu'un air trop chaud, ſur-tout lorſqu'il eſt rendu tel par un grand feu ou un poële dans une petite chambre : cependant, lorſque l'eſtomac & les inteſtins ſont foibles, on doit ſe garantir du froid avec ſoin, principalement en hiver, rien n'étant plus contraire, dans ces ſortes de cas, que la ſuppreſſion de l'inſenſible tranſpiration.

6° Les alimens. Il faut qu'ils ſoient nourriſſans, mais de facile digeſtion, & accommodés à l'eſtomac du malade. On doit ſur-tout éviter les excès, qui affoibliſſent toujours l'eſtomac, & dérangent ſes nerfs. Le vin pris avec excès énerve les forces & les facultés de l'ame ; quelques verres de cette liqueur pendant le repas ou après peuvent être utiles ; mais une plus grande quantité ſurcharge les eſtomacs foibles, & retarde la digeſtion. Le tems le plus propre, ſelon notre Auteur, à boire un peu de vin, eſt celui où l'eſtomac eſt vuide, *parce que*, dit-il, *cette liqueur étant moins affoiblie*,

& s'appliquant plus immédiatement aux nerfs, elle a plus d'efficacité pour les fortifier : il assure s'être très-bien trouvé d'un verre de vin de Bordeaux, pris avec une bouchée de pain, deux heures avant son dîner, dans un temps où il avoit l'estomac foible ; &, dans une autre circonstance, où, à la suite d'une autre indisposition, il avoit le dedans des mains brûlantes, étoit très-foible, & suoit au moindre mouvement qu'il faisoit. En traitant des alimens & des boissons, il croit devoir avertir que l'usage immodéré qu'on fait aujourd'hui du thé en Ecosse, est une des causes les plus fréquentes des maux d'estomac, auxquels il paroît qu'on est plus exposé qu'autrefois. Il avoue qu'il a été un tems où il croyoit que les reproches qu'on faisoit à cette boisson n'étoient pas fondés ; mais son expérience l'a détrompé.

7° L'exercice est si nécessaire pour fortifier les nerfs, que sans ce secours les remedes les plus efficaces se trouvent sans effet. De toutes les especes d'exercices, celui du cheval est regardé avec raison comme le plus utile. M. Gilchrist de Dumfries recommande la navigation comme un secours très-efficace contre les maladies nerveuses. M. Whytt cite l'exemple de deux personnes, dont l'une, très-sujete à des accès d'épilepsie, n'en éprouvoit jamais

aucun, tant qu'elle étoit à la mer; & l'autre fut délivrée, par une navigation de ſix ſemaines, de ſyncopes, accompagnées de convulſions, toutes les fois qu'elle prenoit un purgatif, ne lui eût-il procuré qu'une ſeule ſelle, &c.

8° On doit ſur-tout égayer & diſtraire les malades, parce que rien ne dérange plus le ſyſtême nerveux, & ſur-tout les forces digeſtives, que la crainte, le chagrin & l'inquiétude.

Quelqu'efficaces que ſoient tous ces remedes pour redonner au ſyſtême nerveux en général, & aux nerfs du canal alimentaire en particulier, la force qui leur manque, on eſt obligé d'en continuer long-tems l'uſage avant qu'ils produiſent quelqu'effet ſenſible; ce qui oblige ſouvent d'avoir recours à un autre genre de remedes pour pallier les accidens auxquels les perſonnes vaporeuſes & hyſtériques ſont ſi ſouvent expoſées.

Les principaux remedes de cette eſpece ſont, 1° ceux qui, pendant le tems de leur opération, affoibliſſent la ſenſibilité des nerfs, & par ce moyen calment les douleurs & les mouvemens irréguliers, ou les ſpaſmes, qui ſont produits par quelqu'irritation. On doit mettre à la tête l'*opium*, qui, lorſqu'il eſt appliqué en ſuffiſante quantité aux nerfs de quelque partie ſenſible, affoi-

blit non-seulement leur sensibilité, mais encore, par sympathie, celle de tout le système nerveux. Il est sur-tout fort utile dans les spasmes fixes, aussi bien que dans les convulsions alternatives des muscles; dans les douleurs qui ne sont pas compliquées d'inflammation; dans la foiblesse, les lassitudes & les bâillemens qui accompagnent le flux immodéré des regles; dans les coliques venteuses, & quelquefois dans l'asthme spasmodique, qui n'est accompagné ni d'obstruction, ni d'épaississement de l'humeur bronchique, lorsqu'on le donne, à l'heure du sommeil, à la dose d'un grain ou d'un grain & demi, avec un peu d'*assa-fœtida*. M. Whytt dit avoir vu calmer par son secours cette agitation & ces bouffées de chaleurs auxquels les hypocondriaques sont si sujets. Quoique l'*opium* soit propre à appaiser un grand nombre d'accidens nerveux, quelque cause qui les ait produits, cependant il est plus particuliérement adapté à ceux qui reconnoissent pour cause la trop grande délicatesse du système nerveux. Mais, quelqu'utile que soit ce remede dans plusieurs cas, il y a des personnes auxquelles il fait plus de mal que de bien: on doit sur-tout éviter d'en faire usage lorsque les malades sont abattus; car, quoiqu'il paroisse les ranimer d'abord, il les laisse ordinairement dans un état d'abattement plus grand que celui dont

il avoit paru les tirer. Un des accidens qui accompagne le plus ſouvent ſon uſage, c'eſt la conſtipation, à laquelle M. Whytt veut qu'on remédie par l'uſage des pilules aloëtiques, ou de quelqu'autre purgatif léger. Dans quelques cas de douleurs d'eſtomac & des inteſtins, accompagnées d'indigeſtion, de beaucoup de flatuoſités & de rots, dans leſquels l'*opium* ne paroiſſoit pas convenir, à raiſon de la Faculté qu'il a de conſtiper, M. Whytt s'eſt bien trouvé de l'extrait de juſquiame, pris, en ſe mettant au lit, à la doſe d'un grain & demi, juſqu'à trois ou quatre, & à une moindre doſe le matin; car, quoique ce remede ſoit moins calmant que l'*opium*, cependant il lui eſt préférable dans beaucoup de cas, à raiſon de ſa vertu laxative.

2° Ceux qui, en affectant les nerfs d'une maniere agréable, & peut-être en les relâchant, diminuent le ſentiment de la douleur, & arrêtent ſouvent les tremblemens, les convulſions, les ſpaſmes & les autres mouvemens irréguliers des nerfs : de cette eſpece ſont les demi-bains, les bains de pieds, les fomentations chaudes, qui réuſſiſſent dans les cas où l'*opium* ne convient pas. Mais, comme tous ces moyens tendent à relâcher, on ne doit, dit notre Auteur, y avoir recours que dans les cas les plus urgens, chez les perſonnes foibles & délicates; ce qui s'ac-

corde peu avec la méthode de quelques Médecins François; méthode dont l'efficacité eſt démontrée par une foule d'obſervations qu'on peut voir dans notre Journal. Au reſte, en blâmant la timidité de M. Whytt, ſur l'uſage des humectans, je ne doute pas que les partiſans de cette méthode n'approuvent les vues excellentes qui ſe trouvent répandues dans ſon ouvrage, tant ſur la théorie que ſur le traitement des maladies qui ont leur ſiege dans le ſyſtême nerveux; mais pourſuivons.

3° Ceux qui, par leur *ſtimulus* particulier, affectent aſſez puiſſamment les nerfs, pour non-ſeulement les rendre moins ſenſibles à l'irritation des différentes cauſes morbifiques, mais encore pour leur communiquer un peu de force, au moins pendant quelque tems: de ce nombre ſont le camphre, le caſtor, le muſc & les gommes fétides. Les effets de ces remedes dépendent de leur action ſur les nerfs de l'eſtomac: il ne paroît pas qu'au moins la plupart d'eux agiſſent, en qualité de ſtupéfians ou de narcotiques, comme l'*opium*. Le camphre, par exemple, eſt très-volatil & très-pénétrant; il favoriſe la tranſpiration, & agit fréquemment comme anti-ſpaſmodique. Il procure ſouvent le ſommeil dans les fievres accompagnées de délire, dans leſquelles l'*opium* ſeroit nuiſible. M. Whytt dit en

avoir éprouvé de bons effets dans la manie & la mélancolie : il a rendu les malades plus tranquilles & plus posés. Il rapporte, à ce sujet, l'histoire d'une personne qui, voulant connoître quels effets produiroit une forte dose de camphre, en avala un demi-gros dissous dans un peu d'huile d'olives ; immédiatement après il sentit, dans son estomac, une chaleur extraordinaire, qui n'étoit cependant pas incommode. Après s'être promené dehors, pendant une demi-heure, il voulut jetter les yeux sur quelques nouvelles ; il se trouva entiérement incapable de comprendre ce qu'il lisoit, sa tête étoit remplie d'un grand nombre d'idées confuses. Il commença à chanceler, en marchant : peu après ses yeux parurent se couvrir d'un voile épais, & il éprouva d'autres symptômes qui lui firent craindre une attaque d'apoplexie. Mais, étant sorti pour aller se faire tirer du sang chez l'Apothicaire le plus voisin, le grand air commença à dissiper tous ces accidens ; &, au bout de quelques heures, il se retrouva dans son état naturel, sans avoir fait aucun remede.

M. Whytt est bien éloigné de regarder le *castoreum* comme un remede aussi efficace dans les maladies nerveuses, que quelques Médecins l'ont imaginé : donné à la dose de douze ou vingt grains, il procure du repos, en diminuant la sensation désagréable que les

vents qui s'engendrent dans l'eſtomac, ont coutume de cauſer; ſenſation qui ſouvent produit l'inſomnie: en effet, le *caſtoreum* paroît convenir principalement aux perſonnes tourmentées de vents: quelquefois même il a paru augmenter l'efficacité de l'*opium*, lorſqu'on le lui a joint, ſoit en ſubſtance, ſoit en teinture.

Le muſc échauffe moins que le *caſtoreum*; & on peut l'employer dans les cas où il ne ſeroit pas sûr de donner le *caſtoreum* ni l'*opium*. Selon notre Auteur, deux ou trois grains de muſc, broyés avec un peu de ſucre, & donnés dans une cuillerée d'eau de menthe, arrêtent le vomiſſement occaſionné par la dentition dans les enfans. Riviere dit que, de ſon tems, on le donnoit avec ſuccès, à la doſe de treize grains, dans les accès de la paſſion hiſtérique; il eſt aſſez ordinaire maintenant qu'on l'ordonne, même à une plus forte doſe, deux ou trois fois le jour.

L'*aſſa-fœtida* eſt la plus forte des gommes fétides, & *preſque la ſeule*, dit M. Whytt, *que je ſois en uſage de preſcrire intérieurement dans les affections nerveuſes* ou *hyſtériques*. Elle produit de très-bon effets dans les flatuoſités, dans les ſpaſmes du canal alimentaire, & dans les accès d'aſthme, qui ſont produits ou augmentés par les vents, qui diſtendent l'eſtomac.

Lorſque les ſymptômes nerveux ou hyſtériques ſont accompagnés de quelque mouvement de fievre, on ne doit employer qu'avec réſerve les gommes fétides, le camphre & le *caſtoreum*, à raiſon de leur qualité échauffante : il ſeroit même prudent de s'en abſtenir tout-à-fait. Ils conviennent mieux dans les cas où le pouls eſt foible & lent. Comme nous ne connoiſſons point la maniere dont chacune de ces ſubſtances agit ſur les nerfs, il n'eſt pas poſſible de prévoir, avant de l'avoir eſſayé, quelle eſt celle qui réuſſit le mieux dans chaque tempérament. La diſpoſition des nerfs de l'eſtomac eſt même quelquefois telle, qu'une cuillerée de ſuc de limon, ſans le mêlange d'aucune autre drogue, a ſuffi conſtamment pour guérir une palpitation de cœur, dans une perſonne qui avoit fait inutilement uſage de tous les remedes qu'on qualifie du titre d'*anti-hyſtériques*.

Une remarque importante de notre Auteur, que nous ne devons pas paſſer ſous ſilence, c'eſt que cette ſeconde claſſe de remedes dont nous venons de parler (l'*opium*, les demi-bains, le camphre, le *caſtoreum*, le muſc & l'*aſſa-fœtida*) ne ſont utiles que comme palliatifs, en diminuant ou en écartant la douleur ou les autres accidens dans les maladies nerveuſes ou hyſté-

riques, & qu'on ne doit point attendre de leur uſage le rétabliſſement de la force ou de la conſiſtance des nerfs ; ce qui eſt cependant néceſſaire pour opérer une cure radicale. Cependant, ſi l'on en croit cet Auteur, lorſque ces maladies ne dépendent pas tant d'une foibleſſe générale du ſyſtême nerveux, que de l'état morbifique des nerfs de l'eſtomac, l'uſage long-tems continué de ces palliatifs peut rendre la cure radicale ; car tandis que ces remedes diminuent les mauvais effets de ce déſordre des nerfs, la nature, ſoit par elle-même, ou aidée de leur ſecours, peut très-bien, à la longue, ſe débarraſſer de la cauſe morbifique, ou la corriger.

Tels ſont les moyens que M. Whytt propoſe pour combattre les cauſes qui diſpoſent aux maladies nerveuſes ; maladies auxquelles on eſt toujours expoſé, tant que ces cauſes ſubſiſtent, & qu'on ne peut, par conſéquent, ſe flatter de déraciner, qu'en changeant ces diſpoſitions ; nous avons cru devoir nous étendre un peu ſur cette partie de ſon ouvrage, afin de mettre nos lecteurs en état de comparer ſa méthode curative avec celle des Auteurs dont nous avons parlé au commencement de notre Extrait précédent. Nous paſſerons un peu plus légérement ſur les moyens qu'il indique pour détruire les

cauſes occaſionnelles : comme ces cauſes ſont le plus ſouvent l'effet ou la ſuite d'autres maladies, nous ne nous arrêterons qu'à ce qui nous paroîtra particulier à notre Auteur ; ou plutôt nous nous contenterons d'indiquer les vues générales qu'il préſente, pour combattre chacune de ces cauſes.

Nos lecteurs ſe rappelleront, ſans doute, qu'il diſtingue les cauſes occaſionnelles en *générales* & en *particulieres* ; qu'il réduit les générales aux trois ſuivantes, *une matiere étrangere dans le ſang, la diminution ou la ſuppreſſion de quelque évacuation habituelle*, & *le défaut d'une quantité ſuffiſante d'un ſang bien conditionné*. Lorſqu'on a lieu de ſoupçonner que c'eſt une humeur de goutte vague qui produit les accidens nerveux, il conſeille de la combattre ou de prévenir ſa reproduction par un régime convenable, l'exercice, les amers, ou la diete blanche ; il propoſe auſſi de tenter l'eau de chaux, le ſavon, les véſicatoires & les cauteres. Lorſqu'on croit devoir accuſer cette eſpece d'humeur qu'on a appellée improprement *ſcorbutique*, mais qu'on devroit plutôt appeller *dartreuſe*, il veut qu'on tâche de pouſſer cette humeur à la peau, par les vomitifs, les ſtomachiques & les ſudorifiques, & qu'on termine la cure avec les mercuriels doux, & les eaux minérales purgatives. Lorſque la matiere morbifique eſt le reſte de quelque ancienne ma-

ladie mal guérie, il faut avoir recours aux remedes les mieux appropriés à la nature de la maladie, ou aux circonſtances dans leſquelles ſe trouve le malade. Si la maladie eſt entretenue par la ſuppreſſion de quelque évacuation habituelle, on ſent aſſez qu'il faut employer les moyens les plus efficaces pour la rétablir. Lorſqu'elle eſt occaſionnée par le défaut d'une quantité ſuffiſante de ſang, en conſéquence du flux immodéré des hémorroïdes, des menſtrues ou des lochies, on doit d'abord s'efforcer d'arrêter ces évacuations; enſuite on travaillera à remplir les vaiſſeaux par le moyen d'alimens légers, de facile digeſtion, mais qui ne portent pas de chaleur.

Les cauſes occaſionnelles particulieres ſont, comme on l'a pu voir dans notre premier Extrait, des vents, des glaires ou des vers dans l'eſtomac. Nous avons déjà rapporté les moyens que notre Auteur indique pour combattre les vents; il propoſe de détruire les glaires par l'uſage des vomitifs, des amers, des martiaux, de l'exercice, ſur-tout de celui du cheval. Tous les Médecins connoiſſent les moyens de détruire les vers. Les irrégularités dans le régime ſont encore une des cauſes particulieres qu'il propoſe de combattre par un régime plus régulier: il indique, à cette occaſion, celui qu'il croit le plus convenable aux perſonnes qui

ſont ſujetes aux maladies nerveuſes. Quant aux obſtructions des viſceres du bas-ventre, il propoſe de les réſoudre au moyen des frictions douces, des fomentations relâchantes & réſolutives, des vomitifs & des purgatifs doux, ſouvent répétés ; des apéritifs, parmi leſquels il donne la préférence au tartre ſoluble, au ſel polychreſte, au mercure & au ſavon. Il prétend avoir employé le quinquina avec ſuccès, dans des tumeurs au col, qui avoient le caractere écrouelleux: le traitement a beſoin d'être favoriſé par un régime & des exercices convenables. Enfin, pour remédier aux effets des paſſions de l'ame, il propoſe d'écarter tous les objets déſagréables, & tout ce qui peut les exciter ; de travailler à fortifier les nerfs, afin que l'eſprit ſoit moins diſpoſé à s'affecter des impreſſions des objets extérieurs, ou de ſes propres réflexions, ou d'exciter des ſenſations ou des paſſions d'un autre genre, aſſez fortes pour affoiblir l'impreſſion des premieres.

Le huitieme & dernier chapitre eſt deſtiné au traitement particulier des ſymptômes les plus graves des maladies nerveuſes : comme ce n'eſt qu'une application des vues générales que nous avons expoſées, nous ne croyons pas devoir ſuivre M. Whytt dans ces détails : nous renverrons donc nos lecteurs à l'ouvrage même ; & nous ſom-

mes perſuadés qu'ils ne le liront pas ſans fruit.

L'Editeur, à qui nous ſommes redevables de la traduction de cet ouvrage utile, a cru devoir y joindre, 1° l'*Anatomie des nerfs de M. Monro*, ouvrage qui méritoit bien de paroître en notre langue. 2° Les extraits des ouvrages qui ont paru ſur les maladies nerveuſes, hypocondriaques & hyſtériques, pendant les dix-ſeptieme & dix-huitieme ſiecles. 3° Un examen de la queſtion : *Si on doit penſer, avec Boerhaave, que Sydenham ſe ſoit trompé, en mettant au nombre des maladies hyſtériques ou nerveuſes une colique ſujete à retour, & qui occaſionne la jauniſſe ?* Enfin, des conſeils ſur les moyens de prévenir les maladies nerveuſes, en forme d'introduction. Les bornes que nous ſommes obligés de nous preſcrire ne nous permettent pas de faire connoître plus particuliérement ces différens morceaux.

OBSERVATION

Sur une hydropiſie aſcite, guérie par l'uſage des pilules toniques, ſur M. PIQUET, *Maître de muſique & haute-contre de Saint-Germain l'Auxerrois, communiquée par lui-même, avec des réflexions; par M.* BACHER, *Médecin à Tann en Alſace.*

En l'année 1765, dans le courant du mois de Juin, j'eus un grand dévoiement; & mon appétit s'éteignit. Je me ſentois plus peſant; j'avois de grandes laſſitudes dans les cuiſſes & dans les jambes, & enfin un grand mal-aiſe par tout le corps.

Dans cet état j'eus recours à un Médecin. Il me donna des vomitifs qui me firent rendre une grande quantité de bile; mais l'appétit ne revint pas: le dévoiement continua, & mon ventre étoit toujours gonflé & tendu: je marchois avec peine, & je fatiguois extrêmement pour monter un eſcalier: une altération continuelle me cauſoit des maux inſupportables; & la reſpiration devenoit, de jour à autre, plus embarraſſée. On me conſeilla d'aller à l'Hôtel-Dieu, où l'on me promit tous les ſecours poſſibles. J'y fus tranſporté à la ſalle des

Prêtres le 19 de Juillet. Depuis mon entrée jusqu'au 1er Septembre, mes jambes & mes cuisses devinrent si enflées & si dures, que je ne pouvois marcher : mon ventre étoit de même très-dur, & l'enflure, en général, étoit si rénitente, qu'à peine le doigt y faisoit impression : mes urines ne couloient qu'en petite quantité ; elles étoient chargées & troubles : la respiration étoit extrêmement gênée ; je n'avois point d'appétit, point de sommeil, une soif inexprimable : tout empira au point que, malgré ma grande foiblesse, l'on me proposa la ponction.

Un de mes amis, qui avoit vu les effets surprenans des pilules toniques sur un sujet plus épuisé que moi, & qui avoit déjà essuyé deux ponctions, pria M. Bacher de me voir. Ce Médecin me donna de l'espérance, & me fit commencer l'usage des pilules toniques le 2 Septembre. J'en pris quinze, à sept heures du matin, quinze à neuf, & quinze à onze heures : par-dessus chaque prise de pilules j'avalois du bouillon ou de la tisane; je continuai ainsi trois jours; & le quatrieme j'interrompis les pilules ; je les recommençai le cinquieme, & ainsi de suite. Je prenois, deux fois par jour, un bouillon de veau avec du cresson, de l'oseille & du sel ammoniac, & je buvois à ma soif de l'eau avec un peu de vin, ou d'une tisane. Ma soif s'est étanchée, l'appétit

petit eſt revenu petit-à-petit ; le ſommeil m'eſt venu viſiter de tems en tems ; le ventre a diminué peu-à-peu, & eſt devenu mollet, la reſpiration plus libre : mes jambes & mes cuiſſes ſe ſont déſenflées au point que les muſcles commençoient à obéir, & ſont devenus plus ſouples : j'ai ſenti de même mes forces revenir, bien lentement à la vérité.

J'étois à la fin du deuxieme mois, lorſque tous ces changemens ont paru ; mais je n'étois pas guéri. La ſoupleſſe de mon ventre permit l'examen des viſceres : on trouva le foie plus dur & plus-gros que dans l'état ordinaire ; & on découvrit pluſieurs duretés très-marquées, d'une étendue conſidérable, dans les glandes du méſentere. Peu après mon ventre redevint gros & dur ; j'étois gonflé de vents, de bile & de glaires, que je n'ai ceſſé de rendre. Les évacuations étoient copieuſes : je vomis, pendant trois jours, de la bile de toutes les couleurs ; & même le troiſieme, je vomis une partie des pilules avec de la bile.

J'étois très-ſouvent privé du ſommeil, ou, ſi je repoſois une heure ou deux, c'étoit d'un ſommeil interrompu ; je ſouffrois de grandes douleurs, & j'étois fort affoibli. On me chauffoit des ſervietes qu'on m'appliquoit ſur le ventre, & on me donnoit des rôties au vin, qui calmoient mes douleurs,

& me procuroient du ſommeil. Il me prenoit, de tems à autres, des ſueurs très-copieuſes : j'avois auſſi des ſaignemens de nez très-fréquens qui me ſoulageoient de maux de tête cruels : les urines paſſoient bien, & la tranſpiration me rendoit plus à l'aiſe. Je commençois pour lors à me trouver paſſablement bien : je me retournois à mon aiſe dans le lit.

J'étois rebuté des pilules, lorſque les grands froids ſont venus; & je fus obligé de les interrompre pendant un mois. Pendant cet intervalle j'ai bu tous les jours, le matin, l'après-dîner & le ſoir, chaque fois, un verre de vin blanc préparé avec les baies de génievre & de laurier.

Dès que le tems eſt devenu plus doux, j'ai repris les pilules toniques comme auparavant, à l'exception qu'au lieu d'un jour, je mettois deux ou trois jours d'intervalle ; je rendois tous les jours beaucoup de bile, de glaires & de vents. A la fin d'Avril, les duretés de mon ventre ſe trouverent conſidérablement fondues : je ſentois mes forces revenir petit-à-petit ; je dormois bien ; je buvois & mangeois de même : je me trouvois très à l'aiſe dans tout mon corps ; je chantois ſans peine ; je marchois très-bien le matin ; mais ſur le ſoir je ſentois des douleurs quelquefois très-vives dans les talons, & au-deſſus du pied. Depuis quel-

ques jours, après avoir frotté un peu rudement une de mes jambes, elles jettent une eau roussâtre. Les obstructions sont entiérement dissipées; &, quoique je ne me sente pas tout-à-fait les mêmes forces que j'avois avant ma maladie, cela ne m'empêche pas de jouir d'une parfaite santé.

PIQUET, *Maître de musique, Haute-contre de Saint-Germain l'Auxerrois.*

A Paris ce 28 Juin 1766.

REFLEXIONS.

J'ai appris que la personne qui fait le sujet de cette observation s'appliquoit, depuis quelque-tems, à des études très-abstraites; j'ai cru pouvoir regarder cette application comme la cause éloignée de sa maladie. On sait que l'effet ordinaire de ces applications forcées est de troubler la digestion; ce qui suffit pour produire le dévoiement & la perte d'appétit. Ces premiers désordres ont dû en entraîner une foule d'autres. Dans ces circonstances, quand les solides sont disposés à l'atonie, il doit nécessairement se faire des engorgemens, sur-tout lorsque le corps est rempli d'humeurs dépravées, comme il l'est toujours, lorsque les digestions sont dérangées.

Il eût été facile, dès les premiers instans,

de rétablir la santé de ce malade, en disposant les humeurs corrompues à être évacuées, en fortifiant les fibres, & en réparant la perte des esprits, occasionnée par la trop grande application. Les bouillons ou apozèmes amers avec les sels, les purgatifs placés à propos, les mixtures ameres stomachiques, les vins médicinaux, une nourriture restaurante & de facile digestion, enfin la dissipation, eussent satisfait à ces indications. Mais quand le mal fut devenu plus grave, il falloit, sans négliger ces moyens, insister davantage sur les apéritifs, & choisir les plus puissans; il falloit surtout assujettir le malade à un régime humectant & délayant.

On sera surpris, sans doute, que j'ose prescrire les délayans dans de pareilles circonstances, lorsque tous les Praticiens semblent s'accorder à prescrire le régime le plus sec, pour remédier à l'atonie, prévenir & empêcher les infiltrations & les épanchemens. Mais est-on bien sûr d'obtenir, par ce moyen, le but qu'on se propose? Ne doit-on pas craindre plutôt d'accélérer la dépravation des humeurs déplacées, de les rendre plus ténaces, de dessécher le sang, &, par conséquent, d'augmenter les engorgemens & les obstructions? L'hydropisie qui survient après un pareil traitement, est ou très-difficile à guérir, ou incu-

rable, parce que les humeurs ont acquis un tel degré de ténacité, qu'il n'eſt plus poſſible de les ramener à la fluidité requiſe dans un corps déjà affoibli. Le deſſéchement du ſang & la ténacité des humeurs ne peuvent qu'augmenter par l'uſage des hydragogues : on ne doit par conſéquent pas être ſurpris de voir ſi peu de ſuccès dans le traitement des hydropiſies, dans lequel on ſuit cette méthode.

Si les hydragogues & un régime ſec ont réuſſi quelquefois, c'eſt que ces hydropiſies ne dépendoient que d'un ſimple relâchement. Mais ce genre d'hydropiſie peut ſe guérir auſſi parfaitement, & même plus ſûrement, par la méthode que je propoſe ; méthode qui, en laiſſant aux malades la liberté de boire à leur ſoif, leur preſcrit la boiſſon qui convient à l'état préſent de la maladie. L'expérience nous apprend que les hydropiſies par le relâchement ſe guériſſent facilement en buvant à volonté des eaux minérales ferrugineuſes avec de bon vin, par l'uſage de différens vins médicinaux, & par le ſecours des évacuans toniques. On peut donc permettre aux malades de boire à leur ſoif, même dans les hydropiſies qui dépendent d'un ſimple relâchement. Cette méthode a même des avantages ſur celle qui tend à détruire l'hydropiſie par exſiccation. Mais quand l'hydropiſie a pour cauſe

la séchereſſe du ſang, la ténacité des humeurs, leur dépravation ; des engorgemens, des obſtructions, des évacuations immodérées, quel effet peut-on attendre d'un régime ſec, & de l'uſage des hydragogues ? On voit de l'enflure : ce ſont des eaux qui la produiſent. On ſe propoſe auſſi-tôt de les évacuer, de les deſſécher. Mais d'où viennent ces eaux ? Quelles ſont les cauſes de cet épanchement, de cette infiltration ? Quand même le malade pourroit ſoutenir ce traitement, quand on parviendroit à évacuer & à deſſécher ces eaux, n'arrive-t il pas néceſſairement qu'excepté le cas où l'hydropiſie dépend d'une ſimple atonie, les eaux reparoiſſent ; il ſurvient une rechute d'autant plus fâcheuſe, que le traitement a aggravé les cauſes du mal ?

Examinons les avantages de notre méthode. On peut, par une boiſſon appropriée, relâcher, détendre, corriger la mauvaiſe qualité des liquides ; c'eſt même la ſeule voie de remédier à la ſéchereſſe du ſang, à la ténacité des humeurs, & le moyen le plus efficace de détruire les engorgemens & les obſtructions. Ces avantages ſont inconteſtables ; & les inconvéniens qui peuvent en réſulter, en laiſſant boire les hydropiques à leur volonté, ne ſont qu'apparens. La crainte de les diſpoſer plus vîte à l'enflure, ni même celle d'augmenter l'épan-

chement, lorſqu'il eſt le plus conſidérable, ne doit pas empêcher de ſuivre les vues que nous propoſons.

Lorſque l'épanchement n'eſt pas encore fait, une boiſſon choiſie ſera un des plus sûrs moyens de le prévenir, en détruiſant les cauſes qui l'auroient produit; lors même que la maladie ſera plus avancée, & que l'épanchement ſera inévitable, la boiſſon, bien loin de le rendre plus dangereux, pourra faciliter la guériſon, en diviſant, atténuant & délayant les humeurs épaiſſes & ténaces: le ſang ſera beaucoup moins ſec & appauvri; les obſtructions ſeront moins difficiles à détruire; les fibres plus ſouples ſe prêteront plus facilement à l'action des remedes.

C'eſt encore un préjugé de craindre d'augmenter l'enflure, en permettant aux hydropiques de ſatisfaire leur ſoif avec une boiſſon appropriée. Ce préjugé eſt d'autant plus difficile à détruire, que la plupart des malades ſentent réellement un poids, un mal-aiſe, une plus grande gêne dans leur reſpiration après avoir bu. Le ventre ſe tend davantage; le malade s'alarme: tout cela eſt bien capable d'en impoſer à quiconque ne connoît pas par expérience les avantages de notre méthode. Le liquide que les hydropiques prennent augmente l'enflure, donne du mal-aiſe, gêne la reſpiration, ou

parce que les vaiſſeaux par leſquels il doit paſſer ſont bouchés & engorgés par une matiere ténace & viſqueuſe, ou parce que les vaiſſeaux affaiſſés ont perdu de leur diametre (*a*). Dans l'un ou dans l'autre cas, il n'y a pas de meilleur moyen pour y remédier, que l'uſage bien réglé de liquides convenables, ſans leſquels nul autre remede ne peut agir avec ſuccès. En continuant ce traitement, à moins que la maladie ne ſoit à ſon dernier degré, c'eſt-à-dire à moins qu'il n'y ait un affaiſſement univerſel, ou quelque viſcere affecté au point que les fonctions vitales ſe trouvent léſées, on doit s'attendre à une débacle qui eſt le premier pas vers la guériſon. Par cette méthode, on peut parvenir à évacuer entiérement les eaux, même dans le cas où il y a des ſquirrhes & des obſtructions irréſolubles. Il eſt vrai qu'alors ces cures ne ſont que palliatives, & que la moindre cauſe ſuffit pour amener une rechute. Mais, dans ces cas, que je regarde comme incurables, la meilleure méthode eſt celle qui fait vivre le plus longtems, & avec le moins d'incommodités qu'il eſt poſſible. L'expérience prouve que ce n'eſt jamais par la ſurabondance des liquides que les hydropiques périſſent. Si j'ai eu la

(*a*) Voyez pag. 27 & ſuiv. du *Précis de la Méthode d'adminiſtrer les pilules toniques dans les hydropiſies.*

satisfaction de guérir un grand nombre d'hydropiques, j'ai eu occasion d'en voir mourir pour le moins autant, & même davantage ; je les ai tous vu périr de sécheresse & d'aridité, presque de la même façon que ceux qui meurent d'une inflammation de poitrine. La fin des hydropiques est d'autant plus cruelle & violente que le régime a été sec, & qu'on a mis en usage des remedes trop actifs.

L'hydropisie dont on vient de lire l'histoire faite par le malade même, étoit précisément au point de pouvoir encore être guérie. L'état de la maladie, la longueur du traitement & les accidents qui sont survenus, montrent que si le mal eût jetté des racines plus profondes, il seroit devenu incurable. L'enflure pâteuse & rénitente prouvoit la grande ténacité des humeurs : dans ce cas les forces sont presque toujours épuisées, & la cure devient très-longue, parce que ce n'est qu'insensiblement qu'on peut délayer & atténuer les humeurs épaisses, qu'on parvient à résoudre les engorgements & les obstructions ; & ce n'est que par des moyens proportionnés à l'état actuel de la foiblesse des fibres & des forces qui restent au malade, qu'il est permis d'attaquer le mal.

Le malade parut presqu'entiérement désenflé, pendant vingt-quatre heures ; mais

l'enflure reparut ſubitement. Il ſeroit difficile d'expliquer comment ſe font ces épanchements ſubits. Les tumeurs des jambes étoient cependant plus ſouples, la reſpiration plus libre ; des évacuations copieuſes, & des ſueurs abondantes qui procuroient du ſoulagement, donnoient de l'eſpérance, malgré la foibleſſe du malade. Lorſqu'il fut preſqu'entiérement déſenflé pour la ſeconde fois, il ſe dégoûta des pilules, au point qu'il fallut en ſuſpendre l'uſage. Dans cet intervalle il obſerva un régime humectant, délayant & fortifiant ; il prit, trois fois par jour, une doſe d'un vin médicinal, afin d'atténuer les humeurs ténaces, de faciliter la réſolution des engorgemens & des obſtructions, & de ſoutenir les forces ; auſſi le malade reprit-il, au bout d'un mois, ſes pilules avec le ſuccès le plus complet. L'enflure diſparut entiérement ; les obſtructions, qui étoient ſi manifeſtes & ſi conſidérables, ſe ſont totalement diſſipées ; le ſommeil & l'appétit ſont revenus.

Ce traitement, à la vérité, a été très-long : ſi on eût voulu le précipiter, le malade eût certainement ſuccombé ; tandis que je crois pouvoir aſſurer que cette cure eſt radicale & parfaite. Sur la fin de la convaleſcence, il reſtoit encore un peu de foibleſſe dans les jambes : il y en avoit même une de laquelle il ſuintoit une humeur rouſſâ-

tre, mais qui a ceſſé de couler, au bout de quelques jours. Les forces ſont entiérement revenues ; la voix eſt auſſi belle, auſſi libre, auſſi forte qu'avant ſa maladie. Toutes les fonctions ſe font avec l'aiſance avec laquelle elles doivent ſe faire dans l'état de ſanté ; & il ne reſte à M. Piquet que le ſouvenir d'une maladie ſi grave.

OBSERVATION

Sur une Aſcite, avec anaſarque, guérie par le même remede.

Charles-Antoine Franché (*a*), âgé de ſix ans, avoit une fievre quarte, depuis ſix mois. Malgré l'uſage des remedes les plus efficaces, il ſurvint une anaſarque avec une aſcite des plus marquées : l'enflure augmenta de jour en jour, avec les ſymptômes les plus fâcheux ; les urines étoient rares & briquetées ; le ſommeil tout-à-fait mauvais ; l'appétit perdu ; la ſoif & la fiévre étoient conſidérables ; le ventre étoit douloureux, & tellement diſtendu, que la reſpiration en étoit extrêmement gênée ; l'enflure étoit pâteuſe, & toute l'habitude du corps d'un

(*a*) Fils de Léger Franché, Cocher de madame Rouillé, à l'hôtel d'Harcourt, fauxbourg Saint-Germain.

blanc verdâtre ; la bouche & la langue même avoient cette couleur.

L'enfant étoit dans cet état lorſqu'il commença, le premier Fevrier 1766, à prendre quinze pilules toniques par jour, en trois doſes, en buvant, chaque fois, du bouillon ou de la tiſane par-deſſus : il avala, entre la premiere & la ſeconde priſe de pilules, un bouillon de veau à l'orange, avec huit grains de ſel d'abſynthe : je conſeillai en même temps de lui laiſſer ſatisfaire ſa ſoif. Le cinquieme & le ſixieme jour les urines commencerent à mieux paſſer ; & il eut cinq à ſix ſelles dans les vingt-quatre heures. Ce petit hydropique cependant enfla de plus en plus, au point qu'il reſſembloit plutôt à une maſſe informe, qu'à une figure humaine : l'enflure ſe prêta mieux.

On continua le même régime, en interrompant, chaque cinquieme jour, l'uſage des pilules toniques, pour les reprendre le ſixieme. On baſſina ſouvent le *ſcrotum* & la verge, qui étoit prodigieuſement gonflée, avec du gros vin rouge aromatique, & de l'eau de chaux. Le 12 Fevrier les urines coulerent en abondance, ſans que l'enflure en parut diminuer, mais elle cédoit plus aiſément au doigt. Les jours ſuivans le viſage & les mains commencerent à déſenfler ; la ſoif & la fievre diminuerent ; l'appétit &

le ſommeil furent meilleurs. Le 25 l'enflure avoit notablement diminué ; & la reſpiration étoit de beaucoup moins difficile. Le 15 Mars le viſage, les bras & les jambes étoient preſque déſenflés ; la fievre ne reparoiſſoit que rarement ; les yeux ſe ranimerent ; la langue & les levres reprirent une couleur vermeille ; le ventre cependant étoit toujours rénitent, & très-gonflé. Le 10 d'Avril il parut mieux ſe prêter ; & on ſentoit que le foie étoit très-dur, & la rate plus groſſe que dans l'état naturel. Le premier de Mai le ventre parut en meilleur état ; la couleur du viſage fut bonne ; il fit très-bien ſes fonctions ; il fut gai, & il ſe donna de l'exercice. Pendant le mois de Mai il reprit de l'emponpoint, & il continua l'uſage des pilules toniques, à la doſe de ſept à huit pilules par jour, en ne les prenant que deux ou trois jours de ſuite ; il les interrompoit, pendant deux ou trois jours, pour les reprendre enſuite. Les mois de Juin & de Juillet il ne reprit les pilules que trois jours conſécutifs dans chaque quinzaine. Pendant cet intervalle les obſtructions ſe ſont totalement diſſipées : ſon ventre eſt dans l'état naturel ; & ce petit garçon jouit depuis d'une ſanté ſi parfaite, que ſon embonpoint, ſa gaieté & ſes forces feroient douter que jamais il eût été malade, ſi cette guériſon n'eût été faite ſous les yeux de cent perſon-

nes, & en préſence du même Médecin qui lui a donné ſes ſoins avant moi.

Malgré toute l'étendue des connoiſſances que les hommes d'un génie vaſte peuvent embraſſer, leurs ſyſtêmes & leurs raiſonnemens les ont toujours mal dirigés, quand ils les ont fait précéder l'expérience : rien, au contraire, ne contribue plus à perfectionner l'art & l'Artiſte, que les raiſonnemens qui ſuivent l'obſervation, & des faits ſouvent réitérés.

La théorie la plus ſaine, avec des faits iſolés, ne porte point conviction en médecine ; mais une ſaine théorie, appuyée par des expériences mille fois répétées, doit détruire les préjugés, quoiqu'ils ſoient conſacrés par l'uſage, & reçus dans la pratique.

Le grand nombre de cures pareilles à celles dont on vient de voir l'obſervation, juſtifie, avec évidence, la théorie qui nous guide dans notre méthode. La boiſſon abondante, par les raiſons données dans la premiere obſervation, devoit néceſſairement faire enfler cet enfant davantage, puiſque le liquide ne pouvant, par aucune voie, être évacué, devoit occuper un eſpace.

La guériſon de cet enfant n'eſt certainement due qu'à notre méthode & à l'uſage des pilules toniques, puiſque, dès les com-

mencemens de la maladie, dans ſes progrès & dans ſon état, on avoit cherché à la combattre ſans ſuccès, par les remedes regardés comme les plus efficaces.

Quoique les avantages de notre méthode ſoient inconteſtables dans bien des cas, cependant la cure devient infiniment plus difficile, ſans le ſecours des pilules toniques; & dans beaucoup d'autres, elle ſeroit impraticable, parce qu'il n'y a point de remede connu qui ſatisfaſſe auſſi immédiatement aux indications générales qui ſe préſentent à remplir dans les hydropiſies : leurs avantages ſont encore de pouvoir être priſes conjointement avec d'autres remedes & avec moins d'inconvéniens; de pouvoir être plus long-temps continuées, d'être applicables à tous les tempéramens, au moyen des précautions qui accompagnent leur adminiſtration (*a*), enfin de pouvoir être aiſément doſées, & de n'être point difficiles à prendre.

(*a*) Voyez les quatorze premieres pages du *Précis* de les adminiſtrer. V. la compoſition des pilules toniques, tome XLI, page 211, & dans un ouvrage qui a pour titre : *Recherches ſur les maladies, particuliérement ſur les hydropiſies & ſur les moyens de les guérir*, chez Didot, Quai des Auguſtins.

OBSERVATION

Sur une Fluxion catarrale de la Veſſie ; par M. LANDEUTTE, Médecin du Roi dans ſes Hôpitaux militaires, Membre du College royal des Médecins de Nancy.

Plus une maladie eſt rare, moins les Auteurs en ont parlé; plus un obſervateur doit être circonſpect dans ſon diagnoſtic, & fidele dans la deſcription qu'il en donne. S'il y eſt queſtion de portrait & de comparaiſon, il faut que les traits principaux de reſſemblance ſoient touchés avec le ſcrupuleux pinceau de la vérité, enfin qu'ils n'aient rien d'emprunt.

Le temps & la ſaiſon où on obſerve une maladie, contribuent pour beaucoup à la juſteſſe de ſon diagnoſtic. Les maladies d'hiver, par exemple, participent naturellement toutes plus ou moins de la ſuppreſſion de la tranſpiration, & reconnoiſſent auſſi, en partie, pour cauſe les principaux épaiſſiſſans & coagulans qui ſe rencontrent alors dans l'air.

Un temps humide & froid, tel que nous l'avons eu pendant preſque tout l'hiver de 1765, fortifie le préjugé en faveur des cauſes de la fixation des liqueurs : on eſt

bien plus autorisé à la croire de la partie, si les maladies pour lors dominantes sont catarrales ou rhumatisantes : on aura également lieu d'y soupçonner de la complication, pour peu qu'on y reconnoisse des signes de l'altération des différentes humeurs concentrées & retenues dans les organes de leur sécrétion, par la gêne qui résulte du resserrement des vaisseaux de tout genre à la circonférence. Celle dont je vais donner l'histoire étoit probablement de cette classe ; & elle peut n'avoir paru rare que parce qu'on l'avoit peut-être confondue dans une autre, avant que MM. Sénac & Lieutaud en eussent non-seulement reconnu la possibilité, donné la définition, mais encore rencontré un exemple. *Hæc verò, cùm sacra sint, sacris hominibus demonstrantur ; profanis verò nefas priusquàm scientiæ sacris initiati fuerint.* HIPPOCRAT. *Lex.* M. Lieutaud dit, dans son *Précis de Médecine*, (livre précieux) à l'article de la FLUXION CATARRALE DE LA VESSIE, que Frédéric Hoffmann fut un jour consulté pour une semblable maladie ; qu'il est probable qu'il n'en avoit jamais eu d'idée auparavant, non plus que les Médecins de son tems ; aussi cet Hippocrate de l'Allemagne l'appelle-t-il *rarus vesicæ morbus.*

Le nommé *la Liberté*, Caporal de la com-

pagnie de Robert, au régiment d'Eu, âgé de vingt-neuf ans, d'un tempérament pituiteux & ſanguin, eſt entré à notre hôpital le 13 Mars 1765, attaqué d'une maladie que j'ai cru pouvoir qualifier de *fluxion catarrale de la veſſie* : (j'avois auſſi, dans le même tems & dans le même lieu, pluſieurs autres maladies catarrales à traiter.) Il en étoit déjà fort incommodé depuis huit jours; & ſa maladie (qu'il diſoit ne lui être venue que pour avoir trop long-tems gardé ſur le corps ſes vêtemens mouillés par une neige fondue) avoit commencé par un accès de fievre de quarante-huit heures, qui fut très-violent, & qui ſe termina par une abondante ſueur; cet accès avoit été précédé d'un long friſſon, accompagné d'envies de vomir, de grands maux de tête, de reins, & d'une douleur vive dans toute l'étendue de l'os *ſacrum*, & des os de la hanche droite : (le malade en ſouffroit encore, mais beaucoup moins, lors de ſon arrivée à l'hôpital.) Dès le premier moment de l'invaſion de la fievre le malade fut attaqué d'une incontinence d'urine avec cuiſſon, qui dura autant que l'accès : l'urine, pendant ce tems, s'échappoit involontairement goutte à goutte; de ſorte que le *ſtillicidium urinæ* reſſembloit aſſez bien à cet écoulement ſéreux & âcre qui prend au commencement du *coryſa*, qui en annonce le premier tems,

& fait connoître l'état phlogiſtique des parties. Le détail où je vais entrer prouvera que la fluxion catarrale que je décris, a parcouru ſes autres périodes avec un rapport également marqué & ſoutenu.

A cette incontinence ſuccéda l'état preſqu'oppoſé, je veux dire une dyſurie, qui dégénéroit ſouvent en ſtrangurie de peu de durée. Il étoit à ce degré de maladie quand il vint à l'hôpital; & à cette difficulté d'uriner ſe joignoit une douleur aſſez vive à la région de la veſſie, ainſi que des nauſées fréquentes qui, dès le premier jour, n'avoient pas diſcontinué. Je lui trouvai, en même-tems, la langue chargée d'un limon blanchâtre, fort épais; ce qui me décida à lui faire prendre trois grains & demi de tartre ſtibié en deux doſes, qui agirent à merveille par haut & par bas, ſans augmenter la douleur de la veſſie; ce qui prouve qu'elle n'étoit plus inflammatoire. Les nauſées en furent entiérement diſſipées. Après avoir ſatisfait, en partie, à l'indication d'évacuer les premieres voies, je preſcrivis au malade la potion ſuivante pour l'après-midi:

℞. *Olei amygd. dulc.* ℥ iij.
Liquor. mineral. anodin. Hoffm. gutt. x.
Syrup. Altheæ, ℥ vj.
Miſcæ; fiat potîo pro quatuor doſibus.

ſa tiſane ſur une décoction de racines de guimauve, de ſemence de lin & de réglisſe : je lui fis faire, en outre, des fomentations répétées à la région de la veſſie. Ces différens remedes diminuerent les douleurs, & rendirent les urines moins difficiles.

Le malade fut purgé le lendemain, avec un gros d'agaric, un gros & demi de ſéné, un gros de ſel de Glaubert, & une once & demie de manne ; ce minoratif opéra plus de quinze fois, ſans la moindre irritation ; les douleurs de la veſſie en parurent au contraire plus ſupportables, par le dégorgement ſans doute des différens viſceres du bas-ventre, &, en même-tems, parce qu'il n'abordoit plus tant d'humeur catarrale à la veſſie, par le moyen des urines qui les y charrioient. Les fomentations de la veille furent repriſes, l'après midi, & la tiſane continuée.

Le 15 le malade fut mieux : il n'y eut point de ſtrangurie ; les urines coulerent avec une liberté plus ſenſible, & je vis ce jour-là, pour la premiere fois, au fond de ſon pot, une aſſez grande quantité de glaires jaunâtres qui y étoient fort adhérentes : ces premieres glaires coûterent au paſſage ; je m'empreſſai à ſeconder la nature, en ſaiſiſſant la nouvelle indication ; &, à cet effet, je fis prendre ce même

jour au malade les trois bols ſuivans :

℞. *Pulv. temper. Stahli*, ℥ ß.
Succini pulv.
Farinæ ſeminis lini, āā gr. xxx.
Saponis albi, ℥ j.
Syrup. Altheæ, q. ſ.
Miſce ; fiant boli tres, in die deglutiendi.

Je fis encore ajouter à la tiſane ordinaire les feuilles de pariétaire & de ſcabieuſe.

Ces nouveaux moyens donnerent plus de facilité aux urines, qui fournirent, le lendemain matin, au fond du pot, plus de deux doigts de haut de glaires ténaces & ſemblables à celles de la veille : l'état de la veſſie m'avoit paru les demander pour lui ſervir de léger *ſtimulus*, afin de l'aider au dégorgement de ſes glandes & de toutes celles qui ſe trouvent en grand nombre dans l'épaiſſeur & au-deſſous de la membrane interne des ureteres.

A meſure que ces glaires, retenues & altérées par le ſéjour dans les organes de leur ſécrétion, étoient portées au dehors, la douleur de la veſſie, qui provenoit du poids des humeurs, diminuoit.

Ne peut-on pas comparer le moment de la ſortie de ces glaires altérées par le ſéjour

dans leurs glandes, à cet instant de relâchement qui survient dans le *gravedo*, où les glandes nombreuses de la membrane pituitaire commencent à fournir, pour leur dégorgement, une humeur jaunâtre, & quelquefois verdâtre ? Tous les autres tems de ces deux maladies, qui m'ont paru ne différer que par leur siege, se sont parfaitement ressemblés, à certains événemens particuliers près, qui dépendoient de la structure & des usages différens des parties.

Les bols ci-dessus, & la tisane diurétique, adoucissante & diaphorétique, furent continués le 16 ; je fis légerement nitrer cette derniere, pour aider davantage, par-là, à la sortie des glaires qui continuoient à s'échapper en grande quantité, avec une sorte de sable blanchâtre, & à écailles, comme celui que rendent quelquefois les goutteux, à la fin ou à la suite d'une attaque.

Le malade se plaignit, le 17, d'une assez grande douleur au rein gauche : cela me mit dans le cas de lui réitérer différentes questions, tant au sujet de la pierre, que de la gravelle & de la goutte vague, dont il n'avoit, dit-il, jamais rien éprouvé : elle se dissipa en deux jours. Les urines allerent toujours leur train avec leur abondant dépôt glaireux & sablonneux.

Je regardai cette douleur accidentelle du rein gauche comme pouvant être occasion-

née, ou par le déplacement d'une humeur de goutte ſciatique, qui, ſuivant les apparences, s'étoit fait ſentir quelques jours auparavant, pour la premiere fois, comme je l'ai dit, à la hanche droite & à l'os *ſacrum*; &, dans ce cas, cette derniere impreſſion douloureuſe pouvoit être conſidérée comme une ſorte de *lumbago arthritica*, ou bien cette même douleur du rein gauche pouvoit provenir directement de l'humeur catarrale, qui, ainſi que celle de ſciatique, eſt d'une nature un peu errante & ſujete à ſe promener dans ſon voiſinage: ce caractere n'eſt pas le ſeul qui faſſe reconnoître de l'analogie entre ces deux humeurs morbifiques.

Les glaires, qui ſe déjauniſſoient journellement & inſenſiblement, étoient parvenues, dès le 20, à une couleur blanche. Ce changement fait petit à petit, ſemble établir encore ici une ſorte de parallele avec ce qui ſe paſſe dans le *coryſa*. Je ſubſtituai, ce jour-là, de nouveaux bols aux anciens; ils furent compoſés d'un gros de ſavon blanc, d'un demi-gros de coquilles d'œufs préparées, de vingt grains de nitre, d'un ſcrupule de farine de lin, de deux gouttes de baume de Copahu & de ſyrop d'*Althœa*.

Le dépôt muqueux des urines me parut fort diminué le 21; mais celui de l'eſpece de ſable talqueux étoit toujours le même.

Le malade se plaignit, ce jour-là, d'une douleur assez vive au cordon gauche des vaisseaux spermatiques, à l'endroit de sa sortie par l'anneau des muscles du bas-ventre : cette douleur n'étoit l'effet d'aucune scene qui se passât dans le rein du même côté, ou dans la vessie, puisqu'il n'y souffroit plus : elle n'étoit point non plus occasionnée par le resserrement dont bien des Auteurs ont cru capable l'anneau tendineux par où passe ce cordon ; il fallut donc en chercher la cause dans la légereté & la fugacité de l'humeur morbifiqae, principale ou conjointe, qui s'y étoit portée ; pour y apporter du calme, j'ordonnai qu'on fît une embrocation d'onguent d'*Althœa*, & le lendemain 22 je fis mettre au malade un suspensoir garni de compresses dans le fond, afin de soutenir le testicule gauche, qui étoit considérablement & précipitamment descendu, & d'en faciliter le rehaussement par le rétablissement du ressort du muscle crémaster.

Je trouvai, le 23, les urines absolument sans glaires ; mais elles avoient encore entraîné une certaine quantité de ce sable écailleux : la douleur à l'endroit de l'anneau étoit totalement dissipée, & le testicule se retrouvoit dans l'état naturel.

Il reparut quelques glaires dans les urines le 24 ; mais ce fut pour la derniere fois : on n'y vit plus ensuite que de ce sable dont j'ai

j'ai parlé. Le malade ne prit plus qu'un bol, de même que le 25 ; & sa tisane ne fut faite, par la suite, qu'avec les racines de fraisier, les feuilles de pariétaire & de scabieuse.

L'usage des diurétiques, sur-tout de ceux qui sont mucilagineux, continué depuis quinze jours ; le relâchement, qui suit naturellement les états de tension & d'engorgement, lequel est toujours en raison du degré où ils ont été portés, donnerent lieu à une incontinence d'urine bien différente de la premiere par sa cause. Le malade m'en apprit la nouvelle le 26 ; elle n'avoit lieu, dit il, que lorsqu'il étoit debout, ou assis hors du lit ; & les urines, dans ces situations, distilloient goutte à goutte, sans que le malade s'en apperçût : la seule humidité de sa chemise l'en avertissoit. J'y remédiai, en lui faisant quitter l'usage de tout diurétique, & en leur substituant la tisane de grande consoude, & les deux bols suivans :

℞. *Rhei pulv. mastich*,
Croci Martis astring āā gr. x.
Cathecu, boli Armenæ, āā gr. xij.
Balsam. Peruv. gut. ij.
Syrup. Cydon. q. s.
Misce ; fiant boli duo, in die vorandi.

Ces remedes rétablirent parfaitement les

choſes, en trois jours; &, le 29, il ne prit plus qu'un de ces bols. Le 30, je le reſtreignis à ſa ſeule tiſane. Enfin, le 3 Avril, il ſortit de l'hôpital, parfaitement guéri.

REFLEXIONS.

La cauſe & les ſymptômes de cette maladie m'ont paru en caractériſer aſſez bien la nature; & la fievre, qui en a accompagné les premiers inſtans, a prouvé, par ſa marche & ſa durée, qu'elle ne démentoit en rien le type propre des fievres catarrales-bénignes.

On a journellement, & en toute ſaiſon, des exemples de fluxions catarrales de toute eſpece, même d'épidémiques, qui dépendent pour lors d'une certaine conſtitution de l'air, dont les molécules étrangeres gagnent la maſſe des humeurs par intromiſſion.

Il eſt ſurprenant que, parmi ces différentes fluxions catarrales, on rencontre ſi peu celles des voies urinaires, ſur-tout en hiver, & pendant les autres tems propres à arrêter la tranſpiration.

L'humeur de la tranſpiration arrêtée ou diminuée a coutume, comme on le ſait, de ſe détourner par la voie des urines; elle devroit donc, lorſqu'il s'y trouve réuni, en même tems, une fluxion catarrale ſporadique ou épidémique, porter ſur les reins,

les ureteres & la veſſie, une partie du levain morbifique : cet événement, malgré cela, n'a que rarement lieu ; ce qui fait croire que l'obſtacle au tranſport du principe fluxionnaire vient d'abord de ſa qualité acrimonieuſe coagulante, qui le fait s'embarraſſer lui-même, & s'accrocher dans la lymphe des parties par où il pénetre dans le corps; enſuite que c'eſt moins par les urines, même augmentées, qu'arrive & ſe fixe ſur la veſſie le levain catarral, que par le moyen du tiſſu cellulaire, qui en ſemble être la vraie route de communication, quoiqu'elle ſoit longue, coudée, ondulée & tortueuſe.

Voilà quelle peut-être, ſuivant mon idée, la cauſe de la rareté des fluxions catarrales cyſtiques.

OBSERVATIONS

Sur le Pouls, à M. DE LA MAZIERE, Médecin à Poitiers ; par M. ROBIN, *Docteur en médecine en l'Univerſité de Montpellier, à Touſſi.*

Rappellez vous, mon cher Confrere, de quel ridicule je tâchois de couvrir ceux de nos Etudians en médecine qui cherchoient à s'inſtruire ſur les criſes qu'annoncent les

différentes nuances du pouls, soit en santé, soit en maladie. Autant j'étois éloigné de la doctrine de l'Auteur des *Recherches sur le Pouls*, autant ma propre expérience me rend son partisan. C'est pour lui faire une espece d'amende honorable que je choisis la voie du Journal pour vous faire part de mes observations à ce sujet. Vous devez y ajouter d'autant plus de foi, qu'elles ne sont rien moins que le produit de la prévention.

Le 30 Septembre 1766, je commençai à voir une enfant d'environ six ans, malade d'un coup de soleil. Je n'observai, les trois premiers jours que je la vis, qui étoient aussi le premier période de sa maladie, qu'un pouls d'irritation, qui se soutint constamment tel jusqu'au 3 Octobre. Ce jour-là je remarquai beaucoup moins de spasme dans l'artere; aussi le mal de tête, dont elle avoit été vivement tourmentée, étoit-il un peu plus supportable; mais *les pulsations s'échappoient, pour ainsi dire, sous le doigt, insensiblement, jusqu'à disparoître presqu'entiérement par degrés, & elles revenoient ensuite aussi par degrés, jusqu'a l'entier développement de l'artere*; il y avoit toujours néanmoins un caractere d'irritation. Le pouls se soutint ainsi, depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, sans que la crise annoncée parût. J'osai pourtant dire que je

croyois que l'enfant urineroit abondamment. En effet, à ſept heures du ſoir, le pouls étant tel qu'il vient d'être dit, les urines coulerent très-copieuſement.

Enſuite de cette excrétion, le pouls reprit ſon même degré d'irritation, l'artere ne ſe faiſant ſentir qu'au doigt index.

Le lendemain, le pouls parut reprendre la marche du pouls des urines; il s'y décida entiérement dans la journée; il reſta tel dans la nuit; &, dans cette nuit, la petite malade rendit beaucoup d'urines.

Il y eut, pendant quatre jours conſécutifs, un paſſage continuel du pouls d'irritation au pouls des urines. Mais vous obſerverez que le ventre étoit toujours ſerré, depuis le commencement de ſa maladie.

Le 8, à l'irritation du pouls ſe joignit *un rebondiſſement marqué : le pouls même pouſſoit le doigt avec une force & une vivacité ſingulieres, & les rebondiſſemens étoient très-fréquens.* Le nez de l'enfant ſaigna, & elle mouilla deux mouchoirs de ſon ſang. Ce pouls *nazal*, après cette excrétion, diſparut, & ne revint plus dans tout le courant de la maladie. Il reprit encore ſon premier & plus conſtant caractere d'irritation juſqu'au 14 du mois.

On avoit mis, pendant tout ce tems, en uſage les véſicatoires & les lavemens, tantôt purgatifs, tantôt à l'eau ſimple. Ces lave-

mens n'opéroient aucune évacuation, & même la plupart n'étoient pas rendus ; & toujours le pouls reſtoit *dur & ſerré.* La fievre même étoit ſi violente, que, dans une minute, montre en main, je comptai cent ſoixante-douze battemens d'arteres ; & les carotides battoient d'une telle force, que la tête avoit un mouvement exactement correſpondant à la dilatation de l'artere.

Enfin, le 15, le pouls prit le caractere inteſtinal, tel véritablement que le décrit l'Auteur des *Recherches :* il demeura dans cet état pendant plus de ſix heures, toujours néanmoins compliqué avec le pouls d'irritation. *Les irrégularités du pouls, ſes intermittences ſe ſuivoient de près à près.* Quelqu'indication qu'il y eût pour placer un purgatif, l'irritation du pouls, qui ſubſiſtoit, m'en empêcha : d'ailleurs je voulus eſſayer ſi l'excrétion, que paroiſſoit promettre le pouls, arriveroit naturellement : j'eus même la témérité de la prédire à madame de la Ferté de Mehien, qui étoit préſente, & qui avoit la bonté de s'intéreſſer au ſort de notre petite malade. Je ne fus point trompé dans mon attente : le dévoiement bilieux arriva, & dura un jour & demi, le pouls étant toujours inteſtinal.

Depuis le 17 juſqu'au 24, le pouls perdit preſque totalement ſon caractere d'irritation, & eut alternativement celui des urines.

& celui des ſelles, & en même tems le mal de tête ne ſe faiſoit point ou preſque point ſentir ; auſſi l'enfant urina-t-elle beaucoup, & les urines étoient très-troubles, & dépoſoient une matiere purulente, qui rempliſſoit plus de la moitié du verre ; & les ſelles furent bilieuſes. Le 26 le pouls eſt redevenu naturel, & les trois doigts du milieu, poſés ſur la longueur de l'artere, étoient frappés également.

II. Obs. Le 12 Octobre M. Rives, Chirurgien de cette ville, m'appella pour une fievre qui le retenoit au lit. Après avoir rempli mon miniſtere à ſon égard, madame Rives, ſa femme, ſe plaignit à moi de différentes incommodités. Je lui tâtai le pouls, je le trouvai *aſſez développé*, *plein*, *fort*, *réſiſtant à la preſſion des doigts ; il y avoit de l'inégalité dans la force des pulſations.* Je lui dis que, ſi elle n'avoit pas ſes regles, elles ne tarderoient pas probablement à paroître. Elle me répondit qu'il étoit vrai qu'elle en avoit les avant-coureurs. Vous remarquerez que c'étoit au bras gauche que je trouvai ce caractere de pouls de la matrice. Je tâtai le bras droit, j'y trouvai le même caractere ; mais je crus appercevoir quelques nuances d'irritation : je lui demandai ſi elle n'éprouvoit pas quelque douleur au côté droit. Elle me dit : mais à quoi devinez-vous donc mon mal ? Cela eſt vrai : j'ai

depuis quelques jours, des douleurs assez vives au dessous du sein droit.

III. OBS. Enfin, le 23 de ce mois, en revenant de Saint Amand, je passai aux Chartiers, paroisse de Mézilles; j'y vis Laurent Prau, Laboureur, qui relevoit d'une fievre bilieuse : je remarquai *une grande inégalité dans la distance & dans la force des pulsations : le pouls même devenoit de tems en tems intermittent d'une façon très-marquée.* Vous observerez que cet homme n'a pas plus de quarante ans. Je lui demandai s'il n'avoit pas le dévoiement. Il me dit que non; mais que, depuis la nuit précédente, le ventre lui *grouilloit* beaucoup.

Ces observations, mon bon ami, me décident plus que jamais pour la doctrine que M. de Bordeu a cherché à établir. Je la crois d'autant plus sûre, qu'elle est appuyée sur un grand nombre d'observations dont son ouvrage est plein. Je pense qu'on ne peut trop s'inculquer dans la mémoire les signes qui caractérisent tous les pouls dont il parle, & que plus les Médecins en feront une application suivie & réfléchie dans leur pratique, moins ils seront exposés aux bévues que l'obscurité de la physique du corps humain peut occasionner. Mais il faut se défaire des préjugés, & la chose n'est pas facile; pour moi j'y renonce en entier. Une

chose seulement m'inquiete ; c'est de savoir si, quand le pouls annonce constamment une crise par un organe quelconque, il faut appliquer des remedes relatifs aux excrétions qui se font par cet organe. L'Auteur des *Recherches* s'exprime toujours sur cela en maniere de doute ; maniere sage, & qui coupe court à toute critique : l'Auteur des *nouvelles Observations sur le Pouls intermittent* paroît vouloir laisser toute la besogne à la nature. » Il est certain, dit-il, » suivant la doctrine du pouls, que le pouls » intestinal annonce une crise qui se prépare » ou bien qui se fait actuellement dans les » entrailles. Où est la nécessité d'accélérer » cette crise, lorsque la nature la fait comme » il convient ? C'est comme si, lorsque les » regles sont en train de couler dans une » femme, on vouloit donner quelques re- » medes qui entretinssent ou qui augmen- » tassent cette évacuation, &c. *Nouv. Obs.*, » *page* 211. « Je voudrois que quelques habiles Praticiens, consommés dans ce genre d'observations & dans leur suite, M. de Bordeu lui-même, me décidassent. Pour moi, si j'ose dire mon sentiment, je pense volontiers comme M. Cox, Médecin Anglois ; je suis l'indication que présente le pouls ; j'administre des remedes en conséquence, quand je n'y vois point de contre-indication, & que le pouls persiste constamment à annoncer

telle crise : je puis vous assurer m'en être bien trouvé jusqu'à ce jour. Je me réserve par la suite à vous faire part, avec cette candeur que vous me connoissez, des bons comme des mauvais succès qui auront résulté dans ma pratique de la doctrine sur le pouls, mise en usage.

Je suis, &c.

LETTRE

A M. PETIT, Docteur-Régent de la Faculté de médecine de Paris, sur l'Inoculation; par M. GERY, Professeur public & ordinaire de la langue françoise à Jever en Oost-Frise.

Le 14 Octobre 1766.

MONSIEUR,

Les Mémoires que vous avez publiés sur l'inoculation m'étant tombés entre les mains, je n'ai pu m'empêcher de vous écrire la présente, qui sûrement ne vous déplaira pas, puisque ce n'est qu'une preuve de plus, & même une preuve des plus completes que vous puissiez apporter contre les anti-inoculateurs.

Je ne suis pas Médecin; mais j'aime la

médecine, d'autant plus qu'elle a des rapports particuliers avec la phyſique ; & je puis vous aſſurer que je ne ſuis porté par aucun autre motif à vous écrire cette lettre, que par l'amour que j'ai toujours eu & que j'aurai toujours pour mes compatriotes.

Comme la petite-vérole s'eſt manifeſtée ſur la fin de l'hiver dernier dans la campagne, aux environs de cette ville, avec des accidens funeſtes à la plupart de ceux qui ont eu le malheur d'en être attaqués, M. Moëring, très-habile Médecin, prit la réſolution de l'inoculer ; il commença par ſes propres enfans, le ſuccès répondit à l'attente qu'en avoit toute perſonne raiſonnable ; pluſieurs perſonnes éclairées, je veux dire de celles qui ſavent vaincre les préjugés, ſuivirent ſon exemple : le ſuccès a prouvé l'utilité de l'inoculation ; moi-même je puis vous atteſter que je n'ai point craint d'haſarder un fils unique de (*a*) dix-huit mois. Enfin, pour abréger, de cent trois

(*a*) Mon fils, âgé de dix-huit mois, avoit toutes ſes dents, & M. Moëring a eu attention de n'en point inoculer de plus jeunes ; il n'a pas voulu inoculer pendant les grandes chaleurs, & ne le fait point préſentement, à cauſe d'une maladie nommée *herbſt krankheit*, maladie d'automne, très-fréquente en ces contrées : il attend le printems prochain.

enfans inoculés, je puis vous assurer qu'il n'y en a pas eu un seul qui ait été dangereusement malade.

Vous pouvez bien penser, Monsieur, que lorsque M. Moëring a commencé l'inoculation, tout le monde, ou du moins la plupart, ont crié contre lui, & qu'il n'y en a eu que fort peu qui se soient rangés de son avis. Mais la scene a changé : la petite-vérole naturelle, car il faut mettre les points sur les *i*, a été apportée en cette ville par des gens de la campagne, & y a fait un tel ravage que presque chaque maison est en deuil ; & l'on compte jusqu'à deux cents huit morts de cette maladie ; ceux qui en sont revenus, en très-petit nombre, sont très-marqués ; les inoculés, au contraire, très-peu ou point du tout : il y a eu trois ou quatre enfans où l'inoculation n'a eu aucun effet, quoiqu'elle ait été faite à deux reprises, & même jusqu'à trois dans un sujet. Mais on a remarqué que les mêmes enfans se sont trouvés plusieurs fois auprès de leurs petits camarades attaqués de la petite-vérole naturelle, & même dangereusement, sans ressentir les moindres incommodités de cette cruelle maladie. De plus, je connois deux Candidats ; l'un en Droit, âgé de vingt-sept ans, & l'autre en Théologie, de vingt-neuf, qui se sont fait inoculer : l'un a eu la petite-

vérole, mais très bénigne; l'autre ne l'a point eue du tout.

Vous croyez facilement, Monsieur, que ceux qui, au commencement, ont déclamé contre l'inoculation, ont été très-fâchés de ne s'en être pas servis, lorsqu'ils ont vu leurs enfans enlevés par cette maladie, tandis que les autres jouissoient de la santé la plus parfaite.

Voici à-peu-près la méthode dont M. Moëring s'est servi.

Il a préparé les sujets, en les purgeant peu-à-peu, c'est-à-dire, tous les huit jours: il a fait prendre aux enfans de la poudre aux vers délayée dans du syrop; à d'autres il a ordonné de l'absynthe digérée dans du vin, à jeun, & cela, pendant un mois ou six semaines; ensuite il leur a fait appliquer les vésicatoires, &, douze heures après, un plumasseau imbibé de matiere variolique; il leve ce plumasseau au bout de vingt-quatre heures; & l'on met sur la plaie un onguent qui l'empêche de se fermer: si elle se ferme, on l'ouvre par la poudre des mouches cantharides. La fievre survient le cinquieme jour; trois jours après paroît la petite-vérole; lorsque la fievre est un peu violente, il se sert des remedes rafraîchissans, mais avec précaution: il ne veut point que l'on échauffe les chambres où sont les malades; & s'il fait chaud, il veut que l'on se serve des

plus fraîches, & même que l'on laiſſe les portes ouvertes, ſans cependant que le malade ſoit expoſé aux vents coulis. Les plaies coulent, huit ou douze jours après l'entiere guériſon du ſujet; elles ſe cicatriſent d'elles-mêmes.

M. Bouttelmann, Médecins à Varel, on prononce *Farel*, a inoculé avec le même ſuccès. Il lui eſt mort un ſujet de cent vingt-quatre; & j'ai oui dire que ce n'eſt point de l'inoculation, mais de l'herbſt krankheit, *la maladie d'automne*, qui s'eſt fourrée où elle n'avoit que faire.

Enfin, Monſieur, je le répete: je n'ai point l'honneur de vous connoître ni de vous être connu; mais je trouve l'inoculation ſi utile & ſi néceſſaire, que je vois à regret que mes compatriotes négligent un remede ſi ſalutaire. Si l'on ne m'en croit point ſur ma parole, je me fais fort de faire atteſter la préſente par MM. Moëring & Bouttellmann, & de plus, par la Régence & par tous les Membres de la Juſtice de cette ville.

Je voudrois être en état de vous prouver la ſincere eſtime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monſieur, &c.

OBSERVATION

Qui démontre la poſſibilité des Fractures incompletes des os cylindriques ; par M. RENAULT, Chirurgien-Major du Régiment de Dauphiné.

D'un fait ſeul, quelqu'évident qu'il paroiſſe, on ne peut tirer une conſéquence générale, pour en faire un point de doctrine dans une ſcience qui a autant beſoin d'être ſoutenue de preuves par des obſervations répétées, que la chirurgie. L'on y trouve d'ailleurs quelquefois de l'extraordinaire, parce que l'on eſt peu accoutumé à voir, &, par cette raiſon, à bien voir. Quelque perſuadé que je ſois de cette vérité, je crois ne pouvoir me diſpenſer de dire mon ſentiment ſur l'accident dont je fais l'expoſé. Il a même fallu que j'aie eu occaſion de voir auſſi ſouvent celui dont je vais parler, pour faire connoître ce que l'on peut penſer d'un événement qui ſemble offrir quelque choſe de rare. Il tomba de cheval, vers le commencement du mois de Mai 1761. Ce fut le bras droit qui, dans la chute, porta tout le poids du corps : il y reſſentit de la douleur juſqu'au 24 du mois ſuivant, qu'il ſe fractura l'*humerus*, au deſſus de l'inſertion du muſcle

deltoïde, par un mouvement fort léger; cette fracture a été guérie dans le tems, & avec les ſecours ordinaires, c'eſt-à-dire qu'elle a été traitée comme ſimple, *tantùm cùm faſciis & quiete.*

Il n'eſt pas ſurprenant qu'une fracture ſimple guériſſe par de ſemblables moyens. Mais le mouvement qui fut immédiatement ſuivi de la fracture, n'étoit pas ſuffiſant pour que l'on puiſſe dire qu'il en fût ſeul la cauſe; ainſi le premier examen de la maladie, & la connoiſſance du mouvement qui ſembloit l'avoir produite, ne devoient point me la faire regarder comme ſimple; car, lorſqu'un os ſe fracture auſſi facilement, on doit croire qu'un vice intérieur a altéré ſa ſubſtance, & l'a rendue aſſez fragile pour céder au moindre effort. Ayant cependant reconnu que celui qui fait le ſujet de cette obſervation n'avoit précédemment eu aucune maladie qui pût prouver l'exiſtence d'un vice particulier dans les humeurs, capable de produire cet effet, je fus obligé de chercher la cauſe ailleurs, pour porter mon jugement avec connoiſſance, & déterminer le traitement qui y convenoit. Je crus la trouver dans la chute faite environ ſix ſemaines avant: en voici la raiſon. Il me dit qu'à-peu-près deux heures avant cet accident, étant à ſouper, voulant couper une piece de viande, il fut obligé de prier un de ceux

qui étoient à table avec lui de le faire, parce qu'il craignoit de se casser le bras, & que, depuis l'instant de sa chute jusqu'à celui de la fracture, il avoit trouvé une diminution de force dans son bras, qui avoit toujours été en augmentant. Ces circonstances me parurent suffisantes pour conclure que cette fracture étoit commencée par la chute : quoiqu'il soit difficile de concevoir qu'un os rond & long puisse se fracturer en partie, on pourra m'objecter que, dès cet instant, elle étoit complete ; mais que l'os étoit retenu en situation par les inégalités qui se trouvoient, à chaque extrêmité de sa division, engagées les unes dans les autres, & que les muscles, qui sont très-forts & multipliés en cette partie, y contribuoient aussi. Si l'on fait attention que, dans ce tems-là, il fit un voyage de plus de trois semaines, on concevra facilement que l'effort que l'on fait en montant à cheval surpasse de beaucoup celui qui précéda la fracture, qui n'étoit qu'un mouvement déterminé par la volonté de jetter quelque chose d'assez léger à quatre pas de lui. Je ne peux conséquement comprendre comment il eût pu se faire que cette fracture eût resté en cet état pendant environ six semaines, si, dès l'instant de la chute, elle avoit été complete. Je sais que personne ne convient

de la poſſibilité de la fracture incomplete des os cylindriques : c'eſt cependant le ſentiment auquel je m'arrête, n'en pouvant imaginer d'autres. En examinant le bras, je ne pus diſtinguer de quelle eſpece étoit la fracture. Les extrêmités de l'os, à l'endroit de ſa diviſion, me parurent arrondies : j'y ſentis auſſi de la molleſſe ; raiſon de plus pour la croire anciennement commencée ; conjecturant que ce qui en paroiſſoit mol, & ce qui m'empêchoit de ſentir la crépitation, n'étoit autre choſe que le ſuc oſſeux, épanché, qui avoit rendu les bouts de l'os diviſé, obtus, de tranchans qu'ils ſont pour l'ordinaire.

La difficulté de maintenir cette partie en ſituation, qui n'y put reſter, le bras étant en écharpe, & qui exigea le plus parfait repos, puiſque je fus obligé de la traiter comme fracture de la jambe, me fit d'abord croire qu'elle étoit oblique ; mais je fus auſſi-tôt dans le cas de penſer autrement, par la réflexion que je fis que, dans cette eſpece de fracture, le poids de l'avant-bras ſuffiſoit aſſez ordinairement pour réſiſter à la force contractive des muſcles. J'attribuai donc cette difficulté au peu de ſurface que préſentoit cet os à l'endroit de ſa diviſion, & à l'épanchement du ſuc oſſeux. Je fus confirmé dans cette opinion par une éminence

conſidérable à l'endroit du cal, le bras ayant conſervé ſa longueur & ſa rectitude naturelle, après ſa guériſon parfaite.

Il reſte encore une autre objection : Pourquoi le ſuc oſſeux, dans ſix ſemaines, n'a-t-il pas acquis la conſiſtance, la dureté & la ſolidité ſuffiſantes pour ſouder l'os? On n'en ſera pas ſurpris, lorſqu'on ſaura que, quoiqu'il ſoit raiſonnable de croire que le mouvement continuel ſoit capable de s'y oppoſer, il n'eſt pas certain qu'il y ait eu un épanchement de ſuc nourricier, dès l'inſtant de la chute, puiſqu'elle fut ſuivie de près de pluſieurs accès de fievre intermittente, qui exigerent, pendant environ trois ſemaines, les remedes indiqués en pareil cas. Il y eut amaigriſſement, conſéquemment point de réparation. On ſait que c'eſt ce qui arrive aux femmes enceintes : le ſuc nourricier employé à la perfection du fœtus ne peut l'être à la formation du cal.

Puis-je conclure, d'après tout ce qui précede, que la fracture incomplete des os cylindriques eſt poſſible? &, en conſéquence, établir les ſignes qui pourront la faire ſoupçonner, pour, en ce cas, ſe déterminer à prendre les précautions capables d'empêcher qu'elle ne devienne complete, en procurant, par le repos, la formation du cal? Lorſqu'après une chute, &c. on s'ap-

percevra qu'il y aura une douleur continuelle, & que le bleſſé ſe plaindra qu'il n'a pas la même force dans cette partie, reconnoiſſant, au contraire, qu'elle diminue de jour en jour, je crois qu'il ſera prudent de traiter ce membre comme ſi l'os en étoit fracturé, & que, quoique cet accident ſoit très-rare, il eſt bon d'en faire un point de doctrine en chirurgie.

OBSERVATION

Sur un Sarcome; par M. TELMONT DE SAINT JOSEPH, Etudiant en médecine & en chirurgie.

Dans l'art que nous exerçons, & qui par la ſageſſe de ſes principes, la certitude de ſes opérations, paroît le moins donner lieu aux équivoques: il ſe trouve cependant des occaſions où il eſt très difficile de reconnoître parfaitement la nature d'une maladie qui préſente quelquefois des ſignes univoques à une maladie d'une autre eſpece: tel eſt le cas où je me ſuis trouvé en traitant la maladie dont j'ai l'honneur de vous faire une deſcription des plus fidelles.

Le 19 Avril 1765 je fus prié d'aller voir le nommé *Guillaume Rouſteing*, du lieu d

Léſanne en Piémont, frontiere de France, à une lieue & demie près de Briançon, en Dauphiné ; ſon tempérament étoit ſanguin, mélancolique.

Cet homme me montra, au pli de l'aîne gauche, une tumeur du volume environ d'un enfant de huit mois, laquelle occupoit toute la partie inférieure de l'*abdomen*, & deſcendoit en forme de poire renverſée, dont la baſe étoit ſupérieure, & la pointe ou le col inférieure ; cette tumeur étoit molle en certains endroits, dure en d'autres, rouge vers ſa pointe, mollaſſe vers ſa baſe, cauſant au malade des coliques par intervalle, avec des vomiſſemens. Les ſignes m'engageoient aſſez à croire que c'étoit une hernie ; ce qui me paroiſſoit confirmé par la cauſe primitive, qu'il me dit y avoir donné lieu depuis huit ans. Il avoit fait pour lors un effort conſidérable, à la ſuite duquel il reſſentit, dans l'inſtant, une douleur très-vive au pli de l'aîne. Etant arrivé chez lui, il obſerva une tumeur de la groſſeur d'une noiſette; ce qu'ayant négligé & ayant continué ſa façon de vivre, cette tumeur étoit allée en croiſſant de plus en plus Je fis obſerver au malade l'état dangereux de ſa ſituation, & je lui dis que je ne voyois d'autre reſſource que dans celle de l'opération. Il me répondit qu'il ne pouvoit pas s'y réſoudre, & qu'il

préféroit la mort. Je lui preſcrivis néanmoins un régime convenable à ſon état, & je me retirai.

Au mois de Mai il eut une maladie des plus dangereuſes; dans le mois de Juillet il fut attaqué d'une pleuréſie, & enfin, le 19 Septembre 1765, étant alité, depuis huit jours, à cauſe de ſa tumeur, qui lui avoit occaſionné les douleurs les plus aiguës, il me fit prier de venir le revoir chez lui.

Je trouvai cette partie de la même groſſeur que la premiere fois; mais il y avoit dans ſa pointe un ſinus très-conſidérable, produit par la gangrene, qui fourniſſoit une ſanie très-puante, & qui avoit acquis, par ſa corruption, l'odeur des matieres fécales: je ne doutai plus d'un inſtant que ce ne fût une hernie; dans cette certitude, ayant diſpoſé l'eſprit du malade, & préparé mon appareil, je me mis en devoir d'opérer. Quoique l'opération ne me parût pas ſans danger, cependant, après avoir fait aux parens le pronoſtic tel qu'il devoit être, je crus devoir ſuivre la regle qui permet d'appliquer un remede incertain, plutôt que de livrer le malade à une mort certaine.

Je commençai à dilater le ſinus avec le biſtouri, à la faveur d'une ſonde cannelée; n'ayant trouvé que des parties graiſſeuſes,

flasques, muqueuses & sphacélées, je ne pouvois distinguer qu'une masse informe ; j'emportai avec les ciseaux tout ce qui étoit gangréné & approchant de la partie saine ; le malade souffroit violemment ; il eut quelques mouvemens convulsifs : je pansai la plaie suivant l'exigence du cas, & renvoyai le reste de l'opération au lendemain.

Le jour d'après je continuai mon incision vers la partie supérieure avec beaucoup de ménagement, craignant toujours de toucher à l'intestin : cependant je trouvois plusieurs foyers remplis de matiere ; enfin je parvins peu-à-peu à couper avec mon bistouri les deux tiers de cette masse, que je fis peser, & qui étoit du poids de six livres. La foiblesse du malade m'obligea à discontinuer pour la seconde fois ; je pansai la plaie avec les spiritueux & les pourrissans ; je plaçai plusieurs trochisques de *minium* sur la surface, pour former une escarre, qui tomba au bout de deux jours. Le quatrieme jour il y survint une inflammation très-considérable qui ne put être calmée, ni par les émolliens appliqués extérieurement, ni par les embrocations sur le bas-ventre, qui ne furent pas épargnées. Une fievre considérable se joignit à un grand mal de tête, des coliques réitérées : le ventre devint dur & sensible ; il n'avoit aucun repos. Le sixieme

jour, en levant l'appareil, je trouvai quelques phlictènes aux environs: il s'élevoit du fond de la plaie une odeur cadavéreuſe ; il eut des ſueurs froides, des ſyncopes, des convulſions: tout cela prouvant que la gangrène s'étoit communiquée aux inteſtins & aux muſcles, en m'enlevant tout eſpoir de guériſon, ne me permit que de recourir aux calmans, devenus inutiles par le progrès de la maladie. Le malade mourut le 25 Septembre 1765.

Je fis tout de ſuite l'ouverture de ſon corps; je trouvai les anneaux, l'arcade & le trou ovalaire fermés ; ils n'avoient permis l'iſſue d'aucune partie: la baſe de cette maſſe étoit charnue, adhérente ſur toute ſa ſurface aux muſcles de l'*abdomen*, & tout l'intérieur gangréné.

OBSERVATION

Sur une Plaie conſidérable à un des doigts de la main droite ; par M. LEAUTAUD, Chirurgien-jure de la ville d'Arles, Prévôt de ſa Compagnie, ancien Chirurgien-Major de l'Hôpital-général du Saint-Eſprit de la même ville, &c.

Le nommé *Jean-Rambert Marduïer*, natif de cette ville d'Arles, d'un tempéra-

ment

ment ſec, vif, nerveux & robuſte, âgé d'environ quarante ans, employé pour avoir ſoin du pont qui eſt ſur le Rhône, ſe laiſſa prendre le doigt du milieu de la main droite entre deux bateaux ; & la compreſſion fut ſi forte, que la peau & la graiſſe furent coupées circulairement près l'articulation de la premiere phalange, & le bout du doigt tellement ſéparé, que la peau, la graiſſe & l'ongle ſe ſéparerent de la phalange, & ſe renverſerent comme une eſpece de capuchon. Cet infortuné vint me trouver au logis dans cet état, & dit à un de mes Eleves en chirurgie de lui couper le bout du doigt. Heureuſement, je deſcendis de mon cabinet ; je lui tirai de la main les ciſeaux dont il s'étoit déjà muni, pour lui faire cette opération. Bien éloigné d'avoir une ſemblable penſée, comme la pratique commune ſembloit l'ordonner, je commençai de prendre l'extrêmité du doigt qui avoit la figure d'un dé, ou d'un doigt de gant ; j'ajuſtai les parties diviſées le mieux qui me fut poſſible : je fis une petite compreſſe en croix de Malthe, trempée dans l'eau-de-vie ; & quelques tours d'une petite bandelette furent tout mon appareil. J'eus la ſatisfaction de voir que le bout du doigt fut non-ſeulement réuni le douzieme jour, mais même parfaitement cicatriſé.

De la préſente obſervation, je conclus

qu'on ne doit jamais amputer une partie, qûe dans une extrême néceſſité, & qu'on ne ſoit bien sûr qu'il n'y ait rien à eſpérer de la guériſon de la partie malade ; qu'on doit toujours tenter à procurer la réunion & le recollement des petites.

RÉFLEXIONS

Sur une article du Dictionnaire de Chirurgie, *avec une Méthode de réduire les Luxations de la Cuiſſe ; par M.* DUPOUI, *Maître en chirurgie de Paris.*

Rien ne prouve mieux la difficulté de faire un bon Dictionnaire de Chirurgie, que celui qui vient de paroître. On a de la peine à démêler ſi c'eſt à des perſonnes de l'art que nous devons cette production ; car, outre quantité de fautes & d'omiſſions dont cet ouvrage fourmille, on y trouve une théorie & une pratique ſurannées qui ne ſentent plus la bonne chirurgie. D'ailleurs les éloges outrés que ces Auteurs prodiguent, ſouvent ſans raiſon, à des objets de peu de mérite, font ſuſpecter un défaut de connoiſſance, ou leur partialité.

Ils auroient dû, ſans doute, pour rendre cet ouvrage plus utiles, faire choix de

quelqu'un qui eût été un peu plus initié dans la ſcience de la chirurgie, & qui eût mieux poſſédé l'enſemble des connoiſſances qu'elle exige. L'Académie de chirurgie eſt, ſans contredit, le centre de ces connoiſſances. C'eſt-là que les différens faits ſont diſcutés, toujours épuiſés autant qu'il eſt poſſible, & réduits à leur juſte valeur. Nous allons voir que ce n'eſt pas ſans ſujet que je reproche à ces Auteurs de n'être pas ſuffiſamment inſtruits des choſes dont ils parlent. J'en citerai un ſeul exemple, parce qu'il me concerne.

J'ai lu à l'Académie de chirurgie un Mémoire ſur les moyens de réduire les fractures & les luxations. J'ai proſcrit de leur traitement toutes ſortes de machines, & tous les moyens violens dont on étoit dans l'uſage de ſe ſervir juſqu'alors, ſoit pour faire leur réduction, ſoit pour maintenir, pendant le cours du traitement, les parties dans l'état où on les avoit miſes; ſi ces Auteurs avoient voulu, ils auroient rendu tout cet enſemble, & je me ſerois fait un vrai plaiſir de les en inſtruire.

J'ai donné un plan général pour le traitement des fractures & des luxations; mais j'ai propoſé une méthode particuliere pour réduire la luxation de la cuiſſe: nos Auteurs n'ont parlé de cette méthode que vaguement, dans trois endroits différens; ils n'en

diſent rien à l'endroit de la luxation de la cuiſſe : ce n'eſt qu'à celle du bras qu'ils en parlent plus particuliérement, en diſant que, ſi les différentes manœuvres qu'on a employées pour la réduction, n'ont pas réuſſi, il faut mettre en uſage la méthode de MM. Fabre & Dupouï, tandis que je n'ai point donné de méthode particuliere pour cette luxation.

Je ne ſais pourquoi, dans cette circonſtance-ci, on donne le pas à M. Fabre : il n'a aucune part à mon Mémoire ni à ma Méthode : je n'ai copié perſonne ; l'un & l'autre m'appartiennent ſans partage. M. Fabre n'en a raiſonné que d'après moi ; &, s'il m'eſt permis de le dire, ce n'a été que pour les approuver. Il eſt vraiſemblable que l'erreur des Auteurs ne vient que de ce qu'on les a mal inſtruits, & auſſi de ce que cette Méthode n'a pas encore été rendue publique ; ce qui fait que le plus ſouvent on l'oublie dans les circonſtances où on eût pu la mettre en uſage : j'en trouve des preuves tous les jours dans pluſieurs de mes confreres, quoiqu'ils aient entendu la lecture de mon Mémoire ; je vais ſimplement la remettre ſous les yeux, en attendant l'uſage que l'Académie jugera à propos d'en faire par la ſuite.

On n'ignore pas la difficulté qu'on a toujours trouvé à réduire la luxation de la

cuiſſe, ainſi que la quantité de forces qu'on y appliquoit pour y parvenir, le plus ſouvent ſans ſuccès. Je puis dire que je l'ai ſimplifiée au point que j'ai rendu cette réduction plus prompte & plus facile que celle de la luxation du bras : voici cette méthode.

Je n'emploie point de lacs ; je ne fais pas non plus de contre-extenſion : je me ſuis contenté, juſqu'à préſent, de la ſeule réſiſtance du corps. Je place le malade horizontalement ſur ſon dos ; j'étends également la partie malade, & je la poſe contre la ſaine ; je fais preſſer fortement ſur le genou, par la main d'un aide, afin de tenir cette partie dans l'extenſion la plus exacte, dans laquelle les muſcles ſe trouvent poſés auſſi parallelement qu'il eſt poſſible. J'embraſſe d'une main le cou du pied, & de l'autre main le talon ; ſans lever la partie en aucune façon, je la tire très-médiocrement ; &, dans l'inſtant, les muſcles obéiſſent, s'étendent & remettent ſeuls la tête dans ſa cavité.

C'eſt par cette pratique toute ſimple que j'ai réduit quatre de ces luxations, en préſence de mes confreres ; ce qui s'eſt exécuté toujours dans l'une de ces réductions, avec une promptitude dont j'ai été ſurpris moi-même. Comme le ſujet étoit fort mince, & que la luxation étoit faite depuis huit jours, je pris quelques précautions qui me paru-

rent enſuite inutiles, par la facilité avec laquelle elle ſe fit.

LETTRE

De M. POUTEAU fils, Maître en chirurgie à Lyon.

MONSIEUR,

Dans un petit ouvrage qui a pour titre, *de la Taille au niveau, Mémoire ſur la Lithotomie par l'appareil latéral, circonſtances & dépendances, avec addition de quelques nouveaux inſtrumens*, j'ai inſéré une Lettre de M. Pamard, fils, d'Avignon, dans laquelle il parle du lithotome caché à charge & à décharge, relativement ſur-tout aux incontinences d'urine, qui reſtent quelquefois après l'opération de la taille. Dans cette lettre étoient contenues quelques obſervations ſur la taille des femmes, que j'ai pris la liberté de ſupprimer, par la raiſon ſeule, comme j'ai eu ſoin de le dire, qu'il n'étoit nullement queſtion, dans mon ouvrage, de l'opération de la taille ſur les perſonnes du ſexe. M. Pamard n'a point adopté cette raiſon; car, dans une lettre, auſſi flatteuſe que polie, qu'il vient de m'é-

crire, en date du 15 Novembre 1766, il paroît ſoupçonner que je n'aie voulu enlever au lithotome caché l'avantage déciſif qu'il a pour la taille des femmes : ce ſont ſes expreſſions. Vous avez craint, ajoute-t-il enſuite, de diminuer le mérite du lithotome à deux lames de M. Flurant ; agiſſez dans votre ouvrage avec plus de franchiſe, l'eſtime & la reconnoiſſance publiques en ſeront plus générales.

Vous voyez, Monſieur, que je ne ſaurois me diſpenſer de réparer au plutôt une omiſſion volontaire, à la vérité, mais qui n'a pas eu pour objet de rien ſouſtraire au mérite du lithotome caché ; & je ne vois que le Journal de médecine qui puiſſe me donner l'avantage d'acquitter cette dette avec autant de promptitude & de publicité que je le ſouhaite.

Si mon intention, en ſupprimant ces obſervations, avoit été celle que ſoupçonne M. Pamard, je l'euſſent remplie avec peu d'adreſſe : les avantages, en effet, qu'il accorde au lithotome caché pour la taille des femmes, n'euſſent fait que donner plus de ſaillie à l'improbation que cet habile Chirurgien ne craint pas de donner d'ailleurs au lithotome caché ; improbation motivée & étayée de la propre expérience de M. Pamard : voici cette omiſſion.

» De cinq femmes ou filles que j'ai tail-
» lées, dit M. Pamard, trois ſeulement ont

» été ſujetes aux incontinences d'urine: » les deux autres en furent délivrées; l'une, » après ſix mois révolus, depuis l'opéra- » tion, par beaucoup d'embonpoint qu'elle » prit: ſa pierre étoit groſſe comme un rein » de mouton; mais celle que je tirai à une » demoiſelle de vingt-deux ans, paſſe un » peu les bornes de l'imagination. Elle étoit » inégale, de deux pouces de longueur, » d'un pouce & trois quarts de largeur, & » d'un pouce & un quart de hauteur. Six » jours après l'opération, la malade fut par- » faitement guérie. Il eſt bon d'obſerver » que le bonheur de n'être pas expoſée à » l'incontinence d'urine, vint, pour cette » demoiſelle, de la compreſſion que fait la » matrice obſtruée, autant que du reſſort » que ce viſcere peut avoir repris. L'opéra- » tion fut faite au n. 9 du lithotome caché. «

On pourroit, ſans doute, ſaiſir cette occaſion d'examiner incidemment ſi, pour prévenir l'incontinence d'urine après la taille des femmes, une inciſion mi-partie ſur chaque côté de l'uretre, telle que la donnent les inſtrumens, & de M. Louis & de M. Flurant, n'auroit pas quelque avantage ſur celle qui porteroit toute entiere ſur un ſeul côté, & auroit la même étendue que celle que ces MM. font ſupporter, par moitié, à chaque côté de l'uretre. Une femme âgée, que je viens de tailler par la

double inciſion, n'a pas la moindre incontinence d'urine. Mais n'oublions pas que l'objet de cette lettre doit être rempli, ſi, en reſtituant les obſervations de M. Pamard ſur la taille des femmes, je peux le convaincre de la droiture de mes intentions & de la juſtice que j'aime à rendre à ſon mérite perſonnel.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur un Abſcès conſidérable, guéri ſans inciſion; par M. RUBY, Maître en Chirurgie à Rouen.

Les moyens uſités dans la cure des abſcès, ſont autant variés que les différentes circonſtances ont fourni de reſſources aux grands Praticiens; cependant il eſt des cas ſi ſinguliers & ſi rares, qu'on ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici l'hiſtoire d'une maladie de cette eſpece, que j'ai eu occaſion de traiter en cette ville.

Le nommé *Noiſeleur*, âgé de vingt-quatre ans ou environ (entraîné par la bizarrerie du préjugé des jeunes gens, qui s'imaginent avoir perdu leur honneur lorſqu'ils ſe trouvent ſubjugués par quelqu'accident) étouffa chez lui les violentes douleurs qu'il

reſſentoit, à l'occaſion d'un coup de fleuret qu'il avoit reçu dans la bouche, en s'exerçant à faire des armes avec un ami. La partie intérieure de la bouche, compriſe dans l'arcade alvéolaire de la mâchoire inférieure, & recouverte par la langue, fut, ſans doute, contuſe ; & l'inflammation s'enſuivit avec les ſuites ordinaires ; ce que le malade ſupporta patiemment, ſans faire aucune plainte, ni, par conſéquent, ſans demander du ſoulagement, ayant ſuppoſé, pour ôter toute ſuſpicion à ce ſujet, un violent mal de dent. Ce mal ayant inquiété M. ſon oncle, qui s'intéreſſoit à ſa ſanté, il me fit prier de le venir voir à ſa penſion, rue Harenguerie, où il réſide ordinairement. J'examinai d'abord avec une ſcrupuleuſe attention le malade, & je reconnus auſſi-tôt que la maladie n'étoit point un mal de dent tel qu'il le ſuppoſoit ; ce qu'il m'avoua auſſi-tôt, en me racontant naïvement les circonſtances de l'accident qui lui étoit arrivé. La tumeur, que j'apperçus d'abord, me parut abſcédée, & me ſembla ſituée dans la maſſe charnue, formée par les muſcles peauciers mylo-hyoïdéens, gényo-hyoïdiens, mylo-pharyngiens & gényo-pharyngiens. Elle occupoit le deſſous de la baſe de la mâchoire inférieure, depuis la ſymphiſe du menton juſqu'à ſon angle gauche ; elle ſe manifeſtoit à l'extérieur, par la ſaillie qu'elle formoit

dans l'endroit cité, indépendamment de la fluctuation, qui étoit des plus ſenſibles. L'ouverture de cette tumeur eût été, ſans contredit, un moyen plus que ſuffiſant pour évacuer l'humeur; mais le lieu reſpectable, qui devoit en être flétri, ne me fit regarder ce procédé que comme un moyen qu'on ne devoit employer que dans le cas d'une impoſſibilité manifeſte de pouvoir en découvrir un autre. Je conſidérai pour lors attentivement l'intérieur de la bouche; & j'y remarquai, quoiqu'avec peine, un point de matiere purulente, qui, s'étant écoulée dans ſa cavité, fut auſſi-tôt remplacée par une autre : enfin je découvris une petite ouverture ſituée à la baſe de l'alvéole de la ſeconde dent molaire, au-deſſous de la langue; je fis enſuite une compreſſion légere & graduée ſur la ſurface externe de l'abſcès, & je reconnus, avec un peu de tems, une diminution ſenſible dans la tumeur, & une plus grande iſſue de pus dans la bouche, fourni par cette petite ouverture. Je jugeai pour lors que cette même ouverture communiquoit juſqu'au clapier, & que la maladie étoit vraiment un abſcès ſinueux; (on peut préſumer que la matiere, par ſon poids ou par ſon acrimonie, a pu s'étendre & fuſer dans l'intérieur des muſcles, par la continuité de la membrane adipeuſe qui s'étend & ſe continue par-tout; ce qui vraiſembla-

blement a produit la grandeur de l'abſcès, eu égard à la partie affectée.) Ceci me fit preſſentir pour lors, qu'une compreſſion bien établie pourroit procurer l'iſſue de la matiere contenue dans cette tumeur, & enfin établir la guériſon du malade, ſans ouverture extérieure. J'appliquai, en conſéquence, une poignée de charpie brute ſur toute l'étendue de la tumeur déjà affaiſſée par l'iſſue de la matiere que j'avois procurée, au moyen d'une compreſſion manuelle & ménagée; enſuite de quoi, je poſai pluſieurs compreſſes graduées, & un bandage approprié à la partie. Le chevêtre ſimple me parut propre à cet effet, & remplit parfaitement bien mon attente. Je preſcrivis au malade un régime de vivre très-ſévere. Je levai l'appareil au bout de huit jours, & j'eus la ſatisfaction de trouver l'abſcès guéri, & ſans aucune marque apparente. Les parois du ſinus s'étoient collées exactement.

Le ſujet de mon obſervation m'engage à demander aux gens de l'art, les plus éclairés, la ſolution d'une queſtion aſſez intéreſſante: Dans le cas d'une tumeur abſcédée aux environs de la bouche, ne pourroit-on pas donner iſſue à la matiere, par une ouverture pratiquée dans l'intérieur de cette cavité? Il eſt certain que cette méthode pourroit être d'un grand avantage, ſur-tout dans les perſonnes du ſexe; car, s'il eſt bien im-

portant à un Chirurgien d'éviter les cicatrices du visage, qui rendent toujours difformes, je conviendrai volontiers qu'il est des cas où la chose seroit impossible ; mais aussi on conviendra avec moi, qu'il pourroit s'en trouver d'autres où cette pratique en seroit d'autant plus ingénieuse, qu'elle demanderoit des précautions plus recherchées. Je laisse aux grands Praticiens à décider cette question.

Observations Météorologiques. Décembre 1766.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*		
	A 7 h. du matin.	*A 2 h. & d. du soir.*	*A 11 h. du soir.*	*Le matin. pouc. lig.*	*A midi. pouc. lig.*	*Le soir. pouc. lig.*
1	01	3 1/3	0	28 3 3/4	28 3 3/4	28 3 3/4
2	02	2 1/3	1 1/2	28 3 1/2	28 3 1/2	28 3 1/2
3	1	1	01 1/4	28 3 1/2	28 3	28 2 2/3
4	02 3/4	1 1/3	01 1/2	28 2 1/2	28 2 1/2	28 2 1/2
5	03	2	2	28 2 1/2	28 2 3/4	28 3 3/4
6	1	3 1/2	1 1/4	28 4	28 3	28 1 1/2
7	1 3/4	5	1	28 1 3/4	28 1	28 1/2
8	0 1/2	4	3/4	28 1/4	28 1/4	28 1/4
9	02 1/4	2	0	28 1/2	28 3/4	28 1 1/3
10	1 1/2	5 1/2	3	28 1/2	28	27 10
11	5	8 2/3	6 1/2	27 9	27 9 2/3	27 10
12	5 1/2	8 1/2	6	27 9	27 8	27 8
13	5	8	4 1/4	27 9 1/2	27 10 3/4	28 3/4
14	2	3 1/3	2	28 1 1/2	28 1 1/2	28 2
15	1 1/2	2 1/2	6 1/2	28 1	28 1	27 9 3/4
16	3 3/4	6 1/2	4 1/2	27 9 3/4	27 10 3/4	28 3/4
17	3 1/2	6 1/4	6	28 1	28 3/4	27 10
18	4	5 1/2	3	28	27 11	27 10 3/4
19	1/2	4 1/2	1	27 8 3/4	27 8 1/2	27 8
20	1	5	2	27 4	27 3 1/2	27 4
21	1	3 2/3	3/4	27 4	27 4 1/4	27 5
22	1/4	1	0	27 7 1/2	27 8 1/2	27 10 3/4
23	1/4	1	1	28 3/4	28 1 1/3	28 3
24	0	1	0	28 4 1/4	28 4 1/2	28 4 1/2
25	02	0	0 1/2	28 4 1/2	28 4 1/2	28 4 1/2
26	0 1/2	01	01	28 4 3/4	28 5	28 5 1/2
27	01	1/2	0	28 6	28 5 1/2	28 6
28	03	2	01	28 6	28 6	28 6
29	02 2/3	1	02	28 5 3/4	28 5 3/4	28 5 1/2
30	03 3/4	0	03	28 4 1/4	28 4	28 4
31	02	1/2	0	28 4	28 3 3/4	28 4 1/2

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N-E. beau.	N-E. beau.	Couvert.
2	N-N-E. b. nua.	N-E. nua. cou.	Couvert.
3	E N-E. cou. n.	E-N-E. nua. b.	Serein.
4	E-N-E. beau.	E-N-E. beau. brouillard.	Serein.
5	N-E. beau.	N-E. nua. cou.	Couvert.
6	N-E. brou. nua.	E-N-E. b. nua.	Couvert.
7	E-N-E. ép. br. nuages.	E-N-E. nuag. beau.	Beau.
8	E. beau.	E. b. lég. br.	Beau.
9	E. beau.	E. b. ép. br.	Beau.
10	E. nuag. brou.	E S-E. br. nua.	Nuages.
11	S. pl. couv.	S-S-O. nuag.	Nuages.
12	S. couv. nuag.	S-S-E. nuag.	Nuages.
13	S. nuages.	S S-E. nuag.	Couvert.
14	N. couv. bruin.	N. couvert.	Couvert.
15	S-O. couv.	O-S-O. pluie, contin. vent.	Couvert.
16	O. nuag. couv.	O. cou. pet. pl	Couvert.
17	O. nuages.	S-S-O. cou. pl.	Pluie.
18	O. nuag. pluie.	O. nuag. pluie.	Couvert.
19	O. b. couvert.	O. couv. beau.	Couvert.
20	S-O. neig. nua.	O. pluie.	Nuages.
21	S-O. b. nuag.	S-O. nua. beau.	Nuages.
22	O-S-O. ép. br.	S-O. ép. brou.	Couvert.
23	O-N-O. couv.	N-O. couv.	Couvert.
24	N-E. couv.	N-N-E. couv.	Couvert.
25	N. nuag. couv.	N. couv. neige.	Couvert.
26	N. couvert.	N-N-E. couv.	Couvert.
27	N-N-E. n. cou.	N-N-E. couv.	Couvert.
28	N. nuag. beau.	N. beau, couv.	Couvert.
29	N. beau.	N. beau, nua.	Serein.
30	N. beau.	N-N-E. b. n.	Beau.
31	N-N-E. ép. br.	N. couvert.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 8 $\frac{2}{3}$ degrés au-deſſus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 3 $\frac{3}{4}$ degrés au-deſſous du même terme : la différence entre ces deux points eſt de 12 $\frac{5}{12}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 6 lignes, & ſon plus grand abaiſſement de 27 pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 13 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 7 fois du N.
6 fois du N-N-E.
6 fois du N-E.
4 fois du l'E-N-E.
3 fois de l'Eſt.
1 fois de l'E-S-E.
2 fois du S-S-E.
3 fois du S.
2 fois du S-S-O.
4 fois du S-O.
2 fois de l'O-S-O.
5 fois de l'O.
1 fois de l'O-N-O.
1 fois du N-O.

Il a fait 3 jours ſerein.
14 jours beau.
8 jours du brouillard.
18 jours des nuages.
22 jours couvert.
7 jours de la pluie.
2 jours de la neige.
1 jour du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1766.

Les maladies qui ont régné pendant ce mois, ont été à-peu-près les mêmes que le mois précédent. Les dévoiemens, qui avoient paru s'appaiſer, ont recommencé avec plus de force, & ont dégénéré, dans beaucoup de malades, en une véritable dyſſenterie. On a obſervé auſſi quelques maux de gorge, qui, chez quelques malades, ont paru menacer de gangrene.

Observations Météorologiques faites à Lille au mois de Novembre 1766; par M. BOUCHER, Médecin.

Il a plu encore moins ce mois, que le précédent; & la pluie n'a été forte ni continue aucun jour. Cependant le vent a été bien plus souvent sud que nord. Le mercure, dans le barometre, a été observé, la plus grande partie du mois, au-dessus du terme de 28 pouces.

Il y a eu des variations dans la température de l'air. Le thermometre est descendu, le 9 & le 10, au-dessous du terme de la congélation; il en a été de même du 29 & du 30. Dans le milieu du mois il a été observé, au matin, à 7 degrés, & même 7 $\frac{1}{3}$ degrés au-dessus de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 8 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 2 degrés au-dessous de ce terme: la différence entre ces deux termes est de 10 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 5 $\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes: la différence entre ces deux termes est de 12 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.
5 fois du N. vers l'Est.
2 fois de l'Est.
7 fois du Sud vers l'Est.
8 fois du Sud.
8 fois du Sud vers l'Ou.
1 fois de l'Ouest.
4 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 16 jours de tems couvert ou nuageux.
10 jours de pluie.
12 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois, mais plus grande à la fin qu'au commencement.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Novembre 1766.

Les fievres continues, portant à la tête, ont encore persisté, ce mois, & sur-tout dans le petit peuple. Quoiqu'elles eussent été plus vermineuses que ci-devant, elles ne furent point aussi meurtrieres : presque tous ceux qui furent traités convenablement, en réchapperent.

Il a régné, ce mois, épidémiquement une fluxion autour de la tête, avec un gonflement considérable, qui occupoit principalement le menton, & se portoit de l'une à l'autre oreille. Elle a attaqué plutôt les enfans & les jeunes gens, que les gens faits

ou avancés en âge. Le gonflement, dans la plupart, étoit purement séreux ou lymphatique, & ressembloit à celui qui a lieu dans la petite-vérole confluente; il devenoit parfois prodigieux : dans quelques-uns, les glandes maxillaires & jugulaires se trouvoient gorgées, & étoient plus ou moins douloureuses au tact : la fievre, qui assez ordinairement n'avoit pas lieu, ou étoit très-peu remarquable, se manifestoit plus ou moins dans ce dernier cas. Dans d'autres, il y avoit complication de mal de gorge, qui n'étoit ordinairement qu'une rougeur du voile du palais. La cure de cette maladie consistoit à détendre la partie gonflée par l'application des cataplasmes émolliens & résolutifs, précédés de cataplasmes anodins, quand le gonflement étoit douloureux : les apozèmes composés avec les plantes savonneuses incisives, se trouvoient aussi indiqués; après quoi, on travailloit à procurer la résolution des humeurs stagnantes, ou en congestion, avec des minoratifs & des diurétiques. On a réussi à dissiper des glandes, qui avoient résisté à l'action des cataplasmes, par le moyen des emplâtres résolutifs, tels que ceux de ciguë & de *diabotanum*.

Il a régné aussi beaucoup de squinancies inflammatoires, dans lesquelles la douleur & la chaleur du gosier se communiquoient

aux oreilles, & des éryſipeles au viſage. Vers la fin du mois, pluſieurs perſonnes ont été attaquées d'apoplexie, à laquelle quelques-unes ont ſuccombé. On a remarqué que la ſaignée précipitoit la mort, à l'égard des ſujets qu'elle ne ſoulageoit point tout de ſuite.

LIVRES NOUVEAUX.

Journal des Inoculations de M. *Nicolas*, Maître en chirurgie à Avignon, 1766, brochure *in*-12.

Formules des médicamens uſités dans les différens hôpitaux de la ville de Paris, avec leurs vertus, leurs uſages & leurs doſes. A Paris, chez *Deſpilly*, 1767, *in*-12. Prix 2 livres 10 ſols broché, 3 liv. relié.

AVIS.

Le ſieur *Pierre Devilliers*, ancien Chirurgien externe de l'Hôtel-Dieu de Paris, Maître-ès-Arts & en chirurgie, Greffier de M. le premier Chirurgien du Roi, ancien Prévôt de ſa Compagnie, & ancien Chirurgien des hôpitaux du Mans, donne avis au public, qu'outre les accouchemens & les opérations de chirurgie qu'il pratique, au

Mans, avec ſuccès, depuis plus de trente ans qu'il y exerce, il s'eſt attaché particuliérement à la cure & au traitement des hernies ou deſcentes, pour leſquelles il pratique des brayers ou bandages des plus commodes à porter, tant pour les hommes, femmes & enfans, même de propres à éviter & prévenir ces incommodes & diſgracieuſes maladies que l'on néglige ſi ſouvent par une honte des plus mal placées. Ces bandages ſont à reſſorts élaſtiques, ou ſans reſſorts. Il ne s'agit que de lui marquer ſi la hernie eſt à droite ou à gauche, ou des deux côtés ; ſi elle rentre facilement ou difficilement, ſi elle eſt complete ou incomplete ; le tout en lui envoyant la meſure priſe autour du corps du malade.

Il fait des ſuſpenſoires pour le *ſcrotum* ou les bourſes, des porte-ventres très-légers, des peſſaires d'ivoire, de buis & de cire, de différentes figures, pour les chutes de matrices & de vagin. Il fabrique des urinoires très-faciles à porter.

Les dames peuvent s'adreſſer & ſe confier à ſon épouſe, pour toutes ces indiſpoſitions. On affranchira le port des lettres qui ſeront adreſſées à l'un & à l'autre.

Leur demeure eſt au Mans, rue Courthardy, près les Halles.

COURS DE CHYMIE.

M. *Demachy*, maître Apothicaire, Membre des Académies impériale des Curieux de la nature, & royale des Sciences de Pruſſe, fera l'ouverture de ſon Cours de Chymie, le Lundi 16 Fevrier 1767 à trois heures préciſes de l'après-dîner, dans ſon laboratoire, rue du Bacq, vis-à-vis la Viſitation.

TABLE.

LES Vapeurs & Maladies nerveuses, &c. traduit de l'anglois de M. WHYTT. Par M. le Begue de Presle, *Médecin*, II. EXTRAIT, page 99
Observation sur une Hydropisie ascite, guérie par les pilules toniques. Par M. Bacher, *Médecin*, 119
——— *Sur une Ascite avec anasarque, guérie avec le même moyen.* Par le même, 131
——— *Sur une Fluxion catarrale de la vessie.* Par M. Landeutte, *Médecin*, 136
Observations sur le Pouls. Par M. Robin, *Méd.* 147
Lettre sur l'Inoculation. Par M. Géry, 154
Observation qui démontre la possibilité des Fractures incompletes des os cylindriques. Par M. Renault, *Chirurgien*, 159
——— *Sur un Sarcome.* Par M. Telmont de Saint-Joseph, *Chirurgien*, 164
——— *Sur une plaie considérable à un des doigts.* Par M. Leauraud, *Chirurgien*, 168
Reflexions sur un Article du Dictionnaire de Chirurgie, *avec une Méthode de réduire les Luxations de la cuisse.* Par M. Dupoui, *Chirurg.* 170
Lettre de M. Pouteau *fils*, *Chirurgien*, 174
Observation sur un abscès considérable, guéri sans incision. Par M. Ruby, *Chirurgien*, 177
Observations météorologiques faites à Paris, pour le mois de Décembre 1766, 182
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1766, 185
Observations météorologiques faites à Lille au mois de Novembre 1766. Par M. Boucher, *Méd.* 186
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Novembre 1766. *Par le même*, 187
Livres nouveaux, 189
Avis, ibid.
Cours de Chymie, 191

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

MARS 1767.

TOME XXVI.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c. MARS 1767.

EXTRAIT.

Recherches ſur le Tiſſu muqueux, ou l'Organe cellulaire, & ſur quelques maladies de la poitrine ; par M. Théophile DE BORDEU, *Docteur en médecine des Facultés de Paris & de Montpellier. On y a joint une Diſſertation du même Auteur, ſur l'uſage des eaux de Barèges dans les écrouelles, avec cette épigraphe :*

Suum cuique judicium, & omnes pro ſuo quiſque arbitratu aliter atque aliter eâdem de re ſentiunt.

BALLONIUS.

A Paris, chez Didot, 1767, *in*-12.

ON nous apprend, dans un Avis de l'Editeur, que cet ouvrage fut compoſé, en 1734 & 1743, à Montpellier, où

l'Auteur enſeignoit publiquement l'anatomie. On le trouve, en effet, annoncé dans ſes *Recherches ſur la Poſition des glandes & ſur leur Action*, qui n'ont été imprimées qu'en 1751, mais qui avoient été entre les mains de quelques Médecins de Paris, nommément entre celles de M. Bruhier, Cenſeur royal, dès l'année 1749; ce qui paroît par la date de ſa premiere approbation écrite de ſa main ſur le Manuſcrit conſervé par l'Auteur.

Le tiſſu cellulaire, qui fait l'objet de ces nouvelles recherches, preſque inconnu aux premiers Anatomiſtes, paroît avoir mérité plus d'attention de la part de ceux de nos jours. M. de Bordeu a cru qu'il lui étoit permis de profiter de leurs travaux; mais, comme ſon ouvrage n'eſt point une hiſtoire des découvertes qui appartiennent aux différens Anatomiſtes, il ne les a pas cités, ſuppoſant que ſes lecteurs connoiſſent ce qui a été fait juſqu'à lui. Cet ouvrage n'eſt pas ſeulement anatomique : l'Auteur y expoſe ſes vues particulieres ſur la pratique de la médecine. Il croit avoir acquis, après vingt-cinq ans d'exercice, le droit de s'expliquer. Il n'a pas honte d'avouer que, » forcé par » ſon éducation, à ſuivre les routes battues » ſur la pratique, il s'eſt ſouveut trouvé très- » embarraſſé. Il ſentit enfin, à force de voir » des malades, & croyant avoir acquis de

» l'expérience, qu'il n'avoit acquis, en effet, » que l'habitude de compter des malades, » dont les uns réſiſtoient à ſes remedes, & » les autres ſuccomboient..... Il a cru dé- » mêler qu'on fait, en général, trop de re- » medes ; que des idées ſyſtématiques & de » la compaſſion des Médecins, combinées » avec la peur des malades & les uſages na- » tionnaux, il réſulte ordinairement des ma- » nœuvres plus étranges les unes que les au- » tres : ces manœuvres ſont cauſe qu'aucun » Médecin ne peut bien connoître les mala- » dies, & qu'aucun malade ne peut en gué- » rir complettement, ni même, s'il le faut » dire, mourir tranquille, lorſque ſon heure » eſt venue. « Tel eſt l'aveu courageux que l'Auteur oſe faire ; il exhorte ſes Confreres à réunir leurs efforts pour découvrir la voie la plus ſimple & la plus sûre de traiter les maladies. Nous allons donner une idée de ſa doctrine, bien sûrs que ce que nous en dirons engagera nos lecteurs à recourir à l'ouvrage même, qu'ils ne liront sûrement pas ſans fruit.

La ſubſtance cellulaire, que notre Auteur appelle *organe cellulaire*, eſt, de toutes les parties du corps, la plus étendue, & celle qui a le plus d'uſages. Il eſt très-difficile de trouver un ordre exact pour la décrire : c'eſt un vrai labyrinthe, où il n'eſt pas poſſible de diſtinguer la fin du commencement. Pour

le ſuivre dans ſes progrès & dans ſes changemens, M. de Bordeu a cru devoir examiner ce qu'il étoit dans le fœtus le moins formé, ce qu'il devient dans les adultes. Le muſcle d'un poulet n'eſt, dans les premiers tems de l'incubation, qu'une eſpece de bouillie, un corps mollaſſe, qui paroît homogene, & dans lequel on ne diſtingue ni fibres ni vaiſſeaux. Peu-à-peu ces parties ſe diviſent & viennent à ſe ſéparer les unes des autres, elles acquierent une organiſation plus évidente : enfin les fibres & les vaiſſeaux ſe montrent évidemment ; & il reſte dans leurs interſtices une ſubſtance gluante, plus ou moins ténace, qui eſt la vraie ſubſtance cellulaire. Elle n'étoit d'abord qu'un amas gelatineux, ſemblable aux pelotons de colle qu'on trouve dans le corps de vers à ſoie prêts à faire leur cocon, c'eſt-à-dire qu'elle n'étoit que du ſuc muqueux & nourricier, dans lequel les fibres ſe ſont développées. Ce développement a rendu le total du ſuc nourricier, fibreux ou organiſé ; il l'a partagé en un nombre infini de couches ou lames différemment collées les unes aux autres ; ces lames forment ou conſtituent la ſubſtance cellulaire.

Cette ſubſtance a tiré ſa dénomination des cellules qu'on a ſoupçonnées dans ſon intérieur : il n'eſt cependant pas aiſé d'appercevoir ces cellules ; elles n'ont rien de régu-

lier, rien de ſymmétrique; & on doit plutôt les comparer aux intervalles que laiſſent entr'eux les filamens qui compoſent la laine & le coton. On voit en effet qu'en ſéparant deux fibres adoſſées l'une à l'autre on développe, ou plutôt on produit un nombre prodigieux de petits filamens muqueux, qui paroiſſent paralleles, & qui laiſſent entr'eux de petits eſpaces. Ces eſpaces étoient les endroits dans leſquels les fibres ſe touchoient immédiatement, ou dans leſquels il n'y avoit preſque point de colle. Ces petits eſpaces, qui ne ſont jamais dans le vivant, tels que dans deux fibres qu'on ſépare l'une de l'autre, exiſtent cependant, & forment les premieres cellules du tiſſu.

Ce tiſſu ſe trouve non-ſeulement dans l'adoſſement de deux fibres, mais il les entoure chacune en particulier; bien plus, il leur fournit une gaîne commune, qui en lie deux ou trois enſemble pour en former un faiſceau. Il réſulte delà que la gaîne poreuſe de chaque fibre, jointe à celle de la fibre voiſine, & à celle qui enveloppe le faiſceau qu'elles forment, & qui eſt collée à chacune des gaînes particulieres, ne ſont qu'une ſorte de corps ſpongieux, dans lequel il y a des cavités qui varient, ſuivant le plus ou le moins de mouvement & d'écartement des fibres. Il en réſulte encore qu'il y a dans l'interſtice des fibres à travers la

ſubſtance cellulaire, des voies ouvertes, dans leſquelles les humeurs peuvent aller & venir en tous ſens, comme dans une éponge ; c'eſt ce dont on peut aiſément ſe convaincre, en faiſant glacer un morceau de muſcle bien macéré : on trouve que les glaçons des cellules, qui ſont fort irréguliers, ſe touchent les uns les autres ; ce qui démontre la communication que les différentes portions du tiſſu cellulaire ont entr'elles. M. de Bordeu préfere cette maniere de démontrer cette communication à celle dans laquelle on ſouffle de l'air, qui, à la vérité, bourſouffle toutes les parties, mais qui force & déchire les cellules. Il obſerve que cette ſubſtance cellulaire n'a ni vaiſſeaux, ni fibres qui lui ſoient propres, ou qui entrent dans ſa compoſition ; elle les ſoutient ou leur donne paſſage ; elle en reçoit même certaines propriétés : *mais*, dit-il, *elle n'eſt pas plus tiſſue de fibres que la toile qui ſe fait ſur le lait, ou bien les membranes qu'Hippocrate avoit vu ſe former au moyen du ſang battu dans l'eau chaude ; ce que des modernes ont donné comme une de leurs découvertes.*

Après avoir ainſi développé la formation & la véritable ſtructure du tiſſu cellulaire, notre Auteur a cru devoir rechercher comment il ſe nourriſſoit : s'il n'eſt qu'un ſuc nourricier, épanché & diſpoſé en couches

ou en lames qui ont plusieurs centres, comme nous venons de l'indiquer, il est assez naturel d'imaginer qu'il ne se nourrit que par l'épanchement d'un nouveau suc nourricier, mis en couches comme le premier. Il est aisé de concevoir que quelques goutes de suc nourricier, apportées par les vaisseaux, & appliquées à une des extrêmités des fibres, s'étendront sur toute leur longueur, & deviendront une espece de vernis, ou de nouvelle couche de tissu muqueux. La force qui dirige ce suc nourricier n'est que le mouvement même de ces fibres, & les compressions des parties du voisinage; de sorte qu'on peut dire que le tissu muqueux ne se nourrit, ne s'entretient & ne s'étend que par *juxa-position;* l'accroissement se fait couche par couche.

S'il est vrai, comme Leuwenhoeck l'a observé, que les fibres primitives soient égales dans les animaux de différente espece; s'il est vrai, comme notre Auteur le conjecture avec beaucoup de vraisemblance, que ce soient des corps singuliérement organisés, qui ne changent jamais de figure ni de grosseur, qui sont plus ou moins étendus, plus ou moins ridés, mais au fond les mêmes dans toutes sortes d'animaux; s'il est vrai enfin que, dans tous les individus de la même espece, chaque organe soit composé du

même nombre de fibres, comme ſemble le prouver l'obſervation, qui nous apprend que l'animal le plus gros & le plus fort peut devenir auſſi grêle & auſſi peu vigoureux que le plus foible de ſon eſpece, tandis que celui-ci peut acquérir de la force & de l'embonpoint, il en réſulte que c'eſt dans la ſubſtance cellulaire que ſe font les changemens qui arrivent dans les animaux lorſqu'ils deviennent plus forts ou plus foibles. Ils dépendent ces changemens du nombre plus ou moins grand de ſes couches & de ſes lames, du plus ou moins de liberté qu'elles laiſſent aux fibres, qui ſont l'organe du mouvement, & de ce que la pâte qui les compoſe eſt plus ou moins imbibée de ſucs aqueux, & par conſéquent plus ou moins ſeche ou ténace. Ainſi la différence des âges, des ſexes & des tempéramens ne dépend, ſelon notre Auteur, que de l'abondance de la poſition & de la conſiſtance de la ſubſtance cellulaire, ou des gaînes qu'elle fournit à toutes les fibres : celles-ci ſont par-tout les mêmes, & elles ne different que parce qu'elles ne ſont pas auſſi allongées qu'elles peuvent l'être dans les jeunes ſujets; ce qui, joint à la ſurabondance de l'eau qui abreuve le tiſſu cellulaire & ſes couches, s'oppoſe apparemment à la liberté de l'exercice de leurs fonctions; cet exercice eſt troublé,

dans les vieillards par un vice tout oppoſé, c'eſt-à-dire par l'état de ſéchereſſe & la cohéſion trop forte du tiſſu cellulaire.

M. de Bordeu prouve l'exiſtence de ces couches, & le mécaniſme de la nutrition que nous venons d'expoſer, par la nutrition des os, la formation de l'épiderme, la maniere dont ſe nourriſſent les ligamens intervertébraux, & ſur-tout par la formation des cicatrices : il entre ſur tous ces objets dans des détails qu'il n'eſt pas poſſible de ſuivre dans un Extrait : nous nous contenterons d'obſerver qu'on trouve dans cette partie de ſon ouvrage une infinité de vues fines, capables de jetter un très-grand jour ſur le phénomene de la nutrition des animaux ; phénomene aſſez mal appliqué juſqu'ici par la plupart des Phyſiologiſtes.

Cette doctrine des couches de la ſubſtance cellulaire & de l'immutabilité des fibres primitives lui paroît devoir répandre quelque lumiere ſur la théorie de l'inflammation, puiſqu'on trouve dans toutes ces parties enflammées une eſpece de noyau, un épanchement de ſuc muqueux, qui eſt une maniere de cicatrice apparente, même après la réſolution de l'inflammation. » Que pen-» ſer, dit-il, après tout ce qui vient d'être » expoſé, des aſſertions qui ſe trouvent dans » bien des Auteurs, au ſujet des maladies » des fibres ? La *rigidité*, la *lâcheté*, la *ſé-*

» *chereſſe*, la *débilité*, la *délicateſſe*, la *groſ-*
» *ſiéreté*, auxquelles on a prétendu qu'elles
» étoient ſujetes, ne s'accordent guere
» avec la conſtitution fixe & immuable que
» nous avons dit leur appartenir..... Tou-
» tes ces maladies, qu'on attribue aux fibres
» en général, ne ſont que des façons de
» concevoir les choſes, des approximations,
» des ſuppoſitions étayées par une imagina-
» tion qui ſimplifie les objets; ces états ou
» ces maladies générales ne ſe trouvent pas
» dans les malades; elles ſont idéales &
» imaginaires..... Les eſprits ſcholaſtiques
» aiment à réduire ainſi les choſes ſous des
» points de vue d'où ils partent pour étendre
» leur théorie, ou pour ſuivre dans les
» écoles les loix générales: ces loix peuvent
» plaire à la multitude & aux eſprits légers;
» mais on eſt toujours forcé de les aban-
» donner au lit des malades. On évalue alors
» ces ſpéculations frivoles; elles n'amuſent
» que les gens ſans expérience. «

Notre Auteur paſſe enſuite à un examen plus circonſtancié des différentes parties du tiſſu cellulaire; il le ſuit dans les différens organes qui ſe trouvent ſitués dans les trois cavités principales du corps, où il forme des membranes connues ſous le nom de *péritoine*, de *plevre*, &c. Il reconnoît, avec la plupart des Anatomiſtes les plus modernes, que ces membranes ſont des por-

tions de ce tiſſu, qui ont été tellement rapprochées par les parties voiſines, qu'elles ont formé des lames liſſes & polies, ſur-tout du côté le plus ſujet aux frottemens. Il imagine, par exemple, que le péritoine a été tiſſu de pluſieurs lambeaux de ſubſtance muqueuſe, qui couvroient intérieurement les muſcles du bas-ventre, & les viſceres eux-mêmes; que la portion qui couvre chacun de ces viſceres lui appartient en propre; que la partie qu'on appelle *ſa lame externe*, partie qui eſt moins près de l'état de membrane que la lame interne, ſe plonge dans le tiſſu des viſceres par différentes routes, & les forme preſqu'en entier. Il en eſt de même de celles qui tapiſſent les autres cavités, comme la plevre, la pie-mere; de ſorte que, ſelon lui, les viſceres ne ſont compoſés que de vaiſſeaux, de nerfs & de tiſſu cellulaire, qui fait la plus grande partie de leur volume. » La contexture des viſceres, dit-il, » n'eſt pas la même (que celle des muſcles): » la ſubſtance cellulaire y eſt placée beaucoup moins réguliérement. Elle eſt moins » organiſée; elle eſt comme une éponge; » elle approche d'un morceau de pâte nourriciere brute; auſſi la chair des viſceres » eſt-elle moins mobile, moins animaliſée, » ſi l'on peut parler ainſi. Les anciens l'appelloient *parenchime*. Les modernes ont » eſſayé de chaſſer cette dénomination; ce

» qui eſt un petit mal ; mais ils ont voulu » donner une forme particuliere & bien dé- » terminée au tiſſu des viſceres, à quoi ils » n'ont point réuſſi. Il en faut toujours venir » à quelque choſe de pulpeux, non vaſcu- » laire, non véſiculaire, qui n'eſt que de la » mucoſité, ou une premiere couche de » tiſſu muqueux. «

Le tiſſu cellulaire, qui recouvre tout le corps immédiatement au-deſſous de la peau, ne mérite pas moins d'attention que celui qui forme les membranes intérieures. M. de Bordeu entre, à ſon ſujet, dans des détails où nous ne pouvons pas le ſuivre : nous nous contenterons de remarquer qu'il le diviſe en ſix portions, qui ſont comme des ſacs à part ; celui de la tête & du col, celui de la poitrine & du tronc, & celles qui enveloppent les quatre extrêmités. Ces poches ou ſacs ſont plus ou moins étendus, & ont des uſages qui ne peuvent être bien connus, ſans entrer dans le détail de leurs productions ; ce qui a engagé M. de Bordeu à les ſuivre juſques dans leur moindre lambeau. Rien ne mérite plus d'attention que la communication de ce tiſſu cellulaire externe avec l'interne. Cette communication ne ſe fait pas toujours par la voie la plus courte : le tiſſu cellulaire fait pluſieurs détours ; il ſuit le plus ſouvent des voies tortueuſes, pour aller du dehors au dedans. Notre Au-

teur indique les principales routes par où ſe fait cette communication. Il importe ſurtout aux Praticiens de remarquer comment la couche qui revêt le crâne, & qui n'eſt qu'une ſorte de calote intimement unie avec une membrane tendineuſe qui la renforce, communique dans les enfans, avec le périoſte, la dure-mere, que notre Auteur ne regarde que comme un périoſte interne, & les os eux-mêmes, qui ſont en quelque ſorte membraneux dans ce premier âge : c'eſt cette communication qui rend les jeunes ſujets ſi ſuſceptibles des engorgemens d'humeurs dans les différentes parties du tiſſu cellulaire de la tête, & qui fait que la communication de l'intérieur à l'extérieur eſt beaucoup plus aiſée dans la tête des enfans que dans celle des adultes. Deux communications non moins importantes ſont celles que la plevre a avec la couche cellulaire du col & de la face, des narines & de la langue, & celle du péritoine avec la couche du tronc, vers le *rectum* & le raphé. » De » grands Médecins ont parlé du rapport qu'il » y a entre ces parties, eu égard aux diſ» poſitions de leurs vaiſſeaux : voici un au» tre rapport, eu égard aux productions du » tiſſu cellulaire : ces deux parties ſont des » aboutiſſans où ces productions vont ſe » contourner en maniere de cul-de-ſac ; d'où » il réſulte que les environs de la gorge &

» du nez, ainſi que ceux du *rectum*, ſont » des égouts naturels & très-remarquables. «

M. de Bordeu a terminé le tableau qu'il donne de la ſubſtance cellulaire & de ſes productions, par un réſumé général qui contient un précis de ſa doctrine ſur l'action de cet organe important ; action que perſonne n'a encore développée avec plus de clarté. Il en conſidere les couches extérieure & intérieure comme deux poches, dont l'intervalle eſt rempli par une maſſe de tiſſu cellulaire, qui n'eſt qu'un compoſé de mille ballons cellulaires, contenus les uns dans les autres. Ces ballons agiſſent les uns ſur les autres, & ſe ſoutiennent mutuellement ; il réſulte de leurs efforts réciproques une ſorte d'équilibration, une action & une réaction qui dépendent, tant de la cohéſion des parties qui conſtituent les ballons, que de celles des productions qui les lient les unes aux autres. Cette équilibration fait une eſpece de mouvement tonique qu'on peut regarder comme ſimplement paſſif. Comme c'eſt dans cet organe ſpongieux que ſont placés les viſceres, les muſcles & les glandes, tous ces organes doivent le modifier ſinguliérement ; ces modifications, qui dépendent du mouvement comme de la ſeule préſence de ces organes, donnent une idée de ce que l'Auteur appelle *le département des viſceres*, qui n'eſt, par conſéquent »

que la portion de tiſſu cellulaire qui éprouve leur action.

Une des propriétés de l'organe cellulaire externe des plus générales & des plus importantes, ſelon notre Auteur, eſt celle qu'il appelle *ſa pénétrabilité*, au moyen de laquelle elle donne paſſage à toute la fumée aqueuſe qui l'arroſe continuellement. Lorſque le cours de cette matiere qu'il croit être celle même de la tranſpiration, vient à ſe déranger, il ſe forme des courans, des dépôts, des directions particulieres qui ont leur cauſe dans les différens degrés de force de ce même organe cellulaire. Les propriétés générales dont nous venons de parler, c'eſt-à-dire le ton & la pénétrabilité, ſont un peu dérangés & modifiés par quelques étranglemens qui ſe trouvent dans ſon intérieur, & qui doivent changer la marche des humeurs. Indépendamment de ceux que tout le monde connoît aux extrêmités, l'Auteur en décrit un plus étendu qui diviſe le corps en deux parties égales, à droite & à gauche, & qui, ſelon lui, pénetre même juſques dans l'intérieur des viſceres. Cette diſpoſition du tiſſu cellulaire fait que les matieres contenues dans les cellules de l'un des côtés du corps, s'étendent beaucoup plus aiſément en haut & en bas, qu'elles ne paſſent d'un côté à l'autre ; ce qui rend raiſon de pluſieurs ſymptômes des maladies.

Les vaiſſeaux innombrables, les nerfs, les muſcles qui pénetrent la ſubſtance cellulaire, lui donnent une action bien plus marquée que celle que nous avons appellée *tonique*. Ils l'animent & la rendent mobile & ſenſible, propre à des dilatations & à des reſſerremens extraordinaires. Mais une partie qui paroît agir d'une maniere plus continue & plus ſinguliere ſur toute la maſſe cellulaire, c'eſt le diaphragme. On ſait qu'il eſt appliqué entre deux ballons principaux, la plevre & le péritoine. Quelque foible qu'on ſuppoſe leur reſſort & celui de leurs appendices, ces parties doivent toujours ſe reſſentir du mouvement du diaphragme, qui tiraille l'une de ces poches, tandis qu'il relâche ou qu'il ride l'autre. *Ces ſecouſſes*, dit M. de Bordeu, *ne ſauroient manquer de donner quelque direction à l'action du tiſſu cellulaire du tronc & des extrémités*. C'eſt une des raiſons pour leſquelles la tête, la poitrine & la partie inférieure du corps ont tant de rapport avec les mouvemens du diaphragme, de la reſpiration & des efforts des entrailles, qui ſe contre-balancent ſans ceſſe.

Notre Auteur rapporte, pour appuyer cette théorie du tiſſu cellulaire, pluſieurs faits de pratique, dont elle n'eſt, ſelon lui, que le réſultat. On voit tous les jours, lorſqu'il ſe fait quelque ſuppuration ſourde dans

l'intérieur de quelque membre, ou dans les lames de quelques os, la peau de la partie qui répond au noyau de la ſuppuration, devenir œdémateuſe ; cet œdème n'eſt qu'un gonflement du tiſſu cellulaire. Il ſuppoſe qu'il y avoit un rapport entre le tiſſu cellulaire qui ſuppure & celui qui ſe gonfle ; que le premier contenoit le ſecond, & qu'ils agiſſoient l'un contre l'autre. La réſolution à ſes œdèmes, ainſi que la ſuppuration ; elle ne ſauroit ſe faire ſans qu'il en coûte la perte & la coalition de quelques couches de ſubſtance cellulaire ; il n'eſt donc pas étonnant que celle-ci ſoit dérangée, relâchée ou tendue juſqu'à un certain point, lorſque la réſolution ſe fait : delà viennent les bouffiſſures de tout le viſage, à la ſuite des étranglemens, ou de la ſuppuration du péricrâne & de la dure-mere.

Le tiſſu cellulaire de la face ne ſe reſſent pas ſeulement de la diſpoſition de celui des parties internes, auquel il eſt joint plus immédiatement : il eſt aiſé de prouver qu'il eſt ſujet à des changemens fréquens, par les phénomenes qu'on obſerve. Les attaques des vers bouffiſſent le viſage dans les enfans ; les approches des regles le gonflent, ſur-tout vers les paupieres, dans bien des femmes. Il eſt ſouvent bouffi des deux côtés, dans certaines hydropiſies de poitrine, dans quelques ſuppurations aux deux poumons, &

dans des rhumatiſmes généraux : l'œdème gagne peu-à-peu la partie ſur laquelle le malade ne ſe couche point ; ce qui prouve que les matieres paſſent de l'un à l'autre, au moyen du tiſſu cellulaire. M. de Bordeu a vu un leucophlegmatique dans lequel la joue ſur laquelle il ſe couchoit s'affaiſſa ; mais la langue ſe prit ſi étonnamment, ſurtout du côté dont la joue s'étoit affaiſſée, qu'elle formoit une groſſe maſſe œdémateuſe qui ſortoit en partie de la bouche. Cet accident dura quatre ou cinq jours, au bout deſquels le malade mourut.

Une ſuppuration aux doigts ou aux poignets excite ſouvent des tumeurs glanduleuſes ſous l'aiſſelle ; les maux aux pieds font les mêmes effets ſur les aînes. Réciproquement on voit que les maux aux aînes, ou ſous les aiſſelles, engorgent ſouvent les poignets & les pieds : cela dépend, ſelon l'Auteur, du tiſſu cellulaire : il dit avoir vu quelquefois, à la ſuite d'une ſuppuration à l'avant-bras, les aiſſelles s'engorger, & puis la parotide ; il a auſſi obſervé que ces parties, tombant en ſuppuration à la ſuite des maladies externes, les tumeurs pénétroient dans le corps du côté affecté, après avoir parcouru le poignet, l'aiſſelle & le col, ou la jambe, le genou & l'aîne. On remarque, tous les jours que des étranglemens ou des ſuppurations à un des côtés du tronc, ſoit à

la poitrine, ſoit au bas-ventre, cauſent des gonflemens aux extrêmités, aux aînes & aux aiſſelles, aux pieds & aux poignets; d'où il conclut qu'il y a, entre les parties extérieures & les intérieures, une action réciproque dans l'état de maladie, &, par conſéquent, dans l'état de ſanté. Cette action dépend des couches de l'organe cellulaire; elles agiſſent l'une ſur l'autre; elles ſe renvoient les humeurs qu'elles contiennent. L'Auteur convient qu'il eſt difficile de déterminer exactement l'ordre précis de ces effets, & celui des dérangemens qui en réſultent; mais il prétend qu'on auroit tort d'imaginer que tous ces rapports n'aient pas des loix préciſes. *Quelque irréguliers qu'ils paroiſſent*, dit-il, *on entrevoit, lorſqu'on y fait attention, qu'ils ont une marche réglée, & que ſi on eſt ſi peu avancé là-deſſus, c'eſt qu'on ne s'eſt pas attaché à faire des obſervations bien ſuivies.*

L'action, dont nous parlons, ne ſe borne pas aux cas où il y a étranglement ou ſuppuration: voici l'exemple d'une bouffiſſure générale, qui met dans le plus grand jour l'action de l'organe cellulaire, les voies que les liqueurs ſe fraient dans ſes cavités, les étranglemens qu'y cauſent certaines bouffiſſures, & l'équilibration des parties internes & des externes. » Un enfant, ſujet à » une évacuation périodique de ſang par les

» narines, fit des remedes qui ſuſpendirent » cette évacuation ; il devint bouffi ou enflé » de tout le corps, ſur-tout de la partie ſu- » périeure ; la fievre & la difficulté de reſpi- » rer étoient très-marquées ; les parties infé- » rieures ſe gonflerent à la ſuite d'une ſai- » gnée du pied. La fievre diminuant, l'en- » flure diminuoit à proportion ; mais la dif- » ficulté de reſpirer augmentoit à propor- » tion ; enfin le malade ne put plus ſe cou- » cher que du côté droit ; toute ſon enflure » diſparut ; & il mourut avec une ſuppura- » tion au poumon, du côté ſur lequel il ſe » couchoit, & qui ſe trouva auſſi plein » d'eau. «

En attendant qu'on puiſſe faire une application bien circonſtanciée de la théorie du tiſſu cellulaire à l'hiſtoire des maladies, M. de Bordeu a cru en devoir donner un eſſai : il a choiſi, pour cet effet, quelques Coaques d'Hippocrate, relatives aux maladies de la poitrine, & à l'angine. Ce grand homme dit, Coac 18 (l'Auteur cite l'édition de Foës) que *la ſuppuration du poumon, accompagnée de douleur vers le col, ou à la clavicule, & quelquefois du côté du ventre, annonce que la quantité de la matiere du dépôt eſt conſidérable.* M. de Bordeu a vérifié l'obſervation d'Hippocrate ; & la raiſon lui en paroît évidente par les productions que la poche dans laquelle le pou-

mon eſt emboîté, jette du côté de la trachée-artere du col & du ventre. Il eſt aiſé de concevoir qu'un dépôt, dont la maſſe eſt conſidérable, peut tirailler toute cette poche, & porter une impreſſion remarquable vers le col & le ventre, du côté affecté. Il croit que cela arrive non-ſeulement dans le dépôt de la péripneumonie, qui affecte ſeulement la ſubſtance cellulaire du poumon; mais principalement lorſque la plevre eſt intéreſſée, & qu'il s'eſt fait une adhérence entr'elle & le poumon. L'Auteur obſerve, à l'occaſion de cette remarque, qu'il ne s'agit, ainſi que dans les réflexions ſuivantes, que de la maniere d'agir du tiſſu cellulaire, ſans toucher à celle des vaiſſeaux ſanguins, ni à celle des nerfs, dans chaque partie. Il reconnoît que les fonctions de quelque organe que ce puiſſe être s'exercent, tant dans l'état de ſanté que dans celui de maladie, à la faveur des nerfs, des vaiſſeaux & du tiſſu cellulaire. Le ſeul moyen de combiner l'action de ces trois cauſes, eſt de les examiner d'abord les unes après les autres, ou chacune en particulier: il ſe borne ici au tiſſu cellulaire.

On peut s'attendre à une parotide conſidérable dans un malade qui a la reſpiration gênée, avec tenſion dans l'hypocondre, la fievre aiguë, & quelques friſſonnemens; Coac. 107. *Les malades d'un tempérament*

bilieux, attaqués d'une fievre aiguë, avec la tenſion de l'hypocondre & la reſpiration difficile, ſont ſujets aux abſcès vers les oreilles. Coac 126. *Ceux qui ayant la fievre continue avec de fréquentes & de légeres ſueurs, avec une tenſion de l'hypocondre, ſont très-gravement malades, ſur-tout s'il ſe joint aux autres accidens une tenſion vers le col.* » Quiconque douteroit de ces ſen-» tences, dit notre Commentateur, feroit » l'aveu de ſon inexpérience ou de ſon peu » de talent pour obſerver. « Il convient cependant que les parotides, les abſcès aux oreilles, &c. n'arrivent pas toujours dans les cas ſpécifiés par Hippocrate ; les traitemens ordinaires font avorter ces abſcès plus ou moins sûrement, ſelon qu'ils ſont plus ou moins décidés & hardis. Il arrive cependant très-ſouvent que, malgré les traitemens les plus actifs, les parotides, les abſcès & les douleurs paroiſſent. La cauſe de ces phénomenes s'explique facilement par l'action du tiſſu cellulaire. La tenſion de l'hypocondre eſt une ſuite de l'engorgement de la baſe de la poche cellulaire, adoſſée au diaphragme, & du tiſſu qui tapiſſe tout le dehors de l'hypocondre. La gêne de la reſpiration indique que la ſubſtance du poumon & le tiſſu cellulaire qui enveloppe les côtés, ſont dans le même état ; eſt-il étonnant que la parotide, qui eſt placée à la pointe

pointe & à *l'aboutiſſant* de la poche cellulaire de la poitrine, ſe gonfle par le dépôt de la matiere mobile, & en partie cuite, qui s'y porte naturellement? En un mot, c'eſt, pour ainſi dire, un épanchement général de gelée ou de matiere coëneuſe dans toutes les parois externes de toute la poche cellulaire de la poitrine; & cette poche, qui a coutume de porter vers le col & la parotide des fuſées continuelles de tranſpiration, y portera des matieres preſque purulentes. Dans la troiſieme ſentence, les phénomenes ſont les mêmes que dans la premiere, à cela près qu'au lieu de parotide, Hippocrate annonce une vive douleur au col, parce que la criſe ſe change en ſpaſme & en effort douloureux, & que cet effort empêche le gonflement de la parotide, comme une vive colique empêche les ſécrétions du ventre. Il vaudroit mieux pour le malade que la parotide ſe décidât, parce que la matiere riſque de croupir dans l'intérieur de la poitrine, & peut y occaſionner un affaiſſement gangréneux; c'eſt ce qui arrive, ſelon M. de Bordeu, dans certaines pleuréſies & les fluxions de poitrine, où la matiere des crachats gagne le dehors du poumon, au lieu de gagner le dedans, du côté de la trachée-artere.

On trouve en quelque ſorte la confirma-

tion de cette doctrine & de ces explications dans Hippocrate lui-même : il dit, Aphor. 18, sect. jv : *Les douleurs situées au-dessus du diaphragme doivent, lorsqu'il est nécessaire de purger, être purgées par le haut ; & celles situées au-dessous du diaphragme, doivent être purgées par le bas.* Il parle, Aphor. 54, sect. vij, *de la pituite qui se place entre le diaphragme & le bas-ventre, & qui, ne pouvant s'évacuer par aucun des ventres, se fraie une route par les urines, & termine les maladies.* Ce langage d'Hippocrate seroit inintelligible dans tout autre système que celui du tissu cellulaire : il est évident qu'il a voulu parler de la poche cellulaire de la poitrine & de celle du bas-ventre. Ces deux poches sont adossées l'une à l'autre, au moyen du diaphragme sur lequel elles s'appuient : elles forment ainsi une division toute naturelle. La supérieure, qui est la plevre, porte ses humeurs vers les parties supérieures, la gorge, le col, la bouche, les parotides : ce sont les voies par lesquelles elle s'évacue. Le vomissement & les crachats la dégorgent singuliérement ; c'est-là ce qui s'appelle, suivant Hippocrate, *une purgation par le haut.* La poche inférieure tend vers le bas, & porte ses humeurs vers la vessie & le bas-ventre. Ce n'est donc pas sans raison que l'Auteur, dans sa These

ſur les *Eaux d'Aquitaine*, a regardé la totalité du poumon, de la plevre & de ſes productions (dans certaines maladies) comme une eſpece de pyramide cellulaire, dont la baſe porte ſur le diaphragme, & dont la pointe remonte juſqu'au col. C'eſt dans l'intérieur & le tiſſu de cette pyramide que ſe niche la matiere des maladies, & particuliérement celles dont parle Hippocrate: ces maladies ſont catarrales, ſelon notre Auteur; il dit les avoir vues ſouvent accompagner les conſtitutions catarreuſes.

Le point de côté, qui ſurvient après l'établiſſement d'une parotide conſidérable, la fievre étant toujours dans le même état, annonce l'affaiſſement & la mort du malade, ſuivant Hippocrate, Coac. 60. Il dit auſſi, Coac. 113, que *le ſerrement de la gorge, qui ſe joint à un point de côté conſidérable, peut faire attendre la ſuppuration.* M. de Bordeu a vu la confirmation de la premiere ſentence, ſoit dans le cas d'une parotide bien formée, ſoit dans celui d'une ſorte d'abſcès à l'oreille. C'eſt un reflux de matiere qui ſe fait ſur le côté, parce que c'eſt du côté & de tout le tiſſu cellulaire des environs que la matiere partoit; c'étoit la baſe de la colonne de la matiere catarreuſe; cette baſe s'affaiſſe; elle fléchit; elle ſe gangrene; & voilà l'origine du point de côté.

La ſeconde ſentence ſe vérifie par ceux qui ſavent obſerver ; le reſſerrement de la gorge eſt ordinairement accompagné de la ſuppreſſion des crachats : on l'obſerve quelquefois dans les maladies lentes. Dans les aiguës, la fluxion catarreuſe de la poitrine ſemble aller ſon train, & même ceſſer à la ſuite des remedes généraux. La fievre diſparoît preſque entiérement : on ſaiſit ſouvent ce moment pour placer des purgatifs ; les crachats ceſſent ordinairement ; la gorge s'irrite, ſe reſſerre, ſe deſſeche, le point de côté ſe décide au moment où l'on s'y attend le moins ; la fievre, dont on prétendoit que les purgatifs avoient emporté le foyer, reprend ; les crachats deviennent plus ou moins enſanglantés. Il eſt à préſumer, dit notre Auteur, qu'au lieu de purgatifs, Hippocrate eût penſé aux crachats ; &, s'il avoit fallu purger, il auroit purgé par le haut.

Nous paſſerions les bornes d'un Extrait, ſi nous voulions rapporter le commentaire que notre Auteur fait ſur les différentes obſervations relatives à l'angine, qui ſe trouvent dans les Coaques & les Aphoriſmes d'Hippocrate : nous obſerverons ſeulement que toutes ces obſervations, que M. de Bordeu a eu occaſion de vérifier dans différentes circonſtances, s'expliquent fort bien dans ſa

Doctrine du Tiſſu cellulaire. Il eſt vrai qu'il en déduit une pratique un peu différente de celle que les Théoriciens modernes avoient bâtie ſur leurs ſyſtêmes. Il paroît qu'en général il compte plus ſur les reſſources de la nature que ſur les ſecours de l'art ; c'eſt ce qui paroît ſur-tout dans l'examen qu'il fait de la méthode que Boerhaave & ſon Commentateur Van Swieten recommandent pour le traitement de l'angine & de la fluxion de poitrine : il s'étonne, avec raiſon, que ces grands Maîtres n'aient pas parlé de l'uſage des émétiques dans l'une ni dans l'autre de ces maladies, & qu'ils aient ſi fort compté, ainſi que tous les Praticiens modernes, ſur la ſaignée & les purgatifs. Nous finirons, en rapportant la concluſion par où il termine ſes *Recherches :* elle contient le réſumé de toutes les obſervations de pratique qu'il a ſemées dans cet ouvrage. » Il faut, dit-il, » (que le Médecin qui veut prendre la na- » ture pour guide) faſſe vœu de ne donner » jamais aucun remede ſans une indica- » tion évidente. Il ne ſaignera point pour » étouffer la fievre, & parce que les petits » vaiſſeaux ſont engorgés, & parce que les » globules du ſang doivent reculer, au lieu » d'avancer, &c. mais lorſque la nature » tentera une hémorragie, ſans pouvoir la » compléter : il ne fera pas vomir ; il ne

» purgera point, à cauſe de la ſaburre des
» premieres voies, qui fournit ſans ceſſe
» un chyle épais & viſqueux, &c. mais
» lorſque la nature commencera ſes mouve-
» mens pour un vomiſſement ou pour des
» évacuations critiques, ſans pouvoir les
» finir ſeule; il ne fera pas ſuer, il ne tra-
» vaillera point à procurer des crachats; il
» n'appliquera pas les véſicatoires, pour
» fondre & purifier le ſang, pour chaſſer le
» venin qui l'aigrit & qui l'épaiſſit, &c. mais
» lorſque la nature tendra à la ſueur & à
» l'expectoration, & qu'elle fera, ſur le lieu
» où l'on applique les véſicatoires, des ef-
» forts impuiſſans pour amener à matura-
» tion la matiere du catarre : telles ſont les
» ſources des indications ſages & aſſurées,
» & tel eſt le fond de connoiſſances que le
» Médecin qui veut en mériter le nom doit
» acquérir & cultiver. Hippocrate avoit
» commencé à défricher ce vaſte & fertile
» champ, devenu, depuis lui, ſtérile & cou-
» vert de halliers. Il vous apprendra ſur-
» tout à diſtinguer les cas où l'art doit ſe
» taire, les cas déſeſpérés. «

OBSERVATION

Sur un Tétanos eſſentiel ; par M. PUJOL, Docteur en médecine, & Médecin des Hôpitaux de Caſtres.

Si les yeux des obſervateurs les plus clairvoyans ne peuvent ſaiſir un vrai point de diviſion entre les regnes de la nature, comment les Médecins oſent-ils aſſigner des limites qui diſtinguent les maladies aiguës & chroniques ? Cette diſtinction, ſi généralement reçue, eſt tous les jours contredite par l'expérience (*a*). Le Praticien le plus éclairé héſite ſouvent, ſans ſavoir à quelle claſſe rapporter les maladies qu'il traite.

(*a*) Cette limite eſt le quarantieme jour. Les maladies qui ſe terminent avant ce terme ſont déclarées *aiguës* & *chroniques*, ſi c'eſt après. Si pourtant les maladies qu'on a voulu appeller *aiguës*, viennent à paſſer outre, elles s'appellent *aiguës par décidence*, juſqu'à leur centieme jour, après lequel elles rentrent dans la claſſe générale des *chroniques* ; de ſorte qu'une ſeule maladie, ſans changer de nature, prend ſouvent le nom d'*aiguë*, enſuite d'*aiguë* par *décidence*, & enfin de *chronique*. On voit d'abord combien cette diviſion fait violence à la nature. Dans la formation des maladies, plus encore qu'ailleurs, elle marche, par gradations inſenſibles, ſans s'aſſujettir à nos regles factices.

Quelquefois celles qu'on regarde comme les plus aiguës, trompent le pronoſtic d'un Médecin prévenu, & éludent, pendant des mois entiers, le traitement le plus régulier; comme auſſi on en voit beaucoup, par une rapidité tragique, mettre en défaut les maîtres même de l'art, qui temporiſent dans l'eſpérance d'un mal chronique.

Parmi les nombreuſes preuves de cette vérité, que la pratique m'a fournies, celle qui ſuit eſt une des plus frappantes.

Le tétanos eſſentiel eſt une maladie rare & terrible, dont on ne lit pas dans les Auteurs des deſcriptions bien étendues, mais que preſque tous regardent, après Hippocrate, comme très-aiguë : *In quatuor diebus pereunt* (a). Je viens pourtant de la voir ſe former en ſecret, ſe développer inſenſiblement, & parcourir tous ſes degrés avec une lenteur vraiment chronique (*b*).

(*a*) Une grande maladie eſt toujours dangereuſe avant ſon état ; Hippocrate ſuppoſe que le tétanos y parvient avant quatre jours. Cet aphoriſme trop général a été ſouvent trouvé faux.

(*b*) Le célebre Van Swieten rapporte une belle obſervation du Tétanos dans ſes *Commentaires ſur Boerhaave*, §. 712. Il dura quarante jours, & ne parvint pas à un auſſi haut degré d'intenſité que celui-ci ; il paroît même n'avoir été que ſymptomatique & une ſuite des douleurs des dents, auxquelles ſa malade étoit ſujete.

La fille de Jacques Auq, Jardinier de cette ville, âgée de seize ans, d'un tempérament charnu & sanguin, & d'une santé jusques-là non altérée, sentit, vers le commencement du mois d'Avril dernier, quelque rigidité dans la mâchoire inférieure. Cette gêne augmenta peu-à-peu, jusques vers la fin du mois; ce fut dans ce temps qu'en faisant son ménage il lui prit des anxiétés subites dans les membres, qui furent suivies d'engourdissemens pareils à ceux de la mâchoire : elle voulut se courber, & la difficulté qu'elle trouva à redresser le tronc lui fit faire une chute. Les parens commencerent alors à ouvrir les yeux sur cette maladie. On la mit au lit; & durant quinze jours, pendant lesquels le mal fit des progrès plus décidés, toutes les femmes du quartier essayerent tour-à-tour sur elle leur petit savoir. Ayant été appellé, au bout de ce tems, je trouvai cette misérable fille roide comme une statue de pierre. Le corps étoit dans une situation droite; la tête, le col, le tronc & toutes les extrêmités inférieures paroissoient d'une seule piece : si je voulois soulever les pieds, tout le corps portoit sur l'occiput; &, si je soulevois la tête, il ne

Il employa quelques saignées, des émulsions, des nervins, des épispastiques & des topiques relâchans. Peut-être la maladie eût moins résisté, s'il eût eu recours aux sudoriques.

s'appuyoit plus que ſur les talons. Pour empêcher qu'elle ne ſe ſalît, on lui avoit mis ſous les feſſes des draps pliés ; &, de l'autre côté, la tête portant ſous un carreau, le tronc formoit une eſpece de pont ſur lequel on promenoit librement les mains.

Les bras, dans le même état de roideur, étoient collés contre la poitrine ; les muſcles paroiſſoient durs & gonflés ; les mâchoires immobiles étoient écartées l'une de l'autre d'une ligne & demie ; le bas-ventre ſe trouvoit applati & inflexible ; on y diſtinguoit la direction des muſcles droits. J'employai vainement toute ma force pour fléchir les membres tendus ; il eût été plus facile de les briſer. Les yeux, la langue, les doigts des mains étoient les ſeules parties exemptes de convulſion tonique. La reſpiration étoit libre, le jugement ſain, les yeux phlogoſés, ſecs & ſenſibles à la vive lumiere. Le pouls n'étoit ni vif ni fréquent, mais plein & dur, la chaleur & les urines étoient naturelles ; le ventre avoit reſté conſtipé durant pluſieurs jours ; & des moiteurs en forme de roſée tranſudoient de toute la peau, & perſiſtoient, ſans interruption, depuis plus d'une ſemaine. Depuis qu'elle s'étoit alitée, le ſommeil n'avoit point paru, à cauſe des tiraillemens violens & douloureux que la tenſion des muſcles occaſionnoit dans les jambes. Sa douleur étoit diminuée, toutes

les fois qu'on lui preſſoit avec force la plante des pieds.

On me raconta qu'après qu'on l'eut couchée, il avoit paru, à la partie latérale droite du col, une enflure indolente qui diſparut bientôt; alors la malade ſentit comme un vent froid qui coula le long de l'épine, & delà ſe répandit par tout le corps. Depuis cette époque la tenſion convulſive avoit pris un accroiſſement beaucoup plus ſenſible.

J'appris enſuite que cette fille n'avoit pas encore vu ſes mois; qu'avant ſa maladie elle mangeoit beaucoup plus que de coutume; que ſa nourriture favorite étoit de la bouillie faite avec la farine de maïs; qu'elle étoit naturellement peureuſe à l'excès; & enfin qu'elle avoit beaucoup ſouffert du froid, pendant l'hiver, qui fut ici très-rude.

M'étant ainſi mis au fait de la maladie, je crus voir l'exiſtence d'une grande pléthore & d'une lenteur phlogiſtique des humeurs, tandis que le fluide nerveux qui en émane, péchant par les mêmes endroits, me paroiſſoit favoriſer, par ſon abondance & ſa viſcoſité, l'engouement ſanguin du genre muſculeux.

En conſéquence j'ordonnai, pour le jour, deux ſaignées, un lavement, une tiſane légérement apéritive & rafraîchiſſante,

& une potion diaphorétique & nervine à la cuillerée, que je rendois calmante avec la teinture anodine. Ces remedes donnoient un calme paſſager, ſans amener le ſommeil ni le relâchement; le lendemain m'étant apperçu de quelques anxiétés vers le creux de l'eſtomac, j'ordonnai le tartre émétique en lavage, qui ne la vuida que par bas. La ſaignée & les remedes de la veille furent réitérés avec quelque ſuccès; mais ayant été obligé de m'abſenter pendant trois ou quatre jours, pour un malade preſſant (*a*), j'eus le déplaiſir, à mon retour, de voir qu'au mépris de mes conſeils on n'avoit fait aucun remede depuis mon départ; auſſi le mal avoit-il fait des progrès étonnans: la rigidité des membres étoit encore plus forte qu'auparavant; les tiraillemens des jambes étoient plus violens; ſon goſier étoit rétréci, au point qu'elle n'avaloit plus de boiſſon, que goutte à goutte, & avec crainte de ſuffocation: j'aurois voulu introduire des bouillons par l'anus; mais les feſſes étoient ſi fort ſerrées l'une contre l'autre, qu'elles rendoient également impoſſible l'introduc-

(*a*) C'étoit pour une dame de la premiere conſidération, âgée de ſoixante ans, qui, à la ſuite d'une fievre de pourriture, eut une rougeole épidémique dont elle ſe tira aſſez facilement, malgré les ſymptômes fâcheux dont elle fut accompagnée.

tion de la canule & la ſortie des excrémens. Le pouls étoit moins plein & plus fréquent ; il s'étoit élevé quelques douleurs le long de l'épine ; la malade ne reſpiroit que pour pouſſer des hurlemens lamentables que lui arrachoient ſes douleurs des jambes ; en un mot, on n'attendoit plus que le moment de ſa mort.

Cependant, encouragé par les Aph. 26, l. 2, & 6, l. 5, d'Hippocrate, plus encore que par le riche tempérament de la malade, j'oſai prendre & donner quelques eſpérances. Je la fis ſaigner tout de ſuite. Les bons effets de la ſaignée m'engagerent à la réitérer, pendant pluſieurs jours de ſuite, une ou deux fois le jour. C'eſt à la faveur de ce remede qu'on pouvoit faire gliſſer quelque peu de boiſſon & des lavemens : je lui fis appliquer ſur le bas-ventre des fomentations émollientes ; on lui faiſoit, pluſieurs fois le jour, des frictions douces le long de la colonne vertébrale, avec l'huile de camomille : elle uſa d'une potion puiſſamment ſudorifique & cordiale ; la fievre augmenta & devint même très-forte, les ſueurs furent abondantes & ſalutaires.

Dès que les purgatifs purent paſſer, je lui fis prendre quelques minoratifs à un jour d'intervalle ; vers la fin du mois, la déglutition fut totalement libre, la mâchoire plus mobile, & les jambes moins tendues. Elle

commença alors à goûter un peu de ſommeil ; elle put ſe ſoutenir vers le milieu de Juin, & ne recouvra l'entiere liberté de ſes mouvemens qu'à la fin de ce mois. Elle a joui depuis d'une ſanté des plus parfaites. Les ſaignées ont été le remede le plus efficace ; les potions ſudoriques ont auſſi ſervi très-utilement, d'autant mieux que c'eſt à elles que je crois devoir attribuer le ſoulevement du mouvement vital contre l'ennemi commun, je veux dire la fievre.

A peine la bouche put un peu s'ouvrir, que la malade voulut manger ; elle m'aſſura même que, durant le cours de ſa maladie, jamais le ſentiment de la faim n'avoit été diminué chez elle.

Ce qui ſurprend le plus dans cette maladie, c'eſt qu'après l'épuiſement des forces que devoient occaſionner une diete ſi auſtere & ſi longue, des tourmens ſi aigus & ſi conſtans, des cris & des veilles ſi opiniâtres, des ſueurs & d'autres évacuations ſi continuelles & ſi abondantes, & une tenſion ſi violente & ſi ſoutenue de preſque tous les muſcles ; il eſt, dis-je, ſurprenant que le fluide vital ait été encore aſſez abondant pour exciter une fievre des plus fortes. La ſeule tenſion des muſcles eût été capable d'épuiſer l'homme le plus robuſte dans moins de trois heures.

On me permettra de remarquer en paſſant,

qu'on pourroit ſouvent méconnoître la fievre dans ces ſortes de maladies, ſi on la faiſoit uniquement conſiſter, comme bien des Médecins modernes, dans l'excès proportionnel des forces vitales ſur celles du mouvement animal.

RÉPONSE

A la Lettre de M. POMMÉ le fils, Médecin, réſidant à Arles en Provence; par M. DEJEAN, *Médecin à l'Abbaye du Bec en Normandie.*

MONSIEUR,

L'objet le plus eſſentiel de notre profeſſion eſt le ſoulagement des miſeres humaines: comment ne peut-on pas recevoir favorablement tout ce qui peut y contribuer? La défiance de ſoi-même eſt une vertu, la partialité quelquefois un crime: le vrai Médecin, ou l'ami des hommes, doit donc déſirer avec ardeur de s'inſtruire ou d'être fortifié dans ſes ſentimens par les avis d'un confrere auſſi ſage & éclairé que vous l'êtes, vrai imitateur du grand Haller dans la théorie, & du pere de la médecine dans la pratique.

A travers du nuage que vous avez cru

m'avoir induit en erreur ſur le diagnoſtic de la maladie guérie par le quinquina, perçoit quelque rayon de lumiere ſur les ſignes caractériſtiques d'une affection vaporeuſe.

A un pouls rare, petit & preſqu'égal ; à une toux convulſive, avec oppreſſion & étouffement, qui ſaiſit tout-à coup, & par accès, à l'occaſion de quelque chagrin auquel ma malade ſe livra entiérement, & dans un tems périodique propre à ſon ſexe ; à tous ces accidens, dis-je, quel genre de maladie reconnoîtra-t-on ? Une affection vaporeuſe.

La réunion aux ſymptômes ci-deſſus, des laſſitudes ſpontanées, des convulſions avec étranglement, le coaſſement, les hoquets, l'aphonie, &c. qui ſe fit trois mois après ; &, par un retour de la même cauſe, peut-elle être regardée comme ſymptomatique ? Qu'il n'exiſtât un vice ſenſible dans les liqueurs, qui ne concourût avec l'irritabilité du ſyſtême nerveux à produire ces accidens, je n'en diſconviens point ; *quid indè ?*

Vous ſavez mieux que moi, Monſieur, que les paſſions de l'ame excitent un ſi grand déſordre dans l'économie animale, que toutes les fonctions en ſont dérangées : delà la ruine des coctions, l'épaiſſiſſement, l'acrimonie des humeurs, enfin leur action déſordonnée ſur le genre nerveux. » Il eſt donc » certain qu'on ne guérira point les vapeurs,

» ſans remonter aux cauſes éloignées qui les » produiſent, parce que ce ſont elles qui » déterminent la cauſe qu'on nomme *pro-* » *chaine*, dans le ſens des Pathologiſtes, qui » conſiſte dans l'irritabilité (*a*). «

Parce que les paroxyſmes ſuivoient l'ordre des fievres intermittentes, s'enſuit-il qu'ils étoient fomentés par quelque levain fébrile ? Rien cependant de plus commun à ces ſortes d'affections ; & j'avoue n'avoir pas enviſagé le quinquina, dans cette occaſion, comme fébrifuge, mais comme antiſpaſmodique, en reſtituant aux ſolides le ton & l'élaſticité qu'une trop grande tenſion leur avoit dérobée, après avoir bonifié les coctions, adouci l'acrimonie, fait ſuccéder à l'épaiſſement la fluidité, à la perte des mouvemens réguliers des organes ſécrétoires & excrétoires leur rappel, auquel ma malade eſt redevable de ſa ſanté.

Aurois-je encore pris le change ſur le diagnoſtic de l'affection hyſtérique qui fait le ſujet de la relation ſuivante ?

Il y a quelque tems que je fus prié d'aller en la paroiſſe de Calville, dioceſe d'Evreux, voir la nommée *Calabray*, âgée de quarante-ſept ans, » qui me dit, dès mon arri- » vée, qu'elle ne croyoit point que ſa ma-

(*a*) Journal des Savans, Octobre 1758, page 669.

» ladie fût ſuſceptible de guériſon, parce » que c'étoit du mal qu'on lui avoit donné ; » que, depuis quinze jours, elle ſentoit mou- » voir une bouteille dans ſon ventre, qui » changeoit même très-ſouvent de place, » ſur-tout vers le ſoir ; qu'elle montoit dans » ſon eſtomac, pour lui cauſer différentes » ſenſations, comme des ris, des pleurs, » des craquemens de dents (ou le triſme ;) » &, quelques momens après, ladite bou- » teille s'élevoit juſqu'à la gorge, pour l'é- » trangler, & que pour lors elle tomboit » en pâmoiſon. «

Je ne doutai point un inſtant que la ſenſation de la bouteille ne fût illuſoire, & qu'elle ne fût produite par une contraction ſucceſſive de différens muſcles. Ayant interrogé cette femme ſur ſon évacuation menſtruelle, elle répondit ne pas l'éprouver depuis ſix mois, & que, dès ce tems, elle étoit indiſpoſée. Je crus devoir rapporter cette maladie à l'*uterus*, & la caractériſer, par conſéquent, d'*affection hyſtérique*.

Comme elle jouiſſoit encore d'aſſez d'embonpoint, malgré les fâcheux accidens qu'elle éprouvoit journellement, je lui ordonnai une ſaignée dans le paroxyſme même, & un minoratif des moins actifs le lendemain, pour paſſer delà à l'uſage du quinquina incorporé dans du miel, & la ſou-

mis, *pro potu*, à l'*hydro-ſaccharum* farineux du *D. Bates*, qui ſe fait en mêlant dans une pinte d'eau bouillante une cuillerée à café de farine de froment, & une once de ſucre royal. Ce traitement ſimple me procura le plaiſir de voir affoiblir de jour en jour les accidens qui accompagnoient cette maladie; &, en moins d'un mois & demi, ladite bouteille n'eut plus lieu; & ſon hôteſſe jouit d'une parfaite ſanté.

En réfléchiſſant ſur les différentes propriétés de l'écorce Péruvienne, je me décide de plus en plus en ſa faveur, ſans cependant prétendre militer contre la méthode aqueuſe, qui mérite aſſurément le ſuffrage des plus grands connoiſſeurs, & une vive reconnoiſſance des ſpaſmodiques.

On doit la regarder, ſans contredit, comme le calmant le plus déterminé, par la raiſon des contraires; mais, comme il n'eſt pas prouvé démonſtrativement que les nerfs ſe livrent toujours aux ſecouſſes, ſans y être ſollicités par les fluides, lorſque ceux-ci éprouvent une dégénération produite par différentes cauſes, elle ne ſera donc pas toujours ſuffiſante, cette méthode aqueuſe, pour remplir toutes les indications. Le quinquina, par la même raiſon, ſubira le même ſort, mais deviendra d'autant plus indiqué, que la marche des maladies ſuivra celle des fievres périodiques. C'eſt mon opinion,

ſans en être eſclave : la commune prévaudra toujours à la mienne.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur une Ophthalmie vineuſe dans un Enfant mal élevé ; par M. GRIGNON, Docteur en médecine de l'Univerſité de Montpellier, & Médecin à Vannes.

La médecine, qui donne des préceptes pour guérir, donne auſſi des regles pour éviter des maladies ; & ſi un ſuccès heureux, dans un cas difficile, mérite d'être publié, il ne peut être guere moins avantageux de faire connoître des cauſes qui préparent des maladies, pour les éviter quand on le peut.

Un enfant de ſept à huit ans, élevé dans le ſein d'une famille aiſée, ſouffroit depuis quelque tems une ophthalmie pour laquelle on avoit cherché différens remedes ; mais tout étoit inutile, ne prenant pas garde que cette maladie, qui devenoit habituelle, & préparoit des jours malheureux à cet enfant, dépendoit particuliérement de l'extravagante tendreſſe des parens. On me fit voir, par occaſion, ce malade en paſſant

dans l'endroit de ſa demeure. Je lui examinai les yeux, dont les paupieres étoient habituellement collées tous les matins ; les bords en étoient rouges & tuberculeux. Les globes des yeux étoient enflammés, ſans néanmoins grande douleur ; & il commençoit à s'y former de petites taches, qui heureuſement étoient écartées de la prunelle ; la viſion étoit tendre, ce qui favoriſoit le goût de cet enfant pour la pareſſe, dans un âge où il devoit commencer à s'appliquer, étant né pour avoir de l'éducation. Je ne remarquai d'ailleurs aucune tumeur glanduleuſe, nulle éruption cutanée ; il n'avoit point encore eu la petite-vérole ; il avoit joui d'une bonne ſanté juſqu'au tems où il avoit été attaqué de cette maladie ; il étoit né de parens ſains ; il avoit eu une bonne nourrice, & vivoit d'ailleurs dans un lieu aſſez avantageux pour la ſanté.

Cet examen fait, je ſoupçonnai quelques levains de râche jettés ſur les yeux ; & j'allois preſcrire des collyres rafraîchiſſans & un peu réſolutifs, des tiſanes délayantes & légerement diaphorétiques, des purgatifs, & enfin un ſéton, pour tâcher de corriger & de détourner cette humeur. Mais une tante, qui aimoit beaucoup cet enfant, me donna occaſion de faire une attention à laquelle je n'aurois pas penſé. Elle vint le chercher pour le préparer à ſon déjeûner,

en lui donnant, ſuivant ſon habitude, un verre de liqueur, à laquelle il étoit tellement accoutumé, qu'il ne déjeûnoit point ſans avoir pris auparavant ſa liqueur ; & je fus témoin qu'au dîner il ſe plongea, au grand plaiſir des parens, dans un commencement d'ivreſſe qui les divertiſſoit beaucoup. La liberté qu'il avoit à table me fit aiſément croire que c'étoit ſon habitude, & que ſon régime étoit la cauſe de ſa maladie. Les parens me confirmerent dans cette opinion, en me diſant qu'ils lui permettoient l'uſage du vin, des liqueurs & du café ; qu'ils avoient même remarqué qu'il étoit beaucoup plus gai & plus content quand il en avoit bu ; que d'ailleurs il n'en prenoit cependant jamais au-delà du beſoin ; mais qu'ils ne penſoient pas que cela dût lui être contraire, perſuadés qu'ils étoient que c'étoit même un bon moyen pour empêcher la génération des vers, qui ſont la cauſe ſi commune des maladies à cet âge. Je m'efforçai pourtant de leur perſuader qu'ils avoient tort ; & les plus raiſonnables d'entr'eux voulurent bien m'en croire. Je les aſſurai qu'il n'y avoit point d'autres remedes à faire que de changer le régime de cet enfant. Je lui interdis l'uſage du vin, des liqueurs & du café, je le réduiſis à ne boire que de l'eau entre & à ſes repas. On ſuivit mon conſeil, que l'on obſerve encore, & le malade fut

bientôt rétabli, jouit préſentement d'une bonne ſanté, en s'appliquant à l'étude, dans laquelle il paroît réuſſir, & donne lieu d'en attendre un bon citoyen ; tandis que, s'il avoit long-tems continué ſon premier régime, il ſeroit probablement devenu à charge à ſa famille & à la ſociété, par ſes mauvaiſes mœurs, ou tout au moins inutile, par ſes infirmités.

J'ajouterai la réflexion ſuivante.

Je croirois volontiers que la plupart des maladies hyſtériques, vaporeuſes ou ſpaſmodiques, qui ne ſe rencontrent guere que dans les perſonnes qui ont été élevées avec trop de délicateſſe dans leur enfance & dans leur adoleſcence, ce qui a dû détruire la force de leur tempérament, dépendent ſouvent de cette amitié mal entendue, ou de cette complaiſance qui portent les gens aiſés à permettre à leurs enfans l'uſage inconſidéré du vin, des liqueurs & du café. Ces choſes, qui ſont vraiment délicieuſes, & qui ſervent, quand l'uſage en eſt bien entendu, à ſoutenir la force d'un tempérament formé, ou à ranimer la vigueur preſque mourante d'un tempérament qui s'éteint dans la vieilleſſe, ne ſervent qu'à étouffer cette force naiſſante qui préparoit, dans l'enfance, un ſujet robuſte, dont les diſpoſitions naturelles

d'un bon tempérament ſe ſeroient heureuſement développées par une nourriture ſaine, & l'uſage de l'eau, qui eſt la boiſſon la plus naturelle aux enfans, dont la conſtitution tendre peut aiſément s'altérer à cet âge, par des ſpiritueux ou des liqueurs échauffantes. Mais l'eau bien pure, ſi naturelle à l'enfance, eſt précieuſe à tout âge; & l'on ne doit pas négliger de ſe procurer, pour boiſſon habituelle, de bonne eau, qui eſt toujours ſalutaire, & qui eſt heureuſement preſque toujours facile à trouver; mais qui cependant, par la négligence des peuples & l'inattention de ceux qui peuvent y veiller, donne quelquefois occaſion de puiſer la maladie dans des fontaines qui devroient être les ſources de la ſanté.

OBSERVATION

Sur une Iſchurie véſicale, cauſée par une feve introduite dans le canal de l'uretre; par M. COSTE, Docteur en médecine, à Ville en Bugey.

Mobilis & varia eſt fermè natura malorum,
Cùm ſcelus admittunt. . . . .
JUVEN. Sat. xiij.

Tous les Auteurs font mention de l'iſchurie *véſicale*, & des marques caractériſtiques qui la

la distinguent de celle des *reins*. Les causes, tant prochaines qu'éloignées, y sont déduites en grand nombre, & avec assez d'exactitude ; mais il étoit réservé à la perversité du siecle où nous vivons d'en grossir le catalogue : *Minimas ediscere sordes* (a). On ne tirera pas de cet exemple un argument en faveur du paradoxe avancé de nos jours, avec non moins d'inconséquence que de célébrité : *Que c'est au rétablissement des sciences & des lettres qu'est dûe la décadence des mœurs* (b). Celui qui fait le sujet de cette observation est un jeune payſan, grossier, plus qu'illettré, d'un esprit lourd, d'une physionomie hideuse, qui semble ne le distinguer d'une brute que parce qu'on est convenu de lui donner un nom plus distingué.

Voici les symptômes qui se présenterent, lorsque je fus appellé auprès de lui : une tension extrême de l'hypogastre, accompagnée de chaleur & d'une ardeur excessive dans toute cette région & dans celle des lombes ; un sentiment de pesanteur au périnée, avec une envie extraordinaire d'uriner, que le malade ne pouvoit satisfaire. La tension étoit si grande que la fluctuation des urines contenues dans la vessie n'étoit qu'obscure : la soif, le hoquet, les nausées

(a) Juvenal, *Sat. xiv.*

(b) J. Jacques Rousseau, *Discours qui a remporté le prix de l'Acad. de Dijon.*

urineuſes, la reſpiration gênée, la ſueur froide, la crampe aux extrêmités, les défaillances, le pouls petit & concentré; tout annonçoit la fin prochaine de cet homme, à qui la honte avoit empêché juſques-là de faire l'aveu de la cauſe de ſon mal, en faiſant celui de ſa turpitude.

Je propoſai de le faire ſonder : il n'y conſentit qu'avec peine; &, comme je voulus bien ſervir d'aide au Chirurgien qui m'avoit accompagné, je ne fus pas peu ſurpris de rencontrer, je ne dis pas de l'*érection*, mais un *priapiſme* des plus extraordinaires. Il fut abſolument impoſſible d'introduire la ſonde au-delà du gland. Je revins à la charge de mes interrogations précédentes; & le patient, intimidé par le pronoſtic que je lui annonçai, m'apprit alors, d'un air fort embarraſſé, & balbutiant à demi, » qu'après » avoir fait l'acte de *maſturbation*, l'érec» tion ſubſiſtant encore, il s'étoit aviſé d'in» troduire, par l'ouverture de la verge, un » grain de feve verte; que le plaiſir augmen» tant par l'intromiſſion ultérieure, il l'avoit » pouſſée d'abord un peu plus loin que l'en» droit où elle étoit maintenant arrêtée, » (c'étoit immédiatement ſous la couronne » du gland) & que, depuis ſix heures, il » eſſayoit en vain de la faire rétrograder. «

Je compris que tous ces efforts n'avoient abouti qu'à rendre la ſortie impoſſible,

parce que la feve, auparavant engagée par ſon petit diametre, l'étoit par le grand, à la ſuite de ces diverſes agitations. La chaleur & l'humidité du lieu avoient fait gonfler ce légume vert, & la contraction ſpaſmodique de la membrane intérieure de l'uretre l'avoit appliquée ſi exactement à ce corps étranger, qu'il n'y avoit pas l'eſpace propre à donner iſſue à une ſeule goutte d'urine.

L'opération me parut, en ce cas, la ſeule reſſource, perſuadé que de nouvelles tentatives, pour en faire l'extraction, auroient ajouté aux grands déſavantages de l'inutilité & de la perte d'un tems précieux celui d'augmenter des douleurs déjà très-vives, & d'amener l'inflammation. Un coup de biſtouri à l'uretre, ſur la feve même, la dégagea ſur le champ ; & elle tomba, après l'inciſion, au grand contentement du malade. L'obſtacle ne fut pas levé, que les urines firent irruption en très-grande abondance. Je ne voulus cependant pas lui permettre, quelqu'empreſſé qu'il en fût, de les rendre tout-à-la-fois, crainte que les fibres muſculeuſes de la veſſie, tout-à-coup délivrées en entier d'une plénitude qui en avoit forcé le reſſort, ne tombaſſent en atonie. Je preſcrivis un bon quart-d'heure d'intervalle. La plaie fut panſée comme très-ſimple, & guérie en peu de jours.

Un Médecin ne trouvera rien dans ces

divers ſymptômes qui ne ſoit facile à expliquer. Le cas eſt le même que celui où une pierre ſe trouveroit engagée dans le canal de l'uretre ; les indications ſont les mêmes ; il n'exige pas un autre traitement. Je ne donne l'hiſtoire de celui ci qu'à cauſe de ſa nouveauté & de ſa ſingularité, & comme une preuve de l'embarras où nous ſommes quelquefois, ſans l'aveu du malade, de ſtatuer quelque choſe de bien certain ſur les cauſes mêmes immédiates des cas ſinguliers qui ſe rencontrent dans la pratique.

OBSERVATION

Sur une Carie de cauſe externe ; par M. DAUNOU, Maître en chirurgie, & Chirurgien de l'Amirauté, à Boulogne-ſur-mer.

Si la nature eſt merveilleuſe dans l'ordre & l'harmonie qui accompagnent ſes productions, elle ne l'eſt pas moins dans l'irrégularité & l'eſpece de déſordre que l'on obſerve quelquefois dans ſes ouvrages : d'un côté, elle prouve ſa puiſſance, de l'autre, elle nous produit des phénomenes dignes de la plus grande attention ; & ſi cette variété nous donne le déſagrément de voir croître nos travaux, elle nous en dédommage par

la douceur que nous trouvons à voir augmenter nos connoiſſances, qui nous conduiſent de plus en plus aux approches des limites qui bornent l'eſprit humain dans les recherches de l'art de guérir : l'exemple ſuivant en fournit une preuve.

Celui qui fait le ſujet de cette obſervation eſt le nommé *Jean-Adrien Bourgain*, Matelot, natif du Porté, âgé de dix-neuf ans, paroiſſant très-ſain, ne pouvant lui ſoupçonner aucun vice.

Le 29 Mars 1765, étant au bord de la mer, il eut le malheur de ſe heurter la jambe droite contre un rocher, ſur la partie interne & moyenne du tibia : la douleur fut des plus vives pendant une heure ; l'épiderme ne fut que légérement emporté, & il continua l'exercice de ſon état juſqu'au 8 Août qui fut obligé de ceſſer tout travail, à cauſe de la douleur, qui fut beaucoup plus vive & plus aiguë que la premiere qu'il avoit reſſentie au moment du coup ; cette douleur fut accompagnée d'un gonflement preſque ſubit, conſidérable, & ſans inflammation.

Le 11, la mere du jeune homme prit le parti, d'après le conſeil de bonnes femmes, d'y appliquer un cataplaſme réſolutif ; le 14 la douleur ceſſa, & la jambe reprit ſon état naturel ; mais l'avant bras gauche fut auſſi-tôt affecté d'un gonflement auſſi con-

fidérable que celui de la jambe ; on ne négligea point le cataplaſme, qui eut le même ſuccès.

Le 19, le gonflement & la douleur ſe porterent à l'épaule droite : l'un & l'autre furent ſi conſidérables, qu'il eut des défaillances très-fréquentes : le cataplaſme ne fut point oublié ; &, le 23, tout ceſſa, pour reprendre la premiere partie qui avoit été affectée : le gonflement fut œdémateux ; le cataplaſme n'eut, cette fois-ci, aucun ſuccès.

Le 17 Septembre il parut, ſur la partie qui avoit ſouffert l'impreſſion du coup, une petite tumeur de la groſſeur d'un pois, au milieu de laquelle ſe fit, le 20, une petite ouverture, d'où il ſortit une grande quantité d'une matiere ſéreuſe très-fétide ; l'iſſue de cette matiere ne produiſit aucune diminution ſenſible du gonflement œdémateux ; la douleur ſe calma ſeulement.

Le 22 M. Courtin, Médecin de cette ville, qui excelle dans toutes les parties de l'art de guérir, vit le malade qui avoit une fievre continuë, accompagnée d'une diarrhée, & dont la jambe étoit d'une groſſeur monſtrueuſe : il fit preſſentir à ceux qui l'avoient prié de le voir, que cette maladie étoit mixte, & qu'il falloit au plutôt avoir recours aux ſoins d'un Chirurgien ; qu'autrement, les accidens auroient conduit, de

jour en jour le malade au tombeau : de retour en cette ville il me proposa de le traiter avec lui ; ne pouvant le refuser, nous allâmes le 24 voir ce pauvre garçon ; il étoit dans l'état que je l'ai dit : cet état souffrant l'avoit même déjà conduit dans l'état de marasme, & le danger me parut si imminent, que je n'osai me charger seul de l'événement.

Tout l'appareil de cette plaie ne consistoit qu'en un bourdonnet, qui en rempliſſoit si exactement l'orifice, que rien n'en transpiroit ; si-tôt qu'il fut ôté, il en sortit beaucoup d'un pus séreux, & d'une très-mauvaise qualité : cette plaie ne paroissoit être à l'extérieur qu'un petit ulcere ichoreux. Je crus devoir y introduire un stylet ; la premiere partie qu'il frappa fut l'os, dénué de son périoste : alors on ne pouvoit douter de l'existence de la carie ; je fis en même-tems la découverte de deux sinus, un qui alloit vers la partie supérieure du tibia, à deux pouces au-dessous de son condyle interne ; & le second conduisit la sonde inférieurement à un pouce au-dessus de la malléole interne. Je proposai alors de dilater les deux sinus ; cela fut proposé au malade comme une chose indispensable, & nous le fîmes transporter à la ville, la distance n'étant que d'une lieue, afin qu'il fût plus à portée de nos soins.

Le 26 je fis l'opération, en préſence de M. Courtin & de MM. Arnout, Raimbans, mes confreres : ces deux ouvertures donnerent iſſue à pluſieurs caillots de ſang, gros comme des noix, placés en différens endroits, à des flocons de lymphe épaiſſie & coagulée en forme de blancs d'œufs ; il s'évacua environ 2 livres d'un pus ſéreux & ſanguinolent, de la plus grande infection, formé ſur l'os, & infiltré dans cette partie comme dans une éponge. Cette ſuppuration me fit craindre pour la vie du malade : la plaie fut panſée méthodiquement ; on remit l'examen néceſſaire au panſement ſuivant. A la levée de l'appareil, j'eus une premiere preuve de la juſteſſe de mes craintes ; car nous trouvâmes l'os carié dans toute la longueur de la plaie, principalement à l'endroit de l'ulcere ; cette carie étoit ſi conſidérable que la ſubſtance compacte & une partie de la réticulaire ſe trouverent détruites dans les deux tiers de ſa circonférence : il s'étoit formé une eſpece de champignon oſſeux, & une exoſtoſe, à deux pouces au-deſſus de la malléole interne, qui étoit élevée d'un pouce ſur le corps de l'os, faiſant une eſpece de corne, ayant une baſe large, s'élevant en pointe mouſſe : ſa baſe embraſſoit toute la face interne du tibia, & une partie de la poſtérieure ; enfin cette plaie formoit à la vue un ſpectacle effrayant. Il fut employé pour lo-

tion une décoction déterſive ; la carie fut panſée avec des plumaſſeaux imbibés d'une teinture faite avec euphorbe, deux gros, myrrhe & aloës, de chaque un gros, dans quatre onces d'eſprit-de-vin ; la plaie d'un digeſtif animé.

Je ne parlerai point ici des remedes qui furent employés pour combattre les cauſes internes : cela fut l'ouvrage du Médecin cité. Le vice local, qui étoit l'exoſtoſe & la carie, fixerent toute mon attention; ainſi les endroits cariés furent attaqués par tous les moyens capables de pouvoir procurer ou faciliter l'exfoliation. Le premier fut de ruginer l'exoſtoſe pour faciliter l'application du cautere actuel, comme étant un des moyens les plus sûrs pour accélérer l'exfoliation, obſervant de couvrir les bords de la plaie de linges mouillés, pour garantir du feu les chairs voiſines ; je mis ſur l'exoſtoſe, après l'application du cautere, un plumaſſeau ſec.

Le 29 Octobre il ſe détacha une croûte oſſeuſe, ayant deux pouces trois lignes de circonférence, & ſix lignes d'épaiſſeur : l'application du cautere actuel fut continuée pour procurer la chute du reſtant de l'exoſtoſe ; elle ſe fit dans tout ſon entier le 15 Novembre. Mais quelle fut ma ſurpriſe de voir que cette exoſtoſe ſervoit de voile à une fracture complete du tibia, faite par

une diſſolution totale du corps de l'os ! Je ferai obſerver qu'elle fut ſi conſidérable, qu'il n'étoit plus queſtion du canal oſſeux ; il ne reſtoit d'autre partie au tibia que celle qui forme ſa face antérieure ou externe, qui répond au péroné : cette déperdition de ſubſtance oſſeuſe étoit de deux pouces de longueur ; les deux extrêmités de cette face ſe trouvoient éloignées l'une de l'autre de cinq lignes. Certainement une complication auſſi fâcheuſe que celle-là ne devoit pas laiſſer grandes eſpérances pour la conſervation de cette partie, ne voyant pour toute reſſource d'autre indication curative que l'amputation : cependant, après de ſérieuſes réflexions, je préſumai que dans cette circonſtance il valoit mieux, avant de ſéparer cette partie de ſon tout, employer toutes les reſſources que la bonne chirurgie nous inſpire. Voici quelle fut la méthode que je crus devoir ſuivre.

Pour que les os caſſés ſe réuniſſent parfaitement, on ſait qu'ils doivent être rejoints de maniere à ſe toucher exactement par toutes leurs ſurfaces caſſées : ici il ne fut pas poſſible de remplir cet objet ; l'éloignement & l'appauvriſſement des deux extrêmités de l'os en faiſoient l'impoſſibilité ; on ſait de plus qu'il doit exſuder réciproquement des deux bouts un ſuc nourricier, qui ait toutes les qualités requiſes pour agglu-

tiner & ſouder ainſi les parties caſſées : ici il y avoit tout à craindre que des parties ſi altérées que celles qui ſont l'objet de cette obſervation n'en euſſent fourni d'aucune eſpece. Ces conditions ne ſuffiſent pas ; il faut en outre que, pendant le tems néceſſaire pour la réunion des os, les parties ſoient maintenues en repos, afin que le cal, qui ſe fait par le ſuc nourricier, ne ſoit pas interrompu dans ſon agglutination par des mouvemens qui détruiroient en une minute l'ouvrage de pluſieurs jours. Ici, ſans une poſition ſtable, ſolide & commode, il n'étoit pas poſſible de remplir cet objet ; & une plaie de cette importance ne pouvoit ſe traiter ſans ébranlement, ſi je n'avois imaginé une boîte (*a*) qui tînt la jambe dans

(*a*) Elle differe, par ſa ſtructure, de la boîte ordinaire, dont on ſe ſert dans les fractures, en ce que les deux murailles ſont exactement jointes aux parties latérales du plancher : la ſemelle eſt auſſi fixe à ſon extrêmité ; de ſorte que ces quatre pieces ne pouvoient ſe ſéparer ; elle excédoit la longueur de la jambe, afin que les deux condyles du fémur fuſſent emboîtés, ainſi que le pied. Cette boîte fut cintrée à l'endroit du pli du genou : ſa profondeur & ſa largeur furent proportionnées à la groſſeur de la partie de la jambe qu'elle devoit contenir ; de ſorte qu'elle paroiſſoit moulée ſur la partie. Enfin je fis faire une porte à couliſſe, proportionnée à la grandeur de la plaie, pour en faciliter le panſement, & au bord ſupérieur des

une poſition ſolide & commode, étant perſuadé que par ce moyen, ſecondé par les efforts de la nature, je parviendrois à rendre au malade une ſituation plus heureuſe : dans cette eſpérance je continuai les panſemens. Il fut appliqué avec ſuccès ſur toute la longueur de la carie une diſſolution de mercure par l'eſprit de nitre, & par-deſſus un plumaſſeau ſec ; & les jours que l'application mercurielle n'avoit pas lieu, j'imbibois le plumaſſeau d'eſprit-de-vin. J'eus ſoin de mettre à chaque panſement un plumaſſeau imbu d'huile de gaïac pour couvrir les deux extrêmités de l'os, comme étant propre à conſommer les chairs fongueuſes, & d'arrêter le progrès de la carie.

Le 25 la ſuppuration s'établit, le pus devint très-louable ; la plaie parut en bonne diſpoſition.

Le 3 Décembre, la fievre & le dévoiement commencerent à donner un peu de relâche : la crême de riz, priſe dans le bouillon, fut le ſeul aliment auquel le ma-

deux murailles de petites ouvertures propres à y loger un ruban de fil pour, en le croiſant, ſoutenir la jambe en reſpect : les deux murailles ne furent garnies que d'un ſimple linge ; le plancher du côté de la plaie d'une toile cirée : on doit en ſentir la raiſon. Je ferai obſerver qu'on garniſſoit la boîte de linge à meſure que la jambe diminuoit de groſſeur.

lade fut réduit : ce farineux ſe digéroit bien.

Le 13 je pris le parti d'appliquer le cautere actuel, parce que la carie me parut être profonde ; elle étoit vermoulue : cette opération fut réitérée autant qu'il parut néceſſaire.

Le 24 j'apperçus, dans toute la circonférence de la piece oſſeuſe altérée, des chairs naiſſantes qui croiſſoient de plus en plus : pour lors l'application du cautere, ainſi que la diſſolution mercurielle, furent diſcontinuées, pour reprendre l'uſage de la premiere teinture, ſur tout m'appercevant que le ſuc nourricier faiſoit les premiers efforts pour la ſéparer. En effet, l'accroiſſement de ces chairs acheva inſenſiblement de la pouſſer dehors : cette exfoliation ſe fit le 30. Je ferai obſerver néanmoins que cette exfoliation ne fut point une table de l'os, mais tout le corps du tibia, qui ſe détacha de ſa face antérieure, déjà indiquée ; cette piece avoit cinq pouces de longueur & deux de circonférence. Les chairs qui avoient chaſſé cette piece ſe trouverent grainues ; leurs bonnes qualités m'aſſurerent que la partie de l'os qui reſtoit deſſous étoit ſaine. Alors la fievre & le dévoiement ceſſerent entiérement.

Cette ſéparation eſt, à la vérité, un des faits où la nature montre non-ſeulement ſa

puiſſance, mais où elle ne cache pas moins qu'ailleurs ſes façons d'agir: la ſuite en eſt une preuve. Les dentelures ou points des deux extrêmités de la face externe du tibia, ſéparées, ainſi qu'il l'a été déjà dit, furent également chaſſées par une chair ferme & grainue, ainſi que par un prolongement qui ſe fit des deux extrêmités, dont, par la jonction réciproque, il réſulta un bourrelet cartilagineux très-ſolide, qui remplit le vuide qu'il y avoit entre les deux extrêmités, &, ſans contredit, tint lieu de cal. Dans ce tems-là le malade nous aſſuroit qu'il ſentoit ſa jambe ſe fortifier de plus en plus, & qu'il ſeroit même en état de marcher: cela nous fit eſpérer un heureux ſuccès: la plaie ſe fermoit de jour en jour; enfin elle fut ſolidement cicatriſée dans tout ſon entier le 26 Fevrier 1766; &, le 3 Mars, la jambe fut ôtée de ſa boîte parfaitement guérie; cette nouvelle poſition fut la plus favorable, tant pour le bien du malade, que pour ma commodité. Je fis les panſemens & opérations néceſſaires, ſans que la jambe en reçût aucun ébranlement.

Le 15 il a marché, pour la premiere fois, dans ſa maiſon, à l'aide de deux béquilles: la jambe lui parut ferme.

Le 29 il s'eſt promené dans la ville, à l'étonnement de tous ceux qui étoient inſtruits de ſon état.

Le 10 Avril il a quitté une béquille ; le 22 il a continué de marcher avec une canne ſeulement.

Enfin le 29 il s'en retourna chez lui à pied radicalement rétabli, jouiſſant d'une parfaite ſanté.

Les obſervations exactes & long-tems réfléchies ne ſervent qu'à nous inſtruire par des expériences nouvelles, & ſur-tout par de nouveaux faits de pratique, qui ont fait découvrir une multitude de choſes utiles auxquelles on ne s'attendoit pas ; c'eſt ce que l'on doit ſe propoſer dans l'art de guérir.

Une obſervation nouvelle, quoiqu'elle ſoit ſans appui d'un détail le mieux raiſonné, n'eſt point à négliger, parce qu'elle fait un bien, en rendant plus attentif ſur un objet, & en retenant l'imagination ſur les différens détails du même objet.

Celle-ci, qui eſt de ce nombre, fait voir que les os longs ou cylindriques peuvent être détruits entiérement, ou en partie, par la carie, & même ſéparés en deux extrêmités, avec perte de ſubſtance, & le tout réparé par les propres forces de la nature.

Ces ſortes d'accidens méritent l'attention des connoiſſeurs : il ſeroit à déſirer que tous ceux qui ont traité ou qui traiteront des maladies de cette nature, en

fiſſent part au public ; car pluſieurs obſervations réunies au même centre, ſont autant de rayons de lumieres propres à augmenter & fortifier les connoiſſances de l'art, qui ne doit toute ſa force qu'à la réunion de toutes ces expériences.

Si de cette obſervation l'art n'en tire pas de nouvelles connoiſſancés, du moins elle augmentera le nombre des preuves qui font connoître les forces de la nature ; & elle engagea à ne pas d'abord perdre courage dans les cas difficiles, où l'art ſe trouve arrêté.

OBSERVATION

Sur un Ulcere chancreux à la levre inférieure ; par M. BAYLE, Chirurgien à Nonette, près d'Iſſoire, en Auvergne.

C'eſt aux découvertes ingénieuſes de la médecine que nous devons le traitement de la plupart des maladies chirurgicales : les moyens ſagement employés rendent la pratique de notre art, & plus heureuſe & plus sûre.....

Le nommé *Viat*, payſan de ma paroiſſe, portoit, depuis dix ans, un ulcere

chancreux à la levre inférieure ; le progrès du mal occupoit une partie de la joue droite, faiſoit une fuſée conſidérable qui couvroit la ſymphiſe du menton, & ſembloit devoir ſe terminer à l'extrêmité de cette ligne oſſeuſe. Ce malheureux inquiet ſur ſon incommodité, rebuté de ceux qui l'approchoient, eut recours, il y a quelques années, à un Chirurgien de la province, qui jouit, dans les environs, d'une haute réputation. Ce Chirurgien, après avoir examiné l'état de la maladie, & mûrement réfléchi ſur les inconvéniens & la difficulté d'opérer, renvoya le malade muni de quelqu'eau ſtyptique, pour fixer, diſoit-il, le progrès de l'ulcere (ce qui fut ſans effet.) Peut-être, dans l'application de ce cauſtique, ſe fondoit-il ſur le rapport de l'illuſtre Boerhaave, qui guérit un Miniſtre de la parole divine auquel il étoit ſurvenu à l'extrêmité du nez une tumeur petite, mais maligne, en la corrodant entiérement, tout-à la-fois avec de l'huile de vitriol la plus concentrée. Il arrive, à l'aide de cette méthode, qu'il ſe forme une eſcarre, laquelle, ſi elle comprend tout le cancer, pourra ſe ſéparer, dans la ſuite, des parties vives & ſaines, par une ſuppuration bénigne ; mais, continue le célebre Commentateur des ouvrages de ce grand Médecin, il eſt impoſſible de détruire, par ces ſecours, des cancers conſidérables,

par une action momentanée du corrosif le plus violent. Il suit delà qu'il y a peu d'espérance à fonder sur une pareille méthode ; que l'extirpation par le fer est la plus sûre. ... Il assuroit, en second lieu, que la maladie étoit dans le sang; qu'il seroit dangereux de vouloir priver totalement la nature de l'égout qu'elle s'étoit formé, pour donner un passage libre à l'humeur fluide, séreuse & purulente, qui dégouttoit de cette plaie ; que cette humeur, ne trouvant plus d'issue, ne manqueroit pas de refluer dans la masse sanguine, & occasionneroit, par métastase, un mal bien plus grave que celui qu'on chercheroit à détruire par l'opération. Deux autres Chirurgiens, voisins de notre district, avoient porté le même pronostic; en sorte que ce prétendu *noli me tangere*, passoit dans l'esprit de ces MM. pour un mal incurable, & qu'il eût été dangereux de guérir; vain raisonnement démenti par l'expérience. Les progrès de ces sortes d'ulceres, trop long-tems négligés, mettent la plupart de ceux qui en sont attaqués dans un danger inévitable, surtout lorsque la maladie s'est emparée de certaines parties qu'on pourroit extirper, sans exposer la vie des blessés ; l'expérience ne le confirme que trop..... Dans la perplexité où le pronostic de mes confreres avoit jetté le malade, deux mois s'écoulerent, lorsque j'eus le bonheur de me pro-

curer la lecture de quelques obſervations inſérées dans les ſavans Journaux de médecine, année 1763. Le grand nombre des maladies chroniques guéries par la vertu de l'extrait de ciguë, découverte dûe, ſuivant M. Chomel, dans ſon *Abrégé hiſtorique des Plantes uſuelles*, à M. Reneaume, Médecin à Blois, qui le premier, dans ſes obſervations, s'étoit ſervi intérieurement de la poudre de la racine de cette plante, ou de ſon infuſion, pour réſoudre des tumeurs ſquirrheuſes du foie, de la rate, ou du pancréas, renouvellée depuis par l'illuſtre M. Storck, publiée par pluſieurs Médecins & Chirurgiens dignes de foi, fit diſparoître mes craintes : ſans plus temporiſer, je pris mon parti; ainſi, après avoir préparé mon malade par les remedes généraux, les délayans, les rafraîchiſſans, & l'extrait de ciguë pris, par grains, modérément, & par gradation, l'eſpace de quinze jours, j'en vins à l'opération, qu'il eſt inutile de décrire ici..... Je ferai ſeulement obſerver qu'étant obligé d'emporter une partie de la commiſſure de la levre, un rameau aſſez conſidérable de la maxillaire externe, qui ſe trouva compris dans la ſection, devint un obſtacle embarraſſant à l'opération, la rendit longue & laborieuſe; je fus néanmoins aſſez heureux, malgré cet inconvénient, pour emporter l'ulcere dans ſon entier : l'hémor-

ragie ne ceſſa que par les points de ſuture que je fus obligé de faire, & qui ſe pratiquent dans ces eſpeces de bec-de-lievre..... La ſuppuration s'établit le troiſieme jour; aux premiers panſemens, elle fut un peu ſéreuſe, dans la ſuite elle devint plus louable & plus liée. Le baume d'*Arcæus*, trempé dans du vin miellé, un emplâtre de ciguë par-deſſus, le précipité rouge, mêlé au *baſilicum*, pour détruire les fongoſités, furent les topiques externes employés dans tout le traitement; les hyperſarcoſes les plus opiniâtres céderent facilement à la pierre infernale; &, ſans nul autre accident, la maladie fut terminée dans ſix ſemaines. Le malade, pendant la curation, avoit grand ſoin de ſe laver la bouche avec un gargariſme déterſif, animé avec le camphre..... L'extrait de ciguë, de même que les délayans, furent continués bien long-tems après le traitement. Depuis quinze à ſeize mois que le malade a été opéré, il jouit de la meilleure ſanté, ſans aucun retour d'ulcere ni d'engorgement; n'ayant pour toute difformité ſur le viſage qu'un petit rétréciſſement de la bouche, qui ne gêne en aucune façon la maſtication, & quelques coutures à peine ſaillantes à la joue & au menton.

OBSERVATION

IMPORTANTE

Sur la Taille ; par M. LEMERCIER, Chirurgien.

Cette opération a, de tous tems, fait un grand rôle dans la chirurgie. On a cherché à en enrichir la théorie ; on s'eſt donné les mêmes peines pour en perfectionner la pratique. Tout ce qu'on peut reprocher aux maîtres dans cet art, c'eſt de n'avoir montré, en quelque ſorte, que des vues vagues, & de n'avoir pas ſu diviſer leurs ſoins ſuivant la nature des cas & l'eſpece des ſujets. Il ſemble que la chirurgie ne ſe ſoit uniquement occupée de la taille, que par rapport à l'homme ; il eſt vrai qu'à raiſon de ſa conformation il offre bien des difficultés. Mais quoique les femmes les épargnent, encore cette opération, à laquelle elles ſont ſujetes, ne va-t-elle pas toute ſeule, & mérite-t-elle des attentions : en voici une preuve bien convaincante.

Une nommée *Angélique Bodard*, née en la paroiſſe de Saint-Clément de Craon, petite ville de l'Anjou, âgée de vingt-ſept ans environ, tourmentée par des douleurs

aiguës dans la région hypogaſtrique, une difficulté cuiſante à rendre ſes urines, l'écoulement corroſif de ſang qu'elles entraînoient, & un poids fort importun dans cette partie, cherchoit avec empreſſement des ſecours. Le haſard me l'adreſſa ; &, après les queſtions d'uſage, le détail de ſes douleurs, je fus à-peu-près décidé ſur la cauſe de ſon mal. Je penſai que ce pouvoit être la pierre ; mais, pour m'en aſſurer, je crus devoir recourir à la ſonde. Cette précaution parut dure d'abord ; on s'y rendit cependant. Je ſondai la malade à différentes repriſes ; je choiſis mon tems. A la premiere tentative, je trouvai effectivement une pierre près le col de la veſſie Elle arrêta mes recherches dans la cavité de ce viſcere. J'aſſure donc à la malade, ſur la foi de ma découverte, que ſon mal étoit la pierre, & que le ſeul remede étoit l'opération. Cela, loin de l'effrayer, la raſſure ; elle s'y détermina ; elle goûtoit même peu les précautions & les délais que je voulois y mettre, ſans ſonger que les meſures & les ſaiſons ſont, dans ce cas, des objets à conſidérer. Son tempérament, originairement foible & délicat, délabré d'ailleurs par les douleurs longues & vives qu'elle éprouvoit, depuis dix-huit mois, une fievre lente qu'elle nourriſſoit, & le maraſme qui la preſſoit ; tout cela étoit bien capable de modérer mon zele & d'inſ-

pirer au talent le plus consommé des réflexions & des soins.

Cette pierre, ci-devant attachée aux reins, étoit tombée dans la vessie ; ce fut un petit voyage que la malade fit qui la détacha ; & elle n'en sentit la chute que par la douleur qui la saisit. Non-seulement cette douleur continua, mais elle s'aigrit de plus en plus ; de façon que les moindres efforts faisoient rendre le sang ou le pus à cette fille, & que ses urines étoient toujours chargées de l'un ou de l'autre. Cela devint cependant intermittent ; le sang disparut pendant quelque tems ; le pus prit sa place, & continua environ quinze mois. Le sang reparut, à son tour, & finit par accompagner continuellement les urines. Ces accidens étoient bien capables d'altérer la vessie, & de ralentir, chez moi, tout l'empressement que cette fille m'avoit inspiré pour la guérir. Malgré tout, je tentai ; &, à la faveur de la sonde, je cherchai à découvrir le volume positif de la pierre. Je la croyois d'abord à-peu-près grosse comme un œuf ordinaire ; elle s'est trouvée, à la fin, grosse comme un rein ; & elle en a la figure. Son poids étoit, lors de l'extraction, de cinq onces & demie plus un gros ; la surface, en tous les sens, raboteuse, inégale ; toute semée de petits corps sabloneux, anguleux & saillans.

Après toutes les recherches que je crus

néceſſaires à l'état de la malade, & les préparations convenables à l'opération, je me propoſai d'y travailler. Voici le plan que j'établis, & la méthode que je gardai.

La malade, placée ſur l'échafaudage conſacré, vulgairement appellé *lit de miſere*, & diſpoſée, dans ſa ſituation, au plein exercice de ma main, je prends le lithotome caché du Frere Côme, & l'introduis. Je touche auſſi-tôt la pierre; & delà au col de la veſſie, je vis à-peu-près la diſtance. Je m'en ſers pour régler l'ouverture de ma lame; & je fais, contre l'avis de tous nos Chirurgiens modernes, les inciſions que je crus néceſſaires. Je cherchai à épargner le corps de la veſſie, en évitant les tiraillemens cruels, auxquels une méhode contraire l'expoſoit. Je donne avec ménagement ſur le col; j'attaque avec légéreté l'uretre, & le tout en conſidération du volume que je ſoupçonnois à la pierre, à laquelle je voulois faire un paſſage, aux dépens de quelque partie, dans l'idée ſage de prévenir mille accidens terribles qui menacent, en pareil cas, comme des divulſions dans les nerfs, des hémorragies, ſouvent la mort, ou au moins une fiſtule incurable. Je pris donc mes meſures pour donner à ma lame l'écartement néceſſaire; & sûr de mon calcul, je la traîne le long du col de la veſſie, en appuyant legérement; j'en fais autant ſur

ſur l'uretre, & paſſe auſſi-tôt d'un côté à l'autre. Je fais donc, de chaque côté de l'uretre, une inciſion d'environ un demi-travers de doigt. Ces inciſions faites il s'agiſſoit de changer d'inſtrument ; mais il falloit y aller avec précaution. Je lâchai donc le reſſort du lithotome, &, à la faveur de ſon paſſage, dans lequel je pris grand ſoin de le ſoutenir, j'introduiſis le gorgeret, ſans l'avancer, vers le fond de la veſſie, comme le conſeillent nos Écrivains modernes. La raiſon en eſt que la pierre avoit bleſſé la veſſie, & qu'elle étoit près du col. Au moyen de ce nouvel inſtrument, je fis les dilatations convenables avec toute la prudence poſſible. J'y mis les proportions requiſes, &, à l'aide d'une tenette que je paſſai légérement ſur le gorgeret, j'attaquai la pierre. Je crus en la ſaiſiſſant la tirer ; point du tout, la tenette manqua ſon coup, par l'écart qu'elle ſouffrit entre les deux pinces. J'employai le bouton, dans la perſuaſion où j'étois que la pierre avoit été priſe par l'endroit le plus large ; je le faiſois pour la retourner & obtenir un point plus favorable. Je ne réuſſis pas ; la pierre étoit immobile. J'eus recours à une ſeconde tenette, qui n'eût pas plus de ſuccès & qui éprouva le même ſort. Enfin j'ouvris les yeux, & j'imaginai qu'il y avoit une adhérence aux parois de la veſſie. Je pris donc une troiſieme tenette, mais qui étoit un peu courbe. Je me

bornai à assujettir la pierre ; je porte doucement mon doigt à l'obstacle. Je sentis en effet l'adhérence, & détachai les parties avec moins d'effort que d'adresse. La pierre une fois dégagée céda pour lors au moindre essai.

A ce détail on jugera peut-être que l'opération fut fort longue & très-douloureuse. Elle dura dix-sept à dix-huit minutes. Le courage du sujet ne s'abattit point ; le mien se soutint, &, grace à mes soins, aujourd'hui la malade est, il y a déjà plus de deux mois, sur pied, ne traînant avec elle aucune suite de cette opération terrible.

LETTRE

De M. SAUCEROTTE, Maître en chirurgie, Chirurgien de feu S. M. le Roi de Pologne, & Accoucheur stipendié de Lunéville ; contenant une Observation sur un Placenta enkysté.

MONSIEUR,

Votre Journal est un dépôt précieux, où des hommes célebres dévoilent les maux qui affligent l'humanité, & font part des découvertes qui peuvent les guérir, ou du moins les alléger. Oserais-je vous prier de m'asso-

cier à ces grands hommes, & de rendre publique cette obſervation, ſi vous la trouvez intéreſſante.

Je fus appellé le 11 Juin, à neuf heures du ſoir, pour ſecourir madame de Créviller, au village de ce nom, à cinq lieues de cette ville. Elle étoit accouchée le 8 au matin, & n'avoit pu être délivrée par pluſieurs Sages-femmes. On marquoit qu'elle avoit un grand mal de tête, une grande fievre, & que, de de tems à autre, elle étoit dans le délire. J'augurai que le placenta ſe putréfioit dans la matrice, & qu'il ſe faiſoit une réſorbtion putride qui cauſoit ces accidens : en conſéquence je me munis d'une grande potion emménagogue & alexitere. J'arrivai le 12 à deux heures du matin. Ce ne fut qu'à ſix heures que nous eûmes décidé la dame à ſe laiſſer faire l'extraction de ſon arriere-faix : je le trouvai à la partie antérieure & inférieure de l'*uterus* chatonné, au moins pour les deux tiers, dans une cellule ou poche que formoit cet organe. J'introduiſis le doigt index entre le placenta & le bord de l'orifice de la cellule, qui étoit ovalaire ; je le dilatai peu-à-peu & avec peine, & en fis ſortir le délivre. Je fus curieux de reporter la main ; le kyſte me parut auſſi vaſte que lorſqu'il contenoit le placenta. Le fond de la matrice étoit environ au niveau de l'orifice de cette poche ;

j'eſſayai d'y promener les doigts, afin d'agacer la paroi utérine, & de l'engager à ſe contracter : j'y réuſſis véritablement en partie ; mais la malade étant très-foible, je fus obligé de terminer là ma manœuvre. C'étoit une infection dans la chambre. L'arriere-faix étoit formé à-peu-près comme un cœur, dont la pointe étoit en bas ; l'inſertion du cordon ombilical étoit à environ deux pouces de la partie inférieure de cette maſſe. Cette dame s'eſt rétablie, mais a eu pendant long-tems une bouffiſſure univerſelle, que j'attribue à la réſorbtion putride. Les ſuites euſſent ſans doute encore été plus dangereuſes ſans la potion anti-putride, & peut-être euſſent été moindres, ſi j'avois pu parvenir à effacer le kyſte, comme je l'avois entrepris ; car je penſe qu'avant que cette poche ſe ſoit effacée, & que l'*uterus* ait repris ſa conformation, les lochies ont pu y croupir, s'y corrompre & donner lieu à une réſorbtion.

Concluons, avec M. Levret, mon illuſtre maître,

1° Que le placenta peut s'implanter dans tous les points de la cavité utérine.

2° Que lorſqu'on le trouve enkiſté, quand on en veut faire l'extraction, cela ne vient point d'une mauvaiſe conſtitution primitive de la matrice, ou de la convulſion de cet organe, comme quelques-uns l'ont avancé ; mais de ce qu'il s'eſt implanté, dans la cir-

conférence de ce viſcere, au-deſſous de l'embouchure des trompes de Fallope, & que ce lieu, étant deſtitué des fibres charnues que Ruyſch a remarquées dans le fond, ne peut ſe contracter aſſez pour expulſer le délivre, tandis que le fond ſe contracte puiſſamment; ce qui devient la cauſe formelle & occaſionnelle de la cellule utérine.

3° Que lorſque, par les ſignes que ce célebre Accoucheur indique, on reconnoît le placenta attaché latéralement, il ne faut point tarder à en faire l'extraction, de crainte qu'il ne ſe chatonne.

4° J'ajoute, fondé ſur l'irritabilité utérine, qu'il ſeroit bien, lorſqu'on a délivré, de porter les doigts dans le kyſte, & de les y promener, afin de l'agacer & de l'irriter, pour tirer de l'inertie cette partie de l'*uterus*, & empêcher par-là que les lochies n'y croupiſſent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur une Fracture particuliere du Crâne; par M. MARTIN, principal Chirurgien de l'hôpital S. André de Bordeaux.

Toinette Daſte, âgée de vingt-ſix ans, du Languedoc, qu'on trouva expoſée ſur

un grand chemin, fut portée à l'hôpital le 2 Septembre dernier, & regardée comme moribonde. N'ayant pu m'assurer de rien par elle-même, ni du tems ni de la cause de sa maladie, je voulus toucher le bas-ventre pour savoir si les viscères ne souffroient point : elle me repoussa alors avec violence, &, malgré les instances que je lui fis, je ne pus avoir aucun éclaircissement sur son état. Une conduite si déplacée fit que je la soupçonnai, & je demandai aux femmes qui étoient présentes quand on la coucha, si elles ne s'étoient point apperçues que cette personne fût enceinte. Quelques-unes me répondirent qu'elle avoit le bas du ventre assez élevé pour une personne maigre; mais d'autres ajouterent qu'il ne l'étoit pas suffisamment pour qu'elle fût dans cet état. En comparant ces deux réponses, & réfléchissant principalement sur la derniere, je jugeai qu'elle pouvoit très-bien être sur la fin d'une grossesse; que ce défaut d'élévation du ventre pouvoit venir de la culbute que l'enfant avoit faite, & de la descente de la matrice dans le bassin. Pour m'assurer de ces soupçons, j'essayai de la toucher; mais la résistance qu'elle m'opposa encore, & les cris qu'elle fit en voulant tenter cette opération, m'engagerent à la faire tenir par plusieurs personnes, & je m'assurai alors effectivement qu'elle étoit enceinte & prête d'accoucher;

car l'orifice de la matrice, conſidérablement évaſé, laiſſoit toucher diſtinctement la tête de l'enfant. Les douleurs ſe faiſoient à peine ſentir; le pouls étoit petit & foible; la langue & les dents, par leur couleur noire, l'auroient diſputée à celle de ſon viſage (elle reſſembloit à une vraie Africaine.) Il exhaloit du vagin une odeur cadavéreuſe; & en portant les doigts ſur une fontanelle (*a*), je n'y ſentis aucun battement; ce qui me fit juger, avec les autres ſignes que j'ai décris, que l'enfant étoit mort. Quoique l'accouchement d'un pareil enfant ne ſoit pas le plus difficile à faire, c'eſt cependant celui qu'on doit hâter le plus, autant pour débarraſſer la nature d'un corps

(*a*) Je n'ignore point que les Anatomiſtes ne donnent le nom de *fontanelle* qu'à ce défaut d'oſſification, formé, en maniere de lozange, par la concurrence des angles des deux pieces du coronal, & principalement de ceux des pariétaux; mais, ſi l'on daigne jetter les yeux ſur tous les défauts d'oſſifications ſemblables à celui-ci, & qui peuvent ſervir de même pour faire connoître la vie ou la mort de l'enfant dans le ſein de ſa mere, on ſera forcé de convenir qu'il y a pluſieurs fontanelles; &, comme cet enfant préſentoit la tête latéralement, je portai mes doigts pour reconnoître le mouvement des arteres & celui du cerveau, dans l'endroit où l'occipital s'unit avec la partie poſtérieure des temporaux, où il s'y trouve un défaut de ſubſtance oſſeuſe, aſſez conſidérable pour reconnoître ces mouvemens.

qui lui eſt devenu étranger, que pour éviter la putréfaction qu'il ne manqueroit pas d'attirer dans l'organe qui le contient. Pour éviter un pareil malheur, les ſecours que je crus devoir lui donner, furent de réveiller la nature de ſon état d'inaction, autant par les cordiaux analogues à la matrice, que par les titillations réitérées de ſon orifice. Ces ſecours eurent tout le ſuccès que je pouvois en attendre; car à peine eût-elle pris quelques cuillerées de cette potion, & eus-je fait quelques titillations, que les douleurs ſe réveillerent: l'orifice de la matrice ſe dilatoit lorſqu'elles commençoient, & ſe reſſerroit lorſqu'elles ceſſoient. Il ne m'en fallut pas davantage, comme tout le monde le panſe, pour m'aſſurer d'un accouchement prochain; auſſi arriva-t-il, deux heures après, d'un enfant bien conſtitué & mort. A peine l'arriere-faix fut-il extrait, qu'elle nous ſçut dire ſon nom & ſon pays, que nous avions ignorés juſqu'à ce moment; &, en nous marquant ſon étonnement de ſe trouver dans notre maiſon, elle nous aſſura qu'elle n'avoit rien pris depuis quatre jours, & que bien des jours auparavant elle n'avoit point ſenti remuer ſon enfant: je n'eus pas de peine à le croire, car l'épiderme de tout ce petit corps ſe ſéparoit en lambeaux; les yeux étoient flétris & humides, les membres pliés & inflexibles, & l'odeur qui en exhaloit de toutes les parties

annonçoit assez qu'il y avoit déjà du tems de sa mort, & qu'il pouvoit très-bien l'être du moment que la femme ne sentit plus aucunes contractions de la matrice, & qu'elle prenoit, ainsi que toutes les autres femmes font, pour des mouvemens de l'enfant. Les suites de ces couches ont été sans des accidens biens marqués, & j'eus la satisfaction de la voir sortir de l'hôpital le 20 dudit mois, parfaitement bien rétablie. Elle mendie aujourd'hui son pain dans la ville.

L'histoire de cet accouchement ne présente rien de nouveau pour les progrès de l'art; aussi mon observation ne s'y borne-t-elle point; & je dis plus même, elle n'en est pas le sujet. Une maladie, qui n'est peut-être pas bien rare, mais que je n'ai vue que cette seule fois, & dont même je n'ai trouvé d'autres exemples dans aucun Auteur, est ce qui m'a déterminé à écrire. Je souhaite, du meilleur de mon cœur, que le public, que je prends toujours pour juge de ce que j'observe, y trouve autant d'utilité que je le désire. Les accouchemens dans notre maison sont assez rares; car, depuis bientôt quatre ans que j'occupe la premiere place de chirurgie dans l'intérieur de cette maison, je n'en ai fait que huit, sur lesquels c'est le premier enfant mort que j'ai eu; ce qui paroîtra assez heureux, si l'on fait attention que nous ne recevons les femmes enceintes que

lorſque leur maladie égale au moins leur miſere. Cette diſete de fœtus m'engagea, malgré la putréfaction de celui-ci, à le travailler, pour tâcher d'augmenter mes remarques ſur ces parties comparées avec celles des adultes ; ouvrage que j'ai commencé il y a déjà quelques années, & que je ſouhaiterois pouvoir porter à un aſſez grand degré de perfection pour le mettre au jour. Après que j'eus dépouillé les tégumens du crâne & levé ſon périoſte, j'apperçus, au pariétal droit, à-peu-près dans la partie moyenne, une fracture qui s'étendoit depuis l'attache membraneuſe qui leur tient lieu de ſuture, juſqu'à la convexité de cet os. Quoi! dis-je, les os d'un enfant, depuis le premier âge juſqu'au ſecond, & même au-delà, ne fracturent point, mais au contraire ils s'enfoncent ou ſe courbent (*a*), & ceux d'un

(*a*) Parmi le grand nombre des plaies de tête que j'ai vu dans cet hôpital, à des perſonnes de tout âge, je n'ai pas été encore aſſez heureux de voir des os du crâne enfoncés ſans être fracturés ; & ſi j'avois une pareille maladie à traiter, je crois que j'aimerois mieux en abandonner le ſoin à la nature, que de me ſervir des moyens propoſés par les Auteurs. Il n'en doit pas être de même dans la courbure accidentelle des os des extrêmités, qui arrive auſſi aux enfans; &, comme j'ai eu occaſion de voir une maladie de cette eſpece, qu'on me permette d'en placer ici l'hiſtoire. *Pierre Lecas*, âgé de neuf ans, du fauxbourg Saint-Seurin de cette ville, entra à l'hôpital le 21 Août dernier,

fœtus le feront ! Ce fait me parut, à la vérité, bien ſingulier : je conſerve la piece, pluſieurs perſonnes l'ont vues, & comme j'étois très-aſſuré, par les précautions que j'avois priſes en diſſéquant ces parties, que mon ſcalpel n'avoit eu aucune part à cet écartement oſſeux, je réfléchis quelle pouvoit en être la cauſe. Je ne ſais ſi je l'ai trouvée ; je vais toujours expoſer à tout haſard mes foibles idées, eſpérant que ceux qui ne les trouveront pas bonnes en auront de meilleures à donner. Quelqu'aiſées que ſoient les voies naturelles de la femme, & quelque petite que ſoit la tête de l'enfant, il eſt toujours aſſuré que celle-ci change de figure en s'approchant plus ou moins de l'ovale, & que ce changement ſe fait par la flexibilité

ayant les deux os de l'avant-bras voûtés en devant dans leur partie moyenne. Cet accident lui arriva en s'exerçant à faire une eſpece de *cabriole*, où, les pieds élevés en l'air, tout le corps ſe trouva ſoutenu par les mains appliquées contre terre. Sans doute que dans ce cas-ci notre enfant, pour mieux montrer ſon habileté, ne voulut pas ſe ſervir de ſes doigts, & que l'extrêmité inférieure du *radius* & celle du *cubitus*, ayant eu à ſupporter preſque tout le corps, ils ſe ſont voûtés, à cauſe de leur flexibilité, en devant & dans leur partie moyenne. Ils furent redreſſés avec aſſez de facilité ; &, moyennant des atteles, appliquées & ſoutenues comme pour la fracture de ces os dans ce lieu, le malade fut parfaitement bien guéri le 30 dudit mois.

des os du crâne, & l'extenſion des membranes qui ſe trouvent intermédiaires entr'eux. Si les membranes, au lieu de prêter, pour donner à ces os la liberté de s'allonger, ſe replient & entraînent avec elles un des pariétaux, & qu'elles l'engagent ſous celui du côté oppoſé, l'effort que fera le pariétal engagé, lorſque le corps de l'enfant ſera chaſſé par les forces de la matrice, obligera les fibres oſſeuſes de l'autre pariétal à s'écarter (*a*). Il pourra auſſi comprimer le cerveau, & par ce moyen produire la fracture & l'épanchement que nous avons obſervés & jugés être la cauſe de la mort de ce petit infortuné. Voilà ce que nos réflexions nous ont dicté de meilleur pour l'explication de ce cas ſingulier. Je laiſſe préſentement aux perſonnes éclairées à décider s'il n'arrive pas plus communément qu'on ne le pourroit penſer, & ſi on ne doit pas lui attribuer, ainſi qu'à la compreſſion du cerveau, cette eſpece de ſommeil apoplectique où ſont preſque tous les nouveaux nés, leur mort qui arrive ſouvent peu de jours après leur naiſſance, & enfin ces ſillons qu'on obſerve quelquefois ſur la ſurface extérieure du crâne, & qu'on prend ordinairement pour des jeux de la nature, ou pour des cicatrices oſſeuſes.

(*a*) Voyez M. BERTIN, *Traité d'Oſtéologie*, pag. 29, tom. ij. Ce qu'il dit du déchirement des os d'un fœtus de trois à quatre mois, peut certainement bien arriver à un de neuf.

Observations Météorologiques. Janvier 1767.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*		
	A 7 h. du matin.	*A 2 h. & d. du soir.*	*A 11 h. du soir.*	*Le matin. pouc. lig.*	*A midi. pouc. lig.*	*Le soir. pouc. lig.*
1	$\frac{1}{3}$	$2\frac{1}{2}$	$2\frac{3}{4}$	28 4	28 $2\frac{1}{2}$	27 $9\frac{3}{4}$
2	1	$2\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$	27 8	27 $6\frac{1}{2}$	27 $6\frac{1}{4}$
3	$\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{4}$	$0\frac{1}{3}$	27 6	27 $6\frac{1}{2}$	27 $7\frac{3}{4}$
4	01	$0\frac{1}{2}$	02	27 9	2710	2811 $\frac{3}{4}$
5	04	03	$05\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
6	04	$1\frac{1}{2}$	03	27 $9\frac{2}{3}$	27 $9\frac{1}{4}$	2710 $\frac{1}{2}$
7	08	06	$010\frac{1}{3}$	2711	2711	2710 $\frac{3}{4}$
8	09	$03\frac{1}{2}$	$02\frac{1}{4}$	27 $9\frac{1}{2}$	27 8	27 $8\frac{1}{4}$
9	03	$01\frac{1}{2}$	05	27 9	2710 $\frac{1}{4}$	2710 $\frac{1}{2}$
10	04	03	$03\frac{1}{2}$	2710	2710	27 $9\frac{3}{4}$
11	04	04	09	27 9	27 $8\frac{3}{4}$	27 8
12	$010\frac{1}{2}$	04	$07\frac{3}{4}$	27 $7\frac{1}{2}$	27 7	27 7
13	$06\frac{1}{2}$	0	0	27 6	27 $5\frac{3}{4}$	27 $3\frac{3}{4}$
14	01	$2\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$	27 5	27 $5\frac{1}{2}$	27 7
15	$01\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{2}$	1	27 7	27 7	27 8
16	1	2	1	27 9	27 9	2710
17	$01\frac{1}{4}$	$02\frac{1}{4}$	$03\frac{1}{3}$	2710 $\frac{1}{2}$	2710 $\frac{3}{4}$	2711 $\frac{1}{3}$
18	05	04	07	2711	2710 $\frac{1}{2}$	2711
19	$08\frac{1}{4}$	04	$07\frac{1}{4}$	2711	2711 $\frac{1}{4}$	28
20	09	$04\frac{1}{2}$	$06\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{3}$	28 1	28 $2\frac{3}{4}$
21	$05\frac{1}{3}$	01	1	28 $3\frac{1}{2}$	28 $3\frac{1}{4}$	28 1
22	$1\frac{1}{3}$	$3\frac{1}{2}$	$3\frac{1}{3}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$	27 $8\frac{1}{2}$
23	$2\frac{3}{4}$	$3\frac{1}{4}$	$2\frac{1}{4}$	27 9	27 $9\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$
24	$1\frac{1}{2}$	$3\frac{1}{2}$	1	28 $1\frac{1}{2}$	28 2	28 $2\frac{1}{4}$
25	$\frac{1}{2}$	$3\frac{1}{2}$	0	28 2	28 2	28 $1\frac{1}{2}$
26	$01\frac{1}{4}$	$3\frac{1}{2}$	1	28 1	28 $1\frac{1}{4}$	28 $2\frac{1}{2}$
27	$0\frac{3}{4}$	$3\frac{1}{2}$	3	28 2	28 $1\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{3}$
28	$1\frac{3}{4}$	7	$5\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 $\frac{1}{2}$
29	4	$8\frac{3}{4}$	$3\frac{3}{4}$	28 $\frac{2}{3}$	28 $1\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{4}$
30	1	$7\frac{1}{2}$	4	28 2	28 2	28 $2\frac{1}{4}$
31	$3\frac{3}{4}$	7	6	28 2	28 2	28 $2\frac{1}{4}$

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	O N-O. c. pet. pluie.	O. couv. pluie.	Gr. pluie.
2	O. couv. vent.	O. couv. vent.	Couvert.
3	N-N-O. neig. c.	N. neig. couv.	Couvert.
4	N. couvert.	N. couv. neig.	Couvert.
5	N. neige.	N. neig. nuag.	Beau.
6	O. neige.	O. neige.	Couvert.
7	N-O. brou. b.	N-O. beau, br.	Brouill.
8	N-N-O. nuag.	E-N-E. nuag.	Couvert.
9	O. neig. nuag.	O. nuages.	Couvert.
10	N-N-E. couv.	N-E. couv. br.	Couvert.
11	S-S-O. cou. b.	S-S-O. beau.	Nuages.
12	S-E. beau.	S-E. beau.	Beau.
13	S-E. brou. cou.	S-E. couv. pl.	Nuages.
14	S. nuages.	S-S-O. nuag.	Nuages.
15	S S-E. br. cou.	S-S-E. nei. c. br.	Brouill.
16	S. br. couv.	S. couvert.	Couvert.
17	S-E. br. couv.	E-S E. cou. br.	Couvert.
18	E-S-E. neig. c.	E-N-E. couv.	Beau.
19	E. couvert.	E. couv. nuag.	Beau.
20	N. beau.	N. beau.	Beau.
21	N. brouillard.	S. br. neige.	Neige.
22	O. couv. petite pluie.	O-S-O. couv. petite pluie.	Couv. pluie.
23	O. pl. couv.	O-N-O. br. petite pluie.	Couvert.
24	N-O. couv.	N-O. nuag.	Beau.
25	S. lég. br. nua.	S. nuag. beau.	Beau.
26	S-E. beau.	S-S-E beau	Beau.
27	S-E. beau.	S-E. beau.	Nuages.
28	S. nuag. beau.	S-S-O b. nuag.	Beau.
29	S-O. nuages.	O-S-O. nuag.	Serein.
30	E-S-E. beau.	S-E. beau.	Serein.
31	S-S-E. nuag.	S-S-O. c. pet. pl.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 8 $\frac{3}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 10 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce même terme: la différence entre ces deux points est de 9 $\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 4 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 3 $\frac{3}{4}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de 12 $\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.
1 fois du N-N-E.
1 fois du N-E.
2 fois du l'E-N-E.
1 fois de l'Est.
3 fois de l'E-S-E.
6 fois du S-E.
3 fois du S-S-E.
5 fois du S.
4 fois du S-S-O.
1 fois du S-O.
2 fois de l'O-S-O.
6 fois de l'O.
2 fois de l'O-N-O.
2 fois du N-O.
2 fois du N-N-O.

Il a fait 13 jours beau.
9 jours du brouillard.
12 jours des nuages.
19 jours couvert.
5 jours de la pluie.
9 jours de la neige.
1 jour du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1767.

Les dyſſenteries, que nous avons dit avoir régné pendant le mois de Décembre, ont continué pendant tout ce mois, & ont fait périr un grand nombre de perſonnes. On a continué à obſerver des petites-véroles & une très-grande quantité de rougeoles, les unes & les autres d'une aſſez bonne eſpece. Le dégel, qui eſt ſurvenu vers la fin du mois, a produit beaucoup d'affections catarreuſes & de véritables péripneumonies.

Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Décembre 1766, par M. BOUCHER, Médecin.

La gelée, qui avoit commencé dans les derniers jours du mois dernier, a persisté jusqu'au 12 de celui-ci, le thermometre ayant été observé, pendant tout ce tems, au-dessous du terme de la congélation, ou préciſément à ce terme. Il en a été de même depuis le 19 jusqu'au 31.

Il eſt tombé très-peu de pluie ce mois. Il y a eu cependant des variations dans le barometre, qui a été obſervé, depuis le 1er jusqu'au 10, au-deſſus du terme de 28 pouces, ainſi que du 23 au 31. Le 20 le mercure eſt deſcendu à 27 pouces 2 lignes, &, depuis le 25 jusqu'au 30, il s'eſt maintenu au-deſſus du terme de 28 pouces 6 lignes.

Le vent a été aſſez conſtamment nord-eſt au commencement & à la fin du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $4\frac{1}{2}$ degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur à été de $3\frac{1}{4}$ degrés au-deſſous de ce terme : la différence entre ces deux termes eſt de $7\frac{3}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 7 lignes ;

& ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 2 lignes : la différence entre ces deux termes eſt d'un pouce 5 lignes.

Le vent a ſoufflé 2 fois du Nord.
14 fois du N. vers l'Eſt.
2 fois de l'Eſt.
3 fois du Sud vers l'Eſt.
7 fois du Sud.
4 fois du Sud vers l'Ou.
1 fois de l'Oueſt.
2 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.
3 jours de neige.
5 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de la grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Décembre 1766.

Les maladies dominantes de ce mois ont été la fievre continue-putride, la fievre péripneumonique, des rhumes & des fluxions de poitrine.

La fievre péripneumonique tenoit dans pluſieurs de la nature de la continue-putride, ayant ſon principal foyer dans les premieres voies. Mais il y avoit auſſi des péripneumonies & des pleuréſies légitimes qui exigeoient un traitement différent. Dans

ce dernier genre de maladie, un ſang viſqueux & ſouvent coëneux, ſuite de l'inflammation plus ou moins vive, exigeoit des ſaignées bruſquement répétées pour principal remede. Nos bols pectoraux inciſifs, compoſés de blanc de baleine, de kermès minéral & de *laudanum*, ont réuſſi dans quelques malades, en procurant une diaphorèſe ſalutaire; & nous ſommes parvenus, à l'égard de pluſieurs griévement attaqués, à détourner le dépôt du poumon en appliquant des véſicatoires aux jambes. La fievre continue-putride perſiſtoit dans le petit peuple, chez qui elle étoit très-ſouvent maligne & vermineuſe. Des familles entieres s'en trouvoient attaquées: elle portoit ſur-tout à la tête. Elle régnoit ſur-tout dans quelques cantons de la campagne, aux environs de cette ville.

Nous avons eu encore quelques fievres rouges-malignes, compliquées de ſquinancies, même parmi les adultes. Cette maladie n'exigeoit guere de ſaignées, quoique la tête parût griévement attaquée. Après avoir débarraſſé les premieres voies, ſoit par l'émétique en lavage, ſoit par des apozèmes laxatifs, ſelon les indications, on ſe trouvoit bien de procurer & entretenir de la moiteur à la peau, par le moyen des délayans diaphorétiques, & par des topiques émolliens.

LIVRES NOUVEAUX.

Lettre de M. *Antoine Petit*, Docteur-Régent & ancien Professeur de la Faculté de médecine de Paris, Membre des Académies royales des Sciences de Paris & de Sthockholm, &c. à M. le Doyen de la Faculté de médecine, sur quelques faits relatifs à la pratique de l'inoculation, avec cette épigraphe :

Nam cùm præstiterit veri mihi semper amorem,
Hic tamen adverso tempore crevit amor.
OVID. Eleg.

A Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez *Vallat-la-Chapelle*, 1767, brochure *in*-8°.

Joannis Astruc, *Doctoris Medici, Parisiencis medicinæ Lectoris & Professoris regii, in Universitate Monspelienſi olim Professoris, regi à consiliis Tractatus Pathologicus ; editio quarta. Parisiis, apud* Cavelier, 1767, *in*-12.

Avis au Peuple sur sa santé ; par M. *Tissot*, Docteur & Professeur en médecine, de la Société royale de Londres, de l'Académie Médico-physique de Basle, de la Société économique de Berne ; troisieme édition originale, augmentée par l'Auteur. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1767, *in*-12, 2 liv. 10 sols broché, 3 liv. relié.

L'*Avis au Peuple ſur ſa ſanté* a tellement réuni les ſuffrages de tous les amis de l'humanité, que, quoique l'édition que nous annonçons ne ſoit indiquée dans le titre que comme la troiſieme, parce qu'en effet l'Auteur n'en a publié que trois, il s'en eſt fait, en moins de ſix ans, dix éditions françoiſes, & ſept verſions en différentes langues de l'Europe. Celle-ci eſt la ſeule que l'Auteur approuve. Il y a ajouté deux nouveaux chapitres; l'un ſur l'inoculation, l'autre ſur la ſanté des perſonnes valétudinaires. Les Libraires, pour prévenir que le public ne fût trompé par les contrefactions, ont pris le parti de ſigner de leur main chacun des exemplaires qu'ils diſtribueront.

Leçons de Phyſique expérimentale; par M. *Sigaud de la Fond*, Démonſtrateur de Phyſique expérimentale, & Maître de Mathématiques. A Paris, chez *Deſventes de la Doué*, 1767, *in*-12, deux volumes.

Toutes les branches de la ſcience naturelle ſont tellement liées enſemble, qu'il eſt difficile de faire de grands progrès dans aucune, ſans les avoir au moins parcourues toutes: de là vient que l'étude de la phyſique a toujours été regardée comme un préliminaire indiſpenſable au Médecin. En effet, il eſt difficile de bien juger des propriétés générales & particulieres du corps humain, lorſqu'on ignore les loix auxquelles les corps

en général ſont ſoumis. Le Livre que nous annonçons nous a paru très-propre à faire connoître ces loix : il nous a paru écrit avec préciſion & méthode ; deux avantages précieux dans tout l'ouvrage deſtiné à être mis entre les mains des Commençans.

AVIS

Sur des Sondes creuſes de nouvelle invention.

Depuis long-tems on déſiroit, pour les maladies de l'uretre & celles de la veſſie, des ſondes creuſes & flexibles, dont le canal ne ſe bouchoit point, lorſqu'une fois on les avoit introduites. Les tentatives avoient été juſqu'à préſent infructueuſes ou dangereuſes ; mais on eſt amplement dédommagé par celles que nous annonçons.

Ces nouvelles ſondes ou bougies ſont très-flexibles ; elles ſont, comme l'algalie, percées d'un canal qui ne s'affaiſſe point, & permet aux urines de couler librement, ſans que le malade ſoit dans la néceſſité de les retirer pour uriner. Elles ne peuvent bleſſer ; on les introduit facilement & ſans danger, & on peut les porter ſans incommodité. Les avantages ſans nombre que leur uſage peut procurer nous ont engagé à faire part de cette

utile & intéreſſante découverte. Comme il y a différentes indications à remplir dans le traitement des maladies de l'uretre, auxquelles ces ſondes ſont principalement deſtinées, on en a fait d'adouciſſantes, de deſſicatives & de fondantes ou mercurielles Ces ſondes ſe trouvent chez M. *Tavernier*, Apothicaire à Paris, rue neuve Notre-Dame, qui en eſt l'inventeur.

Faute à corriger dans le Journal de Fevrier.

Page 173, ligne 26, ce qui s'eſt exécuté toujours dans l'une de ces réductions, avec une promptitude dont j'ai été ſurpris moi-même. Comme le ſujet, &c. *liſez*, ce qui s'eſt exécuté toujours avec une promptitude dont j'ai été ſurpris moi-même. Dans l'une de ces réductions, comme le ſujet, &c.

TABLE.

EXTRAIT des Recherches sur le Tissu muqueux ou l'Organe cellulaire, & sur quelques Maladies de la poitrine. Par Théophile de Bordeu, *Médecin*, page 195
Observation sur un Tétanos essentiel. Par M. Pujol, *Médecin*, 223
Réponse à la Lettre de M. Pomme le fils, *Médecin.* Par M. Dejean, *Médecin*, 231
Observation sur une Ophthalmie vineuse dans un Enfant mal élevé. Par M. Grignon, *Méd.* 236
——*Sur une Ischurie vésicale, causée par une fève introduite dans le canal de l'uretre.* Par M. Coste, *Médecin*, 240
——*Sur une Carie de cause externe.* Par M. Daunou, *Chirurgien*, 244
——*Sur un Ulcere chancreux à la Levre inférieure.* Par M. Bayle, *Chirurgien*, 250
——*Importante sur la Taille.* Par M. Lemercier, *Chirurgien*, 261
Lettre de M. Saucerotte, *Chirurgien, contenant une Observation sur un Placenta enkysté*, 266
Observation sur une Fracture particuliere du Crâne. Par M. Martin, *Chirurgien*, 269
Observations météorologiques faites à Paris, pour le mois de Janvier 1767, 277
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1767, 280
Observations météorologiques faites à Lille au mois de Décembre 1766. Par M. Boucher, *Méd.* 281
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Décembre 1766. *Par le même*, 282
Livres nouveaux, 284
Avis sur des Sondes creuses de nouvelle invention, 286

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

AVRIL 1767.

TOME XXVI.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1767.

EXTRAIT.

Mémoires & Observations de médecine, premiere partie, contenant deux Mémoires sur les fievres aiguës; par M. LE ROI, *l'un des Professeurs du Ludovicée de médecine. A Montpellier, chez* Rochard, 1766, *in-8°.*

M. le Roi, Auteur de ces Mémoires, est l'un des fils de M. Julien le Roi, Horloger du Roi; homme non moins estimable par ses mœurs que par ses talens, & qui a eu l'avantage bien rare d'avoir donné le jour à quatre fils également célebres, quoique dans des genres très-différens. Le Professeur en l'Université de Montpellier étoit déjà connu avantageusement du public par plu-

ſieurs morceaux de Phyſique & de Chymie, inſérés dans les *Mémoires des Savans étrangers*, publiés par l'Académie royale des Sciences, & dans le *Dictionnaire Encyclopédique*, & par un *Eſſai ſur les eaux minérales*, eſtimé des connoiſſeurs. Les Mémoires que nous entreprenons de faire connoître nous ont paru très-propres à jetter quelque jour ſur une matiere que plus d'un Ecrivain ſembloit avoir pris plaiſir à obſcurcir ; nous voulons parler des fievres continues aiguës, ſur la diſtribution & la deſcription deſquelles les Auteurs ont beaucoup de peine à s'accorder.

Ces Mémoires ſont au nombre de deux : le premier contient un Eſſai de deſcription des fievres continues aiguës ; le ſecond renferme les obſervations que l'Auteur a cru devoir faire ſur les différentes diviſions, deſcriptions & dénominations des mêmes fievres qui ont été en uſage, ou qui le ſont encore aujourd'hui. Le premier de ces Mémoires eſt partagé en trois ſections. On donne, dans la premiere, la deſcription des fievres aiguës ſporadiques, telles qu'on les obſerve à Montpellier ; la ſeconde contient des obſervations ſur les différences remarquables qui ſe trouvent entre les fievres aiguës ſporadiques des différens pays ; enfin, dans la troiſieme, il eſt parlé des fievres aiguës épidémiques.

Notre Auteur diviſe les fievres aiguës en *bénignes* & en *malignes*. Il réduit aux ſuivantes les fievres aiguës bénignes qu'on obſerve à Montpellier ; ſavoir, la fievre continue bénigne proprement dite, la fievre quotidienne intermittente, dégénérée en continue, la fievre tierce, dégénérée en continue, enfin la fievre continue, qui eſt accompagnée d'éryſipele à la face. Il avertit qu'il n'a pas cru devoir comprendre dans le nombre des fievres aiguës l'éphémere ſimple & prolongée, ni la fievre de lait éphémere, ni la fievre de rhume & de fluxion, parce que leur marche n'eſt accompagnée d'aucune apparence de danger, & que leur prompte & heureuſe terminaiſon les excluent du nombre des fievres aiguës.

Les ſymptômes qui accompagnent la fievre *continue bénigne* qu'on obſerve fréquemment à Montpellier, ſont, ſelon notre Auteur, un mal de tête, qu'on rapporte communément au front, plus de chaleur à l'habitude du corps que dans l'état naturel, le pouls fréquent, la langue chargée, quelquefois des envies de vomir au commencement, aſſez ſouvent un délire léger, qui ſe diſſipe lorſqu'on éveille le malade. Si cette fievre eſt compliquée de vers, ils occaſionnent quelquefois des nauſées, des défaillances, des anxiétés, s'ils ſont dans l'eſtomac : un ſentiment de quelque choſe qui

monte au gosier, le resserre, & menace d'étouffer le malade, s'ils montent dans l'œsophage ; enfin des piquures dans les entrailles, des douleurs de colique, quelquefois même de fausses douleurs de pleurésie, lorsqu'ils piquent les intestins. D'ailleurs on n'observe, dans cette fievre, aucun des symptômes alarmans qui caractérisent les fievres dangereuses. Le pouls est ordinairement égal, souple & développé ; il devient quelquefois inégal & foible, lorsqu'elle est compliquée de vers qui rempent dans l'estomac ; mais cette affection du pouls est passagere.

La marche de cette fievre n'est pas toujours la même ; quelquefois elle n'a point de redoublemens sensibles : le plus souvent elle en a, soit en quotidienne, soit en tierce. Elle débute quelquefois par un frisson ; mais ensuite l'entrée des redoublemens n'est annoncée que par un refroidissement des extrêmités, quelques bâillemens, quelquefois par une quinte de toux, enfin d'autres fois, par une grande soif. Les redoublemens ne se font guere remarquer que par l'augmentation de la fréquence, de la force & de l'élévation du pouls, de l'inquiétude, du mal de tête, de la soif. Lorsque la fievre continue bénigne tend à sa fin (elle s'étend rarement au-delà du 14e jour, souvent elle se termine plutôt) la langue se dépouille

ſucceſſivement de la croûte blanche qui l'enduit ; elle s'humecte davantage, ainſi que tout l'intérieur de la bouche. Les urines, qui ſont ſouvent crues pendant le cours de cette eſpece de fievre, deviennent naturelles ; quelquefois auſſi elles dépoſent un ſédiment épais, d'un blanc rougeâtre. Le ventre s'ouvre naturellement, ou du moins les purgatifs, ſi l'on en donne vers la fin de cette fievre, produiſent des ſelles plus copieuſes, plus épaiſſes, & qui ſoulagent davantage que les mêmes remedes donnés vers le milieu de la maladie. En général il a paru à M. le Roi que ces deux évacuations terminoient bien plus ſouvent cette fievre que les ſueurs. Au reſte il obſerve que cette terminaiſon eſt ordinairement fort tranquille.

Notre Auteur appelle *fievres intermittentes dégénérées* des fievres aiguës, qui, quoique continues, ne ſont dans le fond que des fievres intermittentes maſquées, & qui ſe terminent ſouvent en des fievres véritablement intermittentes. Il croit avoir remarqué que la fievre quotidienne & la fievre tierce produiſoient de ſemblables fievres à Montpellier. Les accès de la fievre quotidienne s'étendent quelquefois, ſelon lui, au point de ſe toucher ; & pour lors ils produiſent une eſpece de fievre continue particuliere. Cette fievre eſt rare ; elle ſuit le caractere de la

fievre quotidienne intermittente. La fievre ni les ſymptômes n'ont rien de vif ni de fâcheux ; mais elle eſt opiniâtre. Elle s'étend ſouvent au quarantieme ou cinquantieme jour. Pour la marche, elle a du rapport avec les fievres lentes, qui ont des redoublemens quotidiens, précédés de friſſons.

La fievre tierce automnale dégénere bien plus ſouvent en une fievre continue, dont la marche eſt vive, & très-différente de la quotidienne. Ses redoublemens varient pour le type ; pour l'ordinaire ils marchent en tierce ou en double-tierce, quelquefois en hémitritée, & chaque redoublement eſt précédé de friſſon ; ce qui a paru à M. le Roi, ainſi qu'aux meilleurs Auteurs, être le ſigne principal qui caractériſe ces ſortes de fievres. Les redoublemens très-forts ſemblent leur donner un aſpect grave & dangereux : malgré cela, on ne voit point que les malades en meurent. Après huit, dix ou douze jours elles ceſſent, au moyen des remedes généraux, d'être continues, & ſe changent en intermittentes tierces, qui enſuite dégénerent quelquefois en quartes. Il arrive certaines années que ces fievres, & même les tierces véritablement intermittentes, deviennent beaucoup plus fâcheuſes ; que leurs redoublemens ſont accompagnés d'aſſoupiſſement, d'anxiété, de cardialgie, de *cho-*

lera-morbus, &c. Mais notre Auteur assure que malgré cela ces fievres, même dans une telle constitution, sont en général plus effrayantes que dangereuses. Le quinquina administré à tems, méthodiquement, & à haute dose, y réussit également, soit qu'elles soient véritablement intermittentes, soit qu'elles soient dégénérées en continues, pourvu toutefois que, prenant le caractere de véritables fievres malignes, elles ne perdent pas le signe principal des intermittentes dégénérées en continues, dont nous avons parlé ci-dessus.

M. le Roi croit pouvoir regarder l'éry-sipele de la face comme le symptôme d'une fievre éruptive, dont la crise, plus ou moins parfaite, se fait par le dépôt de l'humeur qui l'excite sur les tégumens de la face, de la tête & du col. Il a observé que cette maladie a coutume de débuter par un frisson, après lequel s'allume une fievre vive; que, dans le commencement, le malade est tourmenté pour l'ordinaire de maux de cœur, d'envies de vomir; qu'il vomit même quelquefois des matieres bilieuses, & que dans ce point de la maladie les émétiques sont ordinairement fort utiles; que le deuxieme jour ou à la fin du premier, quelquefois même dès le début, il se déclare une rougeur, avec enflure luisante, sur quelque partie du nez, d'où elle s'étend sur la face,

une partie du col, les oreilles, &c.; que cette tumeur acheve de s'étendre, & parvient à son plus haut degré dans l'espace de trois à quatre jours; que, lorsqu'elle est formée, pour l'ordinaire la fievre & les accidens diminuent, & même cessent quelquefois entiérement; la tumeur se dissipe peu-à-peu, & à la fin l'épiderme tombe en écailles.

Les principaux symptômes qui servent à distinguer les fievres malignes des fievres aiguës bénignes, sont l'abattement extraordinaire des forces, la foiblesse & l'inégalité du pouls, les nausées, le vomissement opiniâtre, le flux de ventre séreux, bilieux, très-liquide; les soubresaults des tendons, & toute sorte de mouvemens convulsifs; le délire phrénétique, l'assoupissement léthargique, apoplectique; certaines affections paralytiques qui surviennent dans le cours & à la fin de ces fievres; savoir, la surdité, la goutte-sereine, la paralysie de la langue, l'hémiplégie, quelquefois, comme M. le Roi dit l'avoir observé, la paralysie du bras d'un côté, & de la jambe du côté opposé; le bas-ventre soulevé, tendu, plein de vents, & résonnant comme un tambour; les symptômes qui annoncent le dépôt de la matiere fébrile sur les principaux visceres de la poitrine ou du bas-ventre; le gonflement du visage, certaines anxiétés, certaines défaillances, différentes de celles qui sont produites

par une irritation de l'eſtomac, ſur-tout de ſon orifice ſupérieur ; l'éruption de taches pourprées, de parotides, de bubons, de charbons, de certaines veſſies pleines de ſéroſité, groſſes quelquefois comme une noix ; enfin d'éruptions de petites veſſies miliaires.

Il eſt inutile que nous faſſions remarquer qu'on n'obſerve pas tous ces ſymptômes chez tous les malades, & que ceux qui ſe rencontrent chez chaque malade ne ſe manifeſtent pas en même-tems ; ce qui rend quelquefois ces fievres très-difficiles à reconnoître dans leurs commencemens. Cependant l'abattement extraordinaire des forces, la foibleſſe & l'inégalité du pouls, les nauſées, le vomiſſement opiniâtre, le cours de ventre ſéreux, bilieux, très-liquide, ſont les ſymptômes qui paroiſſent à M. le Roi devoir le plus faire ſuſpecter les fievres malignes dès leur commencement ; on y peut joindre encore le gonflement du viſage, la ſurdité & l'aſſoupiſſement.

Les principales eſpeces de fievres malignes qu'on obſerve à Montpellier, ſont la fievre maligne avec redoublemens ſoporeux ; notre Auteur la regarde comme plus particuliere aux vieillards : la fievre maligne proprement dite, celle-ci s'obſerve principalement chez les jeunes gens ; la fievre ma-

ligne charbonneuſe, & la fievre de lait maligne.

La fievre maligne, avec des redoublemens ſoporeux, eſt, de toutes les fievres ſporadiques qui regnent à Montpellier, la plus dangereuſe & la plus meurtriere : les malades meurent le 8 ou le 9, plus ſouvent le 11 ou le 13. Cette fievre a conſtamment des redoublemens très-marqués : quelquefois en tierce, quelquefois en double-tierce, quelquefois auſſi en quotidienne, du moins apparente ; le redoublement eſt annoncé par un refroidiſſement des extrêmités, ſur-tout du nez & des pieds ; ce refroidiſſement eſt plus ou moins long, quelquefois, ſur-tout vers la fin de la maladie, il ſe fait ſentir dix, douze, quinze heures avant le redoublement. Lorſque cela arrive, ſur-tout ſi non-ſeulement les pieds, mais même les cuiſſes, ſont trouvées froides, on doit s'attendre à un redoublement terrible, qui ſouvent emporte le malade. Le hoquet, s'il ſurvient, ajoute encore à la certitude de ce pronoſtic.

Cette fievre débute quelquefois par un aſſoupiſſement apoplectique ; mais il eſt plus ordinaire de la voir commencer ſans aſſoupiſſement bien marqué, & cet aſſoupiſſement ſurvenir enſuite dans le ſecond ou troiſieme redoublement. Il n'eſt pas de la

même force dans tous les redoublemens : ordinairement il va en augmentant d'un redoublement à l'autre ; de ſorte que, dans le dernier, quelquefois dans l'avant-dernier, il eſt véritablement apoplectique. A l'égard du pouls, dans les intervalles que laiſſent les redoublemens, il eſt ordinairement développé, égal, peu fréquent, ſur-tout au commencement de la maladie. Dans le redoublement, il devient beaucoup plus fréquent, petit, inégal, foible, au point que, vers la fin de la maladie, on a quelquefois de la peine à le ſentir : néamoins, avec un tel pouls, la peau eſt ſouvent brûlante.

Les redoublemens vont en augmentant, du commencemenr à la fin, non-ſeulement pour la force de l'aſſoupiſſement, mais encore pour la durée ; de ſorte que, vers la fin de la maladie, ſouvent ils ſe touchent, ou du moins laiſſent entr'eux des intervalles beaucoup plus courts, & moins exempts de ſymptômes fâcheux qu'au commencement. On voit, au contraire, des malades qui, juſqu'à la fin, paroiſſent ſi bien dans les intervalles, même dans celui qui précede le dernier redoublement, qu'on a de la peine à perſuader aux aſſiſtans, que ces malades ſont dans un danger prochain de mourir.

On obſerve quelquefois, dans cette ma-

ladie, des ſoubreſaults dans les tendons, & quelques autres mouvemens convulſifs ; mais c'eſt plus rare. M. le Roi dit avoir vu pluſieurs fois ſortir une ou deux parotides à la fin de la maladie : il aſſure que ces tumeurs ſont ordinairement ſymptomatiques, & annoncent une mort prochaine : il en a cependant vu ſurvenir une qui parut contribuer à la guériſon. Il a vu auſſi, quoique rarement, à la fin de la maladie, paroître des taches de pourpre ſymptomatiques, avant-coureurs certains d'une mort prochaine. La langue reſte ſouvent humide, & à-peu-près naturelle, juſqu'à la fin. Notre Auteur dit avoir vu certains de ces malades, dans la chambre deſquels il ne pouvoit reſter un quart-d'heure, ſans y prendre un mal de tête aſſez fort, que l'air libre diſſipoit enſuite. Il ajoute encore que ces malades & leurs déjections exhalent ſouvent, à la fin de leur maladie, une odeur particuliere qu'il n'eſt guere poſſible de définir. Il n'a point obſervé que cette maladie fût contagieuſe : enfin il croit devoir faire remarquer que, lorſque cette maladie n'emporte pas le malade, elle a coutume de laiſſer après elle des impreſſions fâcheuſes & durables. Les remedes qui lui ont le mieux réuſſi dans cette maladie, ſont principalement le quinquina employé à haute doſe,

après avoir fait précéder les remedes généraux, & les véſicatoires appliqués de bonne heure.

Notre Auteur trouve une très-grande analogie entre la fievre que nous venons de décrire, & la fievre hémiplégique : il obſerve cependant qu'elle eſt moins dangereuſe que celle qui n'eſt point compliquée de paralyſie.

La fievre maligne des jeunes gens, quoique très-dangereuſe, l'eſt cependant beaucoup moins que la précédente. Lorſque les malades en réchappent, elle eſt ordinairement fort longue, à moins qu'elle ne ſoit terminée par une criſe : rarement finit-elle avant le vingt-cinquieme ou le trentieme jour ; ſouvent elle s'étend au quarante-cinquieme ou ſoixantieme, quelquefois même au-delà. Le pouls fréquent, mol, foible, inégal ; la langue rouge, au commencement, enſuite ſeche, brune, noire, tremblante, lorſque le malade l'avance hors de la bouche; les ſoubreſaults des tendons, le délire phrénétique, l'aſſoupiſſement, l'enflure du viſage, la ſurdité, le cours de ventre colliquatif, l'éruption des parotides, ſoit critiques, ſoit ſymptomatiques, les eſcarres gangréneuſes à la peau qui recouvre l'os *ſacrum* & les parties voiſines, ſont des ſymptômes familiers à cette eſpece de fievre. On obſerve auſſi, quoique plus rarement,

des taches pourprées, l'ictere, des affections paralytiques, l'hémorragie dans les inteſtins, qui donne l'anxiété des foibleſſes, le vomiſſement de ſang noir, les déjections de ſang noir & caillé en grande partie. Cette fievre étant fort longue, lorſqu'elle ſe termine heureuſement, c'eſt une ſuite néceſſaire que la convaleſcence le ſoit auſſi; on y perd ſouvent les cheveux: elle ſe termine quelquefois par la ſurdité, quelquefois auſſi, mais beaucoup plus rarement, par la goutte-fereine, la manie, l'imbécillité, la paralyſie.

La marche de cette fievre eſt quelquefois ſynoque; quelquefois elle eſt continue quotidienne, ſoit réguliere, ſoit irréguliere: quelquefois les redoublemens ne ſont précédés d'aucun refroidiſſement ſenſible des extrêmités. Le contraire s'obſerve plus ſouvent. Une toux importune eſt auſſi quelquefois l'avant-coureur marqué de chaque redoublement. Le tems de la rémiſſion ne laiſſe pas au malade autant de tranquillité que dans la fievre maligne des vieillards: elle ne marche pas avec une égale rapidité chez tous les malades. On en voit chez leſquels les ſymptômes graves ſe développent très-lentement; de ſorte que la maladie ne parvient à ſon état que vers le vingt ou le vingt-cinquieme jour. On en voit, au contraire, chez leſquels ſa marche eſt beau-

coup plus rapide; de ſorte qu'elle ſe termine, dans les limites ordinaires des fievres aiguës ou très-aiguës, ſoit par la mort, ſoit par une criſe. Les criſes proprement dites ont paru à M. le Roi beaucoup plus fréquentes dans cette eſpece de fievre, que dans les autres; il obſerve qu'il arrive quelquefois, à la fin, que le malade touſſe, & qu'il a même, pluſieurs jours de ſuite, ſouvent à la même heure, des friſſons aſſez vifs; ce qui annonce ordinairement une expectoration de crachats ſuſpects, qui dure plus ou moins, & paroît ſoulager le malade. A l'égard du traitement, il propoſe, outre les ſecours ordinaires, le quinquina à la doſe d'une once ou d'une once & demie, dans les vingt-quatre heures, en décoction édulcorée avec un ſyrop convenable, & partagée en pluſieurs doſes, tant pour ſoutenir les forces du malade, que pour corriger la mauvaiſe qualité des humeurs, qui ont ſouvent une diſpoſition particuliere à l'altération gangréneuſe.

Le charbon eſt une maladie ſporadique à Montpellier; mais il n'y eſt pas toujours également dangereux. Lorſqu'il eſt ſans fievre, il ſe borne promptement, ſoit par les moyens que l'art a coutume d'employer extérieurement, ſoit, comme M. le Roi dit l'avoir obſervé très-ſouvent, par le ſeul ſecours de la nature: dans ce cas, il n'eſt

accompagné d'aucun ſymptôme fâcheux. Il n'en eſt pas de même de celui qui eſt accompagné de fievre ; il eſt toujours dangereux. Les envies de vomir, les foibleſſes, les défaillances ſont des ſymptômes qu'on obſerve ſouvent chez les perſonnes qui en ſont attaquées, ſur-tout au commencement de la maladie. Alors le pouls eſt ordinairement foible & inégal ; quelquefois naturel pour la fréquence, quelquefois auſſi intermittent. Lorſque cette fievre & les accidens qui l'accompagnent, ſe calment en peu de jours, la gangrene ſe borne auſſi. Mais, ſi la fievre ſe prolonge, la maladie devient ſouvent mortelle ; on ne peut réuſſir à borner la gangrene, ni par le fer, ni par les cauſtiques : le pouls devient fréquent, petit, foible, inégal ; & cela va en augmentant juſqu'à la fin.

Notre Auteur examine, à ce ſujet, les idées courantes (à Montpellier ſans doute) au ſujet du progrès de la gangrene dans le charbon. Il penſe que cette gangrene provient & eſt entretenue par une cauſe interne, & que, par conſéquent, le fer ni les cauſtiques ne ſauroient l'arrêter : ce ne peut être que l'ouvrage de la nature. Il en conclut que, dans les charbons, ſur-tout dans ceux qui ſont accompagnés de fievre, on doit s'attacher principalement à corriger la qualité pernicieuſe des humeurs ; qu'ainſi,

après avoir émétiſé le malade ; *pratique*, dit-il, *dont l'uſage fait connoître toute l'utilité*, on doit avoir recours aux antiſeptiques, parmi leſquels il donne le premier rang au quinquina employé à haute doſe.

Outre la fievre de lait éphémere ou bénigne, les femmes en couche ſont encore ſujetes à une fievre aiguë ſimple, dans laquelle les purgatifs ſont de la plus grande efficacité ; à une fievre aiguë ſymptomatique, accompagnée, dès ſon commencement, des ſignes d'une inflammation produite, ſelon notre Auteur, par le lait retenu dans la maſſe du ſang ; ce qui lui a fait donner le nom de *dépôt laiteux* ; enfin elles ſont auſſi expoſées à une fievre maligne, qu'il appelle *fievre de lait maligne*. Il avance, à ce ſujet, que, » ſuivant l'inſtitution de la » nature, il ſe fait, dans la femme accouchée, » une eſpece de révolution, par laquelle le » lait ſe porte aux mamelles, & continue en- » ſuite de s'y filtrer pour la nourriture de » l'enfant. « *S'il arrive*, ajoute-t-il, *ſoit par erreur de la nature, ſoit par les efforts imprudents de l'art, que cette importante fonction ſoit troublée, l'accouchée éprouve de grandes incommodités, ſouvent même des maladies cruelles, & qu'il n'eſt pas rare de voir ſe terminer par la mort ;* d'où il conclut que *la fievre de lait maligne eſt excitée par le lait*

retenu dans la maſſe du ſang, & qui, par une erreur de la nature, ne ſe porte pas au ſein comme il devroit.

Si la pratique (*a*), qu'un Médecin célebre paroît vouloir introduire dans ce pays-ci, eſt conſtamment ſuivie du même ſuccès qu'elle a eu chez quelques-unes des femmes en couche pour qui on l'a miſe en uſage, il paroît qu'il faudra chercher une autre cauſe de cette eſpece de fievre, que celle que M. le Roi lui aſſigne ici ; peut-être la rétention du lait dans le ſang eſt-elle moins la cauſe que l'effet de la fievre, quoique cet accident contribue à aggraver la maladie. Quoi qu'il en ſoit, la marche de cette fievre eſt vive ; elle eſt très-dangereuſe, & ſouvent mortelle : voici les ſignes qui la caractériſent. Le ſein conſerve ſa ſoupleſſe & ſon volume accoutumés. La fievre s'allume ; &, pour l'ordinaire, dès le début, il ſe déclare des ſymptômes qui en annoncent tout le danger. Ceux qu'on obſerve le plus fréquemment,

(*a*) Cette pratique conſiſte à appliquer ſur le ſein des femmes nouvellement accouchées, une flanelle trempée dans l'eau-de-vie, &, par-deſſus, une veſſie imprégnée de la même liqueur, & à entretenir dans la région de la matrice une chaleur douce, dans la vue ſans doute d'empêcher le lait de ſe porter aux mamelles, & d'en favoriſer l'écoulement par la matrice. Il eſt certain que des femmes très-délicates, qui l'ont miſe en uſage, n'en ont éprouvé aucun accident.

ſont la foibleſſe & l'inégalité du pouls, (quelquefois cependant il eſt dur & vif) le cours de ventre, la ſuppreſſion des lochies, le météoriſme du bas-ventre, le délire, la ſtupeur, l'aſſoupiſſement, les ſoubreſaults des tendons, & d'autres mouvements convulſifs, des paralyſies, & très-ſouvent des ſignes de dépôts laiteux inflammatoires, ſoit aux viſceres du bas-ventre, ſoit à ceux de la poitrine; l'éruption de la vraie miliaire, qu'on n'obſerve cependant pas à Montpellier, où cet accident n'eſt point encore parvenu, ſelon notre Auteur: *on voit ſeulement*, dit-il, *quelquefois à la fin de ces fievres, lorſqu'elles tendent à la mort, ſortir au cou & à la poitrine de petites phlyctènes groſſes comme la tête d'une épingle, remplies d'une ſéroſité claire.*

M. le Roi examine enſuite l'opinion de ceux qui ont attribué ces ſortes de fievres à la ſuppreſſion des lochies, & termine cette premiere ſection de ſon premier Mémoire, en avertiſſant qu'il ne regarde les fievres que nous venons de décrire, que comme les principales eſpeces de fievres malignes qu'on obſerve à Montpellier, & qu'on rencontre ſouvent dans la pratique; qu'il ne prétend point avoir épuiſé cette matiere; que, dans le nombre de ces fievres, qu'il a été à portée d'obſerver, il en a vu pluſieurs qu'il lui eût été difficile de rapporter à aucune de ces

eſpeces, & qui exigeroient peut-être des deſcriptions particulieres, mais qu'il lui eſt impoſſible de donner, faute d'un aſſez grand nombre d'obſervations. Nous nous ſommes arrêtés ſur cette premiere partie de l'ouvrage de M. le Roi, parce qu'il nous a paru important de faire connoître à nos lecteurs la maniere dont cet habile Profeſſeur enviſage un genre de maladies très-commun, & ſur lequel les Médecins paroiſſent peu d'accord entr'eux. Nous paſſerons plus rapidement ſur le reſte de cet ouvrage.

Nous avons déjà dit que la ſeconde ſection du premier Mémoire contenoit les obſervations de l'Auteur ſur les différences remarquables qui ſe trouvent entre les fievres aiguës ſporadiques des différens pays. Il obſerve d'abord, qu'on a tort de confondre, ſous la même dénomination d'*épidémiques*, les maladies aiguës, familieres à un pays, lorſqu'elles attaquent un grand nombre de perſonnes en même-temps, & les maladies qui lui ſont étrangeres, lorſqu'elles ſurviennent & ſe répandent tout-à-coup : il voudroit qu'on n'employât la dénomination d'*épidémiques* que pour ces dernieres, & qu'on donnât le nom de *populaires* aux maladies aiguës ſporadiques, devenues plus fréquentes : peut-être trouvera-t-on que ces deux noms ne diſtinguent pas aſſez ces deux genres de maladies, qu'on a tort de

confondre, puiſqu'ils préſentent la même idée, quoiqu'en deux langues différentes. Après cette obſervation, M. le Roi donne pour exemple de maladies ſporadiques, particulieres à certains pays, 1° la fievre miliaire qui s'eſt répandue dans toute l'Allemagne, en Angleterre, dans pluſieurs provinces de France, en Savoie, en Piémont, &c. & qui eſt étrangere à Montpellier, ainſi qu'en pluſieurs provinces méridionales de l'Europe. 2° Les fievres catarrales bénignes & malignes, ainſi nommées, parce qu'elles ſont toujours accompagnées d'enchifrénement, d'éternuement, de toux, d'enrouement, & qu'elles ſe terminent par expectoration : elles paroiſſent ſporadiques dans une grande partie de l'Allemagne ; mais elles ne le ſont pas à Montpellier. 3° Le charbon & la fievre maligne, qui l'accompagnent, ſont, au contraire, ſporadiques dans cette ville & dans les provinces qui l'avoiſinent, & ne ſont pas connus dans le reſte de l'Europe. 4° La peſte proprement dite eſt étrangere en Europe, & ſporadique dans une partie du Levant. 5° Les fievres pétéchiales ont été épidémiques en beaucoup d'endroits ; mais elles ſont ſporadiques en Allemagne & dans la baſſe-Hongrie. 6° Les fievres intermittentes pernicieuſes ne ſont point ſporadifiques à Montpellier : on les obſerve plus communément dans les lieux humides & marécageux.

7° Les fievres intermittentes, tierces & quartes, ſi communes dans toute l'Europe, ſont extraordinairement rares à Pétersbourg, au rapport de Weitbrech. 8° Le *cholera morbus*, qui s'obſerve tous les étés à Montpellier, ne paroît pas avoir été connu de Boerhaave, Juncker, Etmuller ni d'Hoffmann, qui le confondent avec la fievre-tierce cholérique. 9° Les aphthes ſont un ſymptôme très-commun des fievres aiguës, dans les pays du Nord; il eſt étranger à Montpellier, &c.

De ces obſervations, notre Auteur conclut que les fievres aiguës ſporadiques de différens climats, offrant des variétés très-conſidérables, il eſt évident qu'il y a un vice radical dans preſque tous nos livres, qui les ſuppoſent fauſſement les mêmes par-tout; ce qui peut être la ſource des plus grandes erreurs. Il obſerve, en ſecond lieu, que tout ouvrage ſur les fievres aiguës, fait uniquement d'après les livres, & combien n'y en a-t-il pas de cette eſpece? ne peut qu'être mauvais; que ſouvent même il ſera d'autant plus mauvais pour le pays où il paroîtra, qu'il aura été compilé d'Auteurs étrangers, plus habiles, & qui auront écrit d'après leurs propres obſervations; qu'il importe, au contraire, que chaque Auteur s'attache à décrire les fievres aiguës ſporadiques, telles qu'elles ſe préſentent dans ſon pays, d'après les obſervations. Si on avoit des deſcriptions bien

bien faites des maladies ſporadiques de chaque pays, les Médecins ſeroient aſſurés d'y trouver l'hiſtoire des maladies épidémiques qui peuvent ſurvenir dans leurs pays reſpectifs, ces maladies étant ſporadiques, & pour ainſi dire habituées ailleurs; & par conſéquent ils ne ſeroient pas pris au dépourvu, comme ils le ſont ordinairement, parce que ces fievres n'ont le plus ſouvent aucun rapport avec les maladies ſporadiques qu'ils ont coutume de traiter. Cette obſervation eſt preſque la ſeule choſe qu'on trouve dans la troiſieme & derniere ſection de ce premier Mémoire.

Le ſecond a pour objet de juſtifier la doctrine expoſée dans le premier : pour cet effet, M. le Roi examine les fondemens de la diviſion qu'on a coutume de faire des fievres. Il eſt diſtribué en autant de ſections qu'on en a fait d'eſpeces, c'eſt-à-dire qu'il parcourt dans la premiere les différentes idées qu'on a attachées ſucceſſivement à cette expreſſion, *fievre ardente ;* & il prétend qu'Hippocrate l'a employée ſouvent pour déſigner, non une eſpece de fievre particuliere, mais en général les fievres aiguës, dangereuſes & meurtrieres : il s'autoriſe ſur tout de l'hiſtoire du premier malade de la troiſieme ſection du troiſieme livre des *Epidémies ;* que Galien n'eſt pas toujours d'accord avec lui-même ſur cette

eſpece de fievre, en quoi il n'a été que trop bien imité par les Auteurs qui l'ont ſuivi : il réſulte delà, ſelon lui, que ce que les anciens entendoient par *fievre ardente*, eſt ce que nous deſignons aujourd'hui par le nom de *fievre maligne*. La ſeconde a pour objet les fievres putrides : il y démontre que cette dénomination a été ſuggérée à Galien par des idées de théorie, & que la fievre ou les fievres qu'il déſignoit par ce nom étoient très-différentes de celles auxquelles on le donne aujourd'hui ; enfin, que les Auteurs ne ſont point d'accord ſur la marche de la nature & les ſignes de l'eſpece de fievre aiguë qu'on doit appeller ainſi. Notre Auteur fait à-peu-près les mêmes remarques ſur les maladies qu'on a déſignées par les noms de *peſte*, *fievre peſtilentielle*, *fievres malignes*, qui font la matiere de ſa troiſieme ſection, & par ceux de *fievre ardente-cholérique*, *cholérique-bilieuſe*, & *lente-nerveuſe*, compriſe dans la quatrieme. La cinquieme contient quelques réflexions ſur la diviſion des fievres aiguës, qui ſe tire de leur type. Notre Auteur convient qu'il eſt eſſentiel, dans la deſcription particuliere de chaque eſpece de fievre, de faire mention de la marche qu'elle a coutume d'obſerver ; mais qu'il y auroit de grands inconvéniens, qu'il ſeroit, dit-il, ſuperflu de détailler, à fonder leur deſcription ſur une telle diviſion.

DESCRIPTION

D'une Epidémie de Fievres intermittentes qui ont regné en la ville d'Aramon pendant l'année 1766; par M. DELABROUSSE, Docteur en médecine de l'Université de Montpellier, de la Société royale des Sciences de la même ville, & Médecin de l'hôpital S. Jean de la ville d'Aramon.

Je ne parlerai point, en donnant cette relation, des fievres qui régnerent dans ce pays l'année 1765. Elles commencerent dans le mois d'Avril, & finirent au mois de Septembre. Je n'y apperçus que des symptômes ordinaires : elles céderent facilement aux remedes ; & je les appelle, avec M. Tissot, *fievres du printems.*

Celles-ci méritent qu'un Médecin s'en occupe, puisqu'elles ont présenté en quelque façon des phénomenes rares, dont la suite a causé la mort aux uns, & jetté les autres dans des maladies dangereuses.

L'épidémie de ces fievres, que le peuple appelle *tremblantes*, a été générale dans le Bas-Languedoc & la Basse-Provence.

Elle commença ainsi dans le mois de Février ; *initium.* Elle augmenta dans les mois de Mai & Juin ; *augmentum.* Son état fut

dans les mois de Juillet, Août & Septembre ; *ſtatus* : & ſa diminution dans ceux d'Octobre, Novembre & Décembre ; *declinatio*. C'eſt-là la marche de toutes les épidémies. J'ai obſervé la même marche dans les petites véroles, les maladies aiguës, les rhumes, &c. J'oſe pourtant dire que ce n'eſt pas toujours une regle générale.

J'appellerai donc celle-ci, avec l'Auteur déjà cité, & Sydenham, *fievres printanieres*, auxquelles ſuccéderent les fievres d'automne, qui formerent enſemble le commencement & la fin de la contagion.

Nous avons eu dans cette ville environ deux mille fébricitans, de trois mille que nous ſommes : ceux qui furent les premiers pris guérirent facilement, ſans être expoſés à de fréquentes rechutes, comme ceux qui ont été attaqués dans l'augmentation & le milieu de l'épidémie.

Les ſymptômes ordinaires ont été le friſſon, la chaleur, la ſueur, la douleur à la tête, aux reins, la laſſitude, les nauſées, les vomiſſemens bilieux, la langue chargée, les urines rouges, un mal-aiſe général.

La ſaignée dans le feu, un lavement purgatif, l'ipécacuanha, un minoratif le lendemain, ſuppoſé que ce fût le jour d'intervalle ; quelques priſes de quinquina rendu légérement purgatif, de deux jours l'un, le régime convenable, guériſſoient facile-

ment mes premiers malades. Il eſt vrai que preſque tous rendoient par les urines un ſédiment blanc, qui eſt d'un heureux préſage, ſelon Galien, *lib.* 2, *cap. iij*, *de Criſib.* Tel fut le premier période de cette épidémie.

Les mois de Mai & de Juin furent un peu plus fâcheux; quelques malades furent attaqués d'abord par des fievres continues ou putrides, qui finirent par devenir intermittentes. Les autres, en plus grand nombre, furent ſaiſis de fievres ſubintrantes, de violens accès tierce, double-tierce, quarte, triple-quarte, dont les paroxyſmes duroient trente ſix à quarante heures, quelquefois l'un à la queue de l'autre, & ſe changoient pour l'ordinaire trois ou quatre jours après en tierce ou en double-tierce, que j'annonçois, dans le commencement, dès que je voyois les urines rougeâtres; c'eſt ce que Sydenham appelle *fauſſe-continue*, *lib.* 3, *cap. iij*, *pag.* 117.

Ceux-là étoient preſqu'aſſurés de retomber, & ne guériſſoient pour la plupart que lorſqu'on voyoit ſortir des échauboulures, pendant ou à la fin de la fievre, comme à MM. Coulomb, de Moineuſe, la Sœur Saint-Jean, Lati, &c.

La dépuration de la maladie ſe faiſoit par cette éruption cutanée, qui cauſoit aux malades une demangeaiſon chagrinante, &

je puis dire que je n'ai pas vu de rechutes à ceux qui l'ont eue.

Les uns étoient attaqués pendant ou à la fin des fievres, des douleurs rhumatiſantes aux cuiſſes, aux genoux, à la région hypogaſtrique, aux reins & à la nuque, comme M. de Joſſaud, & Jean Jouve, &c., dont l'accès étoit annoncé par ces ſortes de ſymptômes.

Les autres, qui avoient tout le corps moulu, des vomiſſemens, des friſſons longs, & des ſueurs abondantes étoient tous pris de fievres tierce ou double-tierce, qui cédoient facilement aux légers émétiques, au quinquina purgatif; mais ils étoient ſujets à de fréquentes rechutes. Ce fut le ſecond période, ou l'état d'accroiſſement de notre épidémie.

Les mois de Juillet, Août & Septembre furent déplorables, non-ſeulement par la quantité de fébricitans, mais par la grandeur des ſymptômes, & la mortalité de quelques-uns.

Preſque tous étoient attaqués de fievres ſubintrantes, dont le moindre paroxyſme étoit de vingt-quatre heures. Un friſſon léger, le plus ſouvent accompagné d'une ſoif ardente, une longue chaleur, avec une ſueur imperceptible, terminoient ces longs accès, accompagnés d'un vomiſſement bilieux, de douleurs aux reins inſoutenables,

d'une agitation continuelle, avec un léger délire.

Ceux-là réſiſtoient aux remedes les mieux adminiſtrés : il étoient ſujets à des rechutes, & ne guériſſoient que par la quantité du quinquina, ou la patience.

Les uns tomboient, dès l'invaſion de la maladie, dans un affaiſſement général, preſque ſans pouls, accompagné d'aſſoupiſſement & d'une conſtipation opiniâtre.

Une petite ſaignée, quelquefois point, des lavemens purgatifs & l'émétique, faiſoient dans ce cas-là des miracles. Le reſte de la cure s'opéroit par le quinquina purgatif.

C'eſt ainſi que M. le Comte d'Aramon a été traité : il ne doit la briéveté de ſa maladie qu'au tartre ſtibié, & ſa guériſon radicale qu'à l'écorce du Pérou, rendue purgative.

Les autres avoient des ſyncopes qui annonçoient leurs accès, comme la femme Duvivant, Cadenete, &c. Pluſieurs étoient plus malheureux encore, puiſqu'ils furent ſaiſis de convulſions horribles, d'un délire phrénétique dans le commencement du froid ; tels que Maſoyer, Lamoureux, ſurnommé *Darot :* ce dernier fut guéri par deux bains chauds que je lui fis prendre.

Ce fut dans ces circonſtances que je vis neuf femmes enceintes, dont trois moururent avec deux de leurs enfans : trois autres

avorterent, & les trois dernieres guérirent en portant leurs fruits, parce qu'elles furent ſecourues à tems, & que la nature, indulgente dans les groſſeſſes, ſurmonte facilement les maladies, pour peu qu'elle ſoit ſecourue par les remedes.

Je remarquai en paſſant que celles qui ſont mortes, ſont mortes dans le froid; celles qui ont avorté, ont avorté dans le chaud, & que de celles qui ont guéri, il y en a une que j'ai fait ſaigner trois fois, par rapport à une douleur pungitive au diaphragme, & purger une ſeule fois ſans quinquina. Les deux autres ont été légérement émétiſées, & ont pris fort peu de quinquina.

Je vis dans ce tems-là quelques fievres quartes, qui céderent aux plus légers remedes; ce qui vérifie l'obſervation d'Hippocrate: *Æſtivæ quartanæ plerumque breves exiſtunt, autumnales verò longæ.* Aph. XXV, lib. 2.

Je fis prendre à chacun une potion cathartico-émétique; je leur donnai enſuite, à l'entrée de l'accès, le remede du Commentateur d'Hippocrate, *Heurnius*, pag. 115; & tout diſparoiſſoit ſans retour.

Beaucoup de vieillards moururent dans le friſſon, avec du gonflement aux amygdales ou aux parotides: les uns, parce qu'ils avoient été mal traités; les autres,

parce qu'ils n'avoient point fait de remedes ; c'eſt ce que Sydenham a remarqué, *ſect.* 1, *cap.* v, *pag.* 122.

Il ſe préſenta, à-peu-près dans cet intervalle, trois perſonnes reſpectables par leur mérite, avec des accès ſinguliers.

La premiere étoit M. l'Abbé Eſpérandieu, qui avoit une quadruple tierce, qui n'a été obſervée, ſelon M. Lieutaud, que par Tulpius ; je ſerai donc, après cet Auteur, le ſecond qui l'aurai vue : ce reſpectable Eccléſiaſtique l'a gardée, pendant trois jours, à deux accès par jour, bien caractériſés.

Les ſoins que j'ai pris pour lui ne l'ont point empêché de retomber comme les autres ; mais du moins j'ai eu la ſatisfaction de lui épargner une maladie inflammatoire. Les ſymptômes qu'il avoit, joints à une poitrine délicate, me la faiſoient craindre.

Les deux autres dont je veux parler ſont madame la Marquiſe d'Aramon & mademoiſelle Choiſiti.

Madame d'Aramon a eu, pendant douze jours réguliérement, une douleur périodique au bras gauche, qui la prenoit, tantôt à onze heures du ſoir, & tantôt plus tard, avec des défaillances, des friſſons par tout le corps, un pouls concentré, ſuivi d'un peu de chaleur : d'autres fois la douleur prenoit à ſon heure ordinaire, ſans aucun ſymptôme, qu'un pouls concentré. Les uri-

nes étoient claires au commencement, citrines au milieu, & rougeâtres ſur la fin de la douleur, qui duroit environ cinq heures.

Madame la Marquiſe d'Aramon fut purgée, & prit enſuite, chaque jour, deux drachmes de quinquina, mêlé avec des yeux d'écreviſſes, juſqu'à la doſe d'une once & demie. La douleur périodique diminua beaucoup pendant ſon uſage: elle auroit ceſſé totalement, ſi la malade ne ſe fût laſſée de l'amertume du remede.

Mademoiſelle Choiſiti a eu la même maladie, avec des ſymptômes différens: une toux convulſive, accompagnée d'une demangeaiſon ſous le menton, la prenoit, preſque tous les ſoirs, à la même heure; elle étoit ſuivie, par intervalles, de petits friſſons (comme on dit, entre cuir & chair;) une iſchurie, mais avec fort peu de chaleur, dans la nuit, &, ſur le matin, des urines briquetées très-abondantes, me firent connoître la maladie qui l'alarmoit.

Après avoir préalablement conſulté ſon oncle, je lui fis prendre la racine du Bréſil, & deux onces & demie de quinquina, qui la guérirent radicalement.

On peut conclure de ces exemples que les ſavans Sydenham, Van Swieten & Tiſſot ont raiſon de croire qu'il y a des maladies ou douleurs, qui, ſans avoir tout le caractere de fievres intermittentes, peuvent

ſe guérir par l'admirable écorce, pourvu qu'elles ſoient périodiques.

J'ai vu une triple-tierce, que nous appellons en latin *ſemi-tertiana*, dont fut attaquée madame Saint-Laurens, Urſuline dans cette ville (quoiqu'elle ſoit rare dans nos climats.) Madame ſa ſœur, Supérieure de ce Monaſtere, ne voulut point me permettre de lui donner, au commencement, l'émétique qui étoit indiqué. Elle fut forcée de m'en laiſſer le maître, quand tous mes autres ſecours furent inutiles, & qu'elle fut réduite à l'extrêmité Je fus aſſez heureux de la tirer d'affaire contre toute eſpérance.

Pluſieurs, atteints de l'épidémie, au mois de Septembre, ſouffroient de coliques, étoient ſuffoqués, avec un pouls petit & dur, &c.

Je les faiſois ſaigner; je leur faiſois adminiſtrer beaucoup de lavemens, & quelques calmans le ſoir: ceux qui avoient négligé cette pratique, ſaignoient du nez dans l'état de leurs maladies, avoient des convaleſcences longues; & c'étoit toujours un mauvais augure, comme l'a obſervé Sydenham, *ſect.* 1, *cap.* v, *pag.* 122.

J'en ai vu même périr par des hémorragies du nez, que je ne pus arrêter, & qui sûrement n'avoient paru que parce qu'on

avoit négligé, au commencement, de les saigner.

D'autres étoient pris de faux points au côté, qui annonçoient toujours la présence des vers: ceux-là avoient besoin d'être évacués souvent, & bien doucement : la quantité & l'acrimonie des matieres l'exigeoient.

Il naissoit à quelques-uns des vessies aux cuisses, à l'entrée de l'accès, comme à la femme de Lamoureux, &c. Ceux-ci avoient besoin de délayans & de tisanes légérement sudorifiques.

Les malades qui étoient assez heureux pour avoir les fievres tierces, avec un grand froid & une chaleur considérable, suivie de sueur (*sine siti in tempore exhorrescentiæ*) étoient bientôt guéris par les remedes ordinaires. Ils avoient, sur la fin, deux accès pendant deux jours de suite ; & la maladie cessoit, comme il arriva à M. du Festel, sa sœur, &c.

En général, j'ai remarqué aux fébricitans une envie d'uriner, sans effet, au commencement de l'accès; des urines claires sur la fin du froid, citrines dans le milieu de la chaleur, écumeuses ou rougeâtres dans la sueur, après laquelle ils étoient assoupis.

J'ai déjà dit plus haut que ceux qui suoient peu, résistoient aux remedes les mieux appliqués. Je favorisois, par consé-

quent la tranſpiration, contre le ſentiment du Baron Van Swieten, qui dit, dans le tome ij, pag. 471. de ſon *Commentaire ſur les Aphoriſmes de* BOERHAAVE: *Quotidiana enim obſervatio docet omnium difficillimè à febribus intermittentibus liberari illos qui copioſiſſimis ſudoribus diffluunt, neque ſanari, niſi ſudores illi priùs cohibeantur.*

J'eus l'honneur de voir M. le Chevalier de Pilot, ſuant vingt-une chemiſes dans trois nuits, & qui guérit ſans autre remede que deux petites médecines, & pluſieurs lavemens.

M. l'Abbé Meinard en ſua dix, dans deux jours, après avoir pris la poudre d'Ailhaud, qui eſt la ſeule circonſtance où je n'ai point vu faire mal par cette poudre toujours décriée & toujours achetée par des fanatiques. Je fis prendre à ce dernier, par précaution, une once de quinquina. Ces deux MM. n'ont point eu de rechutes; & leur maladie n'a point dégénéré en fievre continue, comme craint Sydenham, dans ſon *Epiſt. reſponſ.* 1. *ad ann.* 1678, *pag.* 375.

Les récidives gardoient le même ordre qu'auparavant: quelquefois les tierces ſe changeoient en double-tierces, & rarement le contraire: ceux qui vomiſſoient abondamment, ou qui avoient eſſuyé des ſuperpur-

gations, guériſſoient ſans retour. Dans ce mois les adultes échappoient facilement, mais les enfans périſſoient.

Je fis, dans ce tems, ſur deux fiévreux, une expérience que M. Lieutaud conſeille dans ſon *Précis de Médecine*, pag. 70; c'eſt de faire paſſer, quatre jours à l'eau, pour toute nourriture, les malades qui veulent bien le faire.

Le premier ſoutint l'épreuve avec une double-tierce, guérit, & retomba un mois après. L'autre avoit une fievre quarte, & ne guérit point.

Je croirai facilement que les fievres tierces d'été, produites par des matieres bilieuſes, ne réſiſteroient pas à cette épreuve; car j'ai remarqué, chez mes deux malades, une évacuation conſidérable à la fin du ſecond jour; & je leur ai trouvé la fievre les deux ſuivans; de ſorte qu'on peut conclure delà que l'eau diſſolvant & évacuant les matieres qui ſe trouvent dans les premieres voies, la fievre, que la rigoureuſe diete procure, briſe, diſſout la viſcoſité du ſang artériel, & fond les obſtructions dans les extrêmités des vaiſſeaux capillaires; ſecoue, ébranle les ſolides, tire de l'inaction les eſprits, tant du cerveau que du cervelet, deſtinés au mouvement du cœur: *Undè ſuperveniente dein causâ quâcumque velocioris &*

fortioris contractionis cordis atque reſoluti-nis ejus quod ſtagnaverat. Hermann. Boerhaav. Aphoriſm. §. 755.

J'ai obſervé, chez pluſieurs de mes malades, une inappétence cruelle; & ils ſe plaignoient d'un goût ſucré qu'ils trouvoient à leur pain : ceux-là ſe remettoient difficilement ; chez d'autres du ptyaliſme, des évacuations copieuſes par les ſelles, les ſueurs & les urines; & ceux ci étoient bientôt guéris. Voyez *Hyppol. Franciſc. Albertini in Inſtitut. Bonon. pag.* 163, 405.

Les perſonnes qui ſuoient, la nuit, dans leur convaleſcence, ou qui rendoient des urines briquetées, étoient ſujetes à des retours, comme l'a obſervé *Sydenham*, *Epiſt. reſponſ.* 1, *ad ann.* 1678, *pag.* 387.

Il y en a eu, comme M. Chaud, &c. qui, après avoit mangé, étoient pris d'un vomiſſement violent qui les guériſſoit de ces fievres. *Galen. in Method. med. ad Glaucon. lib.* 1, *cap. xj.*

Le peuple, effrayé du nombre des fiévreux, qu'on évaluoit à huit cens, apprenoit ou donnoit dans ce tems-là des remedes infaillibles, ſelon lui.

Les uns mettoient aux pieds des limaçons pilés avec des raves ; ce remede augmentoit la tranſpiration, & ne les guériſſoit pas.

Les autres mettoient un morceau de camphre au creux de leur eſtomac, & le gardoient avec une grande dévotion.

Ceux-là y appliquoient du plâtre, de la poix blanche, & de la poudre à canon, mêlés enſemble, pour donner l'aſſaut aux accès, qu'ils croyoient réſider uniquement dans ce viſcere.

Ceux-ci poſoient ſur leur front un grand emplâtre de poix, qui, en attirant les humeurs de la tête, en augmentoit le volume, & diminuoit leur bon ſens.

Les autres enfin, plus ignorans & plus hardis, avaloient de l'eau-de-vie, du vin, de l'huile, du vinaigre, du poivre, du ſel, de la moutarde, des cloportes, de la poudre à canon, leurs urines même; le tout mêlangé ou ſéparé, au gré de leur Médecin vétérinaire. Combien n'en ai-je pas vu qui ont été les victimes de leur avarice ou de leur ignorance?.... J'abandonne ce détail ridicule que la miſere du tems peut ſeule excuſer, & je reprends le fil de mes obſervations.

Sur la fin de l'état de l'épidémie, à l'approche de l'hiver, j'ai vu augmenter les fievres intermittentes régulieres, & diminuer les fauſſes-continues, que je connoiſſois à l'inſpection des urines: *Indè quò plus verò*

ad hyemem vergit annus, eò plures intermittentes genuinæ apparent, & continuarum febrium numerus decreſcit. C'eſt ainſi que parle M. Van-Swieten dans ſes *Commentaires ſur Boerhaave, pag.* 462. Je ſuis charmé que ma pratique & mes expériences ſoient d'accord avec ce ſavant & judicieux Auteur.

Je recommandois toujours à mes malades ce que Celſe diſoit autrefois dans ſon liv. 3, chap. xvj, pag. 145, que lorſque la fievre avoit ceſſé, il falloit ſe reſſouvenir longtems de ce jour, & éviter le froid, la chaleur, l'indigeſtion, la fatigue; car la fievre revient facilement, ſi on ne s'obſerve ce jour-là pendant quelque tems; & delà j'ai vu conſtamment le jour de rechute répondre toujours à celui de la fievre précédente : tel fut le troiſieme période, ou l'état de notre épidémie.

Sa diminution tint pendant les mois d'Octobre, Novembre & Décembre.

Il y eut quelques fievres vermineuſes qui ont auſſi été obſervées à Lille, par M. Boucher, dans le Journal de Médecine du mois de Janvier, pag. 90.

Les fiévreux rendoient des vers, ſoit par le haut, ou par le bas, avec des matieres bilieuſes ou vertes. Je vis alors une femme qui, ayant vomi ou rendu cinq

vers, perdoit la prononciation, dès que l'accès commençoit à paroître; & on ne l'entendoit articuler que dans le tems de l'ébullition.

Beaucoup d'autres femmes d'un certain âge avoient, à la suite, les jambes enflées, qui, en augmentant, produisoient des ascites ou tympanites, quelquefois des leucophlegmaties.

Je vis quelques *cholera-morbus* qui firent la crise de la maladie; & ceux qui ne l'avoient pas guérissoient facilement par un léger émétique, suivi d'un minoratif, deux jours après.

Il entra, dans ce temps, à l'Hôpital un malade qui avoit des accès très-violens; ils céderent à une seule prise d'ipécacuanha: il est vrai qu'il saigna du nez le lendemain, & rendit une quantité d'urine trouble d'un blanc sale, *urina jumentosa.*

Il régna, dans le mois de Novembre, beaucoup de fievres-quartes, ou double-quartes, vraies ou fausses. J'appelle *quarte vraie* celle qui a trois jours de repos; la *fausse* celle qui en a deux; *la double-quarte vraie*, celle qui a deux jours d'intermission & deux jours d'accès: la double-quarte fausse est celle qui n'a qu'un jour de repos.

Je ferai l'histoire d'une véritable septimane, dont un travailleur, nommé *Bedouin*,

eſt atteint depuis un mois & demi, & la même dont M. Tiſſot parle dans ſon *Avis au Peuple ſur ſa ſanté*, pag. 21.

Cet homme, de grande taille, & d'un grand appétit, porte ſur ſa phyſionomie une pâleur qui fait mépriſer ſes forces : je l'ai guéri, deux fois, d'accès de tierce & double-tierce, pour leſquels il vint à notre Hôpital l'année paſſée. Comme je déſeſpérois de ſa guériſon, à cauſe de ſa voracité dans ſa convaleſcence, je ne voulus plus le recevoir. Ses accès ſe ſont changés, après un an, en quarte-fauſſe, puis double-quarte-vraie, qui ont duré ſix mois. Il a actuellement, depuis un mois & demi, une véritable ſeptimane qui lui prend réguliérement tous les Dimanches ; de ſorte qu'il peut travailler à ſes journées (comme il fait) toute la ſemaine, & obſerver le jour du Sabbat dans ſon lit.

Je me ſuis très-bien trouvé de la mixture fébrifuge du Baron Van Swieten, dans laquelle il entre du ſel polychreſte, du ſyrop des cinq racines apéritives, de l'*opium*, &c. Mais j'oſe dire, en gémiſſant, que ceux qui ont paſſé le mois de Décembre ont été preſque tous ſujets à des ſuites malheureuſes qu'ont produites leurs fievres, comme des flux dyſſentériques, des diarrhées, des enflures, des fievres lentes qui les ont preſque tous tués ;

& c'eſt ainſi que cette épidémie s'eſt terminée.

Je remarquerai en paſſant que toutes les fois que j'ai vu anticiper le paroxyſme des fievres, c'étoit pour moi un bon augure : elles ſe terminoient plutôt que les autres, quoique M. Tiſſot diſe que ce n'eſt point une regle générale, page 22. Sennert, tome j, pag. 792, avoit dit : *Quando acceſſiones anticipant ; tria enim conjuncta, indicio eſt, morbum augeri, & ad ſtatum properare.*

Ceux qui venoient conſtamment à la même heure, m'annonçoient une maladie longue. Hippocrate, n. 4, Aph. 30 : *Quibus acceſſiones fiunt, quâcumque horâ febris dimiſerit, eadem ſi poſtero die repetat, difficili judicatu eſſe ſolet.*

Ceux, au contraire, dont le temps de friſſon & de l'ébullition retardoit tous les jours, guériſſoient encore plus difficilement, avoient des rechutes ; & la plupart ont eu depuis des fievres-quartes : *Propter virtutis debilitatem, quæ non poſſit regere materiam.* Senn. lib. 3, part. iij, cap. 2, tom. j, *de Signis prognoſticis.*

Je défendois de boire dans le tems du friſſon ; je le permettois au milieu de la fermentation ; j'adouciſſois l'ardeur des malades, en leur faiſant prendre quelques grains

de grenade : j'ai remarqué conſtamment que le paroxyſme étoit plus long chez ceux qui faiſoient le contraire : *In principiis acceſſionum æger ab omni potu prohibendus, ne longior fiat acceſſio, in rigore potiùs concedendus, maximè in primis febrium intermittentium acceſſionibus.* In Scholis med. Abrahami Frambeſarii, *de Siti*, page 644.

Le nombre des morts, dans cette épidémie, s'eſt monté à cent trente-ſix ; ſavoir, dans les mois de Fevrier, Mars & Avril, dix-neuf ; dans les mois de Mai & Juin, dix ; dans les mois de Juillet, Août & Septembre, quarante-huit ; dans les mois d'Octobre, Novembre & Décembre, cinquante-neuf ; ce qui revient au premier nombre de cent trente-ſix, morts à-peu-près dans un an.

Qu'il me ſoit permis, en finiſſant ma relation, de donner quelques regles conformes à ma pratique & à ce que j'ai vu dans cette épidémie.

Bien des gens ſe flatent d'avoir des ſecrets pour dompter toute eſpece de fievres intermittentes : cela ſeroit pardonnable au peuple, dont la crédulité eſt toujours proportionnée à ſon ignorance. Mais je connois des gens attachés à l'art qui les adoptent. Ils profitent de la confiance des malades pour leur faire avaler leurs recettes, qu'ils font

payer bien chérement ; & je renvoie leur converſion à la lecture du chapitre xxxiij, de l'*Avis au Peuple ſur ſa ſanté.*

J'établirai donc, en premier lieu, qu'il n'y a point de remede univerſel pour les fievres d'accès, que je diſtingue en *printanieres* & *automnales.*

Celles du printems guériſſent le plus ſouvent par la ſeule nature : celles d'été & d'automne méritent encore une diſtinction ſuivant leurs paroxyſmes.

Elles peuvent être quotidiennes, tierces, double tierces, triple-tierces, quartes, double-quartes, &c.

Les fievres tierces d'été ſont toujours produites par des matieres bilieuſes, auxquelles il faut beaucoup de délayans, de vomitifs, de légers cathartiques aigrelets, avec du quinquina purgatif.

Les quotidiennes & double-tierces, &c. ſont formées en partie par la bile & par une matiere pituiteuſe qui donne une viſcoſité au ſang artériel, laquelle viſcoſité produit les mouvemens irréguliers du fluide nerveux : delà vient une infinité de ſymptômes dangereux. Il faut à cette eſpece des émétiques, des purgatifs doux, ſuivis d'un calmant, le ſoir, pour réparer le déſordre, & du quinquina.

Quant à la derniere eſpece produite par une matiere ténace & glaireuſe, que les an-

ciens appelloient *mélancolie*, qui ſubſiſte à l'approche de l'hiver; ſi elle vient par des rechutes, le corps ſe trouve pour lors épuiſé: il faut humecter & adoucir l'acrimonie des fluides, pour en venir enſuite à de légers apéritifs.

Si la maladie eſt récente, il faut traiter avec des émétiques, des purgations ordinaires, des apozemes, & une quantité ſuffiſante du meilleur quinquina.

Voilà, en général, ce que je puis dire avec un grand nombre de bons Praticiens.

LETTRE

En réponſe à M. RICHARD DE HAUTESIERCK, Ecuyer, Chevalier de l'Ordre royal de S. Michel, Médecin-Inſpecteur-général des Hôpitaux militaires du royaume, & chargé de leur correſpondance médicale, &c. ſur les Dartres; par M. LANDEUTTE, *Medecin de l'Hôpital militaire de Bitche, Membre du College royal des Médecins de Nancy.*

MONSIEUR,

Ce ne ſera pas ſans admirer les ſentimens d'humanité, qui vous guident ſans ceſſe,

& vous caractériſent ſi bien, que je me mettrai en devoir de répondre à ce que vous voulez bien me demander & attendre de moi touchant les dartres, les maladies qui en participent, & leur traitement.

Rien ne pouvoit intéreſſer davantage le cœur d'un citoyen tel que vous, que les progrès marqués que font, dans la nation, certaines maladies d'une nature contagieuſe; les dartres, ſi fort répandues aujourd'hui, ont éminemment ce caractere: elles ſe communiquent très-facilement entre les perſonnes qui habitent & vivent habituellement enſemble; l'expérience le démontre: rien ne ſeroit donc plus important, ainſi que vous le faites judicieuſement & utilement obſerver, que de pouvoir trouver des moyens plus efficaces de guérir cette eſpece de maladie, d'en arrêter les progrès, & d'en fixer le caractere fugitif. Ce ſeroit rendre un ſervice d'autant plus grand à l'humanité, qu'on voit journellement cette maladie fâcheuſe ſe multiplier de plus en plus. Qu'il ſeroit flatteur pour vous, Monſieur, qu'il eût été réſervé à vos ſoins & à la louable émulation que vous excitez & entretenez parmi vos confreres les Médecins des Hôpitaux militaires, de faire découvrir une méthode curative, plus certaine que celles qui ont été employées juſqu'ici pour

pour les dartres ! Mon véritable & inviolable attachement à votre gloire me le fait ſouhaiter.

Il eſt ſi vrai, Monſieur, que nous nous appercevons ici que les dartres deviennent plus familieres, depuis environ une douzaine d'années, que j'ai cru devoir les mettre au nombre des maladies propres à notre climat, ainſi qu'on peut le voir dans mon *Mémoire ſur la Situation, l'Air & les Eaux du Comté de Bitche*, que vous avez bien voulu trouver digne d'être placé dans le premier volume du *Recueil d'Obſervations de médecine des Hôpitaux militaires*. On y trouvera ſommairement mon ſentiment ſur les dartres, & la méthode curative que j'emploie. Devant m'étendre davantage ici, je dirai qu'il me paroît que les dartres doivent être conſidérées par tout Médecin ſous deux faces, c'eſt-à-dire comme *eſſentielles* & comme *ſymptomatiques*. Il eſt d'une abſolue néceſſité de bien diſtinguer les dernieres, afin de pouvoir les attaquer avec avantage, & d'en procurer la guériſon, qui dépend toujours de la deſtruction des cauſes primitives.

La dartre, généralement priſe, eſt connue en latin ſous les noms différens de *herpes*, *papula*, *ſerpigo*; chacun deſquels pourroit, ce ſemble, exprimer autant d'eſpeces particulieres : les Auteurs en recon-

noiſſent quatre différentes, faiſant abſtraction de leur complication ; ils les nomment *farineuſe*, *volante*, *miliaire* ou *croûteuſe* & *vive* : ils diviſent cette derniere eſpece en deux, l'une *rongeante* & *coulante*, & l'autre *chancreuſe*.

La dartre farineuſe ſe connoît à un petit ſoulevement de la peau, à ſa rougeur, à un peu de chaleur accompagnée de très-petites véſicules, qui, s'étant une fois deſſéchées, ſe réduiſent en une ſorte de farine, avec une légere demangeaiſon.

La volante eſt la plus traitable de toutes ; elle attaque communément le viſage ; elle eſt accompagnée de petites puſtules ſéparées les unes des autres, qui fourniſſent un peu de pus, & ſe ſechent promptement.

La miliaire ou croûteuſe, eſt un amas d'une multitude de petites puſtules arrangées par placarts ; elle attaque, par préférence, les reins, la poitrine, les parties génitales & les aînes ; elle eſt accompagnée de beaucoup de prurit. Ses petites puſtules donnent lieu, par l'exſiccation de l'humeur qui en ſuinte, à des croûtes ſuperficielles : ſa guériſon eſt difficile.

La dartre vive eſt diviſée, comme je l'ai dit, en *rongeante proprement dite*, & en *chancreuſe* : la rongeante eſt celle dont les veſſies ſe métamorphoſent en croûtes humides & ſans conſiſtance, par la chute

facile desquelles on découvre des exulcérations dans le tissu de la peau, qui fournissent une sérosité fort âcre qui endommage les tégumens par érosion.

La chancreuse est ainsi nommée par la causticité & l'action corrosive de la lymphe sanieuse, qui découle des pustules enfoncées que laissent à découvert les croûtes qui en sont tombées : cette sanie ronge, brûle & cautérise avec grande douleur, non-seulement les bords des ulceres qui la fournissent, & les rend calleux, mais encore les parties voisines sur lesquelles elle s'épanche. Le fond de ces pustules ulcérées est toujours de la plus mauvaise couleur, & d'une odeur fétide.

Les dartres, comme je l'ai dit, ne sont souvent que symptomatiques, & elles ajoutent à leur nom celui des maladies qui y donnent lieu ; comme les dartres véroliques, les scorbutiques & les scrophuleuses. Il me paroît qu'on peut considérer la ceinture persique, & le feu volage, auquel sont sujets les enfans & les jeunes gens, comme appartenant aux dartres vives.

Toutes les différentes dartres semblent participer plus ou moins d'éryspele.

La cause pro-catarrétique des dartres en général, paroît être une lymphe bilieuse, salée & comme saumurée, plus ou moins âcre, qui, en conséquence de cette

acrimonie, a contracté plus ou moins d'épaiſſiſſement ; ce qui fait obſtacle à la diſſipation la plus tenue par les voies de la tranſpiration, la met dans le cas de gonfler les glandes de la peau, d'obſtruer ſes vaiſſeaux lymphatiques, & tous les excrétoires cutanés ; d'où il réſulte une compreſſion des vaiſſeaux ſanguins du voiſinage, qui y gêne la circulation & force le ſang à ſéjourner dans le tiſſu des tégumens.

Il eſt aiſé de remarquer que les dartres ne different entr'elles qu'en conſéquence de la différence de leur cauſe, ſoit que je parle des dartres eſſentielles, ſoit qu'il ſoit queſtion des ſymptomatiques. Les degrés différens d'épaiſſiſſement & d'âcreté de la lymphe, la nature des vices étrangers, plus ou moins rebelles, qui s'y joignent ; la façon de vivre des malades, & leurs tempéramens, y apportent auſſi des variations, en établiſſent le véritable caractere, & dirigent dans la marche curative. On voit par-là que les moyens de guériſon exigent de l'appropriation, des changemens & des combinaiſons de médicamens, qu'il faut toujours étayer du régime & de la patience.

L'objet, Monſieur, qui paroît le plus intéreſſer, & qui doit le plus ſervir à la ſociété, eſt une méthode de traiter les dartres, qui ſoit plus ſolidement avantageuſe, plus prompte & moins compliquée que celles

qui ont été employées jusqu'à présent; on ne peut visiblement la déduire que de la nature du mal, & la chercher que par l'analogie; car enfin, pour qu'elle soit d'un avantage décidé, il faut qu'elle satisfasse à la fois aux indications des causes éloignées & prochaines, qu'elle soit proportionnée au tempérament, à l'âge, à la façon de vivre; &, en même tems, qu'elle attaque les différens virus desquels le mal peut participer ou être une dégénération : *Hoc opus, hic labor est.*

Ce qui m'a toujours paru faire un des plus grands obstacles à la guérison, plus ou moins prompte, des dartres, c'est (pour éviter tout détail) le défaut de régime, par rapport aux six choses non naturelles prises en somme. Je dirai pourtant que, parmi les gens aisés, les voluptueux, & ceux qui s'adonnent à la bonne chere, sont ceux chez qui les dartres paroissent les plus rebelles.

La plupart de ces malades ne considérant point leur état comme maladie, parce qu'il leur laisse l'usage de toutes leurs facultés, & que certaines même en acquierent plus d'énergie & d'empire, se lassent bientôt de leur commander & de leur tenir, ainsi qu'à leurs passions en général, la bride haute; ils se négligent d'abord, & bientôt abandonnent la route certaine de guérison,

qui eſt celle qui ſe trouve également tracée par la thérapeutique & par l'hygiene.

La cure générale des dartres eſt plus ou moins longue ; on ne parvient ſouvent à les détruire que par la combinaiſon des traitemens différens : les plus difficiles demandent qu'on ait recours au mêlange des anti-vénériens, des anti-ſcorbutiques, des anti-ſcrophuleux, avec la méthode ordinaire de traiter les dartres : les moyens de guériſon ſur leſquels il paroît qu'on doit le plus inſiſter, ſont les purgatifs, les bains domeſtiques, les eaux minérales & le lait pour toute nourriture, ſuppoſant toutefois que rien ne s'y oppoſe.

Quant au traitement particulier, il doit embraſſer les différentes indications ſuivantes : ſavoir celle du tempérament, du ſexe, de la façon de vivre du malade, de l'ancienneté de la maladie, de la qualité plus ou moins acrimonieuſe de la lymphe, de ſon degré d'épaiſſiſſement, & enfin des vices étrangers qui ſont unis au dartreux.

Ma méthode de traiter les dartres chez les perſonnes d'un tempérament ſec, atrabiliaire, & chez celles qui joignent à la maigreur une trop grande ſenſibilité du genre nerveux, eſt d'employer d'abord, après les remedes généraux, les bains domeſtiques, pendant leſquels je fais faire uſage des délayans bus abondamment, tels, par exem-

ple, que le petit-lait altéré de fumeterre; enſuite de quoi je paſſe aux bouillons médicamenteux appropriés, où entrent les plantes ameres tempérées & non aromatiques, les hépatiques, les apéritifs diurétiques, dont je modere encore quelquefois l'action par les plantes nitreuſes; je fais ſouvent ajouter au veau qui entre dans ces bouillons, les écreviſſes concaſſées & les cloportes vivantes écraſées; je fais ordinairement diſſoudre un gros de ſel de *duobus* dans chaque bouillon.

A ces bouillons ſuccedent un opiat compoſé d'yeux d'écreviſſes, d'æthiops minéral, de ſafran de mars & d'extrait liquide de houblon : la tiſane eſt faite avec les racines de patience, de bardane, de fraiſier & le nitre. J'ai ſoin de purger doucement, tous les huit ou dix jours, pendant qu'on uſe de ces différens remedes; je termine ordinairement la cure chez les perſonnes maigres, délicates, & à nerfs ſenſibles, par l'uſage du lait.

Cette méthode curative peut convenir également pour les perſonnes d'un tempérament ſanguin.

Si le ſujet dartreux eſt cacochyme, d'un tempérament phlegmatique, & a la fibre lâche, après une ou deux purgations ſans ſaignée & ſans bains, je fais paſſer tout de ſuite aux bouillons médicamenteux ci-deſſus,

auxquels je fais ajouter les plantes anti-ſcorbutiques, & delà à l'opiat déjà preſcrit, auquel on joint l'*aquila alba*, l'antimoine cru, ou quelqu'une de ſes préparations; les purgatifs y ſont plus fréquemment employés, & la tiſane eſt rendue plus diurétique & plus diaphorétique; il eſt même fort avantageux de terminer la cure, dans ces ſortes de tempéramens, par une tiſane vraiment ſudorifique & deſſicative. Les bouillons de viperes, où entrent des plantes appropriées, ſont ici d'un grand mérite.

Quant aux remedes externes, on a recours à différens topiques, dans le détail deſquels je n'entrerai point; tout Médecin doit les imaginer & les approprier aux circonſtances. Dans les dartres ſimples on ne court aucun riſque de les employer, après avoir toutefois fait précéder les remedes intérieurs, & en les continuant encore. On ne peut pas uſer d'aſſez de prudence dans l'emploi de toute ſorte de topique, eſſentiellement pour les dartres de mauvais caractere. Les répercuſſifs ſont à redouter, & ne conviennent que dans les mains de ſages connoiſſeurs, ſur-tout lorſqu'il s'agit de dartres qui affectent la tête, les différentes parties de la face, & particuliérement le nez.

Dans les cas de dartres répercutées, ſi les ſaignées ne ſont point néceſſaires contre

l'effet de la métaſtaſe, il faut tâcher de les rappeller au dehors au moyen des ſudorifiques convenables, ou bien recourir aux véſicatoires & aux cauteres placés convenablement, & de maniere à produire une dérivation, ou appliqués ſur la partie qu'occupoit la plus étendue de toutes les dartres avant leur éclipſe. Si on ne parvient pas à les faire reparoître, il faut recourir & inſiſter ſur les purgatifs.

Voilà, je crois, tout ce qu'on peut dire dans une Lettre ſur les Dartres, dont la cure, je le répete, doit varier ſuivant les événemens.

Pour ce qui eſt des dartres ſcorbutiques, écrouelleuſes & véroliques, leur guériſon dépend de celle de la maladie principale, dont elles ne ſont que les ſymptômes.

Je vais vous rapporter ici, Monſieur, au ſujet des dartres, une partie du compte que j'eus l'honneur d'adreſſer, ainſi que nous le devons, à Monſeigneur le Duc de Choiſeul, le 2 Avril de l'année derniere 1766, lequel morceau eſt sûrement parvenu, dans le même tems, à votre bureau de correſpondance médicale; le voici mot à mot :

» J'ai voulu avoir par-devers moi plu-
» ſieurs obſervations avant d'avoir l'hon-
» neur de vous rendre compte des avanta-

» ges qu'on peut retirer de l'uſage de l'ex-
» trait de ciguë dans les différentes maladies
» rebelles de la peau. Les dartres ſur-tout
» ſi opiniâtres & ſi difficiles à faire céder aux
» remedes les mieux combinés & les mieux
» indiqués, paroiſſent ne pas réſiſter à l'effi-
» cacité de ce remede. Quatre cas de cette
» nature, que j'ai obſervés depuis dix-huit
» mois, m'ont convaincu de la vertu de ce
» médicament contre les dartres, même opi-
» niâtres, pourvu qu'elles ne participent pas
» du virus vérolique. Un Soldat du régiment
» de Pfiffer, a été le ſujet de la derniere de
» ces obſervations. Depuis quelques an-
» nées il en portoit une du genre des mi-
» liaires croûteuſes ſur tout le *ſcrotum*, &
» elle s'étendoit ſur la partie des cuiſſes qui
» y touche & y avoiſine. L'uſage de ce re-
» mede doit être long-tems ſoutenu; il faut
» en graduer journellement les doſes, &
» les porter inſenſiblement juſqu'à quatre
» ſcrupules : ſon effet eſt d'abord tardif;
» mais, avec de la conſtance, aidé d'un
» régime approprié, & des fomentations
» faites avec une décoction de la même
» plante ſur les parties empreintes du mal,
» on le voit ſe développer inſenſiblement : la
» guériſon de cette maladie m'a paru d'au-
» tant plus ſolide, qu'elle eſt un peu lente
» dans ſes progrès.

» Ce qui m'a conduit à tenter le traite-

» ment des dartres, par le moyen des pilules
» de ciguë, c'a été d'abord par la difficulté de
» les guérir radicalement par les anciennes
» méthodes; ſecondement l'eſpece de rap-
» port ou d'analogie que j'ai cru voir entre
» l'humeur carcinomateuſe & la dartreuſe,
» à raiſon de leurs principes plus ou moins
» âcres & cauſtiques; troiſiémement la dé-
» génération aſſez ordinaire de certaines
» dartres rongeantes de la face en ulceres
» chancreux; quatriémement l'action preſ-
» que toujours heureuſe de la ciguë contre
» les vices de la lymphe, & les maladies qui
» en proviennent. Tels ont été mes guides
» dans les tentatives de guériſon des dartres
» par ce nouveau médicament. «

Vous ſavez, Monſieur, le cas que je fais de votre ſuffrage, & combien je ſerois flatté de ſavoir que vous l'avez accordé à cette lettre ſur la nature & le traitement des dartres; elle contient fidélement l'idée que j'ai de cette maladie.

Je ſuis, &c.

REPONSE

A la Lettre de M. DEJEAN, Médecin à l'Abbaye du Bec, en Normandie ; par M. POMME, Docteur en médecine de l'Université de Montpellier, Médecin-Conſultant du Roi.

MONSIEUR,

Je n'aurois rien à repliquer à votre réponſe, ſi je n'y trouvois une contradiction dans l'effet du quinquina, qui, à votre avis, a agi chez votre malade *en reſtituant aux ſolides le ton & l'élaſticité qu'une trop grande tenſion leur avoit dérobée.* Comment corriger le vice que vous accuſez (la trop grande tenſion des nerfs) par un remede tonique, qui, par ſon effet phyſique, doit les tendre davantage ? C'eſt-là ce que j'appelle *une contradiction :* je préfere d'attribuer au quinquina l'action du plus grand fébrifuge, que perſonne ne lui refuſe, & c'eſt en cette qualité qu'il vous ſervit ſi bien chez la malade dont il s'agit ; car, chez elle, la complication humorale n'étoit pas équivoque.

Je ne dirai pas de même de la ſeconde obſervation que vous me préſentez. En l'enviſageant telle qu'elle paroît dans votre Lettre, elle me force d'avouer que le quinquina a été, pour cette fois, le ſpécifique d'un paroxyſme hyſtériques ; mais, avant de prononcer définitivement ſur une matiere auſſi intéreſſante, j'exigerai de vous, Monſieur, un aveu digne de votre probité & du zele qui vous anime. Je vous demanderai donc combien de fois vous avez vu, dans le cours de votre pratique, employer, en pareil cas, le quinquina avec ſuccès ? combien de fois vous l'avez vu inſuffiſant ? combien de fois, enfin, vous l'avez vu contraire, pour ne pas dire meurtrier ? Je n'irai pas plus loin, dans la crainte de vous paroître indiſcret. J'attends réponſe, & ſuis avec une conſidération diſtinguée, &c.

MONSIEUR,

V.....

POMME, *Médecin-Conſultant du Roi.*

Paris ce 2 Mars 1767.

LETTRE

De M. PIET, Maître en chirurgie, & Accoucheur à Paris, sur quelques Articles du Dictionnaire de chirurgie, *relatifs à l'usage du Forceps dans les accouchemens.*

Semper ego auditor tantùm? Numquamne reponam
Vexatus toties?

JUV. Sat. j.

Il vient, Monsieur, de me tomber entre les mains un livre fait par trois Auteurs anonymes, qui a pour titre : *Dictionnaire de Chirurgie.* J'ai remarqué, dans les articles qui ont trait à l'accouchement plusieurs propositions des plus erronées, des allégations très-éloignées de l'exacte vérité, en un mot, bien des choses désavouées par les bons Accoucheurs. J'ai jetté sur le papier quelques réflexions sur ces objets, dont je vous prie de faire note dans votre Journal. On ne peut, avec trop d'empressement, avertir le public de se mettre en garde contre des dogmes préjudiciables à ses propres intérêts.

On lit, dans la préface de ce Dictionnaire, pag. 4, à l'article FORCEPS : » On » fait voir, avec M. Péan, l'usage abusif » de cet instrument, quoiqu'il soit conseillé » fréquemment par d'autres Maîtres très-

» expérimentés. « Si les Auteurs du Dictionnaire avoient entendu par l'*uſage abuſif*, la mal-adreſſe avec laquelle on a pu ſe ſervir de cet inſtrument, ou s'ils avoient voulu dire que, par ignorance, ou par quelqu'autre motif encore plus répréhenſible, on l'a peut-être mis en uſage dans des circonſtances où il étoit au moins inutile, ils auroient eu raiſon; & c'eſt le ſens naturel de ces expreſſions; mais c'eſt le forceps même qu'ils attaquent. Ils prétendent proſcrire un inſtrument précieux dans la pratique, auquel, depuis peu, une famille illuſtre doit un Prince, auquel nombre de citoyens de tout ordre doivent le jour, dont ils auroient infailliblement été privés avant de naître; auquel enfin nombre de femmes ſont redevables de la ſanté, & peut-être de la vie dont elles jouiſſent. Ils veulent accréditer une opinion qui ne peut avoir été enfantée que dans un accès de délire, contre le ſentiment unanime des plus célebres Accoucheurs de l'Europe, des Maîtres de l'art, & cela, d'après l'autorité prétendue de M. Péan; car, à la page 28 : » M. Péan, célebre Accoucheur, diſent-ils, rejette l'uſage du forceps, qu'il regarde comme meurtrier. A la page 605 : M. Péan, célebre Accoucheur, diſent-ils encore, *a fait voir*, dans un Mémoire à ce ſujet, qu'il s'enſuit *toujours* (de l'uſage du forceps)

» quelque endommagement aux parties de » la mere, & qu'il eſt très-aiſé de lui ſubſti- » tuer l'adreſſe des mains. «

Remarquez-vous, Monſieur, la douce complaiſance avec laquelle on ſurcharge de glorieuſes épithetes l'ami de la maiſon ? Voyez-vous cette prééminence ſinguliere qu'on lui donne ſur ſes prédéceſſeurs & ſes contemporains ? Je ſuis ſûr que M. Péan eſt bien éloigné de s'enfler de ces éloges, & de s'attribuer cette ſupériorité ſur des perſonnes qu'il ne rougiroit pas de reconnoître pour ſes Maîtres : je ne ſerois point étonné, au contraire, qu'il prît toutes ces douceurs pour une raillerie ; effectivement ce n'eſt pas trop là le ton de l'éloge ſincere.

Pourquoi. M. Péan regarde-t-il le forceps comme meurtrier ? L'a-t-il employé, ou non? S'il s'en eſt ſervi, & qu'il ait été meurtrier entre ſes mains, il a grande raiſon de le bannir de ſa pratique ; & on ne peut que l'en louer ; mais il ne doit pas, pour cela, en interdire l'uſage à d'autres, entre les mains de qui il ne l'eſt pas. Mais, s'il n'a jamais fait emploi du forceps, parce qu'il a craint qu'il ne s'enſuivît de ſon uſage quelque endommagement aux parties de la mere, comme on lui fait dire que cela arrive *toujours*, qu'il s'exerce, qu'il ſe familiariſe avec cet inſtrument, qu'il s'inſtruiſe à l'appliquer avec toutes les précautions requiſes,

il ſe guérira de cette terreur panique, & il verra que non-ſeulement cet endommagement aux parties de la mere ne ſe fera pas toujours, mais même qu'il n'en réſultera jamais rien de fâcheux pour elle. Je ne diſſimule cependant pas que cela eſt arrivé quelquefois ; mais eſt-ce par le vice de l'inſtrument ? Pour prouver que non, je n'argumente que par des faits ; &, pour conclure *à fortiori*, je fais marcher mon expérience la premiere. J'ai appliqué, & vu appliquer pluſieurs fois cet inſtrument, en préſence de témoins au moins impartiaux ; les témoins aſſureront, & les ſujets pourront démontrer qu'il ne s'eſt fait ni contuſion ni déchirure. Ces faits valent bien, je penſe, des allégations vagues & ſans fondement, pour ne rien dire de plus.

Puiſqu'*il eſt très-aiſé* à M. Péan *de ſubſtituer au forceps l'adreſſe de ſes mains*, il nie donc cette poſition de la tête de l'enfant, où il eſt de toute impoſſibilité de la faire avancer ni reculer. Pour le convaincre de la poſſibilité de cette poſition, conſultons l'expérience. Saviard, Mauriceau, la Motte, Deventer, & pluſieurs autres avant eux, diſent avoir quelquefois été obligés de vuider le crâne, parce que la tête étoit enclavée, & ne pouvoit remonter ni deſcendre. Ils ſavoient tous qu'il auroit été bien plus avantageux d'aller chercher les pieds, que de

crever la tête ; ils avoient auſſi-bien que nous l'adreſſe des mains ; mais ils étoient ſi perſuadés de l'impoſſibilité d'introduire alors la main dans la matrice, qu'aucun d'eux ne dit même l'avoir eſſayé ; ils ont, au contraire, imaginé différens inſtrumens pour percer le crâne, afin de diminuer le volume de la tête, ou d'avoir priſe ſur elle. Palfin, & tous les Accoucheurs, tant François qu'étrangers, qui ont travaillé à corriger & à perfectionner ſes tenettes, ont par-là tous avoué explicitement ou implicitement, qu'il y avoit des enclavemens que la main de l'Accoucheur ne pouvoit vaincre. MM. Gervais & Barbaut reconnoiſſent l'enclavement & la néceſſité d'avoir recours au forceps pour y remédier ; leurs leçons publiques en font foi. C'eſt d'après ſon expérience que M. Levret a vanté l'excellence de cet inſtrument. M. Petit, Médecin, a pratiqué les accouchemens ; & c'eſt cette pratique qui lui a ſuggéré les leçons qu'il fait ſur l'enclavement & la néceſſité de recourir au forceps : M. Péan l'a lui-même entendu dans ſon dernier cours. Enfin tous les Accoucheurs ont vu des enclavemens où le forceps a ſauvé la vie à l'enfant qui auroit péri ſans ſon ſecours ; & M. Péan, *unus contrà omnes*, ne croira pas à l'enclavement ? & des Auteurs prétendront donner du poids à de pareilles rêveries ? Quel ridicule ! Il eſt inju-

rieux pour la chirurgie françoiſe d'avoir de telles erreurs à réfuter.

Mais ſi, malgré toutes ces autorités, M. Péan, qui révoque en doute toute expérience d'autrui, ne veut pas ſe rendre; s'il dit que, dans tous ces cas, avec l'adreſſe de ſes mains qui ne ſont pas meurtrieres, il eût pu terminer l'accouchement, je ne vois qu'un moyen de le faire revenir de cette prévention. Qu'il me ſoit permis de lui propoſer un défi. Quand celui des Accoucheurs connus, que M. Péan croira le plus zélé partiſan du forceps, aura prononcé que la tête eſt enclavée; que l'accouchement ne peut ſe faire que par le ſecours de cet inſtrument; qu'il n'y a enfin que cette reſſource pour ſauver la vie de l'enfant: ſi, dans cette circonſtance, M. Péan aſſure qu'il terminera l'ouvrage par la ſeule adreſſe de ſes mains, & qu'il réuſſiſſe, je m'engage à publier ſur les toîts, que tous les Accoucheurs ont tort d'avoir recours au forceps; que tous doivent adopter avec vénération la pratique de M. Péan; il deviendra alors l'Accoucheur par excellence. Je ſuis certain qu'aucun de mes Confreres ne déſavouera ce défi. Mais ſi M. Péan le refuſe, ou ſi, dans le cas qu'on lui préſentera, il confeſſe ne pouvoir déplacer l'enfant, ni le tenter même, ſans l'expoſer à périr, ainſi que ſa mere, qu'il s'engage, à ſon tour, & promette de bonne

foi d'abjurer ſes erreurs, de reconnoître qu'il s'en faut de beaucoup qu'il ne ſoit très-aiſé de ſubſtituer au forceps l'adreſſe des mains, en un mot, d'avouer qu'il s'eſt trompé, &c. &c. &c.

Mais M. Péan dira, ſans doute, que, dans le cas où il ne pourra pas terminer l'accouchement avec ſes mains ſeules, le forceps ne ſera point admiſſible, & qu'il ne pourra ſe frayer une route : on peut répondre à cela, qu'il eſt poſſible, dans tous les cas, d'introduire le forceps avec plus ou moins de facilité ; l'expérience l'a prouvé nombre de fois. Mais, comme l'expérience d'autrui ne prouve rien à M. Péan, prenons un autre biais ; faiſons parler la raiſon. La tête de l'enfant, deſcendue dans le petit baſſin, & à vue, peut être aſſez preſſée de toutes parts pour que les plus vives contractions utérines, aidées de tout ce qui peut concourir avec elles, ne puiſſent procurer aucun ſoulagement ; pour que le cours des fluides ſoit intercepté ; pour qu'il ſe forme une groſſe tumeur aux tégumens ; enfin pour que M. Péan lui-même, avec toute l'adreſſe de ſes mains, confeſſe ne pouvoir en gliſſer une entre cette tête & les os du baſſin. Voilà l'enclavement réel, voilà le moment du forceps ; & j'oſe dire que c'eſt-là le triomphe de cet inſtrument. Quelque preſſion que ſouffre alors la tête, il me ſemble qu'il eſt

aisé de concevoir qu'un instrument très-mince, très-poli, & solide, aidé par des mains intelligentes, qui n'est pousſé que méthodiquement, & comme en dédolant, assez pour vaincre la résistance qui se présente, mais trop peu pour faire la moindre violence, pourra peu à-peu faire sur une partie souple, comme est la tête d'un enfant, une dépression suffisante pour se faire passage, sans qu'il en mésarrive ni à la mere ni à l'enfant.

Il ne faut pas, je pense, un grand effort d'imagination pour concevoir la possibilité de cette intromission; cependant, comme il y a plus que de l'apparence que M. Péan ne veut pas la reconnoître, encore un défi, il faut de fortes armes contre les incrédules, & sur-tout quand ils le sont de cœur. Lorsque M. Péan rencontrera, dans le cours de sa pratique, les choses dans la situation que je viens d'exposer, c'est-à-dire qu'il sera de toute impossibilité de déplacer la tête de l'enfant, par la seule opération manuelle, s'il veut appeller celui de ses Confreres qu'il croira le moins expérimenté, & que cet autre Accoucheur, bien moins *célebre* & bien moins *excellent*, déclare que le forceps n'est point admissible, ou qu'après plusieurs tentatives il ne réussisse pas à l'introduire, je remplirai alors les mêmes engagemens qu'au premier défi, mais à la charge du

talion, s'il ne réuſſit pas; car, comme j'aurai grande ſatisfaction à rendre hommage au vrai mérite, je ſuis perſuadé que M. Péan en aura autant à reconnoître hautement la bonté d'une méthode qu'il avoueroit alors n'avoir combattue que par préjugé, ou par quelqu'autre motif que je ne devine pas.

J'ai prouvé par l'expérience, que le forceps n'eſt point un inſtrument meurtrier; je crois auſſi avoir plus que *fait voir* qu'il y a des enclavemens où le forceps eſt d'une abſolue néceſſité, qu'il n'eſt jamais poſſible de lui ſubſtituer l'adreſſe des mains, & enfin qu'il n'eſt point de cas où on ne puiſſe raiſonnablement eſpérer de réuſſir par ſon moyen. Je pourrois ſans récrimination prouver à préſent, que les tentatives que l'on fait dans le cas donné, pour déplacer l'enfant & pour aller chercher les pieds, ſont non-ſeulement inefficaces, mais meurtrieres : je ferois encore parler l'expérience; mais tirons le voile ſur ces événemens malheureux : d'ailleurs c'eſt une lettre que j'écris, & non un volume. Jettons un coup d'œil ſur la méthode de M. Péan, que les Auteurs diſent être préférable au forceps.

A la page 29 : » Il vaut mieux, diſent-» ils, tenter la méthode de M. Péan, c'eſt-» à-dire de repouſſer la tête d'une main, » tandis que, de l'autre, on va chercher & » on attire les pieds. « Mais M. Péan a-t-il

bien dit cela ? Comment deux mains paſſées, en même-tems, à travers une vulve qui n'a encore éprouvé aucune dilatation ; car il eſt tout ſimple que la tête, étant arrêtée au détroit, n'a nullement agi ſur les parties molles, concevra-t-on l'une de ces mains opérant dans la matrice, *tandis que* l'autre opere dans le vagin ? Pour propoſer cette méthode, d'après ſon expérience, il faut s'être fait faire des mains exprès, & trouver des vagins faits exprès. *Riſum teneatis, amici.*

On lit, à la page 28 : » M. Péan met en » pratique, tous les jours, *avec un ſuccès* » *conſtamment heureux*, une méthode qui » lui eſt particuliere, pour amener au paſſage » les pieds d'un enfant. « C'eſt faire injure à M. Péan que de lui ſuppoſer la petiteſſe de ſe dire inventeur de cette méthode ; & c'eſt l'expoſer à des reproches de la part de ſa compagnie ; elle déſapprouve très-fort ces ſortes d'affiches qui ſentent le charlataniſme ; mais je ne penſe pas qu'il y ait prêté les mains. Cette méthode n'eſt point du tout particuliere à M. Péan, elle eſt & a, de tout tems, été celle de tous les Accoucheurs ; le bon ſens ſeul donne ce précepte. Dans le premier accouchement contre nature que j'ai fait, je ne ſais ſi j'avois vu cette méthode écrite, ou non ; mais j'avoue qu'un mouvement purement machinal me fit ame-

ner les pieds en devant, parce que je le pouvois ; & ſi M. Péan le peut toujours, je l'en félicite : la choſe m'a quelquefois été impoſſible ; mais il n'eſt point de difficultés inſurmontables aux grands Maîtres.

C'eſt ainſi que les Auteurs du Dictionnaire ne voient pas la moindre difficulté à aller chercher les pieds, toutes les fois que l'enfant préſente les feſſes. Ils preſcrivent cette pratique à la page 28. Pour moi, depuis que je pratique les accouchemens, j'ai cru, deux fois, y voir de l'impoſſibilité. J'ai laiſſé venir l'enfant dans la poſition dans laquelle il ſe préſentoit ; &, quand il a été aſſez avancé pour me donner la facilité de dégager les cuiſſe, je l'ai fait dans ces deux occaſions, & quelques autres, *avec un ſuccès conſtamment heureux ;* je dis quelques autres ; car, quoiqu'il m'eût été poſſible, dans ces autres cas, d'aller chercher les pieds, j'ai mieux aimé laiſſer les choſes dans l'état où elles étoient. Je ne crois pas avoir péché contre les regles de l'art, ni que les bons Praticiens déſaprouvent cette conduite, qui eſt la leur ; au contraire, j'aſſure, d'après eux & l'expérience, que très-ſouvent il eſt avantageux de laiſſer venir l'enfant dans cette poſition : je m'en ſuis très-bien trouvé, & la raiſon en eſt toute ſimple.

Il y auroit un volume à faire, pour relever en détail les erreurs dont fourmille cet article

article du Dictionnaire. La définition de l'accouchement, par exemple, eſt plaiſante, page 13 : *La nature contenoit, & elle ſe débarraſſe.* On n'a jamais dit que la nature fût un vaſe ; & *ſe débarraſſer*, ne va pas là. Même page : *L'accouchement ſera retardé, ſi la femme a ſouffert, pendant ſa groſſeſſe, quelque hémorragie conſidérable.* De tous ceux qui ont écrit en faveur des naiſſances tardives, je ne crois pas qu'aucun ait prouvé cela : on a, juſqu'à préſent, vu le contraire. Page 14 : *Les enfans qui viennent forcément, ne vivent guere ;* pas plus que ceux qui viennent naturellement. Page 18 : *Pour bien diſtinguer les douleurs vraies des fauſſes, il faut porter le doigt dans le vagin.* Ce précepte n'eſt pas d'un Accoucheur expérimenté. Même page : *La tête tombe, & les pieds s'élevent par une loi toute naturelles des fluides ;* c'eſt-à-dire de la gravitation des ſolides. Pourquoi dire, à la page 22 : *M. Petit & pluſieurs Accoucheurs modernes n'ont pas cette crainte* ? Il n'eſt point actuellement de Sage-femme de village qui craigne que l'orifice de la matrice ſe referme, tant qu'elle contiendra un corps quelconque. Page 23 : *En général, il eſt très-bon de porter la main dans la matrice, après la ſortie de l'enfant.* Deventer l'a dit ; mais il a eu tort : c'eſt une très-mauvaiſe pratique. Mais je finis ces réflexions ; car, ſi je les portois

aussi loin qu'elles pourroient aller, je vous ferois perdre patience ; & d'ailleurs, je vous avoue que je suis rebuté.

Je suis charmé, pour l'honneur de M. Péan, d'avoir à vous dire, Monsieur, qu'il y a grand lieu de croire que tout ce que les Auteurs ont dit de lui & de ses opinions, n'est pas de son aveu ; car je viens d'apprendre qu'il emploie assez fréquemment le forceps, & qu'il s'en est même servi, il y a fort peu de tems.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. J'ai un petit reproche à faire aux Auteurs du Dictionnaire. Je pourrois revendiquer ce qu'ils ont dit à l'article ACÉPHALE. Puisqu'ils ont donné une esquisse de mon opinion sur ces défectuosités, ils auroient dû, d'après le Mémoire que j'ai lu, à ce sujet, à l'Académie, donner un peu plus d'étendue à cette explication, & citer celui à qui ils en étoient redevables.

OBSERVATION

Sur des Accidens nombreux à la suite de l'opération du trépan ; par M. CAESTRYCK, Maître en chirurgie, Lieutenant du premier Chirurgien du Roi, & Aide-Major de l'hôpital militaire de Thionville.

Un Capitaine au Régiment de Touraine, (nommé M. *Cavelier de Montgeon*) ayant

reçu dix-neuf coups de ſabre, à l'affaire de Minden, reſta ſans connoiſſance, ſur le champ de bataille; d'où il fut tranſporté priſonnier à Buckebourg, diſtant de deux lieues. Entre ſes bleſſures, la plus conſidérable (& qui fait le ſujet de cette obſervation) étoit un coup de ſabre, qui s'étendoit, depuis la partie ſupérieure & antérieure du pariétal droit, juſqu'à preſque la partie inférieure du coronal, un peu obliquement, le long de ſa partie moyenne latérale droite, & formant une longue diviſion de l'os, appellée par les Grecs ῥάγμα, & par les François *félure* ou *fente*. Les douleurs aiguës, la peſanteur de tête, les paupieres privées de leur mouvement, la paralyſie enfin de toute l'extrêmité inférieure du côté oppoſé, furent les accidens conſécutifs qui déterminerent à le trépaner. On crut, ſans doute, remplir parfaitement l'indication, en appliquant une ſeule couronne de trépan; c'eſt ce que l'on fit le vingt-cinquieme jour de ſa bleſſure. Cette opération força les accidens tout-à-coup à céder, excepté la paralyſie, qui ne ſe diſſipa que par degrés. Telles ſont les circonſtances du détail que le bleſſé & ſon domeſtique me firent à leur arrivée en cette ville, le 10 Novembre 1759, deux mois & demi après l'opération, lorſqu'il ſe mit entre mes mains. Pour correſpondre

à ſa confiance, je levai l'appareil, & reconnus que la cicatrice étoit très-peu avancée : ce retard procédoit néceſſairement, non-ſeulement de la mauvaiſe qualité des chairs fongueuſes, dont toute l'étendue de l'os découvert étoit garnie, mais encore de la nature de celles qui bouchoient l'ouverture du trépan, & qui laiſſoient appercevoir, ainſi qu'au-deſſus, (qui étoit, ſans doute, le trajet de la fente) les battemens ſenſibles de la dure-mere. Je vis couler, outre cela, en faiſant moucher le bleſſé, quelques gouttes d'un pus blanc, épais & bien conditionné, qui tranſudoit au travers d'un petit ſinus, totalement imperceptible, dans le centre des chairs peu louables qui rempliſſoient l'ouverture du trépan. Je ne ſoupçonnai, au premier inſtant, d'autre cauſe de cette ſuppuration, que quelques petites eſquilles qui reſtoient encore à s'exfolier, & qui, jointes à la régénération mal-conditionnée des chairs, préſentoient un obſtacle invincible, mais naturel, à la formation de la cicatrice. En effet, je communiquai mes doutes au bleſſé, qui m'aſſura ſi parfaitement, que non-ſeulement l'exfoliation du dedans du trépan étoit faite, mais même celle de toute l'étendue de l'os découvert, pour laquelle on s'étoit ſervi du trépan perforatif, que je me vis forcé de renoncer à

mes conjectures, & de chercher à les appuyer sur d'autres fondemens. Mes intentions, pour commencer la cure, furent premiérement, de déterger l'intérieur du trépan. Je fis, en conséquence, une injection composée avec les plantes de vulnéraires, à laquelle j'ajoutai le miel rosat. A l'issue de l'injection, j'employai quelques gouttes de baume de Fioraventi, dont la petite ouverture susdite favorisoit l'entrée. Je passai la pierre infernale sur toute l'étendue de la plaie, pour consommer les chairs baveuses & mollasses, porter obstacle à leur accroissement & détruire radicalement leurs fongosités Je continuai ensuite à panser la plaie avec un plumasseau, tantôt sec, tantôt légerement chargé d'onguent brun, suivant le progrès plus ou moins rapide des chairs, employant alternativement la pierre infernale, & abandonnant l'usage des injections, à mesure que la suppuration tarissoit, pour y faire succéder l'usage seul du baume de Fioraventi. Je crus avoir satisfait parfaitement à l'indication par un régime exact que je prescrivis, & par l'emploi réitéré des purgatifs. L'état de M. Montgeon, étoit de ceux qui, sans paroître marqué au coin du danger, exigeoit cependant son séjour en cette ville; la rigueur seule de la saison devoit l'y déterminer & imposer silence aux succès

avantageux, dont ſon voyage, depuis Buckebourg juſqu'ici, avoit été accompagné : tout l'invitoit à ſe rendre à mes ſollicitations & à celles d'un de mes confreres que j'y conduiſis, dans le deſſein de donner plus de poids aux miennes ; mais qu'il eſt difficile de convaincre, même par les raiſons les plus fortes, un eſprit que le ſuccès enhardit, & qui n'avoit éprouvé, en chemin, de déſagrément, qu'une légere foibleſſe à quatre lieues d'ici! Il y fut triſtement contraint néanmoins, par le changement des circonſtances, ſon état ſe préſentant ſous un point de vue bien oppoſé, dans une viſite que je fis, le ſoir, le douzieme de ſon ſéjour en cette ville, un peu plus tard qu'à l'ordinaire : il étoit, en effet, vivement & ſubitement attaqué d'un rhume de cerveau, joint à beaucoup d'embarras à la tête, qui, conjointement réunis, lui rendirent la nuit très-fâcheuſe. Je lui ordonnai une ſaignée, dès le matin ; mais le vomiſſement, avec nombre d'attaques d'épilepſies bien caractériſées (quoique momentanées) ſe joignirent à ces accidens ; & la paralyſie de l'extrêmité inférieure gauche, qui laiſſa des douleurs très-violentes dans toute l'étendue du pied, mit le comble à ſon mauvais état, par lui-même déjà très-facheux. J'y reconduiſis mon confrere, avec qui je

convins de faire de promptes ſaignées, tant du bras que du pied, malgré l'intermiſſion ſenſible du pouls, pendant les accès épileptiques, enſuite de paſſer à l'uſage de potions céphaliques; des juleps calmans, des lavemens, des embrocations ſur le membre paralytique, ſuivis de cataplaſmes anodins, pour combattre la douleur du pied; & j'eus la ſatisfaction, dès qu'il fut purgé, de le voir rendu à une ſanté parfaite. Un mois après ces accidens, la ſuppuration étant diminuée par degrés, la cicatrice ſe ferma; ſon ſuccès ayant été contrebalancé long-tems, par une petite portion d'os étroite, & de l'épaiſſeur de la premiere table du crâne, qui s'exfolia, elle provenoit d'un des rebords de la fente, au-deſſus du trépan. Cette guériſon ne fut qu'apparente & momentanée; & ſi les accidens précédens ſe calmerent, ce ne fut que pour m'en préſenter d'une nature différente, & plus difficiles à combattre; car, dès que la cicatrice fut formée, le malade devint ſourd; & quoique l'uſage interrompu du tabac en poudre, fût la cauſe à laquelle il attribua cet accident, je le contraignis cependant de former des conjectures plus vraiſemblables. Ayant examiné la cicatrice avec ſoin, j'apperçus le troiſieme jour une ouverture qui donna iſſue à une certaine quantité de pus louable. J'eus recours alors,

comme dans le premier traitement, aux injections & au baume de Fioraventi, employés alternativement. La ſurdité céda peu-à-peu, dès que le bleſſé fut purgé ; mais la cicatrice, que l'on obtint, ſans accident, le 20 Février, fut de peu de durée ; car dès le ſecond jour la peau, mince & faiſant ſaillie, ne permettant pas de douter de l'exiſtence du contenu, je l'ouvris avec la pointe d'une lancette ; ce qui facilita la ſortie d'un pus louable, comme le précédent ; une ſuppuration ainſi prolongée, redoublant mes attentions, je travaillai à en découvrir la route & le trajet. Je me ſervis, à cet effet, d'une ſonde fine, boutonnée à ſon extrêmité, qui fit, ſans que le bleſſé s'en apperçût, un chemin de deux pouces, entre la dure-mere & le crâne, à la partie inférieure du trépan. Ayant conſidéré l'extérieur de la route que la ſonde avoit faite, je découvris & reconnus, le long du progrès inférieur qu'avoit fait le ſabre, une diviſion ou fente, aſſez remarquable dans l'os. Comme je conjecturai que la ſuppuration étoit formée & entretenue par les aſpérités de l'os, qui bleſſoient & offenſoient la dure-mere, je m'efforçai de perſuader la néceſſité d'une ſeconde application de couronne de trépan, en forme de contre-ouverture, vu que le pus ne pouvoit monter que très-difficile-

ment, pour se faire une issue par l'ouverture déjà faite ; mais mes propositions, appuyées sur les accidens, dont je faisois connoître l'indispensable & cruelle nécessité ; fondées, en outre, sur les avantages de cette opération, qui mettoit le pus en état de ne plus nuire par son séjour, ne déterminerent pas M. Montgeon à les accepter. Dans cet état de perplexité, je mis en usage une petite tente faite avec l'éponge préparée, que j'augmentai par degrés, pour dilater légerement la petite ouverture, & y introduire librement une canule de plomb, qui procurât au pus une issue, me donnât la facilité d'y faire librement mes injections, & me permît de faire parvenir le baume de Fioraventi jusques sur la dure-mere. L'avantage de ce pansement, continué jusqu'au 12 Avril, fut pleinement assuré par la diminution sensible de la suppuration. J'attendois qu'elle fût totalement tarie, pour suspendre l'usage de la canule, lorsque le blessé, ennuyé de son trop long séjour, résolut de partir. Je le fis saigner & purger en conséquence, pour prévenir les accidens de sa route ; mais ces précautions furent infructueuses, & ne purent le garantir de ceux qu'il éprouva, quatre jours après, auxquels les visites nombreuses qu'il fit, & le régime dont il s'éloigna, donnerent naissance indubitablement. La fievre le reprit donc violemment ; le vomissement, les dou-

leurs aiguës, & l'embarras de la tête, joints à une pesanteur très-considérable au-dessus des yeux, rendirent son état triste & fâcheux. Les saignées furent pratiquées, sans délai, tant au bras qu'au pied. J'employai les potions céphaliques, en conséquence de cinq ou six accès épileptiques qui tinrent le malade, toute une après-dînée, sans connoissance, & auxquels la manie & le délire succéderent. L'état douteux du malade, faisant tout appréhender pour ses jours, me détermina à une dilatation. Des soupçons mal-fondés de la part des consultans, firent regarder l'usage de la tente comme la cause des accidens; mais ils disparurent, au récit des précédens, tandis que la plaie étoit pansée à plat. L'orage enfin ne dura que quatre jours: le calme succéda; & M. Montgeon, après avoir été purgé, usa de tous les avantages d'une bonne convalescence. La canule de plomb étant ôtée, la plaie se cicatrisa sans obstacle. Mais elle s'est ouverte, dès le troisieme jour; &, après avoir fourni quelques gouttes de pus, le malade profita de l'instant qu'elle s'est fermée de nouveau pour se rendre chez lui à Montgeon, où il est mort, deux mois ensuite, des mêmes accidens, étant sur le point de se marier.

RÉFLEXIONS.

Des accidens aussi nombreux, & d'une

nature auſſi grave, permettoient-ils de douter de la néceſſité de la multiplication des couronnes du trépan ? L'indication n'en étoit-elle pas bien ſenſible, & l'état fâcheux où s'eſt trouvé ſi ſouvent le malade, ne devoit-il pas ſervir de fondement à une indication bien marquée ? Il ne s'agiſſoit que d'obſerver la nature dans ſes démarches, pour rendre les conjectures d'une certitude infaillible. Le calme & le repos ne devoient procéder que de cette nouvelle opération ; & M. Montgeon auroit retardé de beaucoup le tribut qu'il a payé à la nature, ſi un certain ſentiment d'appréhenſion & de doute n'eût pas prévalu contre mes remontrances : l'avantage de la multiplicité de l'opération du trépan eſt démontré par les obſervations ſans nombre que les Mémoires de l'Académie royale de chirurgie contiennent ; & ſi je n'ai pas eu la ſatisfaction de l'arracher des bras de la mort, l'approbation de mes confreres ne démentira pas au moins l'opinion & l'idée que j'ai d'en avoir reconnu les moyens.

Observations Météorologiques. Février 1767.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*		
	A 6 h. & d. du matin.	*A 2 h. & d. du soir.*	*A 11 h. du soir.*	*Le matin. pouc. lig.*	*A midi. pouc. lig.*	*Le soir. pouc. lig.*
1	5 1/2	8	7 1/2	28 2 1/2	28 2 1/2	28 2 1/2
2	4	7 3/4	4 1/2	28 2 1/2	28 2 1/2	28 2 1/2
3	2	7 1/2	3	28 2	28 3/4	28 1/2
4	1	6 1/4	2 3/4	28 1/4	27 11 3/4	27 11
5	1 1/2	6	2	27 10 1/3	27 10 1/2	27 10 3/4
6	2	5 1/3	5 1/2	27 11	27 11	27 11
7	5	9 3/4	7 1/4	27 9 3/4	27 9 1/3	27 8
8	6 3/4	8 1/2	7	27 7 1/2	27 7 3/4	27 6 1/2
9	7	9	8 1/4	27 6 1/4	27 7 1/2	27 7 3/4
10	6	9	7 1/4	27 8	27 7 1/2	27 9 1/4
11	7 1/4	8 1/2	9	27 10 1/2	27 9 1/2	27 9
12	8	10	5 1/2	27 7 1/3	27 7 1/4	27 9 1/2
13	4 1/4	8 1/2	8	27 10	27 9 3/4	27 8 1/3
14	8	11 1/2	10	27 8 1/2	27 9 3/4	27 11
15	9 3/4	12 1/2	10	27 11 3/4	27 11 3/4	27 11
16	6 1/2	10 1/2	9	28 1/4	28 1/4	27 11
17	7 1/4	14	10	27 10 1/2	27 10 1/4	27 9
18	9	11	7 1/2	27 9	27 11 1/2	28 1 1/2
19	6	9	5	28 2 3/4	28 2 3/4	28 2 1/2
20	3	8 1/4	7 3/4	28 1/3	27 11	27 9
21	7	6	7	27 9 1/2	27 9	27 8
22	5 1/2	8	4	27 9 1/3	27 10	28
23	4	7 1/2	3 1/2	28	28	28 2
24	2	7 1/4	7	28 3 1/2	28 3	28 3
25	7 1/2	10 1/4	8	28 3	28 3 1/2	28 1 1/3
26	6	8 1/2	9	28 2	28	27 10 1/4
27	9 1/2	11 1/4	10	27 9 1/2	27 10	27 10
28	7	8 3/4	4 1/2	27 11	27 11 3/4	28 1

	ETAT DU CIEL.		
Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	S-O. couv.	S-O. n. pet. pl.	Couvert.
2	S. nuages.	S S-O. nuag.	Beau.
3	S. nuages.	S-E. beau.	Beau.
4	S-S-E. nuag.	S S-E. br. beau.	Beau.
5	S S-E. lég. br.	S-S-E. brouill.	Couvert.
6	S. léger, br.	S. couv. bruine.	Couvert.
7	S. nuages.	S. nuag. pl. v.	Nuages.
8	S O. pl. couv.	O-S-O. cou. pl.	Pluie.
9	O. couvert.	S-O. couv. p l.	Couvert.
10	O. nuag. couv.	O S-O. pl. n.	Couvert.
11	S-S-O. cou. pl.	S-O. couv. pl.	Vent, couv.
12	S-O. nuages, gr. vent.	O. gr. vent, nuages.	Nuages.
13	S. couvert.	S-S-O. couv. pl. nuages.	Nuages.
14	S-O. pl. cou. n.	S-O. nuag.	Couvert.
15	S-O. couv. pl. nuag.	S-O. nuag. couvert.	Nuages.
16	O. couv. nuag.	S. nua. pet. pl.	Couvert.
17	S. nuages.	S. beau.	Beau.
18	S. nuages.	S-O. cou. pet. pl.	Couvert.
19	O. couvert.	O. couv. nuag.	Beau.
20	S-S-E. br. couv.	S-E. couv. pl.	Vent, couv.
21	S. couv. pluie.	S. pluie, nuag.	Beau.
22	S-S-E. couv. n.	S. couv. pluie.	Beau.
23	S-E. couv.	E-S-E. cou. n.	Beau.
24	S. br. nuag.	S-S-O. nuag. petite pluie.	Couvert.
25	O. br. nuag.	S S-O. cou. pl.	Beau.
26	S S-O. cou. pl.	S-O. cou. pe. pl.	Couv. vent.
27	O-S-O. couv. gr. vent.	S-O. pluie, contin.	Pluie.
28	O. nuages.	O. pluie par ond. nua. vent.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 14 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur d'un degré au-dessus de ce même terme : la différence entre ces deux points est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes & son plus grand abaissement de 27 pouces 6 $\frac{1}{4}$ lignes : la différence entre ces deux termes est 9 $\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 1 fois de l'E-S-E.
3 fois du S E.
4 fois du S-S-E.
11 fois du S.
6 fois du S-S-O.
9 fois du S-O.
3 fois de l'O-S-O.
7 fois de l'O.

Il a fait 10 jours beau.
20 jours des nuages.
21 jours couvert.
6 jours du brouillard.
20 jours de la pluie.
5 jours du vent.

Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1767.

Les rougeoles, qui regnent depuis quelques mois, ont encore duré tout celui-ci; elles ont conſtamment conſervé leur caractere de bénignité. On n'a preſque point obſervé de petites-véroles.

Les dévoiemens ont continué tout ce mois-ci; mais les dyſſenteries ont paru diminuer conſidérablement. Les affections catarreuſes, qu'on avoit commencé d'obſerver, à la fin du mois dernier, ont paru ſe multiplier pendant celui-ci; elles ont été, pour la plupart, légeres & exemptes d'accidens graves: il y a eu cependant quelques perſonnes dont la poitrine a été griévement affectée. On a continué auſſi à voir des péripneumonies véritablement inflammatoires, & quelques fievres d'accès.

Observations Météorologiques faites à Lille au mois de Janvier 1767, *par M.* BOUCHER, *Médecin.*

Il a gelé tout le mois, jusqu'au 27, avec plus ou moins d'intensité. Le 5 le thermometre a été observé à 4 ½ degrés au-dessous du terme de la congélation; le 6, au matin, il ne marquoit que le terme de la congélation; mais, le 7, il a descendu jusqu'à 13 ½ degrés au-dessous de ce terme. Le 14 & le 15 il ne s'éloigna guere du point de la congélation; mais, depuis le 16, la gelée augmenta par degrés, au point que, le 19, le thermometre fut observé à 11 ½ degrés, &, le 20, à 12 degrés sous ce terme. Depuis ce jour la gelée n'a pas été forte. Le 29 le thermometre étoit, au matin, à 3 ½ degrés au-dessus du terme de la congélation.

Le mercure, dans le baromètre, a été observé, du 1er au 16, au-dessous du terme de 28 pouces; &, le reste du mois, presque toujours au-dessus de ce terme.

Du 1er au 13 il ne se passa guere de jours sans qu'il tombât de la neige, qui a été abondante. Il y a eu aussi plusieurs jours de pluie, depuis le 22 jusqu'au 31.

Le vent a été *nord*, les sept premiers jours du mois, & *sud* les sept derniers jours.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 4 ½ degrés au-deſſus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 13 ½ degrés au-deſſous de ce terme : la différence entre ces deux termes eſt de 18 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 5 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 10 lignes.

Le vent a ſoufflé 5 fois du Nord.
6 fois du N. vers l'Eſt.
4 fois de l'Eſt.
7 fois du Sud vers l'Eſt.
9 fois du Sud.
6 fois du Sud vers l'Ou.
1 fois de l'Oueſt.
1 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 25 jours de tems couvert ou nuageux.

7 jours de pluie.
10 jours de neige.
4 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Janvier 1767.

Le froid violent de ce mois a rendu les rhumes communs, & très-fâcheux. Ce qui

ne paroiſſoit qu'un rhume aux yeux du vulgaire, étoit le plus ſouvent une fluxion de poitrine, qui exigeoit de la part du Médecin la plus grande circonſpection, & qui devoit être traitée comme une maladie très-approchante de la péripneumonie ; ſans quoi, les ſujets tomboient dans la fievre lente, & dans la vraie phthiſie : j'ai vu, dans nos hôpitaux de charité, un grand nombre de perſonnes dans ce cas, tant Militaires, que particuliers de cette ville. Il y a eu auſſi des pleuréſies & des fievres continues péripneumoniques qui exigeoient de prompts ſecours. Nombre de perſonnes ont auſſi été attaquées de rhumatiſmes inflammatoires.

La fievre putride-vermineuſe régnoit encore dans le peuple, mais avec moins d'étendue que ci-devant. Nous avons eu cependant quelques fievres vraiment malignes qui tenoient du caractere de la fievre rouge : dans une ſeule famille, où il n'y avoit que trois enfans, le pere eſt mort, au quatrieme jour de la maladie, & deux enfans l'ont ſuivi, deux jours après.

En général, les couches ont été dangereuſes ce mois. Pluſieurs nouvelles accouchées ont ſuccombé, quelques-unes promptement : dans d'autres, il s'eſt fait des refoulemens de lait, qui ont produit de fâcheux accidens.

LIVRES NOUVEAUX.

Traité des Affections vaporeuſes des deux ſexes, où l'on a tâché de joindre à une théorie ſolide une pratique sûre, fondée ſur des obſervations; par M. *Pomme*, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, Médecin-Conſultant du Roi; troiſieme édition, revue, corrigée & augmentée. A Lyon, chez *Duplain*, 1767, *in*-12; & ſe trouve, à Paris, chez *Didot le jeune*.

Cette troiſieme édition, qui eſt dédiée à M. *Senac*, premier Médecin du Roi, a été corrigée & augmentée. On y a joint toutes les obſervations relatives à l'uſage des humectans, que nous avons publiées dans le Journal de Médecine. Elle eſt terminée par un *poſt-ſcriptum*, dans lequel M. *Pomme* ſe plaint de l'épigraphe qui ſe trouve à la tête de la traduction françoiſe du *Traité des Maladies nerveuſes du Docteur* WHYTT; épigraphe qui n'eſt point de cet Auteur, comme il paroît l'avoir cru, mais de ſon traducteur; il s'éleve, en même tems, contre la méthode de M. *Whytt*, & ſur-tout contre le *Code pharmaceutique* que le même traducteur a ajouté à la ſuite

de cet ouvrage. *M. Pomme* finit par invite de nouveau tous les Médecins de nou adreſſer leurs obſervations ſur cette ma tiere, pour mettre le public en état d décider entre ſa pratique & les méthode qui lui ſont oppoſées.

Lettre d'un citoyen de Lyon à M. *Roux* Docteur-Régent & Profeſſeur de Pharmáci de la Faculté de Médecine en l'Univerſit de Paris, avec des obſervations ſur le effets d'un remede contre les maladies can céreuſes, & la copie des procès-verbau & des certificats dépoſés chez Me *Bio che*, Notaire à Paris, avec cette épigra phe :

Hoc autem de quo nunc agimus, id ipſum eſt quod utile appellatur. Cic. de Off. l. 2.

A Paris, chez *Vallat-la-Chapelle*, 1767 brochure *in*-8° de 32 pages.

On lit, dans un Avertiſſement, que l ſieur *Gamet*, Auteur du remede annoncé n'a aucune part à la publication de cett brochure ; que l'Editeur témoin de ſes ſuc cès, & intimement convaincu par des ex périences ſuivies, que beaucoup de per ſonnes des deux ſexes, attàquées de mala dies cancéreuſes, incurables par les remede connus, peuvent rétablir leur ſanté en faiſant uſage de ſon ſpécifique, a cru devoi

recueillir & publier quelques-uns de ſes effets les plus intéreſſans, & les mieux avérés.

Dans la Lettre que cet ami de l'humanité nous a fait l'honneur de nous adreſſer, il rend compte des épreuves auxquelles ce remede a été ſoumis à Lyon. M. *de S.*, Conſeiller honoraire au Parlement de Paris, penſant qu'il étoit important d'en conſtater l'efficacité, réſolut d'établir, à ſes dépens, un petit hôpital, afin d'y faire traiter, par le ſieur *Gamet*, quelques pauvres femmes dont la maladie auroit été préalablement conſtatée dans les formes juridiques. Ce projet, qu'on ne ſauroit trop louer, a été exécuté; il a pourvu abondamment à tous les beſoins des malades; &, ſuivant ſon intention, on a tenu un regiſtre, ſur lequel les progrès ſucceſſifs des guériſons ont été exactement détaillés par des Médecins & des Chirurgiens prépoſés pour ſuivre le traitement. Il conſte, par les procès-verbaux & leurs certificats, que quatre femmes ont fait uſage & ont été guéries, dans cet hôpital, par le remede du ſieur *Gamet*. La premiere, âgée de quarante-ſix ans, avoit une tumeur ſquirrheuſe, roulante dans le ſein droit, ſans aucune rougeur à la peau, ni aucune rétraction du mamelon, & une glande ſquirrheuſe &

roulante ſous l'aiſſelle du même côté. Ces glandes, qui avoient commencé à paroître, il y avoit trois ans, avoient été accompagnées de douleurs lancinantes, ſur-tout pendant la nuit. La ſeconde avoit dans le ſein droit, quatre glandes ſquirrheuſes, inégales, ſans adhérence, ſans changement de couleur de la peau, & au ſein gauche trois glandes ſquirrheuſes, toutes également douloureuſes & lancinantes. La troiſieme avoit dans le ſein droit une glande de deux pouces & demi de diametre, douloureuſe, même ſans qu'on la touchât, qui fut reconnue ſquirrheuſe, inégale & adhérente à la peau; la quatrieme, une glande au ſein gauche, douloureuſe & platte; des engorgemens dans le ſein droit, des douleurs violentes dans les bras & dans les ſeins. Outre ces quatre malades, le ſieur *Gamet* en a traité, pendant le même tems, une cinquieme qui avoit pluſieurs glandes dans l'un & l'autre ſein, dont l'état avoit été conſtaté par M. *Raſt* fils, Médecin, & la guériſon, par les Commiſſaires nommés par M. le Lieutenant-général de la Sénéchauſſée de Lyon, qui leur avoit fait prêter ſerment, & avoit fait l'ouverture dudit hôpital. Ces Commiſſaires ſont MM. *Peſtalozzi*, *Raſt* fils, & *Munet*, Médecins, *Collomb*, *Faure*, *Landry* & *Guérin*, Chirurgiens. Outre ces

guériſons, on rapporte encore celle d'une femme qui avoit des cancers ulcérés dans les deux ſeins, & celle d'un Officier qui avoit un cancer au nez, & un teſticule dur, douloureux, carcinomateux, d'un volume immenſe, ouvert & ſuppurant abondamment, pour leſquels on l'avoit paſſé trois fois par les remedes mercuriels, ſans aucun ſuccès. La premiere de ces cures eſt certifiée par le ſieur *Viricet*, Maître Chirurgien; & la ſeconde, par M. *Peſtalozzi*.

TABLE.

EXTRAIT des Mémoires & Observations de médecine, premiere partie. Par M. le Roi, *Médecin*, page 291
Description d'un Epidémie de fievres intermittentes. Par M. Delabrousse, *Médecin*, 315
Lettres sur les Dartres. Par M. Landeutte, *Médecin*, 335
Réponse à la Lettre de M. Dejean, *sur l'Usage du Quinquina dans les affections vaporeuses.* Par M. Pomme, *Medecin*, 348
Lettre de M. Piet, *Chirurgien & Accoucheur, sur l'Usage du Forceps dans les accouchemens*, 350
Observation sur des Accidens survenus à la suite du trépan. Par M. Caestryck, *Chirurgien*, 362
—— *Météorologiques faites à Paris, pour le mois de Février* 1767, 371
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1767, 375
Observations météorologiques faites à Lille au mois de Janvier 1767. Par M. Boucher, *Médecin*, 376
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Janvier 1767. *Par le même*, 377
Livres nouveaux, 379

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

MAI 1767.

TOME XXVI.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

MAI 1767.

EXTRAIT.

*Précis de la Chirurgie pratique, où l'on donne, d'après les plus grands maîtres, la plus sûre méthode d'opérer ; avec des observations & réflexions sur la conduite que les Praticiens doivent suivre dans les maladies les plus importantes ; par M. F***, Chirurgien-juré, Correspondant de l'Académie de Chirurgie, &c. A Avignon, 1767, in-12, deux volumes.*

ON seroit fort trompé, si, jugeant de cet ouvrage par le titre, on espéroit de trouver un corps complet de Chirurgie pratique, ou un manuel capable de diriger

les jeunes Praticiens dans l'exercice d'un art auſſi utile. Il s'en faut de beaucoup que ce Précis ne traite de toutes les maladies qui ſont du reſſort de la Chirurgie, & que les notions qu'on y donne de celles que l'Auteur a jugé à propos de faire entrer dans ſon plan, n'aient cette préciſion & cette exactitude qu'exigent les livres élémentaires, tel que devroit être celui-ci, ſi l'on eût voulu remplir ce que promet le titre. On y chercheroit même fort inutilement les différens moyens qui ont été découverts juſqu'ici pour remédier à ces maladies. Enfin on ne trouve ni ordre ni méthode dans la diſtribution des matieres; on n'a pas ſeulement eu l'attention de réunir ſous un ſeul chef tout ce qu'on avoit à dire ſur chaque genre de maladies. Par exemple, on traite, dans le chapitre quatrieme du premier volume, de la cure des hernies; on donne, dans le dix-huitieme, une longue Diſſertation ſur les hernies de la veſſie; &, dans les chapitres quinze & ſeize du ſecond volume, on traite encore de la cure des hernies inteſtinales avec gangrene, d'une hernie crurale, d'une hernie inteſtinale, ſuivie de pourriture. Le chapitre viij du premier volume a pour objet les pierres enkyſtées dans la veſſie; le chapitre xv donne une nouvelle méthode de tirer la pierre de la veſſie, & la deſcription des différentes façons de tailler; le

vingt-ſeptieme traite de la néphrotomie, ou taille du rein ; le chapitre xxj du ſecond volume roule ſur les pierres urinaires, formées hors des voies naturelles de l'urine ; enfin le xxviij & dernier contient les expériences des différentes méthodes de tailler, faites par l'Académie royale de chirurgie de Paris, &c. En un mot, cet ouvrage n'eſt qu'un Abrégé, ſouvent mal fait, d'une partie des *Mémoires de l'Académie royale de chirurgie.*

Qui ne ſeroit ſurpris, après cela, du ton d'emphaſe avec lequel l'Auteur annonce ſon travail dans la Préface de l'Editeur ? *Un tableau raccourci*, dit-il, *dans lequel on peut voir d'un coup d'œil ce que, d'après les faits, les plus grands maîtres ont obſervé dans chaque partie, les combinaiſons à faire dans les cas imprévus, les précautions à prendre dans ceux qui ſont compliqués, la conduite à tenir, la meilleure méthode d'opérer*, dans quelconque (l'Auteur a voulu dire, ſans doute, dans chacun :) *ce tableau*, ajoute-t-il, *ne pourroit donc manquer d'être de la plus grande utilité pour l'inſtruction des Chirurgiens, &, conſéquemment, pour le bien des hommes. C'eſt ce même tableau que j'ai tenté de faire ; & voilà mon livre.* Un peu plus loin, après avoir rendu compte de ſon travail : *Chaque chapitre*, dit-il, *roule ſur une des opérations les plus importantes*

de la fiſtule, du trépan, de la taille Céſarienne, &c. *Déjà chaque lecteur reconnoît l'avantage de cet Abrégé ; & j'ai lieu d'augurer pour lui le meilleur accueil de ſa part. Il a paru un Précis de Médecine pratique*, ajoute-t-il tout de ſuite ; *& il a été enlevé. Que n'ai-je donc lieu de préſumer pour celui-ci, plus intéreſſant encore ? Hé ! ne ſait-on pas que, tandis que la médecine marche dans les ténebres, la chirurgie eſt expoſée au grand jour ? Le Médecin n'a que la nature à aider ; le Chirurgien l'a ordinairement à combattre dans ſon vice. Le premier eſt quelquefois favoriſé du hazard ; le ſecond doit tout à lui-même, & n'a guere à attendre que de ſa dextérité & de ſon induſtrie : ſes obſervations auſſi ſont bien plus sûres ; mais il a, en même-tems, plus beſoin d'être ſavant dans ſon art ; & l'humanité eſt plus intéreſſée à ce qu'il le ſoit. S'il manque dans une opération eſſentielle, ſon malade meurt ; au lieu que le Médecin peut quelquefois réparer ſa faute*, &c.

Nous doutons que les grands Chirurgiens ſouſcrivent à cet éloge mal-adroit que l'Auteur oſe faire ici de l'art qu'ils exercent : nous ne penſons pas non plus qu'ils approuvent la maniere ridicule dont il parle des Médecins & de la médecine en générale. Ils ſavent trop que, quoiqu'ils n'operent le plus ſouvent que ſur des parties ſoumiſes à la

vue, il leur eſt auſſi difficile de juger de la nature des léſions qu'elles éprouvent, qu'au Médecin de déterminer celle des maladies qu'il a à traiter; car, pour ne parler que des tumeurs, leur eſt-il toujours poſſible d'en reconnoître la nature, ou même de prévoir la terminaiſon de celles qui ſont le mieux caractériſées, &c.? Ils ſavent encore que c'eſt la nature, & non pas eux, qui amene les abſcès à maturité, qui cuit le pus, procure l'exfoliation des os, produit les cicatrices, &c.; qu'il n'eſt pas en leur pouvoir de réſoudre une tumeur qui doit ſuppurer, &c., &c. Enfin l'expérience leur a appris qu'à nombre égal de maladies également graves, il périt beaucoup plus de monde de maladies chirurgicales, que de maladies internes. Mais c'eſt trop nous arrêter à relever des erreurs peu capables de faire impreſſion ſur les perſonnes inſtruites: entrons dans quelques détails ſur l'exécution du prétendu *Précis de Chirurgie pratique*; comparons les Extraits qu'il nous préſente avec les ouvrages originaux dont ils ſont tirés.

Le premier chapitre du premier volume porte pour titre: *Sur des tumeurs formées par la bile retenue dans la véſicule du fiel, qui ont été ſouvent priſes pour des abſcès au foie.* On lit à la marge le nom de M. Petit. C'eſt en effet un Extrait des remarques

de ce célebre Chirurgien ſur cette matiere, qui ſe trouvent dans le premier volume des *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie*. Ces remarques ſont diviſées en deux articles. Dans le premier, M. Petit obſerve que » les maladies ne ſe manifeſtent pas tou-» jours ſi diſtinctement, qu'on ne puiſſe » quelquefois s'y méprendre, ſur-tout lorſ-» qu'elles ſont compliquées, parce qu'alors » la foule des ſymptômes qu'on y trouve » raſſemblés jette dans l'équivoque, & » ſouvent dans l'erreur : on ne trouve, » ajoute-t-il, que trop d'exemples de cette » fatale vérité, lorſqu'il s'agit de diſtinguer » l'eſpece & le vrai caractere de la plupart » des apoſtêmes qui ſe forment dans la ca-» vité du bas-ventre. « Après avoir indiqué la ſource de cette erreur, il rapporte cinq obſervations de tumeurs de la véſicule du fiel, qu'on avoit priſes pour des abſcès au foie, dont trois furent même ouvertes en conſéquence ; & deux des malades en moururent. Ce ſont ces obſervations qui engagerent M. Petit à recueillir les ſignes par leſquels on peut diſtinguer ces deux maladies.

Il obſerve d'abord que l'abſcès au foie, & la rétention de la bile dans la véſicule du fiel, étant le plus ſouvent les ſuites de l'inflammation de ces parties, il n'eſt pas étonnant que les préliminaires de ces maladies

ſoient les mêmes ; il rapporte en conſéquence les ſymptômes qui accompagnent leur premier période ; &, après avoir fait remarquer que, ſi ces ſymptômes ſubſiſtent & qu'ils augmentent juſqu'à l'état, alors la maladie prend différentes formes, ſelon la maniere dont l'inflammation ſe termine ; il rapporte tout de ſuite les ſignes qui font connoître qu'elle s'eſt terminée par ſuppuration, en avertiſſant néanmoins que ces ſignes ſont quelquefois équivoques ; & il explique comment il peut ſe faire que la bile s'engorge dans la véſicule du fiel, & la tuméfie au point d'en impoſer & de la faire prendre pour un abſcès au foie. C'eſt après ces préliminaires ſi eſſentiels, & ſans leſquels tout le reſte du Mémoire devient inintelligible, que M. Petit compare les ſymptômes de ces deux maladies, pour faire remarquer les différences qui, quoique difficiles à ſaiſir, peuvent cependant ſuffire pour aider à les diſtinguer.

L'Auteur du *Précis* a jugé à propos de n'extraire de ce Mémoire intéreſſant que cette derniere partie ; & voici comment il débute : » Les ſymptômes de ces deux ma» ladies ſont fort équivoques & capables » d'en impoſer ; mais néanmoins une com» paraiſon exacte & réfléchie peut y faire » remarquer des différences difficiles à ſaiſir » d'abord, mais ſuffiſantes pour fonder un

» juſte diſcernement. La diminution de la » douleur & de la fievre ne ſont pas moins, » dit M. Petit, des ſignes de la réſolution » commencée, que de la ſuppuration faite; » mais il fait remarquer, &c. «

Quel eſt le lecteur, quelque inſtruit qu'il ſoit, qui puiſſe rien comprendre à ce début? Qu'eſt-ce que cette fievre, ces ſignes de réſolution & de ſuppuration dans des maladies qu'on ne s'eſt pas donné la peine de déſigner, encore moins de décrire? Les ſix ou ſept pages qui ſuivent, & qui ſont copiées très-fidelement du Mémoire de M. Petit, ne ſont pas plus intelligibles, parce que le Copiſte a retranché de ſon Extrait tout ce qui pouvoit jetter quelque jour ſur la matiere. Le ſecond article n'eſt pas moins défiguré que le premier.

M. Petit termine ce premier article, en avertiſſant qu'il avoit cru devoir examiner d'abord ſéparément les ſymptômes qui pouvoient ſervir à diſtinguer deux maladies ſi différentes, mais ſi faciles à confondre, avant d'entrer dans l'examen de ces mêmes ſymptômes, lorſque l'abſcès au foie, la rétention de la bile & les pierres bilieuſes ſe trouvent réunis; pour jetter plus de jour ſur les obſervations qu'il va rapporter à ce ſujet, il a préſenté l'analogie qu'il a cru entrevoir entre les fonctions & les dérangemens de la veſſie urinaire, & ceux de la véſicule

du fiel ; ce qui fait la matiere du ſecond article. Notre Abréviateur, qui n'a pas ſaiſi cette vue de M. Petit, ſe contente de louer le parellele qu'il fait de ces deux organes, ſans indiquer ſeulement les raiſons qui l'ont engagé à le faire. Il copie tout de ſuite huit ou neuf pages des remarques de ce célebre Chirurgien ; &, au lieu de rapporter au moins en ſubſtance une obſervation des plus importantes, & que M. Petit donne comme la preuve de ſon ſentiment ſur les évacuations de la bile cyſtique par regorgement, il ſe contente de l'indiquer ; il ſupprime également une remarque non moins intéreſſante, qui eſt que, lors même que rien ne ſort de la véſicule du fiel, la bile, qui coule par le canal hépatique, peut en impoſer par la teinte jaune qu'elle donne aux excrémens, & empêcher de reconnoître la véſicule dans la tumeur qu'on ſent au-dehors. Après avoir copié encore trois pages de ſon original, notre Obſervateur ſupprime les inductions par leſquelles M. Petit eſt parvenu à reconnoître les cas où il étoit permis de tenter la ponction ou l'ouverture de la véſicule du fiel, je veux dire ceux où cette véſicule eſt adhérente au péritoine du côté des tégumens, & les obſervations ſur leſquelles elles ſont appuyées ; il ſe contente de dire que les Praticiens ne doivent jamais entrepren-

dre une pareille opération, sans être assurés auparavant qu'il y a adhérence avec les enveloppes charnues; il rapporte deux signes que M. Petit indique, & termine son Extrait par ce précepte : *le malade étant donc en danger, on ne doit pas hésiter d'ouvrir la vésicule, d'en tirer les pierres, si elle en renferme, & d'y faire toutes les perquisitions nécessaires, soit avec les doigts, soit avec la sonde*, sans faire aucune mention de la méthode que M. Petit propose pour faire cette opération dans les différens cas; méthode qu'il eût cependant été essentiel de rapporter, s'il eût voulu remplir la promesse qu'il fait dans son titre, de donner, d'après les plus grands Maîtres, la plus sûre méthode d'opérer. D'ailleurs il s'en faut de beaucoup que M. Petit ne soit aussi décidé sur cette opération dans son Mémoire : il la propose sans doute avec confiance, mais comme une de ces opérations sur lesquelles il est nécessaire que l'expérience ait prononcé, pour oser en assurer le succès.

Nous conviendrons sans peine que tous les Extraits qu'on trouve dans ce Recueil ne sont pas aussi négligés que celui dont nous venons de faire l'analyse. Il en est plusieurs où l'on retrouve tout ce qu'il y a d'essentiel dans les Mémoires d'où ils sont tirés; mais, encore un coup, l'*Abrégé des*

Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie, quelque bien fait qu'il pût être, ne suffit pas pour fournir un Précis méthodique de toute la Chirurgie pratique. Ce Recueil précieux, sans doute, par un très-grand nombre de morceaux intéressans, ne traite pas, à beaucoup près, de toutes les maladies chirurgicales, & les Mémoires les mieux faits sur chaque partie ne contiennent pas toujours les notions élémentaires qui devroient entrer dans un manuel bien fait; je veux dire la description exacte des maladies, les signes qui les font connoître, le manuel des pansemens & des opérations les plus ordinaires. En effet, le but des Auteurs qui ont écrit ces Mémoires, n'étant le plus souvent que d'indiquer les moyens de perfectionner une méthode, de déterminer plus exactement le tems où il convient de faire une opération, de découvrir la nature d'une maladie, il ont dû négliger tout ce qui ne les conduisoit pas à ce but, leur étant permis de supposer dans leurs lecteurs la connoissance de l'art qu'ils cherchent à perfectionner.

Ce Précis ne peche pas seulement par ce défaut; on y trouve plusieurs faits plus curieux qu'utiles dans la pratique; faits qu'il est essentiel de conserver dans les fastes de l'art, parce qu'ils peuvent concourir un jour

à sa perfection, mais qui ne peuvent être d'aucune utilité dans un ouvrage où l'on annonce que tout est consacré à la pratique : de ce nombre sont une observation sur des cornes à la peau ; une autre sur l'urine rendue par le nombril ; des remarques sur des pierres stercorales ; sur la main d'un cadavre, trouvée verte par un Fossoyeur, &c, tous les détails particuliers où l'Auteur entre sur des corps étrangers appliqués aux parties naturelles ; d'autres insinués dans la vessie, & d'autres dans le fondement ; ce qui lui donne lieu de rapporter dix-neuf observations, dans lesquelles on admire avec raison la sagacité de ceux qui ont trouvé le moyen de remédier aux accidens qui étoient résultés de ces applications & intromissions contre nature, mais dont on ne peut tirer aucun fruit pour la pratique ordinaire de la chirurgie ; le seul but que l'Auteur auroit dû se proposer, s'il eût voulu remplir ce qu'annonce son titre. Nous ne serions donc point surpris si son ouvrage n'étoit pas enlevé aussi rapidement que l'a été le *Précis de Médecine*, malgré la supériorité qu'il lui suppose.

LETTRE

A M. ROUX, Auteur du Journal de Médecine; par M. GARDANE, *Censeur royal, Médecin de l'Université de Montpellier, de la Société royale de cette même ville, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris; contenant quelques Observations sur le Pouls critique.*

MONSIEUR,

Quoique je ne connoisse aucun Auteur qui fasse mention d'un cas semblable à celui que j'ai à vous communiquer; quoiqu'il soit encore vrai de dire, avec *Sydenham*, que les faits les plus minutieux, les circonstances les moins intéressantes en apparence, ne sont point à mépriser dans la pratique de la médecine, cependant j'aurois gardé cette observation pour moi seul, si elle ne m'avoit fait faire quelques réflexions qu'on dit pouvoir être utiles, & qui dès-lors méritent une place dans votre Journal.

Un jeune homme, âgé de seize ans, est attaqué d'une fievre quarte; cette fievre s'annonce par un frisson, que le mal de tête remplace; le pouls, de petit, roide & fréquent qu'il étoit, se développe, bat plus

fort, & redouble ſes pulſations ; la peau, dans tout ce tems, eſt ſeche & aride ; trois heures après, elle ſemble vouloir devenir moite ; l'artere ſe relâche ; le pouls, toujours plein, toujours développé, paroît plus ſouple ; ſes pulſations ſont inégales ; quelques-unes s'élevent au-deſſus des pulſations ordinaires. J'en obſerve une ſurtout, après deux, trois, quatre & cinq de ces premieres, dont la dilatation & la ſouplesſe ſont très-remarquables : les ſueurs ſe manifeſtent ; elles ſont abondantes ; inſenſiblement la fréquence des battemens diminue ; le pouls eſt foible ; ſes pulſations ſemblent s'effacer ſous les doigts ; enfin la ſueur ceſſe, & l'artere reprend le diametre qu'elle avoit avant l'accès.

Mais cette ſueur, ſi bien annoncée par le pouls propre à ce genre d'évacuation, répand une odeur en tout ſemblable à celle d'une forte décoction de camomille : les moins attentifs en ſont frappés ; & le malade lui-même ne peut s'empêcher de la reconnoître : par deux fois, j'ai eu lieu de bien obſerver ce phénomene : il eſt bon de remarquer ici que ce jeune homme n'avoit fait aucun excès ; que ſes urines couloient librement, dans l'intermittence de la fievre ; que ſon ventre n'étoit point reſſerré ; qu'il avoit bon appétit, & qu'enfin il étoit d'une conſtitution ſaine : d'ailleurs, ſes viſceres,

d'après ces premiers ſignes, & la certitude qu'on peut en avoir par le tact, s'il eſt permis de s'y fier, étoient dans le meilleur état. Je crus donc qu'on pouvoit regarder cette fievre comme l'effet de l'accroiſſement dans ces premiers tems de l'âge de puberté; auſſi ne preſcrivis-je rien, ni dans le premier, ni dans le ſecond accès, ni dans les deux jours-d'intervalle: je me contentai d'ordonner une ſaignée du bras, dans le ſecond, pour appaiſer la violence du mal de tête: un autre, moins appréhenſif, ne l'eût peut-être pas faite; peut-être auroit-il tout auſſi bien réuſſi. Cette évacuation, ménagée au fort de l'accès, n'empêcha pas le pouls de devenir critique; les ſueurs furent annoncées, cette fois, comme dans la premiere; & leur odeur étoit encore celle de la décoction de camomille. Pour éviter une ſeconde ſaignée, le lendemain de ces accès, je préparai mon malade à l'uſage du quinquina, par une tiſane laxative; & je lui donnai, les jours ſuivans, ce fébrifuge aſſocié avec la rhubarbe. Le troiſieme accès fut moins violent; il ne dura guere que la moitié du précédent: le pouls des ſueurs ne ſe fit preſque point ſentir; & cette évacuation ſe réduiſit à très-peu de choſe: l'odeur de camomille s'exhaloit encore, mais moins forte, & comme évaporée. J'ai continué de donner le quinquina, dans la troiſieme inter-

mittence. Le quatrieme accès ne consiste qu'en une espece de mal-aise passager : le malade prend toujours son quinquina ; & j'ai tout lieu de présumer qu'il ne sera plus question de fievre.

Cette observation, comme vous voyez, Monsieur, présente deux phénomenes assez singuliers : le premier regarde le pouls critique des sueurs, qu'un grand maître assure être beaucoup plus difficile à distinguer, que les autres (*a*), & dont le judicieux Auteur

(*a*) C'est cette difficulté, peut-être encore l'esprit de système, qui a presque toujours éloigné les Médecins de l'observation qui fait que, depuis Galien jusqu'à Solano, on rencontre si peu d'Auteurs qui aient bien décrit cette espece de pouls. Voici comme Galien le définit : *Pulsus ingentes, & sublimes, celeres, in diductionem potius properantes, ac velut undosi, tùm arterta atra, humidaque apparet.* GAL. Op. tom. pag. 291.

D'après le Médecin Espagnol, c'est une espece de *pouls, mol, inégal, qui s'éleve au-dessus des autres diastoles, & les surpasse en force, dans une, deux, trois ou quatre pulsations consécutives.*

Lorsque le pouls est plein, soup'e, développé, fort ; qu'à ces modifications se joint une inégalité dans laquelle quelques pulsations s'élevent au-dessus des pulsations ordinaires, & vont en augmentant jusqu'à la derniere, qui se fait distinguer par une dilatation, &, en même tems, une souplesse plus marquée que dans les autres pulsations, il faut toujours attendre *une sueur critique*. Recherches sur le Pouls, pag. 152.

Ces trois descriptions, si semblables, & ce-

des *recherches ſur le Pouls, par rapport aux criſes*, ne cite aucun exemple dans le cas de fievre intermittente. Il eſt vrai que c'eſt peut-être la circonſtance où cette obſervation paroiſſe le moins néceſſaire ; un ſigne par lequel on prédit les ſueurs ſemble inutile, quand on eſt sûr de leur apparition ; & c'eſt ce qui arrive dans ce genre de fievre, dont cette évacuation, plus ou moins conſidérable, termine toujours les accès. Cependant, s'il eſt eſſentiel de connoître le tems auquel il faut ouvrir la veine dans le paroxyſme, s'il importe de ne point pratiquer la ſaignée, quand la nature s'eſt expliquée par les ſueurs, il eſt également néceſſaire de ne pas confondre les mouvemens d'irritation avec ceux qui préparent plus particuliérement la criſe. Il eſt vrai que, pour peu qu'on ait vu des fievres intermittentes, pour peu qu'on ait le tact exercé, on ſait bien diſtinguer l'un & l'autre de ces deux tems ; mais faut-il pour cela rejetter l'examen du pouls des ſueurs dans ces circonſtances ? &, ſi l'habitude a pu nous frayer un chemin aſſez sûr, devons-nous négliger des moyens plus certains encore

pendant faites en des temps différens, & dans des pays aſſez éloignés les uns des autres, prouve à ceux qui douteroient encore de la doctrine du pouls, que cette doctrine eſt établie ſur l'obſervation la plus exacte, & la moins ſujete à varier.

de prédire ce qui doit arriver ? D'ailleurs i
eſt un tems intermédiaire entre l'irritation &
la criſe ; dans ce temps le pouls eſt ſingulié
rement agité ; il conſerve ſa roideur ; il ac
quiert un peu de ſoupleſſe ; on diroit qu
l'artere eſt compoſée de pluſieurs cercle
muſculeux, dont la contraction & le relâ
chement ne ſe font pas d'une maniere uni
forme : dans un endroit elle eſt molle
dans un autre elle conſerve ſa roideur ; &
cette détente alternative & ſuccédanée de
cerceaux artériels repréſente une ondulation
une fluctuation plus facile à ſentir qu'
concevoir, & preſque impoſſible à décrire
Cependant, lorſque cela arrive, il ſeroi
imprudent de rien tenter : on gâteroit tout
ſi, par une compaſſion mal-entendue, o
s'aviſoit de vouloir ſeconder la nature dan
ces momens périlleux, où, ſeule inſtruite d
la route qu'il faut tenir pour combattre l
cauſe de la maladie, elle eſt auſſi la ſeul
capable de prendre les meſures néceſſaire
pour la détruire.

Un autre avantage qu'on peut tirer d
cette obſervation, eſt de multiplier le
moyens de connoître le pouls des ſueurs
Rien de plus commun que les fievres d'ac
cès ; rien de plus commode à ſuivre. Si l
pouls critique des ſueurs ſe manifeſte
chaque paroxyſme, ceux qui veulent exer
cer leur tact, en trouveront pluſieurs foi

l'occaſion (*a*); & de ces cas ſimples, ils ſe rendront plus habiles à prononcer dans les

(*a*) Comme *Solano* ne dit rien (il eſt ſeulement queſtion d'une fievre continue qui tenoit de la nature de la tierce) du pouls des ſueurs dans les fievres intermittentes, que M. *Nihell* ſe contente de remarquer que ces fievres ont de véritables criſes, ſans parler du pouls qui peut les faire prédire; qu'enfin l'Auteur des *Recherches*, ſur le même objet, regarde ces fievres comme deux maladies compoſées d'une chronique & d'une aiguë, dont, par conſéquent, le pouls eſt compliqué du pouls d'irritation avec le pouls critique; il eſt à préſumer que les exemples que je propoſe ne ſont pas auſſi fréquens que je l'aurois penſé. Cependant il s'en préſentera, puiſque j'ai pu en rencontrer; & ces cas même ne ſeront pas ſi rares; car, ſi je ne me trompe, dans cette complication, les accès ſont regardés comme une maladie aiguë, dont les ſueurs ſont la criſe, laquelle n'eſt jamais parfaite; & la maladie, au contraire, qui y eſt jointe, & qui en empêche la coction, a ſa criſe particuliere, obſervée par le Docteur *Alberti*: or, quoique j'admette les obſervations de ce Docteur, & ſur ſon témoignage qui eſt pour moi du plus grand poids, & ſur l'expérience qui me l'a plus d'une fois confirmé, il n'eſt pas moins vrai que cette regle peut avoir des exceptions, puiſqu'on voit plus d'un malade guéri par le quinquina, ſans avoir éprouvé d'autre coction ni d'autre criſe que celle qui ſuit ordinairement les accès. Ces réflexions, loin d'infirmer le ſentiment des Auteurs que je viens de citer, prouveroient ſeulement que toutes les fievres intermittentes ne ſont pas compliquées; qu'il eſt une claſſe de ces fievres très-aiguës, dont les ſueurs

cas compliqués. Ces derniers ſont l'écueil des Médecins: s'il faut beaucoup de pénétration, beaucoup de fineſſe pour comprendre la marche du pouls, & pour en ſaiſir les variations, il faut pour le moins autant de patience, ſur-tout quand on n'a point encore vu beaucoup de pouls critiques ſimples: delà vient, ſans doute, que ceux qui ne courent qu'après le nombre des malades, & qui ſont ainſi forcés de faire la médecine avec précipitation, ne ſont jamais aſſez heureux de rencontrer ce que d'autres plus attentifs ont le bonheur d'appercevoir; malheur à ceux qui ſe croient Praticiens, parce qu'en moins d'une ſeconde, ayant jugé de l'état du malade, ils ſe décident tout auſſi promptement ſur les moyens de curation ! Faut-il ſe croire bien habile, quand, les premiers jours d'une maladie aiguë, jugeant du pouls par ſa plénitude & par ſon irritation, on a fait ouvrir la veine, ou donné l'émétique, pour ſeconder des en-

ſont bien critiques. La force & l'odeur de cette excrétion ſemblent encore l'indiquer; &, dans ce cas, loin de ne trouver, avec l'Auteur des *Recherches*, le pouls *développé*, *ſouple*, *plein* & *critique*, que lorſque *les accès tirent à leur fin, c'eſt-à-dire lorſque la maladie a paſſé par tous les tems*, les ſignes de la criſe ſe montreroient d'une maniere auſſi ſenſible dans le premier accès, que dans les autres, & chaque paroxyſme ſeroit regardé comme une maladie aiguë qui a parcouru ſes trois tems d'irritation, de coction & d'excrétion.

vies de vomir, & chaſſer au dehors des crudités qui ſe manifeſtent par plus d'un ſigne? Non, ſans doute, puiſque l'ignare privilégié en fait autant, & qu'il réuſſit ſouvent tout auſſi-bien que le grand maître, s'il a la prudence de ne pas aller plus avant. Ce n'eſt pas les ſaignées que preſcrivoit Hippocrate, ni ſon helléboriſme qui l'ont fait reconnoître pour le plus grand de tous les Médecins. Je conviendrai, ſi l'on veut, qu'il poſſédoit mieux que nous l'art de placer ces ſecours; mais il ne doit le titre de *pere de la médecine* qu'au diſcernement qu'il apportoit dans ces cas difficiles, où la nature, comme indéciſe ſur le parti qu'elle doit prendre, ſemble ſe plaire à laiſſer au Médecin le ſoin pénible de deviner la route qu'elle veut tenir dans la guériſon de la maladie.

L'art du Médecin conſiſte donc à deviner les changemens qui doivent ſe faire par les ſignes qui les annoncent: il faut qu'il éclaire la marche de cette nature, qu'il la connoiſſe & qu'il la ſuive. *Operæ pretium mihi facturus medicus videtur, ſi, ad providentiam ſibi comparandam, omne ſtudium adhibeat; cùm namque præſenſerit & prædixerit, apud ægrotos, tum præſentia, tum præterita, tum futura, quæque ægri omittunt, expoſuerit, res utique ægrotantium magis agnoſcere credetur; adeò ut majore cum fiduciâ ſeſe homines medico committere audeant.*

Curandi verò rationem optimè molietur, ſi ex præſentibus affectionibus futura prænoverit. HIPPOCR. *Prænot. Coac. lib. ij, pag.* 1 ; Foës, *interpr.* C'eſt dans les ſelles, les crachats, les urines, les ſueurs, l'air du viſage, & dans l'état de tout le reſte du corps, qu'il faut chercher les ſignes précieux qui décident de la vie ou de la mort du malade. Mais l'art de préſager conſiſte ſur-tout dans l'inſpection du pouls : ce n'eſt qu'en en ſuivant ſoigneuſement les différentes modifications, qu'on peut prédire la criſe préparée par la nature : le pouls eſt la bouſſole qui doit conduire le Médecin ; lui ſeul peut indiquer tous les changemens qui ſe paſſent dans notre machine, & diriger nos pas dans le traitement épineux des maladies.

Ne ſoyez pas ſurpris, Monſieur, de me voir le partiſan ſi zélé de la doctrine du pouls ; je l'ai méconnue tandis que j'étudiois la Médecine à Montpellier : les étudians tranchent, pour l'ordinaire, quand il eſt queſtion de prononcer ſur le mérite d'un ouvrage, ſouvent même ſans l'avoir lu : mieux inſtruits, dans la ſuite, ils rougiſſent plus d'une fois de leur précipitation. J'avoue donc que, dans le tems, j'ai regardé l'ouvrage de Solano comme fabuleux ; que j'ai pris M. Nihell, ſon diſciple, comme un enthouſiaſte : ajouterai-je que j'ai cru voir, dans

dans les *Recherches ſur le Pouls*, le fruit d'une imagination hardie, plutôt que celui de l'obſervation ? Enfin, le dirai-je ? j'ai penſé que ceux dont le témoignage étoit venu à l'appui de ces Recherches, s'étoient laiſſés ſéduire par la nouveauté, & qu'ils avoient cru voir ce qu'au fond ils n'avoient jamais vu. Je vous ai prévenu que j'étois étudiant ; & ce ſeul titre doit me faire pardonner trop de légéreté. Cependant, étant un ſoir à ſouper avec pluſieurs autres jeunes gens qui ſe deſtinoient à la médecine, il étoit fort queſtion de pouls critique ; les uns s'en déclaroient les partiſans, les autres le tournoient en ridicule : j'étois de ces derniers. Au deſſert, je ſentis ma tête s'appeſantir, & ſur-tout cette peſanteur ſe porter vers le nez ; j'éprouvai, en même-tems, quelque démangeaiſon : ce dernier ſymptôme me fit tâter mon pouls : l'inſtant d'après fut marqué par un rebondiſſement, qui reparut trois ou quatre fois dans le quart-d'heure, à des diſtances égales : j'annonçai, en riant, un ſaignement de nez ; je répétois même avec une eſpece de dériſion, que j'avois le *pouls naſal* : bientôt le ſang coula, à ma grande ſurpriſe : les rieurs ne furent pas pour moi ; & cet exemple, en me donnant plus de confiance à la doctrine de Solano, m'apprit, pour une bonne fois, à être plus prudent dans mes déciſions. Le même cas

m'étant encore arrivé depuis, j'ai regardé le pouls *nazal* comme une choſe ſi démontrée, que je n'ai pas cru devoir noter les différentes circonſtances où je l'ai obſervé : autant qu'il m'en ſouvient, j'en ai eu cinq à ſix fois l'occaſion ; je me ſuis même aviſé de prédire deux ſaignemens du nez, dont l'un ſe fit dans le moment même que j'appuyois mes doigts ſur l'artere de celui à qui je l'annonçois.

Je ne parle point ici du pouls inteſtinal qui s'eſt préſenté quelquefois, quand je faiſois la médecine dans les hôpitaux, ni du pouls des ſueurs que je n'ai point alors aſſez obſervé, quoique l'occaſion s'en ſoit préſentée plus d'une fois. Un jeune Médecin, placé à la tête d'un hôpital, au ſortir des écoles, peut-il tout voir ? N'eſt-il pas trop heureux, quand ſes malades lui permettent de conſulter rapidement les Auteurs, pour reconnoître, aux principaux ſymptômes, la maladie qui ſe préſente, & la définir? On eſt encore alors ſi novice, que, l'eſprit occupé de pourvoir au plus preſſant, on eſt ſouvent forcé de négliger des détails qui ſe font plus d'une fois regretter dans la ſuite.

Le pouls des regles eſt un de ceux dont il n'eſt pas raiſonnablement permis de douter. Si quelques gouttes de ſang répandu par le nez, une ſueur modérée, des ſelles

même peu copieuſes, ſont précédées d'un mouvement particulier des vaiſſeaux, pourquoi le flux des menſtrues ne produira-t-il pas des modifications qui lui ſoient propres : par trois ou quatre fois je les ai obſervées, ces modifications, ſans cependant oſer jamais rien prédire ; je me ſerois trompé de quelques jours, ſi je l'avois fait ; & cette erreur, qui n'en eſt pas une aux yeux du Médecin, peut quelquefois faire jetter un ridicule ſur ces ſortes de prédictions. Ce pouls, tel que je l'ai ſenti, n'étoit ni mol ni tendu, mais très-développé : l'artere, à l'endroit où elle quitte l'avant-bras, pour ſe répandre dans la paume de la main, ſembloit ſe dilater plus fortement, après quinze, vingt & trente pulſations inégales, irrégulieres, & vacillantes, qui laiſſoient au doigt l'impreſſion que fait un vaiſſeau roulant. On auroit dit que ces pulſations conſidérables venoient d'un étranglement fait à l'extrêmité de l'artere radiale, qui s'oppoſoit au paſſage de la colonne du ſang, dont le premier mouvement de répulſion étoit d'agir contre les parois les plus proches, & de refouler enſuite ſur la colonne qui lui ſuccédoit. Cette pulſation paroiſſoit encore circonſcrite, & en quelque façon arrondie : pendant deux fois, cette eſpece de globe pulſant s'eſt partagé en deux, comme ſi l'on

avoit ſerré un fil tout autour ; mais la ſection n'étoit pas profonde. Peut-être peut-on chercher la cauſe de ce phénomene dans la réſiſtance qu'une des fibres circulaires de l'artere oppoſant à la dilatation ; c'eſt ce que je n'oſe trop aſſurer. Mes occupations m'ont empêché de ſuivre exactement la marche de ce pouls ; mais j'ai ſu que, trois jours après, la perſonne avoit été très bien réglée. (Cette même perſonne relevoit d'une maladie, pour laquelle je lui avois fait faire trois ſaignées copieuſes ; elle avoit gardé, pendant tout ce tems, la diete la plus auſtere : je l'avois purgée pluſieurs fois ; &, avant d'avoir pris aucun aliment ſolide, elle eut des regles très-abondantes ; que ceux qui oſent encore aujourd'hui chercher la cauſe du flux menſtruel dans la pléthore, répondent, s'ils le peuvent, à cette objection.) En voilà, ſans doute aſſez, Monſieur, pour juſtifier mon attachement à la doctrine du pouls ; elle eſt établie de tems immémorial : il n'eſt aucun Médecin de nom qui ne l'ait plus ou moins enſeignée ; il n'en eſt aucun qui n'ait eu lieu plus d'une fois d'en faire la baſe sûre de ſon pronoſtic auprès des malades.

Je n'ai plus qu'un mot à dire ſur les prédictions qu'on peut former, en tâtant le pouls. Je lis, dans les *Sentences de Cos*,

que les déjections ſubites, avec un battement véhément de l'artere, ſont mortelles : *Quibus in vehementi pulſatione ſtercus derepentè dejicitur lethale.* Un malade, âgé de huit à neuf ans, eſt attaqué d'une colique précédée d'une affection qu'on regardoit comme vermineuſe ; point d'inflammation d'ailleurs, ni rien qui fît craindre pour ſes jours. Le ſoir, la colique augmente ; on m'appelle pour la premiere fois : il avoit pris un lavement émollient, & étoit à le rendre quand j'arrivai : ſon viſage me parut pâle ; ſes yeux étoient fixes ; le pouls petit, fréquent & convulſif : il ſe plaignoit du bas-ventre à peu-près comme le font ceux qui ont la colique des plombiers. L'averſion qu'il avoit pour les drogues, & la crainte où il étoit que je lui en ordonnaſſe, lui faiſoit jetter des cris, quand je voulois l'approcher ; ce qui rendit ces premiers ſymptômes aſſez équivoques. Je ne fus pas une minute à tâter ſon pouls, que l'artere ſe développa tout d'un coup d'une maniere prodigieuſe ; je ſentis trois pulſations très-fortes, très-fréquentes, ſemblables à celles qui caractériſent le pouls d'un péripneumonique. Le malade rendit un plein baſſin de matieres bilieuſes, très-fétides, & tomba mort ſubitement ſur ſes genoux. Le pouls diſparut pour toujours ;

& quoi que je pus mettre en uſage pour le ranimer, ce petit infortuné ne put en revenir ; & même ſon cadavre devint, quelques inſtans après, auſſi froid que du marbre. On ſent bien que ſi je ne procédai point à ſon ouverture, c'eſt qu'il me fut impoſſible d'y faire conſentir les parens. D'après cette obſervation, eſt-ce-là ce qu'Hippocrate a voulu dire dans la trois cent ſoixante-huitieme ſentence ? ou bien cette ſentence ne regarde-t-elle que l'angine ou quelques maladies épidémiques, comme le prétend Duret, ſon Commentateur ? Je le laiſſe à décider à plus habiles que moi.

Il me reſteroit, Monſieur, à vous parler des ſignes qu'on peut tirer des odeurs dans les maladies, partie de la ſéméïotique, autant intéreſſante que négligée ; mais mes réflexions ſe ſont accrues avec le nombre des recherches qu'elles m'ont fait faire, & je crains d'abuſer de votre patience & de celle de vos lecteurs.

J'ai l'honneur d'être, &c.

RÉPONSE

De M. POSTEL DE FRANCIERE, Médecin à Barenton, à la Lettre de M. ROBIN, *Médecin à Touſſi, inſérée dans le Journal de Médecine, en Septembre 1766, ſur le* Tænia.

MONSIEUR,

Vous penſez juſte, en me croyant *intimement* perſuadé que les gros inteſtins ſont le ſiege ordinaire des vers cucurbitains, & par conſéquent du *tænia*, qui n'en eſt que le compoſé ou l'aſſemblage. Quand la raiſon ne militeroit pas en faveur de cette opinion, j'en ai de trop bons garans pour que ni les paſſages que vous rapportez, étant bien entendus, ni votre obſervation particuliere, toute irréfragable qu'elle vous paroiſſe, ſoient capables de m'en faire départir. Mais, avant que d'entrer dans cette diſcuſſion, rappellons, s'il vous plaît, quel étoit le but de mon obſervation, ce que je me propoſois d'y établir, & voyons ce que vous y trouvez de répréhenſible.

Vous ſavez que l'idée effrayante du ver ſolitaire affecte depuis long-tems l'eſprit du vulgaire, & que quiconque s'en croit

attaqué ou ſoupçonné de l'être, en eſt vivement alarmé. Il n'eſt pas que vous n'ayez oui rapporter très-ſérieuſement cent contes ridicules à ſon ſujet, qui ſont le fruit d'une imagination frappée de la terreur qu'inſpire la figure hideuſe de ce reptile. Ce ſeroit peu de choſe, ſi cette crainte ne s'étoit emparée que des eſprits foibles ou peu éclairés ; mais vous n'ignorez pas qu'il y a nombres de Médecins, tant anciens que modernes, qui en ont été eux-mêmes ſuſceptibles par une prévention contagieuſe, & preſque générale. Une pratique de plus de trente ans m'ayant fourni l'occaſion d'obſerver pluſieurs fois les ſymptômes cauſés par cette eſpece de ver, & n'ayant rien trouvé de ſi terrible dans ſes effets, de ſi alarmant dans ſon pronoſtic, ni de ſi difficile dans ſa cure, je fis là-deſſus quelques réflexions, que j'envoyai pour être inſérées dans le *Journal de Médecine*, en cas que le ſavant Rédacteur qui y préſide jugeât qu'elles méritaſſent de voir le jour. Vous avez dû y remarquer que le but que je m'y propoſe eſt de bannir ou au moins d'affoiblir cette terreur panique, ſi généralement répandue. Et pour cela, outre mes obſervations particulieres, j'ai tâché de faire voir par raiſon que cette crainte n'eſt rien moins que fondée. La route qui m'a conduit à la preuve que je me ſuis efforcé d'en don-

ner, eſt la comparaiſon que j'ai faite des vers lombricaux avec les cucurbitains, ſoit déſunis, ſoit accouplés; & je crois avoir réuſſi à prouver que, du réſultat des forces, de l'agilité & de la maſſe de ceux-là, comparés avec la foibleſſe, l'inertie, la moleſſe & le peu de volume de ceux-ci, on en doit naturellement conclure qu'à choſes égales d'ailleurs, les effets des cucurbitains ſont infiniment moins à craindre que ceux des lombricaux. J'ai ajouté pour ſecond moyen de preuves que, quand même on ſuppoſeroit, contre la vérité, que ces vers ſeroient égaux en forces, le lieu qu'occupoient les cucurbitains différoit d'ailleurs à tant d'égards de celui des lombricaux, que les effets qui en réſulteroient devroient par cette ſeule raiſon être tout-à-fait diſſemblables. C'eſt-là que j'ai dit que le ſiege du *tænia* étoit dans les gros inteſtins, dont les tuniques lâches & peu nerveuſes étoient bien moins ſuſceptibles de ſpaſme & d'irritabilité que celles des grêles. Outre la foi des Auteurs qui m'appuient dans cette aſſertion, j'ai donné quelques raiſons qui l'établiſſent; & j'ai dit que, ſi leur ſiege ordinaire étoit dans les inteſtins grêles, on les obſerveroit ſouvent remonter, comme les lombricaux, dans l'eſtomac, le long de l'œſophage, ſortir par la bouche, le nez &c.; ce qui n'arrive jamais, du moin

diſois-je, n'a-t-on aucune obſervation de pareils faits ; c'eſt-à-dire qu'aucune obſervation ne démontre que ce ver ſe forme ou ſéjourne dans cette partie ſupérieure des inteſtins ; car voilà tout ce que j'ai voulu dire ; & ſi, pour expliquer ma penſée, j'ai donné peut-être une tournure gauche & dérogeante aux regles d'une dialectique rigide, tout lecteur équitable, & qui n'aimera pas les critiques minutieuſes, aura percé d'un coup d'œil au travers de tout ce qu'il aura pu trouver de louche ou d'obſcur dans ma façon de raiſonner. Mais, pour vous, Monſieur, qui ne paroiſſez pas d'humeur à faire de quartier, ni à paſſer la plus légere inadvertance, vous avez ſaiſi avidement l'occaſion de la relever ; car c'eſt préciſément cette propoſition : *du moins n'a-t on aucune obſervation*, &c., ſuſceptible, il eſt vrai, de quelque ambiguité, que vous croyez pouvoir combattre avec avantage, en lâchant contr'elle une contradictoire, que vous appuyez des paſſages d'Hippocrate, Galien, Sennert & Hollier, vous ſoutenez cette attaque de votre obſervation particuliere ; & ſur la fin vous ajoutez, comme en corps de réſerve, quelques citations tirées des Ouvrages de M. Van Swieten.

Voyons ſi je pourrai parer tant de coups à la fois, & tâchons de ſortir du poſte déſavantageux où vous me croyez engagé : pour

cela, examinons vos paſſages, en commençant par celui d'Hippocrate, pris du 4e livre *de Morbis*. Mais je crois, Monſieur, que, ſans plus ample diſcuſſion, vous conviendrez avec moi qu'il ne prouve rien de ce que vous prétendez; puiſqu'on n'en peut inférer autre choſe, ſinon que le ver plat acquiert en croiſſant une longueur égale à celle des inteſtins; car, après avoir rapporté ſon opinion ſur la formation de ce ver, dès la germination de l'embryon, voici ce qu'il dit lui arriver après la naiſſance du fœtus : *Increſcente autem puero, lumbricus etiàm ex his quæ in ventriculum ingeſta ſunt, in inteſtinis creſcit, & his quidem cum pubertate, quibuſdam etiam poſteriùs, aliis verò paulò antè, inteſtino æqualis evadit; & ubi inteſtino adæquatus fuerit, ſimiliter cum eo increſcit*, &c. Remarquez, Monſieur, que ces mots *æqualis & adæquatus*, ſignifient moins l'étendue du lieu que ce ver occupe, que ſon égalité commenſurable avec la longueur des inteſtins. L'opinion de Gabucinus, rapportée par Sennert, ne prouve rien de plus, puiſque la mucoſité épaiſſie & roulée en forme de tube rempli de vers cucurbitains, ce qui, ſelon lui, conſtitue le *tænia*, ne ſuppoſe qu'une égalité de longueur avec les inteſtins dont elle a été détachée. Le *tota complectentem inteſtina* ne ſignifie donc autre choſe, ſinon

que cette tunique ou enveloppe muqueuſe s'eſt formée de l'enduit qui tapiſſe toute l'étendue de la cavité inteſtinale. Quant aux paſſages de Galien & de Hollier, je ne diſſimulerai pas qu'ils paroiſſent plus favorables à votre prétention. Je me bornerai à répondre que ce ne ſont tout au plus que des faits rares & extraordinaires qui ne peuvent tirer à conſéquence, & qui n'empêchent pas de pouvoir généralement dire que les gros inteſtins ſont le ſiege ordinaire de ces vers; auſſi l'*aliquandò* qu'emploie Hollier, marque bien que cela n'arrive que quelquefois, & même aſſez rarement, puiſque ce fait curieux mérite une obſervation particuliere. Il eſt inutile de s'arrêter aux citations priſes de M. Van Swieten, puiſqu'il n'y eſt queſtion que des vers trouvés dans les chiens & les ſouris; car vous ne nierez pas, je crois, que la configuration, la poſition & l'arrangement des parties internes des brutes ſont ſouvent bien différentes de celles de l'homme. C'eſt aux Naturaliſtes, à un M. de Buffon ou d'Aubenton, qu'il faudroit avoir recours pour rendre raiſon de cette ſingularité. En attendant, ne pourroit-on point en chercher la cauſe dans la ſeule poſition horizontale du corps de ces quadrupedes? Quoi qu'il en ſoit, venons à votre obſervation particuliere. On y voit un malade de fievre putride-vermineuſe, mort épuiſé, &

en maraſme, à l'ouverture du cadavre duquel on trouve dans le *duodenum*, proche le pylore, un ver *tænia*, roulé en peloton, de pluſieurs aunes de long. En conclurez-vous, Monſieur, que, dans l'état de ſanté, ce lieu étoit la place naturelle qu'il occupoit ? Ne peut-on pas, avec une vraiſemblance qui approche de la certitude, attribuer ce déplacement ou cette remontée du ver, ſoit à l'agitation ſpontanée ou convulſive de ce reptile, ſoit aux ſpaſmes des inteſtins, ſi ordinaires aux agoniſans ? Dira-t-on que les gros excrémens ſe forment & ont leur ſéjour ordinaire dans les inteſtins grêles, pour les avoir quelquefois obſervés remonter & ſortir par la bouche ? Votre obſervation, auſſi-bien que les précédentes, ne ſont donc que des hiſtoires de phénomenes rares & ſi extraordinaires, que les Auteurs qui les rapportent, les donnent comme des faits merveilleux & dignes d'être tranſmis à la poſtérité. Elles ne peuvent donc rien contre le ſentiment preſque général, que le ſiege ordinaire du *tænia* eſt conſtamment dans les gros inteſtins, & ne portent aucune atteinte à ce que j'en ai inféré dans mon obſervation.

La *ſécurité preſqu'entiere*, dont vous me taxez ſur la préſence de ce ver, ne conſiſte pas à reſter les bras croiſés auprès d'un malade ; à flatter ſa pareſſe ou ſa répugnance

pour les remedes ; à le raſſurer contre tout péril. La ſaburre ſeule, quand il n'y auroit pas de ver à craindre, ſeroit bien ſuffiſante pour engager un Médecin attentif à ne pas s'endormir ſur ſes ſuites. Ce que j'en ai dit dans mon obſervation n'auroit pas dû, je crois, m'attirer ce reproche. Mais elle conſiſte, Monſieur, cette ſécurité prétendue, à ne pas s'alarmer ni ſe déconcerter par l'idée giganteſque d'un monſtre, d'une hydre terrible, & preſqu'indomptable : elle conſiſte à inſpirer la confiance aux malades, à les raſſurer contre le préjugé du vulgaire, dont ils auroient pu être frappés; à leur cacher même, s'il ſe peut, juſqu'au nom de ce reptile, devenu ſi formidable: elle conſiſte encore à ne pas veiller ſur la cure, ni chercher des recettes magiſtrales, ou de prétendus ſpécifiques ; à ne pas faire un vain triomphe, pour avoir réuſſi à exterminer ce monſtre, comme ſi, par-là, l'on eût mérité les honneurs d'Hercule. Mais que voulez-vous dire par cette réflexion: » Que toute cauſe » qui peut exciter des nauſées, des vomiſſemens, des conſtipations, des ſyncopes, » des épilepſies, la maigreur, la foibleſſe, &c. » qui même peut mener à la mort, mérite » toute notre attention? « Aſſurément une cauſe quelconque, capable de produire au moins quelques-uns de ces effets, peut être miſe au rang des plus graves. Mais eſt-ce

que vous voudriez insinuer par-là, ou que j'aie nié cette vérité, ou que, reconnoissant le *tænia* pour une cause légitime de ces fâcheux accidens, j'aie conseillé de les mépriser & de n'y faire aucune attention? Un peu plus d'équité, Monsieur; &, par une lecture moins préoccupée de mon observation, j'espere que vous reconnoîtrez que c'est aux seuls vers lombricaux que j'y attribue tous ces symptômes, & non au *tænia*, par les raisons que j'en ai données. Seroit-ce donc que le malade, dont vous donnez l'observation, fût exposé à la plupart de ces symptômes? Vous n'en dites rien. Mais, quand cela seroit, ne voyez-vous pas que ce seroit les lombricaux qui se trouveroient compliqués avec le *tænia*, qu'on devroit reconnoître pour les seuls acteurs de toute la scene? J'en dirai tout autant de l'observation du mois d'Août, ou plutôt Juillet 1765; car quelle aveugle partialité vous fait toujours charger l'innocent *tænia* du crime des lombricaux? Rendez-lui plus de justice, & du moins imitez la modération de Sennert, qui, tout prévenu qu'il étoit contre lui, est pourtant assez équitable pour lui rendre ce témoignage au même chapitre que vous citez: *Non verò ità facilè iis qui lato lumbrico laborant, accidit epilepsia, deliria, vigilia, febres ardentes & accutæ*, &c. *nisi præter latam teretes forsan accesserint.*

Eſt enim latus lumbricus ignavior quaſi, inteſtiniſque adhæreſcit, nec ut teretes facilè de loco movetur.

Comme c'eſt ici probablement la derniere occaſion que j'aurai de revenir ſur cette matiere, vous voudrez bien me permettre d'inſérer deux mots de réponſe à une obſervation qui parut, il y a quelques tems, dans le Journal. L'Auteur y badine poliment ſur le ſigne pathognomonique du *tænia*, que, d'après Hippocrate, Ariſtote & les Auteurs ſubſéquens, j'ai fait conſiſter dans l'éjection des vers cucurbitains. Je conviens qu'à parler ſtrictement, ce ſigne eſt plutôt propre que caractériſtique, puiſqu'abſolument il peut ſe rencontrer ſans la préſence du *tænia*, quoique ce ver en ſoit ordinairement accompagné; &, pour que cela ſe trouve ainſi, il paroît ſuffire que les cucurbitains foibles, malades ou agacés par un aliment ingrat, des ſucs diſproportionnés à leur accroiſſement, ou inquiétés par les remedes, n'aient pas la force de s'accoupler, ou ſoient obligés de ſe déſunir, & par-là forcés de ſortir, ainſi iſolés, les uns des autres. C'eſt-là probablement l'état où les trouva Gabucinus? & il y a bien de l'apparence que, dans cette gaîne muqueuſe, où il les vit arrangés, ils méditoient un nouvel accouplement, puiſqu'il y en a avoit déjà quelques-uns d'accrochés enſemble; du moins la liqueur mucila-

gineuſe, qui réuſſit à Valliſnieri, pour les rapprocher & les faire ſe rejoindre, appuie fortement cette conjecture. Mais, comme de pareils faits ſont rares, & que ces petits vers ont une inſtinct qui les porte preſqu'inmanquablement à s'accoupler, il n'arrive auſſi preſque jamais qu'on ſoit trompé dans le diagnoſtic du *tænia*, à l'inſpection ſeule de pareille déjections. Sans citer une foule d'Auteurs qui donnent ce ſigne pour caractériſtique, voici les paſſages d'Hippocrate & d'Ariſtote, ſur la foi deſquels j'ai fondé ce diagnoſtic : *Qui enim latum lumbricum habet, is quale quid cucumeris ſemen ſubindè cum ſtercore per alvum egerit.* HIPP. de Morbis, lib. 4. *Et velut cucumeris ſemen excidit, plerumque etiam major.* Ibid. *Hæc verò habet indicia, ex alvo ſubindè quale cucumeris ſemen egerit.* Ibid. *Latus verò vermis ſolo inteſtino ad naſcitur, & egerit ſimile quid cucumeris ſemini, quo ſigno medici ipſo laborantes diſcernunt.* ARISTOT. *Hiſtor. animal. l. 5, c. xjx.* J'ajouterai encore un mot, au ſujet de la prétendue tête que quelques-uns aſſurent avoir obſervée au *tænia*, quoiqu'ils ſoient tous ſi peu d'accord enſemble ſur ſa figure, ſa grandeur & ſur la place qu'elle y occupe, que cette ſeule diverſité en détruit toute la réalité : on prouveroit une infinité d'eſpeces de ce ver, ce qui paſſe toute vraiſemblance.

J'en ai vu un auquel je crus d'abord reconnoître une tête par la conformité apparente d'une des extrêmités du ver, qui finiſſoit en s'élargiſſant bruſquement, par deux ou trois cucurbitains de la grande taille. Mais comme j'en ai obſervé enſuite d'autres aſſez irréguliérement formés & entre-coupés d'eſpace en forme d'iſthmes, & compoſés de cucurbitains, tantôt petits & tantôt plus grands, je crois pouvoir expliquer cette bizarrerie par la réunion fortuite de différentes pieces de ce ver, qui, après s'être déſunies, ſe renouent enſemblent au hazard, & ſans égard à la convenance de grandeur entr'elles. Ainſi deux ou trois vers du milieu de cette chaîne vermineuſe, qui doivent être les plus grands, à moins qu'ils n'aïent été dérangés, venant à être déſunis par une cauſe quelconque, peuvent ſe trouver à portée de s'abouter avec une des extrêmités, qui finit en pointe, laquelle, ainſi ſurmontée de ces deux grands vers, peut repréſenter, en quelque ſorte une tête, & en impoſer à ceux qui ne s'arrêtent qu'à la figure extérieure.

Je reviens à vous, Monſieur, & je vous demande: Quand même vous auriez démontré que le ver ſolitaire occupe indiſtinctement les inteſtins grêles auſſi-bien que les gros; que toute la capacité de ce canal, tant ſupérieure qu'inférieure, eſt ſon ſéjour

& ſon ſiege ; qu'en prétendant le contraire, j'aurois en cela avancé un ſyſtême faux, ou, ſi vous voulez un paradoxe, croyez-vous que mon obſervation y perdît un grand avantage ? En ſeroit-il moins vrai que le *tænia* eſt infiniment inférieur aux lombricaux en force, en activité, en organes, &c. & que, quelque lieu qu'il occupe, fût-ce les inteſtins grêles, ou l'eſtomac même, il ne pourra jamais cauſer des ſymptômes ſi terribles & ſi funeſtes que ceux qu'on obſerve ſouvent être produits par les lombricaux ? Et par-là vous voyez que j'ai atteint à mon but, & que la tâche que je m'étois propoſée dans mon obſervation, ſe trouve remplie.

J'applaudis au zele qui vous anime de vouloir prémunir contre l'erreur ceux » qui, » ſans plus ample examen, ajouteroient une » foi aveugle à mon obſervation. « Une vérité eſt toujours précieuſe, quelque peu importante qu'en ſoit la découverte. Mais, Monſieur, dans une queſtion problématique, ſur laquelle les Auteurs ſe trouveroient partagés, pourroit-on faire un crime à quelqu'un de ſe décider pour l'une plutôt que pour l'autre ? Je dis plus : quand preſque tous ſont réunis dans un même ſentiment, & qu'il ne ſe trouve que des faits rares & extraordinaires du contraire, peut-on traiter d'*erreur* le ſentiment général ? En tout cas, ſi c'étoit une erreur décidée, à quoi bon

me prendre à partie, & vouloir me rendre seul responsable d'une doctrine ancienne & commune, comme si c'étoit une hétérodoxie que j'eusse voulu introduire en médecine? En vérité, je ne sais, mais je croirois avoir quelque sujet de me plaindre de votre procédé, si ce n'étoit d'ailleurs qu'il me fournit l'occasion de prémunir, à mon tour, le public contre les fâcheuses conséquences qu'il pourroit tirer de votre observation; car, en vous inscrivant ainsi en faux contre la mienne, qu'en pourroit-il naturellement conclure? Rien moins, à ce que je crois, sinon que ce que j'ai voulu établir & prouver dans mon observation, est combattu, terrassé & pulvérisé par la vôtre; que, par conséquent, les effets du *tænia* sont toujours formidables, sa cure épineuse & suspecte. Et voilà, Monsieur, le vulgaire entretenu & fondé dans sa terreur panique; voilà les malades effrayés, les Médecins déconcertés & chancelans sur le pronostic, la cure & l'efficacité des remedes. Qu'on juge, après cela, laquelle des deux opinions est la plus avantageuse au public. Mais non, Monsieur, le dogme que j'y professe, n'est pas le mien propre; il est ancien; il est général, & par conséquent orthodoxe. Vous ne trouverez, dans toute mon observation, rien du mien, que quelques raisonnemens physiques sur la formation de ce ver, sa

ſtructure ſymmétrique & organique, & quelques obſervations en petit nombre. Tout le reſte eſt pris d'Auteurs reſpectables, & d'une réputation bien méritée. Que le *tœnia* ne ſoit qu'une chaîne de cucurbitains enchaſſés les uns dans les autres, j'ai pour garans de ce fait Lommius, Puerarius, Valliſnieri & feu M. Aſtruc. Que ſon ſiege ſoit dans les gros inteſtins plutôt que dans les grêles; je ne ſuis, en cela, que le ſentiment de Lommius, Valletius, Guyon de la Nauche, &c. Ainſi, Monſieur, voilà vos adverſaires, voilà ceux que vous deviez combattre, & ne vous en prendre pas à moi ſeul qui ne ſuis que leur humble diſciple, bien loin de me donner pour un héréſiarque, un chef de novateurs.

Si vous me taxiez encore d'erreur ou de témérité en ce que, contre le ſentiment de bien des Auteurs, je n'enviſage pas de péril bien alarmant, ni de ſymptômes bien fâcheux de la part de ce ver; j'ai à vous répondre à cela, que, ſans demander qu'on faſſe cas de mes obſervations particulieres, quoiqu'aſſez nombreuſes, qui ne m'ont jamais fait remarquer rien de ſi à craindre, j'eſpere que vous acquieſcerez à l'autorité d'Hippocrate, qui, au même livre que vous citez, aſſure que, quand on n'emploieroit aucun remede, ou qu'ils fuſſent inſuffiſans à expulſer ce ver, il n'en arriveroit pourtant aucun

accident fâcheux ; & plus bas, qu'il ne cauſe point la mort, & qu'on le porte juſqu'à l'extrême vieilleſſe : *Et qui hoc animalculum habet, toto quidem tempore nihil horrendum accidit.... Si igitur, ut convenit, curatus fuerit, convaleſcit ; ſi verò non curetur, ſuâ ſponte foràs non prodit, mortem autem non infert, ſed ad ſenectutem uſque comitatur.* θάνατον μέντοι οὐκ ἐπαγει, ἀλλὰ ξυγκαταγηρασκει. Et remarquez, s'il vous plaît, que les tranchées, la ſputation fréquente, l'amaigriſſement, & même la privation de la parole, ἀναυδία qu'il attribue à la préſence de ce reptile, ne l'ont pas empêché de porter de lui un ſi doux pronoſtic ; ce qui eſt bien capable de vous raſſurer contre les vapeurs alarmantes des dames dont vous parlez.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur un vertige vermineux ; par M. ROZIERE DE LACHASSAGNE, Docteur de l'Univerſité de Médecine de Montpellier, & Médecin au Malzieu en Gévaudan.

Le traitement des maladies doit varier, à raiſon des principes qui les produiſent : c'eſt une vérité inconteſtable, & qu'il n'eſt

pas permis de révoquer en doute : delà la néceſſité de les diſtinguer en eſpeces. Sydenham & Baglivi après lui, avoient ſenti toute l'utilité d'une pareille méthode, & les avantages qui en réſulteroient pour l'avancement de l'art. Juſqu'ici les difficultés avoient rebuté tous les Médecins. M. Boiſſier de Sauvages ne les a point diſſimulées, le déſir de ſe rendre utile à ſes concitoyens l'a ſoutenu dans cette entrepriſe pénible & dégoûtante. Enfin il a paru, depuis quelques années, cet ouvrage (*a*) que le public attendoit avec impatience, & qu'il a accueilli avec le dernier empreſſement. Les matieres y ſont traitées avec une clarté, une préciſion, un ſavoir & une ſagacité admirables ; & ſi l'Auteur ne l'a point porté à ſa perfection, c'eſt moins ſa faute que celle de l'art : il reſte encore de nouvelles eſpeces à découvrir ; il en eſt d'autres qu'il faut perfectionner, les obſervateurs qui nous les ont laiſſées ayant omis, par négligence ou autrement, les ſignes qui nous les font connoître. Je croirois donc manquer à mon devoir, ſi je dérobois au public la connoiſſance d'une nouvelle eſpece que le haſard m'a préſentée, de laquelle du moins M. de Sauvages ne fait aucune mention. Heureux, ſi, animés par mon exemple, les

(a) *Noſologia methodica.*

grands Praticiens pouvoient fournir les matériaux qu'ils ont ramaſſés dans le cours d'une pratique longue & éclairée pour mettre la derniere main à un édifice ſi heureuſement commencé.

Une fille âgée de quarante à quarante-cinq ans, d'un tempérament ſec & bilieux, fut attaquée d'un tournoiement de tête le 26 Décembre dernier. Elle étoit à l'Egliſe, lorſque ce mal la prit. Comme il n'étoit pas bien violent, elle voulut eſſayer de s'en aller ſeule : ce ne fut qu'avec des peines infinies, & après pluſieurs chutes, qu'elle arriva dans ſa maiſon. On la mit d'abord au lit, ſans s'inquiéter beaucoup de ce vertige. Ses parens s'imaginerent qu'il ſe diſſiperoit de lui-même, & ſans remedes. Cette façon de penſer s'accordoit aſſez avec celle de la malade : on ſe perſuade aiſément ce qu'on déſire. Le tems duquel ils attendoient la guériſon, leur fit appercevoir leur erreur & la frivolité de leur eſpoir. Le mal, loin de diminuer, prit de nouveaux accroiſſemens. La vue, qui s'étoit conſervée ſaine juſqu'alors, commença à ſe troubler. La malade ne voyoit plus les objets qu'à travers un nuage épais. Tel étoit l'état dans lequel je la trouvai, ſur la fin du troiſieme jour. Mon premier ſoin fut de lui demander ce qu'elle regardoit comme le principe de cette maladie. L'impuiſſance où elle fut de répondre à ma

ma queſtion, m'obligea de me tourner entiérement du côté des ſymptômes, & de les examiner avec l'attention la plus ſcrupuleuſe. Son pouls étoit naturel, à un peu de fréquence près; la langue très-belle, l'appétit auſſi bon que lorſqu'elle étoit en ſanté. Il n'y a que ce tournoiement de tête qui m'incommode, me diſoit-elle : ſi vous pouviez le faire diſparoître, je me leverois dans l'inſtant même; car je me ſens aſſez de force pour marcher. Pendant qu'elle me tenoit ce propos, je m'apperçus qu'elle portoit le doigt aux narines. Interrogée ſi elles lui demangeoient, elles me répondit qu'oui, & que cette demangeaiſon avoit commencé avec le mal, & ſe ſoutenoit avec lui. Ce premier ſigne me fit ſoupçonner des vers dans les premieres voies : mon ſoupçon fut bientôt converti en certitude lorſque j'eus appris de ſa bouche qu'elle avoit de tems en tems des rapports aigres, & des feux paſſagers qui lui montoient au viſage. La couleur griſâtre de ſes excrémens que je demandai à voir, & qu'on avoit heureuſement gardés, acheva de me confirmer dans cette opinion. Il étoit trop tard pour pouvoir rien entreprendre : je me retirai, en recommandant aux parens de ne lui donner qu'un bouillon : le lendemain je la fis purger avec une infuſion de quatre drachmes de ſéné dans une décoction de

tamarins; elle rendit deux gros vers par la bouche. Cette évacuation fut ſuivie d'un ſoulagement ſoudain; cependant il reſtoit encore un peu de vertige, que l'infuſion ſeule de ſéné, réitérée le jour ſuivant, diſſipa entiérement en faiſant ſortir un troiſieme ver par les ſelles.

MEMOIRE

Sur les effets de la Vapeur du Charbon; par M. NACHET, Maître en chirurgie a Laon, ancien Chirurgien des Gardes du-Corps du Roi, de la compagnie de Charôt.

Le 7 Janvier 1767, vers les huit heures du matin, je fus appellé chez M. de Loches, Brigadier des Gardes-du-Corps du Roi, de la compagnie de Beauveau, avec M. Gaigniere, mon confrere, pour y voir deux de ſes domeſtiques qui étoient à toute extrêmité. Ces deux infortunés, pour ſe garantir du froid pendant la nuit, avoient porté, dans un petit cabinet bien clos, & ſans cheminée, nouvellement bâti avec de la chaux, un foyer de braiſe de feu & de braiſe de boulanger; le tout très-ardent & bien allumé, vers le minuit, & s'étoient couchés dans le même cabinet & dans le même lit.

L'on avoit déjà ſorti un de ces malades

du cabinet lorſque nous arrivâmes, & celui-là ſe trouvoit moins malade que celui qui y reſtoit pour lors.

Nous y trouvâmes le nommé *Jean-Louis Lecat*, encore dans ſon lit, ayant à peu de diſtance le foyer encore ardent. Il étoit dans un état de ſtupeur & d'imbécillité, ſans connoiſſance & ſans ſentiment, tout ſouillé des alimens qu'il avoit rendus, mêlés de matieres bilieuſes : ſon pouls étoit ſi petit & ſi lent, qu'à peine pouvoit-on le ſentir ; le viſage bouffi & d'un rouge brun ; les yeux fixes & gonflés ; les vaiſſeaux de la conjonctive très-engorgés : la poitrine n'étoit pas en meilleur état ; la reſpiration étoit gênée & entrecoupée ; il avoit un râlement cauſé par les matieres viſqueuſes, dont la bouche & la trachée-artere étoient remplies ; les extrêmités étoient froides, & le corps ſi roide, qu'il étoit impoſſible de lui faire faire aucun mouvement.

Nous portâmes notre diagnoſtic au premier coup d'œil, & jugeâmes que tous les accidens qui exiſtoient dépendoient de la raréfaction des liquides, du défaut de l'air qui n'avoit pas été renouvellé, de l'atonie des ſolides, qui avoit ſupprimé totalement la tranſpiration.

Les indications qui ſe préſentoient étoient, 1° de changer les malades d'air ; 2° de diminuer la raréfaction ; 3° de rendre aux ſolides

leur action : pour les remplir, nous fortîmes le malade de ſa fournaiſe, & le fîmes tranſporter dans la cuiſine, où il fut mis ſur un matelas légérement couvert, vis-à-vis d'une grande fenêtre ouverte, expoſée au nord : un quart-d'heure après, guidés par le gonflement des yeux, l'inflammation de la conjonctive, & appuyés ſur l'Aphoriſme de Celſe : *Nil æquè prodeſt capiti atque aqua frigida*, nous lui appliquâmes de concert ſur la tête, la poitrine & l'*abdomen*, des ſervietes trempées dans l'eau à la glace, que nous renouvellions à chaque inſtant, afin d'aſſouplir les ſolides & de condenſer les liquides; nous fîmes faire des frictions avec une broſſe à cirer le parquet, ſur les lombes, ſur les feſſes & autres extrêmités, tant ſupérieures qu'inférieures. Chaque fois que l'on renouvelloit les ſervietes, toujours trempées dans l'eau à la glace, il ſortoit de toutes les parties du corps une fumée brûlante. Comme les remedes externes ne ſuffiſoient pas pour rétablir la circulation dans les parties qui n'étoient pas expoſées à leur action, nous fîmes avaler au malade, ſur les onze heures du matin, l'eſprit volatil de ſel ammoniac, & la liqueur minérale anodine d'Hoffmann, à la faveur d'une dent qui lui manquoit; (car il ne nous étoit pas poſſible de lui faire deſſerrer les dents, tant les muſcles de la mâchoire étoient érétiſés,

& en ſpaſme.) Le malade, après avoir avalé quelques gouttes de la potion, rendit beaucoup de matieres viſqueuſes, & eut quelques mouvemens convulſifs qui nous firent tout eſpérer; on répéta encore, au bout de cinq à ſix minutes, la même liqueur, lorſque, vers midi & demi, le malade commença à ſe plaindre : alors on lui fit reſpirer l'eſprit volatil de ſel ammoniac, qui produiſit encore quelques mouvemens, & fit prononcer quelques ſons mal articulés; le pouls ſe ranima, la reſpiration devint plus libre : nous regardâmes dès-lors le malade comme hors de danger. Juſqu'alors les remedes que nous avions employés n'avoient pas agi ſur les ſecondes voies qui probablement étoient gorgées d'humeurs produites par l'indigeſtion, & dans un état d'inertie, vu leur foibleſſe & leur peu de reſſort; en conſéquence nous prîmes le parti d'adminiſtrer un lavement âcre, fait avec le ſéné, la coloquinte & le miel mercuriel; l'effet répondit à notre attente; &, à la ſuite de l'évacuation conſidérable qu'il amena, le malade recouvra la connoiſſance & commença à nommer les perſonnes qui lui étoient connues : les friſſons & le tremblement de toutes les parties du corps, qui ſuivirent immédiatement, nous annoncerent que les ſolides commençoient à agir ſur les fluides; il étoit pour lors trois heures, & l'eau à la

glace avoit été employée jusqu'à cette heure : alors nous jugeâmes à propos de ne plus l'employer, & nous fîmes coucher le malade après l'avoir changé de linge. Toutes les fonctions se rétablirent, & nous le mîmes à l'usage de la limonade, sur chaque pinte de laquelle on ajoutoit un verre de vin de Bourgogne blanc; malgré le mieux, le malade n'avoit encore que des idées confuses, qui annonçoient que, si l'engorgement du cerveau n'étoit plus si considérable, il en restoit encore assez pour gêner la circulation dans cette partie. L'indication étoit de dégorger ce viscere; en conséquence nous passâmes à la saignée du pied, qui ramena une entiere connoissance, & dissipa tout le nuage : alors le malade reprit tous ses sens; il ne lui restoit plus qu'une douleur sourde vers la partie de l'occiput, qui se dissipa dans la journée du 8; nous le mîmes aux bouillons de veau & à la limonade, & lui fîmes donner deux lavemens : vers le milieu du jour on lui fit prendre le grand air; le lendemain l'appétit se fit sentir, & le malade prit une panade, & les boissons furent toujours continuées; le 10 il fut tout-à-fait rétabli, & en état de se remettre à la vie commune.

Le second, nommé *Jean-Baptiste Monpetit*, qui étoit sorti du cabinet avant notre arrivée, & que l'on avoit mis dans un fau-

teuil à la même fenêtre, vis-à-vis le nord, n'étoit pas dans le même état, quoiqu'ayant demeuré auſſi long-tems que l'autre dans la fournaiſe : il eſt d'un tempérament beaucoup plus robuſte, a la fibre très-forte, tandis que le premier l'a très-molle ; ce qui avoit donné lieu chez lui à une grande raréfaction & à l'inertie totale des ſolides. Ce garçon étoit préciſément dans le ſecond état ; il avoit vomi ainſi que ſon compagnon ; ſes idées étoient très-confuſes ; il avoit la vue fixe & la conjonctive engorgée, la reſpiration tant ſoit peu gênée, ſon pouls lent & dur ; il rendoit dans l'expiration beaucoup plus d'air qu'il n'en recevoit par l'inſpiration ; il lui ſurvint un tremblement de toutes les parties du corps, auſſi-tôt qu'il fut expoſé à l'air : quoique ſon état nous parût moins dangereux que celui de ſon compagnon, nous lui fîmes prendre la liqueur anodine minérale d'Hoffman, avec l'eſprit volatil de ſel ammoniac dans l'eau ; ſur les trois heures après midi il fut ſaigné du pied ; ce qui fit ceſſer les maux de tête, & la connoiſſance revint parfaite : on lui fit prendre le même lavement piquant & purgatif qu'au premier ; le même régime fut obſervé comme à ſon compagnon : au bout de quatre jours il fut guéri.

RÉPONSE

A la Lettre de M. SCHERER, Maître en chirurgie à Saint-Germain-en-Laie, inférée dans le Journal de médecine du mois de Décembre dernier; par M. MARTIN, *principal Chirurgien de l'hôpital S. André de Bordeaux.*

MONSIEUR,

J'ai lu, dans le Journal de médecine du mois de Décembre dernier, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adreſſer au ſujet de mon obſervation inférée dans celui du mois de Juillet de la même année. J'ai été très-flatté, Monſieur, qu'une perſonne de votre mérite ait trouvé mes foibles productions aſſez dignes d'attention pour l'engager d'y ajouter ſes propres réflexions. Malgré la reconnoiſſance que je crois devoir à tant de politeſſe de votre part, & l'eſtime particuliere que je fais de vos talens, je ne puis me diſpenſer cependant de répondre à vos obſervations; car, quelque bonne envie que j'aie de me ſoumettre à vos conſeils, j'oſerai cependant vous avouer que je crois être fondé à ne pas adopter entiérement votre façon de penſer dans la maladie dont il s'agit.

C'eſt me croire trop peu exercé dans le cathétériſme, que d'imaginer qu'après avoir ſondé un homme, toutes les vingt-quatre heures, pendant quatre jours, ſans aucune réſiſtance, j'aie augmenté l'inflammation primitive (*a*) du col de la veſſie, qui peut-être n'exiſtoit pas & cauſoit, dans cette partie, l'ulcere qui a produit le pus dont j'ai fait mention. (*b*) Je ne manquerai point d'exemples pour vous prouver que les inflammations des parties d'un tiſſu auſſi ſerré que le col de la veſſie, ſuppurent très-difficilement; que leur ſuppuration, lorſqu'elle arrive, eſt peu abondante; mais je ne veux d'autre preuve, pour vous démontrer dans tout ſon jour cette vérité, que ce que vous

(*a*) Quoique j'aie ſondé le malade juſqu'au 13 Septembre, il n'y a cependant eu, ſelon vous, que les quatre premiers jours d'uſage de la ſonde, qui aient augmenté l'inflammation du col de la veſſie, & cauſé l'ulcere, puiſqu'à ſon arrivée à l'hôpital, qui étoit le cinquieme jour depuis que j'avois été appellé, j'eſſayai de lui mettre une algalie en *S*, qu'il ne put jamais ſouffrir, comme ſont un grand nombre de malades attaqués de rétention d'urine.

(*b*) J'avois ſuppoſé le col de la veſſie engoué par une matiere fébrile; car je n'oſois pas aſſurer ſon inflammation. Mais, en ſuppoſant qu'il eût été enflammé, comme vous le prétendez, eſt-ce qu'au bout de vingt jours cette maladie devoit être conſidérée comme dans ſon premier tems?

rapportez vous-même lorſque vous dites que le *trigone de la veſſie n'eſt point d'une nature à entretenir la ſuppuration ;* avec la ſtructure qu'en donne le célebre M. *Lieutaud*, dans la nouvelle édition de ſon Anatomie, pag. 279. *Cette partie*, dit ce ſavant Anatomiſte, en parlant du *trigone*, *eſt*, *dans l'un & l'autre ſexe*, *fort apparente*, *& ſes uſages la rendent très-importante : elle eſt compoſée de la même ſubſtance que la luette & le col de la veſſie*, *dont elle eſt une continuité.* Cette deſcription tirée de la nature même, eſt préciſe ; &, avec votre premier aveu, elle vous force de convenir que vous vous êtes trompé ſur ces eſpeces d'ulceres & leur ſuppuration, & que, par conſéquent, c'eſt un ulcere de la veſſie de l'eſpece que j'ai décrite, ſans lui déterminer de place dans cet organe que j'ai guéri, & non un ulcere de ſon col, que j'avois cauſé par l'introduction réitérée de la ſonde, comme vous le prétendez.

Je ſuis auſſi très-éloigné de croire *qu'il faut laiſſer la ſonde à nos malades*, *lorſque le col de la veſſie eſt fort enflammé.* Je regarde, dans pareilles circonſtances, la préſence d'une ſonde comme auſſi dangereuſe dans cette partie, que celle de la canule du trocar qu'on y laiſſe lorſqu'on fait la ponction au *périnée* ; &, pour appuyer

mon ſentiment, permettez que je rapporte celui d'un célebre Auteur de nos jours (*a*) : *Or la maladie qui produit la rétention, étant une inflammation de ces parties* (c'eſt-à-dire du col de la veſſie) *avec une grande diſpoſition à la gangrene, la violence que leur fait l'opération, & beaucoup plus l'irritation & la compreſſion que leur cauſe la canule qu'on y laiſſe, ne ſauroit manquer d'augmenter ſouvent cette diſpoſition, & de produire un événement funeſte.* N'auriez-vous pas, Monſieur, eſſuyé la prédiction de ce grand Chirurgien, dans la dame *Ballé* qui fait le ſujet de votre ſeconde obſervation, pour lui avoir laiſſé la ſonde dans la veſſie ? Quoi qu'il en ſoit, il eſt toujours vrai que la préſence de la canule a beaucoup cauſé d'accidens dans la ponction au *périnée ;* l'abandon que tous les célebres Chirurgiens ont fait de cette opération, pour la faire au-deſſus des os pubis, en eſt une preuve complete, & j'eſpere qu'après tant d'autorités, vous ceſſerez de dire *qu'il faut laiſſer la ſonde à nos malades, lorſque le col de la veſſie eſt fort enflammé.*

Je ſuis fâché, Monſieur, du peu de conformité qui ſe trouve entre vos ſentimens & les miens; mais, convaincu que nous cher-

(*a*) M. SHARP, Recherches critiques ſur l'état préſent de la chirurgie, pag. 151.

chons l'un & l'autre la vérité de bonne foi, je ne crains pas de vous expoſer les raiſons qui m'empêchent de ſouſcrire à la doctrine que vous avez entrepris d'établir : c'eſt ce même motif qui m'engage à faire quelques remarques ſur une de vos obſervations.

En rapportant le cas du nommé *Auger* (qui fait le ſujet de la troiſieme obſervation) vous dites *que le ventre étoit ſi extraordinairement tendu par le volume de la veſſie, que vous crûtes que celle-ci étoit déchirée, & l'urine épanchée dans la capacité.* Le changement qui ſe paſſe dans une tumeur, lorſque l'abſcès eſt formé, auroit dû vous faire voir que le défaut de volume de la veſſie (ſans écoulement d'urine) l'affaiſſement du ventre & la ceſſation des douleurs, ſont les ſignes les plus certains de la rupture de cet organe, & de l'épanchement de la liqueur qu'elle contient ; comme la molleſſe de la tumeur, ſa flétriſſure & le défaut de pulſations ſont les ſignes qui ſe rencontrent le plus ordinairement dans l'abſcès formé qui n'a qu'un ſeul foyer, & qui ne ſe trouve pas ſous de fortes aponévroſes, ou dans une des trois principales cavités.

Mais ce qui vous *fit davantage craindre ce triſte événement, c'eſt que le malade vous dit avoir ſenti un craquement douloureux vers la région ombilicale, qui venoit de la dilatation de l'ouraque.* Cette idée, Mon-

ſieur, auroit été appuyée, au commencement de ce ſiecle, par des hommes illuſtres (*a*); mais, dans le tems où nous ſommes, malgré le reſpect qu'on a pour la mémoire de ces grands hommes, on ne croit pas cette production pyramidale plus propre à faire la fonction du canal, que ce qu'on a appellé autrefois *vaiſſeaux déférens* chez les femmes. (*b*) Les obſervations de l'urine rendue par le nombril ne prouvent rien de plus à votre avantage, quoiqu'auſſi-bien certifiées: ce ſeroit ici le cas d'en rapporter un exemple dont j'ai été témoin; mais je la réſerve pour une autre fois, dès que mes autorités ſont plus que ſuffiſantes (*c*) pour vous prouver que la tenſion du ventre par le volume de la veſſie ne devoit pas vous faire craindre un épanchement d'urine dans cette capacité, cauſé par la dilatation de l'ouraque, ou le déchirement de la veſſie.

Vous m'avouez que vous fûtes *fort embarraſſé dans cette circonſtance* (dans la crainte d'un épanchement urinaire): *vous*

(*a*) M. LITTRE, Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1701; & M. HALE, dans les Tranſactions philoſphiques de la même année.

(*b*) M. WINSLOW, Expoſition anatomique *in*-2°, pag. 576, n. 606.

(*c*) L'Anatomie d'HEISTER, avec des Eſſais de phyſique, &c. nouvelle édition, trois volumes *in*-12, tom. j, page 497.

ne ſaviez ſi vous deviez commencer par la paracentheſe au bas-ventre, ou par ſonder votre malade : ce qui vous fit tenter l'introduction de l'algalie, c'eſt que les urines ſembloient ſortir par regorgement, & que vous ne ſentiez aucune fluctuation au bas-ventre. Quoique je ne ſache point d'exemple de paracentheſe faite à la ſuite d'un épanchement d'urine, je crois qu'il ſeroit convenable de ne pas attendre qu'il y en eût autant d'épanchée, qu'on attend qu'il y ait d'eau, pour faire cette opération. Mais ce qui me paroît difficile à concevoir, c'eſt qu'un tel épanchement, par la cauſe que vous lui ſuppoſez, puiſſe ſe faire reconnoître, dans l'inſtant, par la fluctuation. Dans le Journal de Médecine du mois de Novembre 1765, j'ai démontré qu'il eſt impoſſible de retirer toute l'eau des hydropiques, en faiſant la ponction au lieu d'élection, & je ſuis très-perſuadé que l'urine qui s'épancheroit alors, n'évalueroit pas le volume d'eau qui reſte après l'opération faite ; & auparavant qu'il y en eût une ſuffiſante quantité pour produire l'ondulation, les viſceres tomberoient dans une mortification qu'y produiroit la premiere épanchée ; & delà je crois pouvoir avancer que la paracentheſe ne (*a*) peut

(*a*) Dans votre Note, à la pag. 542, vous dites *que l'eſcarre gangréneux, plus ou moins grande de la veſſie, qui ſe détache par la ſuppuration, permet*

jamais ſe faire dans les circonſtances où étoit votre malade.

Mes remarques, Monſieur, ne ſe borneroient point à celles-ci, ſi j'étois auſſi ſcrupuleux à relever toutes les inattentions qui vous ſont échappées dans votre Lettre, que vous l'avez été à me prouver mon peu d'expérience. Mais, comme le Journal de Médecine ne ſe prend que par des perſonnes mieux en état que nous de juger de la valeur de vos réflexions, je n'entrerai point dans d'autres diſcuſſions théoriques, ni dans l'examen de pluſieurs points de mon obſervation, que vous n'avez pas toujours entendus comme je l'aurois ſouhaité, mais dont vous avez fait uſage dans votre Lettre, ſans daigner me (*a*) nommer, eſpérant que

à l'urine de s'infiltrer dans le tiſſu cellulaire du petit baſſin, pour y former des clapiers & des ſinuoſités, qui entretiennent une ſuppuration intariſſable. Ces clapiers, ou ſinus, ne ſe ſont formés que par l'inflammation de ces mêmes parties, creuſée par la mauvaiſe nature de l'urine épanchée. Mais ſi des parties telles que celles du petit baſſin, en s'enflammant, dans pareil cas, cauſent des maladies inſurmontables à l'art, que n'en ſera-t-il point de celles du bas-ventre, lorſque le même accident y arrivera, c'eſt à-dire l'épanchement de l'urine?

(*a*) Dans votre premiere Note, pag. 540, vous prétendez que *les eaux de l'Abbaye d'Abbecourt, à deux lieues de Saint-Germain-en Laye, ont la vertu de déterger & de redonner du reſſort aux fibres de la veſſie, comme celles de Barèges; &*

ceux qui auront assez de complaisance pour lire l'un & l'autre, reconnoîtront bientôt ce qui est propre à chacun, & celui qui de nous deux y aura le plus de droit.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur une Plaie pénétrante dans la cavité du ventre inférieur, avec solution de continuité en deux endroits à l'intestin colon, par un coup de couteau; par M. LAFFEY fils, Eleve en chirurgie, à Vésoul en Franche-Comté.

L'an 1763, le 27 Septembre, le nommé *François Reuchet*, Vigneron du village de Frautey, éloigné de cette Ville d'un quart de lieue, reçut un coup de couteau dans la région lombaire gauche: ses parens, effrayés

que M. Yvon, *très-habile Médecin, les a ordonnées à M. le Président* de Voisins, *qui en a été guéri.* Je ne doute point que ces eaux n'aient cette vertu, puisque M. *Yvon* les a jugées utiles dans pareil cas: je n'ai cependant pas dit que les eaux de Bareges avoient cette même propriété, puisque j'ai attribué la guérison de cet ulcere plutôt à la nature, qu'à ces injections, en disant *que toute autre liqueur un peu vulnéraire auroit fait aussi bien;* & c'est ce que vous avez fait au malade qui fait le sujet de votre derniere observation.

de ce fâcheux accident, n'eurent rien de plus preſſant que de venir avertir mon pere, Maître en chirurgie en cette ville, pour lui donner les ſecours néceſſaires : il s'y tranſporta avec ſon Eleve, le plus promptement qu'il lui fut poſſible, à neuf heures du ſoir. L'état du malade étoit des plus ſiniſtres : une ſueur froide couvroit toute l'habitude du corps ; le pouls étoit intermittent ; la face hippocratique : tous ces ſymptômes ne pouvoient faire porter qu'un fâcheux pronoſtic.

Une grande partie des inteſtins étoit hors de l'*abdomen ;* les viſceres étoient fort enflammés. Mon pere fit tiédir auſſi-tôt du vin rouge, & en lava tout ce qui étoit dehors : l'ouverture des tégumens étoit trop petite pour pouvoir en faire la réduction : il fit une dilatation convenable, & travailla à les réduire ; il s'apperçut que le colon étoit ouvert en deux endroits, à ſa partie moyenne, & quatre doigts au-deſſus de cette premiere ouverture. En examinant ces plaies, il ſe préſenta à leurs orifices, outre une bonne quantité de matieres fécales, des vers lombricaux, au nombre de huit : après les avoir extraits, il fit la ſuture du pelletier, qui ſe pratique en pareil cas ; réduiſit les inteſtins dans leur état naturel, & fit la gaſtroraphie, je veux dire la ſuture des tégumens ; ſe contenta de poſer ſur la plaie des com-

preſſes imbibées de vin tiede, & fit le bandage uſité en pareil cas. Ces opérations faites, il s'en retourna chez lui, à trois heures du matin : le 28 il s'en retourna voir ſon malade; quoique l'inflammation du bas-ventre fût fort conſidérable, les ſymptômes étoient moins fâcheux; le pouls étoit plus agité; le malade, quoiqu'avec peine, prononçoit quelques mots; ce qu'il n'avoit pu faire la veille. Il le fit ſaigner auſſi-tôt, ſubſtitua au vin chaud un mêlange des huiles d'*hypericum*, roſat, & d'eau vulnéraire, dont il ſe ſervit pour faire des embrocations ſur tout l'*abdomen*; imbiba ſes plumaſſeaux de la même mixtion, poſa une flanelle imbibée d'une décoction émolliente, ſur toute la capacité du bas-ventre, & fit le bandage ordinaire.

Le régime étoit des plus exacts, & la diete fort ſévere : le malade prenoit pour toute nourriture du bouillon fait avec les pieds de veau, le jarret de bœuf, & un petit quartier de poule ou de coq. Sa tiſane étoit compoſée avec les racines de chiendent, grande conſoude, & les raiſins de Damas. Le même jour il reçut un lavement émollient, qui ne produiſit qu'un très-petit effet : à cinq heures du ſoir il vomit beaucoup de matieres bilieuſes, mêlées de matieres fécales; à ſix heures du même ſoir il reçut un ſecond lavement, qui n'eut

pas plus d'effet que le premier : le troiſieme fit rendre beaucoup d'excrémens ; les quatrieme, cinquieme & ſixieme eurent même effet : les vomiſſemens continuerent pendant trois jours. Mon pere le mit à l'uſage d'une potion cordiale, à prendre par cuillerée, d'heure en heure, outre cela, à l'uſage d'un opiat compoſé avec le maſtic, la conſerve de roſes, & une ſuffiſante quantité de ſyrop de grande conſoude : le malade en prenoit, matin & ſoir, de la groſſeur d'une noix muſcade : les lavemens, les fomentations, les embrocations firent bientôt diſparoître l'inflammation de l'*abdomen* : les panſemens faits de la maniere que je l'ai dit, furent continués juſqu'à une parfaite cicatrice ; les ſymptômes diſparurent, le ventre exerça ſes fonctions ; le malade enfin, dans trente-ſept jours, par cette méthode, eſt parvenu à une cure radicale, & jouit maintenant d'une ſanté parfaite.

Cette obſervation eſt des plus ſuccinctes : j'ai rapporté mot à mot ce qui a été employé dans le traitement de la maladie ; je laiſſe aux Lecteurs le ſoin de faire telles réflexions qu'ils trouveront convenir.

OBSERVATION

Sur l'Ouverture de la Carotide externe droite, à la suite d'un coup de couteau dans la partie latérale du col du même côté; par M. CAESTRYCK, Maître en chirurgie, Lieutenant du premier Chirurgien du Roi, & Aide-Major de l'Hôpital militaire de Thionville.

Un coup de couteau, qu'avoit reçu dans la partie latérale droite du col, un nommé *Bolsinger*, Manœuvre de Kœnismacker, distant de Thionville de deux lieues, ayant ouvert la carotide externe du même côté, exigea ma présence dans ce village, pour donner des secours prompts & assurés à l'homme qui venoit d'être la triste victime du courroux de son beau-frere. Arrivé dans l'endroit avec toute la diligence que le cas requéroit, je trouvai le blessé sans connoissance, & très-affoibli. Cette situation, quoique fâcheuse, étoit cependant naturelle à mes yeux, après avoir essuyé une hémorragie, dont le produit (suivant le récit exact du Maître d'école) étoit peu éloigné de quatre pots. L'on avoit, pendant mon absence, employé, quoiqu'avec peu de succès, toutes les ressources que

pouvoit dicter l'imagination intimidée de cet homme, qui, outre l'éducation des enfans dont il eſt chargé, ſe mêle encore de ſaigner. Je préparai, ſans beaucoup différer, une bande d'une longueur ſuffiſante, pour me permettre pluſieurs circulaires autour du col. Je ne perdis pas de vue la néceſſité des compreſſes graduées; & je crus devoir mettre en uſage l'agaric de chêne bien préparé, dont je m'étois muni. Je ne tardai pas à lever tout ce que l'on avoit oppoſé pour digue à l'impétuoſité du ſang, qui, malgré la foibleſſe du bleſſé, conſervoit néanmoins, dans ſa ſortie, beaucoup de vîteſſe, avec des battemens très-ſenſibles. Je ſoupçonnai d'abord la carotide externe ouverte; & mes conjectures ne tarderent pas, par la ſuite, à dégénérer en certitude. L'ouverture étoit deux fois comme une ſaignée, & ſi parfaitement parallele à la peau, qu'il ne ſe fit aucun épanchement dans ſon tiſſu cellulaire. Pour me rendre maître de l'hémorragie, j'appliquai pluſieurs morceaux d'agaric avec des compreſſes graduées, de façon à faire un point d'appui ſuffiſamment élevé, pour éviter la compreſſion trop forte autour du col; je crus parfaitement maintenir l'appareil par une bande d'une longueur & largeur convenable, en recommandant au Maître d'école d'y appliquer ſa main pendant quelques heures;

& comme le pouls étoit très-foible & petit, je me vis diſpenſé de le ſaigner, & lui preſcrivis une diete humectante. L'on me rendit compte, le lendemain, de ſa ſituation; & comme les choſes étoient en bon état, je differai, par ſon extrême pauvreté, à le voir au quatrieme jour, où je défis & rappliquai l'appareil, ſans déranger l'agaric, permettant pour lors l'uſage modéré de légers alimens; &, quatre autres jours après, j'eus la ſatisfaction de trouver la plaie parvenue à une parfaite cicatrice. Je recommandai néanmoins, pendant long-tems, comme choſe très-eſſentielle, l'application de quelques compreſſes trempées dans du vin aſtringent, & ſoutenues par une bande. Le bleſſé fut, par degrés, rendu à ſes forces; & m'étant venu voir, je reconnus une petite tumeur anévriſmale, occaſionnée par l'uſage trop tôt diſcontinué des précautions auxquelles je l'avois aſtreint. Je lui appliquai une pelotte bien ſoutenue, qu'il porta long-tems; & ayant eu, il y a quelques ſemaines, occaſion de le revoir, je vis avec plaiſir que l'anévriſme avoit cédé & diſparu totalement.

OBSERVATION

Sur un Dépôt du Cerveau, occaſionné par la préſence d'une eſquille détachée de la table interne de l'os parietal, à la ſuite d'un coup de ſabre porté ſur cette partie ; par M. NOLLESON le fils, ancien Chirurgien-Aide-Major des armées du Roi en Allemagne, Maître en chirurgie à Vitry-le-François.

Tous les chocs qui ſe font immédiatement ſur la tête, & avec violence, ſoit qu'ils ſoient occaſionnés par des inſtrumens tranchans ou contondans, ſont toujours très-dangereux : ils laiſſent ſouvent des accidens plus ou moins graves, qui ſe manifeſtent & ſe rendent ſenſibles avec plus ou moins de célérité, ſuivant que les progrès en ſont plus ou moins rapides. L'obſervation que je vais rapporter, & celle qui a été jugée digne d'impreſſion dans le Journal de Médecine du mois d'Août 1766, pag. 177, en donnent de ſolides preuves ; elles doivent même engager les Praticiens à ne pas ſe preſſer pour leur pronoſtic, qui eſt preſque toujours douteux dans le principe des coups portés ſur la tête. WILLNER dit, dans ſa *Pathologie*, chapitre jv : *Sæpiùs latent*

morbi ſub variis è quibus conſtat corpus humanum partibus, è quarum inordinatione ſeriùs ociùs naſcuntur & eminent. Ainſi il eſt toujours de la prudence du Chirurgien d'examiner ſcrupuleuſement ces ſortes de bleſſures dans leur état primitif, pour éviter les erreurs, & pour parvenir plus directement à leur curation.

Au mois de Février 1761, à la retraite de Caſſel, un Huſſard Hanovrien reçut d'un Dragon François un coup de ſabre ſur le pariétal gauche. Il fut fait priſonnier dans le combat, & conduit à l'Hôpital ambulant de l'armée Françoiſe. Ayant été chargé du ſoin de ce bleſſé, j'examinai ſa bleſſure. Je ne trouvai aucune diviſion au cuir chevelu : le bonnet ſur lequel le coup avoit été porté, étoit ſeulement déchiré en maniere de lambeaux ; mais il y avoit une contuſion conſidérable aux tégumens de la tête. Je crus devoir faire, dans cette circonſtance, pluſieurs ſaignées du bras aſſez copieuſes, relativement à ſa conſtitution allemande, qui étoit très robuſte. L'appareil que j'appliquai ſur la contuſion, conſiſtoit en pluſieurs compreſſes imbues d'eau-de-vie camphrée & d'eau marinée, pour aider à la réſolution : il n'y avoit alors aucuns ſignes qui caractériſaſſent ni qui fiſſent préſumer d'autres accidens. Dans cette confiance, & ſans autre précaution, le bleſſé fut évacué ſur l'Hôpital

des

des orphelins à Francfort (*a*), où il reſta pendant ſix jours, ſans y éprouver la moindre douleur; mais le ſeptieme jour de ſon arrivée, un gonflement œdémateux aux paupieres & à la face, avec une grande fievre, annoncerent la léſion du péricrâne. L'armée arriva alors au camp de Bergen; j'en fus détaché pour aller faire le ſervice audit hôpital des orphelins, où avoient été dépoſés tous les bleſſés qui provenoient des combats qu'avoient ſouffert les troupes qui compoſoient notre arriere-garde pendant la retraite. Rien ne me ſurprit davantage que d'y trouver cet Hanovrien que je croyois guéri, & de lui voir éprouver tous ces fâcheux ſymptômes J'examinai derechef l'état de ſa bleſſure. Je fis une incision cruciale ſur la contuſion, qui n'avoit point encore atteint ſon degré de réſolution. Je débridai le péricrâne, pour faciliter le cours des liqueurs dans cette partie, & pour faire ceſſer les accidens; mais toute ma thérapeutique n'eut aucun ſuccès. Une douleur interne & pulſative qu'il reſſentoit au cerveau, l'augmentation de la fievre, le vomiſſement, & quelquefois le délire & les convulſions, furent d'autres accidens qui

(*a*) Un vaſte bâtiment qui avoit ſervi de refuge aux orphelins de cette ville, fut choiſi pour l'établiſſement d'un hôpital françois.

ſuccéderent à mes opérations. On répéta les ſaignées, tant du bras que du pied; celles de la jugulaire ne furent point négligées : *Proximum vas ſeca*, dit Hippocrate. Le bleſſé fit uſage de juleps narcotiques, de lavemens, &c.; mais tout cela, ſans opérer la moindre diminution des ſymptômes. Alors je jugeai que le coup, qui avoit été porté avec violence ſur la tête, pouvoit avoir occaſionné une commotion au cerveau, ou avoir détaché quelque portion de la table interne des os du crâne. Mon pronoſtic fut des plus heureux; car, après avoir opiné pour le trépan, & en avoir appliqué une couronne ſur la partie antérieure & moyenne du pariétal, à un pouce de ſon bord coronal, & environ quatre lignes de ſon angle ſupérieur-antérieur, exactement au-deſſous de la partie centrale de la contuſion, je trouvai une eſquille de la longueur d'un pouce, plate, & d'une figure triangulaire, qui en étoit détachée; cette eſquille avoit percé & déchiré la dure-mere, pour s'enfoncer dans la ſubſtance du cerveau, environ d'un demi-pouce. Sa préſence y avoit occaſionné un dépôt aſſez conſidérable, qui, par des panſemens méthodiques, réguliers & continués, ſuppura parfaitement bien. Il fut détergé & conſolidé, de même que les os & les tégumens de la tête, en deux mois

de tems ou environ ; au bout duquel tems ce priſonnier fut échangé, & partit pour ſa troupe, radicalement guéri.

OBSERVATION

Sur deux Polypes arrachés à la même perſonne, l'un par le nez & l'autre par la bouche ; par M. ICART, Maître en chirurgie de la ville de Caſtres, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, Chirurgien-Major & Inſpecteur des bains & eaux minérales de Rennes.

Je fus appellé, dans le mois de Juillet de l'année 1763, pour voir la fille du Concierge de Caſtres. Elle étoit âgée de treize ans. Je la trouvai fort inquiete, ſouffrant de douleurs à la tête, d'une maigreur extraordinaire ; elle n'avoit que la peau collée ſur les os ; ſon viſage pâle & jaunâtre, ainſi que le reſte du corps : la fievre lente ne la quittoit pas ; elle étoit, pour ainſi dire, tombée dans le maraſme. Sans la queſtionner, je n'eus pas de peine à deviner ſa maladie. A peine pouvoit-on entendre ce qu'elle articuloit : pour reſpirer, elle étoit obligée de tenir la bouche ouverte ; elle avoit des ſuffocations qui la mettoient à deux doigts de la mort. Le pere me dit qu'on l'avoit tou-

jours vue dans cet état ; que, quelques jours après sa naissance, on s'apperçut qu'elle avoit de la peine à respirer ; que vraisemblablement elle avoit porté cette maladie en venant au monde. Le nez étoit tuméfié, & fort gros ; la narine gauche étoit tout-à-fait remplie ; le polype descendoit d'environ deux lignes sur la levre ; ce polype se présentoit rond & livide : l'extrêmité étoit ulcérée ; il en couloit une matiere verdâtre & de mauvaise odeur. La levre supérieure étoit un peu grosse, & le mouvement gêné. Après cet examen, je fis ouvrir la bouche à la malade ; je vis la cloison charnue du palais fort avancée vers les dents, de couleur livide ; je la relevai un peu, & vis derriere une masse de chair d'un grosseur prodigieuse, qui se terminoit en pointe, & avoit la forme d'une poire renversée : la peau en étoit lisse, & de couleur bleuâtre : j'attrapai ce corps avec une tenette, & lui fis faire quelques mouvemens, pour m'assurer s'il faisoit corps avec celui qui sortoit par le nez. Malgré les fortes secousses, celui qui sortoit par la narine ne fit aucun mouvement : je conjecturai par-là que c'étoient deux corps separés, que chacun avoit des attaches différentes. Malgré les difficultés qui se présentoient pour la cure de cette maladie, je dis aux parens qu'il n'y avoit d'autre moyen que

l'opération. Ils n'eurent pas de peine à y consentir, malgré le peu d'espérance que je leur donnai du succès. 1° L'ancienneté de la maladie, puisqu'elle la portoit depuis sa naissance, devoit me faire craindre de fortes adhérences; 2° la fievre lente, & la maigreur extraordinaire me faisoient craindre pour les suites; 3° le peu de force de la malade; 4° l'hémorragie, qui est toujours de la partie, m'embarrassoit; car on n'est pas assuré de se rendre maître du sang, quand on ne voit pas les endroits où il faut appliquer les remedes; 5° la nature du polype ne me flattoit pas non plus; il ne paroissoit pas devoir résister à la tenette. Encouragé par d'autres opérations semblables, qui m'avoient réussi & surpassé mes espérances, je passai sur ces difficultés: je disposai ma malade à l'opération, qui se fit le 16 Août 1763, en présence de plusieurs personnes de cette ville. La malade assise sur un fauteuil, la tête penchée en arriere, qu'on tenoit bien assujettie, je commençai mon opération par le polype qui descendoit dans le gosier; j'embrassai avec la tenette (instrument qui m'est particulier) le corps polypeux aussi près de son attache qu'il me fut possible; &, par le moyen de quelques fortes secousses, je le détachai, sans que celui du nez donnât aucune apparence d'adhérence; cette opération faite, tous mes soins

ſe porterent à arrêter l'hémorragie, qui ne fut pas bien conſidérable : à peine ſortit-il deux onces de ſang. Dans cet heureux état, je procédai à arracher celui qui ſortoit par le nez. La malade ſituée comme pour le premier, j'attrapai le polype avec un autre inſtrument ; ſans beaucoup de peine, je le détachai : il n'y eut guere plus d'hémorragie qu'au premier. Les deux polypes emportés, la malade reſpira avec liberté par le nez ; ce qu'elle n'avoit jamais fait : le ſon de voix fut changé. Les choſes, dans cet état, alloient fort bien, & au gré de mes déſirs. Je tamponnai les narines avec quelques bourdonnets de charpie brute, & en fis deſcendre derriere la cloiſon du palais, après les avoir attachés par le moyen d'un gros fils, pour abſorber les humidités, arrêter le peu d'hémorragie, & pour éviter la contraction trop forte des narines ; car on a vu ſouvent, après ces opérations, ſur-tout lorſque la partie a ſouffert une dilatation trop forte, les narines ſe coller preſque, & le malade avoir la même peine à reſpirer qu'avant l'opération. Le lendemain de l'opération je levai l'appareil, & je trouvai le tout dans un fort bon état : les bourdonnets commençoient déjà à être chargés de pus. La malade n'avoit pas plus de fievre qu'à l'ordinaire, point de ſouffrances : la tête ne lui faiſoit plus mal, & par-là je croyois mon ouvrage fini.

Mais ce qu'il y a de ſurprenant, le quatrieme jour de l'opération, on vint me chercher, à deux heures après minuit, me diſant que la malade perdoit tout ſon ſang. J'y accourus vîte, & la trouvai effectivement dans un état qui me faiſoit tout craindre pour ſa vie. Dans le moment, je trempai des bourdonnets dans l'eau ſtyptique de M. Matthe; j'en introduiſis onze attachés par des fils, & les fis deſcendre derriere la cloiſon du palais; j'aſſemblai tous ces fils, & les tirai tous enſemble vers le nez, pour faire une compreſſion ſur l'embouchure des vaiſſeaux : tout cela fut inutile; le ſang alloit toujours le même train : j'employai l'eau de Rabel, qui ne fut pas plus heureuſe que la premiere : les poudres aſtringentes furent employées auſſi ſans ſuccès. La malade avoit avalé une grande quantité de ſang; ſon eſtomac étoit extrêmement tendu, la reſpiration fort gênée : cette évacuation lui avoit ôté les forces. Je me voyois fort embaraſſé, dans un tems où la ſaignée étoit le ſeul & unique moyen de me rendre maître du ſang; mais ce moyen me paroiſſoit pernicieux dans cet état de foibleſſe : n'importe, je lui tirai deux grandes paletes de ſang : elle tomba en ſyncope, perdit totalement connoiſſance; le pouls étoit inſenſible, les extrêmités froides, les levres blanches; enfin elle étoit comme quelqu'un qui ſeroit

mort depuis deux heures : par tous ces événemens l'hémorragie s'arrêta. Pour lors je ſerrai les bourdonnets, & lui fis prendre une cuillerée de potion cordiale : un moment après elle commença à vomir, & rendit environ cinq ou ſix livres de ſang qu'elle avoit avalé. Elle ſe remit un peu : le pouls s'anima, les forces augmenterent ; le ſang avoit totalement ceſſé de couler : pour lors je pris quelque eſpérance ſur ſon état ; je n'oſois plus lui donner de cordiaux, crainte d'une nouvelle hémorragie. Le lendemain à midi elle fut très-bien ; inſenſiblement elle reprit des forces. Trois jours après je tirai les bourdonnets, avec la ſatisfaction de ne voir plus couler de ſang : il y a eu une bonne ſuppuration, que j'ai entretenue pendant trois ſemaines, & la malade fut parfaitement guérie : elle ſe porte très-bien, ſans aucune menace de retour. Comme ces maladies ſont ſujetes à récidiver, j'ai voulu attendre trois ans avant de donner cette obſervation.

RÉFLEXIONS.

I. Que doit-on penſer d'une hémorragie auſſi tardive ? Si les vaiſſeaux qui fourniſſoient le ſang avoient été ouverts par l'opération, n'eſt-il pas naturel que l'hémorragie devoit paroître tout de ſuite ?

II. Pourroit-on croire qu'il n'y ait eu que quelques tuniques des vaiſſeaux de déchirés, & que l'inflammation, qui eſt inſéparable de l'opération, ait occaſionné la rupture du reſte des tuniques ?

III. Ou pourroit-on encore penſer que la forte compreſſion que le corps polypeux faiſoit ſur les vaiſſeaux, les ait oblitérés, &, en reſſerrant le diametre, formé un obſtacle à la ſortie du ſang, après l'opération ?

IV. Ou ſeroit-on encore autoriſé à croire que, comme cette partie avoit été, de tout tems, privée d'air, l'abondance qui s'y eſt portée peut avoir été en état de former le caillot aux embouchures des vaiſſeaux ? Cette raiſon me paroît aſſez vraiſemblable : il n'y a qu'à faire attention à la dilatation extraordinaire des narines, au vuide conſidérable que le corps polypeux y laiſſa ; la nouveauté pour cette fille, qui n'avoit jamais reſpiré par le nez, l'avidité avec laquelle elle attira l'air, tout cela me fait penſer que cet élément a été capable de produire ce phénomene. Je laiſſe aux perſonnes plus éclairées que moi à le décider, & je ſouſcrirai ſans peine au jugement qu'elles pourront en porter.

LETTRE

De M. MARESCHAL DE ROUGERES, Maître en chirurgie à Plancoët en Bretagne, contenant quelques Observations sur les Effets de la Momie.

MONSIEUR,

On lit dans le Journal de Médecine, tom. xj, pag. 224, quelques Observations de M. Sevelinges, Docteur-Médecin à Saint-Etienne en Forez, sur les *Effets surprenans de la Momie*. Je ne sais si M. Vandermonde y ajoutoit toute la foi possible : une petite note jointe à ces observations pourroit en faire douter. La liste des Médecins & Chirurgiens qui ont reconnu dans la momie une qualité vulnéraire, est très-ample ; mais celle de ceux qui l'ont rejettée ne l'est pas moins. On peut compter parmi le grand nombre de ses adversaires Ambroise Paré comme son plus fier antagoniste. En effet, plusieurs chapitres du livre 12 de ses Œuvres sont remplis de déclamations & d'injures même grossieres contre ceux qui la mettoient en pratique. Si ceux-ci ont donné quelques raisons pour l'admettre, les autres en ont apporté de meilleures pour la faire rejetter ; & si l'on consulte ce que M. Rouelle a écrit sur les embaumemens,

on aura bien de la peine à lui accorder tant de vertu. La diſſolution de *natrum*, dans laquelle les anciens faiſoient, pour ainſi dire, macérer les cadavres, le bitume de Judée, le cédria & le piſſaſphalte, avec quelques autres drogues aromatiques, étoient la baſe de preſque tous leurs embaumemens, de ceux même qui étoient travaillés avec le plus de ſoin. La diſpenſation & la manipulation des modernes ſont à-peu-près les mêmes; &, quoique dans ceux-ci les ingrédiens y ſoient peut-être plus multipliés, on ne voit pas, je le répete, ce qui a pu donner aux momies cette qualité ſi ſupérieure de *vulnéraire*, ni qui promette, pour l'avenir, des effets ſi ſurprenans. Revenons cependant à l'expérience; &, ſans lui donner tout, accordons-lui quelque choſe. Elle eſt ſouvent trompeuſe, il eſt vrai; mais cela ne dépend-il pas de la maniere de voir? Heureux ſont ceux qui, d'un coup d'œil, peuvent ſaiſir toutes les nuances! Ne pouvant expliquer par la théorie les effets de la momie (s'ils ſont une fois bien conſtatés) reconnoiſſons-lui une vertu ſympathique; &, quoique ces eſpeces de remedes ſoient tombés dans le diſcrédit, on ne peut nier néanmoins qu'il en exiſte. Le remede ſudorifique de feu M. le Thieullier en eſt une preuve: au reſte, ſi c'eſt une erreur, elle ne peut tirer à conſéquence.

I. Un homme de la paroiſſe de Plémaudan, dont je ne me remets pas le nom, âgé de quatre-vingt-quatre ans, tomba par la fenêtre d'un grenier, de la hauteur d'environ trente pieds. Il ſe caſſa une jambe à la partie moyenne inférieure du tibia & du péroné. Tout le reſte du corps étoit affecté de douleurs ſi vives, qu'elles l'empêchoient de reſſentir celle de ſa jambe fracturée. On lui fit une ample ſaignée du bras ; immédiatement après on lui donna un gros de momie dans une forte infuſion de vulnéraires : une demi-heure après les ſueurs commencerent à percer ; & les douleurs céderent à un chatouillement univerſel qui ſurvint. Au bout de vingt-quatre heures cet homme ſe trouva parfaitement rétabli, à l'exception de ſa fracture, dont un renoueur fut chargé.

II. Le neveu de M. Boqueho, alors Recteur de Plancoët, âgé d'environ douze ans, tomba ſur l'équerre d'un banc de bois, vis-à-vis la région de la veſſie : il ne s'en plaignit point. Quelques jours après il vint du ſang avec les urines. On eut bien de la peine à en découvrir la cauſe : dès qu'elle fut connue, on lui fit prendre la momie avec les vulnéraires, la ſaignée ayant précédé, il ſua beaucoup. Le chatouillement dans la partie malade ſuccéda à la douleur, juſqu'à exciter même les ris. On continua l'infuſion de vulnéraires pendant quelques jours : l'inflam-

mation de la veſſie ſe diſſipa ; & les urines revinrent dans leur état naturel.

III. Urbain Pierre, Voiturier, tomba de cheval avec violence : la tête porta ſur le pavé : il fut près de deux heures ſans connoiſſance. On l'emballa, ſi on peut ſe ſervir de ce terme, ſur ſon cheval. Etant arrivé à Plancoët, tout briſé, il fut mis au lit, ſe plaignant d'un très-grand mal tête. Il fut ſaigné, prit la momie & les vulnéraires : vingt-quatre heures après il n'y avoit plus rien.

IV. Un petit Negre de M. du Bignon, Capitaine de vaiſſeau, tomba d'environ quinze pieds de hauteur, ſur une piece de bois. La foibleſſe & les vomiſſemens ſuivirent ſa chute : on y apporta les mêmes ſecours que dans les obſervations ci-deſſus. Il vomit encore, après la ſaignée, près d'une livre de ſang. Le vomiſſement ne revint point : la ſueur perça, & le chatouillement ſe fit ſentir à la partie malade comme dans les autres ſujets ; ce qui le rétablit en peu de tems.

Je ne prétends rien conclure de ces obſervations : puiſſent-elles ſeulement engager d'autres obſervateurs à les réitérer ! & puiſſent-ils avoir le même ſuccès que moi !

Observations Météorologiques. Mars 1767.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*		
	A 6 h. & d. du matin.	*A 2 h. & d. du soir.*	*A 11 h. du soir.*	*Le matin.* pouc. lig.	*A midi.* pouc. lig.	*Le soir.* pouc. lig.
1	4	8 1/2	5 1/3	28 2 1/2	28 3	28 3 1/4
2	4 3/4	9 1/2	7 1/2	28 2 1/2	28 3/4	27 11 3/4
3	5 1/4	8 1/4	4 1/2	28	27 11 1/2	28 1 1/2
4	4 3/4	7	4 3/4	28 3/4	28 1	28 3 3/4
5	1 1/2	6 1/4	6	28 4 1/2	28 4 1/2	28 4 1/2
6	5 1/2	9 1/2	5 1/2	28 4 1/2	28 4	28 3 3/4
7	5	9 1/2	6	28 3	28 2	28 2 1/4
8	5	7 1/4	3 1/3	28 2	28 1 3/4	28 2
9	1 1/2	7 3/4	5	28 2 1/2	28 2 3/4	28 3
10	1 1/4	7 1/2	2 1/2	28 2	28 1 1/2	28 1/4
11	3/4	8 1/2	4	27 11	27 10 3/4	27 10
12	1 3/4	9	4	27 9 1/2	27 9 1/3	27 10
13	1	9	4 1/2	27 10	27 10	27 10
14	2 1/2	9 1/2	5 1/2	27 10	27 9 3/4	27 9
15	3 1/2	5	1/3	27 9	27 9	28 2
16	0 1/3	5 1/3	2 1/2	28 3 1/2	28 4	28 2 1/2
17	1 3/4	8 1/2	6 1/2	27 10 3/4	27 9	27 11
18	5 1/3	9 1/2	8 1/2	27 11 1/2	27 11 1/3	27 9 3/4
19	5	10	7 1/2	27 10	27 8	27 10 1/2
20	8 1/2	11 1/3	7	27 10	27 10 1/2	28
21	6 1/4	10	5	28	28	28 3/4
22	3	5 3/4	4 3/4	28 1 1/4	28 3/4	28
23	2 1/2	6 1/2	2 1/4	28	27 11 3/4	28
24	1 1/2	6 1/2	3	28	27 11 3/4	27 11 1/3
25	1	7	5	27 10 1/2	27 10	27 9 2/3
26	2	10	6	27 8 1/2	27 8	27 8
27	3	11	9	27 8	27 8	27 9
28	8	12 1/4	8	27 10	27 10 1/2	27 11 1/4
29	5 1/4	13	9 1/4	28	28	28 3/4
30	6 1/2	15 1/2	11 1/4	28 3/4	28 1/2	28 1
31	10	13 1/2	11 1/3	28 1 1/4	28 1 2/3	28 2 1/3

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	O. nuages.	O-S-O. nuag.	Nuages.
2	S-O. c. v. nua.	S-O. nua. vent.	Couv. vent.
3	O. pl. nuag. vent.	O. nuag. grêle. pl. écl. ton. b.	Nuages.
4	O. pl. cont.	O. couv. nuag.	Beau.
5	N-O. br. couv.	N-O. nuag.	Couvert.
6	S-S-O. c. nua.	O. nuages.	Couvert.
7	O. b. nuag.	O. nuag. couv.	Couvert.
8	N. nuages.	N-N-E. n. b.	Serein.
9	N. pl. nuag.	N-E. nuag.	Nuages.
10	E. b. nuages	E. nuag. ſer.	Serein.
11	N-E. beau.	E-N-E. beau.	Serein.
12	N. beau.	N. beau.	Serein.
13	N. lég. br. b.	N. beau, lég. br.	Lég. br. b.
14	N. br. nuag.	N-O. c. pet. pl.	Couvert.
15	O. forte ond. vent, c. neig.	O. pl. nuag beau.	Nuages.
16	O-N O. b. n. c.	O. couv. nuag.	Couvert.
17	S-O. pl. gr. v.	O. pl. couv.	Nuages.
18	O. couvert.	S-O. couv.	Pluie.
19	S O. nua. c. pl.	S-O. pl. v. n. pl.	Pluie.
20	O. nuag. pl.	O. vent, pl.	Nuag. vent.
21	O. pl. nuag. pl	O. n. v. pl. grêl.	Beau.
22	N. nuages.	N-N-O. c. pl. grêle.	Nuages.
23	N-N-O. n. pl.	N-N-O. n. grêl.	Nuages.
24	N. n. c. pluie.	N. nuages.	Beau.
25	N-N-E. b. nua.	N-E. couv.	Couvert.
26	E. b. nuages.	E. nuag. beau.	Beau.
27	E-S-E. beau.	E-S-E. b. nua.	Couvert.
28	O. pl. c. nua.	O. nuag. beau.	Beau.
29	O. nuages.	O. nuag. beau.	Beau.
30	S. nuages.	S. nuag. beau.	Pluie.
31	O. c. pet. pl.	O-S-O. c. pet. pl.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 15 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de $\frac{1}{2}$ degré au-dessous de ce même terme : la différence entre ces deux points est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes est de 8 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.
2 fois de N-N-E.
3 fois du N-E.
1 fois de l'E-N-E.
2 fois de l'E.
1 fois de l'E-S-E.
1 fois du S.
1 fois du S-S-O.
4 fois du S-O.
2 fois de l'O-S-O.
13 fois de l'O.
1 fois de l'O-N-O.
2 fois du N-O.
2 fois du N-N-O.

Il a fait 4 jours serein.
18 jours beau.
3 jours des brouillards.
26 jours des nuages.
17 jours couvert.
15 jours de la pluie.
4 jours de la grêle.
1 jour de la neige.
7 jours du vent.
1 jour des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1767.

Les maladies qu'on a obſervées le plus conſtamment, pendant ce mois, ont été des fluxions catarrales, qui ont affecté, tantôt la tête, tantôt la gorge, & tantôt la poitrine, ou qui paſſoient de l'une de ces parties à l'autre : il y a eu beaucoup de malades dans leſquels elles ont été accompagnées de fievre. En général, elles ont paru céder aſſez difficilement au régime & aux remedes les mieux adminiſtrés. Malgré cela elles n'ont été accompagnées d'aucun accident fâcheux.

On a continué d'obſerver encore quelques rougeoles ; & les dévoiemens qu'on avoit obſervés dans le mois précédent, n'étoient pas entiérement ceſſés à la fin de celui-ci. Les fievres d'accès ont paru ſe multiplier ; on a vu un aſſez grand nombre de péripneumonies & de maux de gorge inflammatoires.

Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Fevrier 1767, *par M.* BOUCHER, *Médecin.*

Il n'y a eu de gelée, ce mois, que dans les premiers jours; mais le thermometre ne s'eſt guere éloigné du terme de la glace ces jours-là. Il en a encore approché le 23 & le 24. Au milieu du mois il s'eſt porté vers le terme du tempéré.

Les vents du ſud, qui ont régné tout le mois, nous ont procuré à propos des pluies néceſſaires, tant pour humecter & raffermir les terres enſemencées, que pour remédier avec la fonte des neiges à la diſete d'eau qui régnoit dans ce climat depuis quelque tems: elles ont été aſſez abondantes vers le milieu du mois.

Le mercure, dans le barometre, a été preſque toujours obſervé, depuis le 3, au-deſſous du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 9 degrés au-deſſus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de $\frac{1}{2}$ degré au-deſſous du même terme: la différence entre ces deux termes eſt de 9 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande haureur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes;

& ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 5 ½ lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 8 ½ lignes.

Le vent a ſoufflé 2 fois de l'Eſt.
6 fois du Sud vers l'Eſt.
12 fois du Sud.
9 fois du Sud vers l'Ou.
4 fois de l'Oueſt.
1 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

17 jours de pluie.
1 jour de grêle.
7 jours de tempête ou vent forcé.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Fevrier 1767.

Nous avons vu, ce mois, nombre de perſonnes attaquées de peſanteur de tête, avec des éblouiſſemens & des vertiges, laſſitude générale de tout le corps, courbature, douleurs lombaires, &c. ; d'autres travaillés d'oppreſſion de poitrine & d'eſtomac, avec la reſpiration plus ou moins embarraſſée, & d'autres de coliques, &c. ſuites naturellles du dégel, & ſur-tout après une gelée auſſi forte que celle qui a eu lieu cet hiver.

La fievre tierce & la double-tierce ont été très-communes ce mois : dans pluſieurs c'étoit la récidive des fievres d'automne. Dans beaucoup de perſonnes, ce genre de fievre s'eſt trouvé compliqué de quelqu'une des indiſpoſitions qui viennent d'être déſignées; & il a dû être traité relativement à cette complication. Rarement on a été obligé d'avoir recours au quinquina, lorſque le traitement a été tel qu'il devoit l'être.

La fievre putride-vermineuſe a encore perſiſté dans la populace : elle a eu même un caractere de malignité dans nombre de malades, dont quelques-uns ont ſuccombé par des dépôts gangréneux.

Nous avons encore vu auſſi de la fievre rouge parmi les enfans, avec cette circonſtance obſervée ci-devant, d'un gonflement plus ou moins conſidérable qui s'enſuivoit ſouvent autour du col, immédiatement ſous le menton & les oreilles, & un caractere de malignité qui s'eſt manifeſté dans pluſieurs malades. J'ai vu mourir un enfant de deux ans avec des vibices ou de grandes taches noires, répandues par-tout le corps.

LIVRES NOUVEAUX.

Traité des Maladies du Poumon, par M. *Coſſe*, Conſeiller, Docteur en médecine, ancien Médecin des Gardes de S. M. le Roi de Pruſſe, avec cette épigraphe :

Patet omnibus veritas, nondum eſt occupata : multum ex illâ etiam futuris relictum eſt. SENEC.

A Paris, chez *Hériſſant* fils, 1767, brochure *in*-12.

Georgii Tartreaux *Epiſcopatus Vormatienſis Epiſtola apologetica viri celebris* Balth. Lud. Tralles, *Medici Uratiſlavienſis, adversùs* Ant. de Haën, *Archiatrum Cæſar. in causâ de cicutæ uſu*, 1767, petit *in*-8°, ſans nom d'Imprimeur, ni du lieu de l'impreſſion.

La Lettre de M. *de Haën*, à laquelle celle-ci eſt deſtinée à ſervir de réponſe, ne nous eſt point tombée entre les mains : nous ſavons ſeulement que M. de Haën, qui ne l'avoit pas deſtinée à l'impreſſion, en ayant laiſſé prendre une copie à un Médecin qui étoit pour lors à Vienne, celui-ci la communiqua à quelques autres perſonnes qui l'ont rendue publique. Nous ne porterons point de jugement ſur cette querelle, faute d'avoir ſous les yeux toutes les pieces du procès ; nous dirons ſeulement

qué M. *Tartreaux* défend avec beaucoup de chaleur l'efficacité de l'extrait de ciguë, dont il dit avoir éprouvé le plus grand ſuccès dans ſa pratique.

Guillelmi Harveii *Opera omnia à collegio medicorum Londinenſi edita*, 1766, *in*-4°.

Cette édition des œuvres d'*Harvée* eſt exécutée de la maniere la plus élégante & la plus magnifique : elle eſt ornée d'un portrait parfaitement bien gravé de ce célebre Médecin. On a ſuivi principalement pour ſon *Exercitatio de Motu cordis & ſanguinis*, l'édition de Francfort de 1628 ; pour ſes *deux Défenſes contre Riolan*, celle de Cambridge 1649, & ſon *Traité de la Génération*, publié à Londres en 1651, par les ſoins de *George Ent*. On y a joint l'*Anatomie de Thomas Parr*, inſérée à la ſuite du livre de *J. Betti de Ortu & Naturâ ſanguinis*, & neuf Lettres, dont deux ſeulement avoient été publiées ; les autres ont été imprimées ſur une copie de *George Ent*, communiquée par M. *Pigott* : on trouve, à la tête, une nouvelle *Vie* d'*Harvée*. Cette édition, digne de l'Auteur & de l'illuſtre College qui l'a ordonnée, mérite d'autant plus d'être accueillie, que toutes celles que nous avions de ce pere de la Phyſiologie moderne, étoient très-défectueuſes & corrompues en pluſieurs endroits.

Nouvelles Réflexions ſur la pratique de l'Inoculation, par M. *Gatti*, Médecin-Conſultant du Roi, & Profeſſeur en médecine dans l'Univerſité de Piſe. A Bruxelles; & ſe trouve, à Paris, chez *Muſier*, 1767, *in*-12.

Il paroît que juſqu'ici on s'eſt plus occupé d'établir les avantages ou les déſavantages de l'inoculation, que de rechercher quelle étoit la meilleure méthode de la pratiquer, pour la rendre la plus utile qu'il étoit poſſible : c'eſt ce que M. *Gatti* ſe propoſe dans ce nouvel ouvrage; il mérite donc la plus grande attention de la part du public, & ſurtout de celle des Inoculateurs. Car ſi la méthode qu'ils ſuivent n'a pas atteint le degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible, il leur importe, il importe encore plus à l'humanité, qu'ils travaillent à le lui procurer. Nous oſons croire que ſi l'Auteur de cet ouvrage n'a pas atteint le but, ſon travail eſt très-propre à mettre ſur la voie pour y parvenir.

TABLE.

EXTRAIT du Précis de la Chirurgie pratique. page 387
Lettre sur le pouls critique. Par M. Gardane, *Médecin*, 399
Réponse de M. Postel de Franciere, *à la Lettre de* M. Robin *sur le* Tænia, 415
Observation sur un Vertige vermineux. Par M. Rosiere de la Chaslagne, *Médecin*, 430
Mémoire sur les Effets de la Vapeur du Charbon. Par M. Nachet, *Chirurgien*, 434
Réponse de M. Martin, *Chirurgien*, *à la Lettre de* M. Scherer, *sur les Rétentions d'urine*, 440
*Observation sur une Plaie de l'*Abdomen *avec solution de continuité à l'intestin.* Par M. Lassey, *Chirurgien*, 448
——— *Sur l'Ouverture de la Carotide externe.* Par M. Caestryck, *Chirurgien*, 452
——— *Sur un Dépôt au Cerveau à la suite d'un coup de sabre.* Par M. Nollefon, *Chirurgien*, 455
——— *Sur deux Polypes arrachés à la même personne.* Par M. Icart, *Chirurgien*, 459
Lettre sur les Effets de la Momie. Par M. Marefchal de Rougeres, *Chirurgien*, 466
Observations météorologiques faites à Paris, pour le mois de Mars 1767, 470
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1767, 473
Observations météorologiques faites à Lille pour le mois de Février 1767. Par M. Boucher, *Méd.* 474
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Février 1767. *Par le même*, 475
Livres nouveaux, 477

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

JUIN 1767.

TOME XXVI.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JUIN 1767.

EXTRAIT.

Nouvelles Réflexions sur la Pratique de l'Inoculation ; par M. GATTI, Médecin-Consultant du Roi, & Professeur en médecine dans l'Université de Pise. A Bruxelles, & se trouve à Paris, chez Musier *fils*, 1767, *in*-12.

Nous avons déjà annoncé, dans notre précédent Journal, que M. Gatti s'étoit proposé, dans ce nouvel ouvrage, de *rechercher quelle étoit la meilleure méthode de pratiquer l'inoculation, pour la rendre le plus utile qu'il étoit possible.* On remarque avec étonnement que, dans le

grand nombre d'ouvrages ſur l'inoculation, qui ont été faits depuis près d'un demi ſiecle, les Auteurs ſe ſont preſqu'uniquement occupés de prouver l'utilité de cette pratique : ils n'ont fait que répéter exactement les mêmes regles qu'on trouve dans ceux qui annoncerent l'inoculation à l'Europe ; car les légeres différences qu'on obſerve dans la pratique de quelques Inoculateurs, comme de préparer avec un peu plus ou un peu moins de rigueur, de faire l'inſertion avec une inciſion ou avec un véſicatoire, de faire cette inciſion un peu plus ou un peu moins légere, de ſe ſervir d'un fil trempé dans le virus, ou de croûtes ſéchées & réduites en poudre, &c ; ces différences, dit M. Gatti, ne ſont pas aſſez conſidérables pour qu'on puiſſe leur attribuer la différence des ſuccès.

Cette négligence des Ecrivains à rechercher & à faire connoître la meilleure méthode d'inoculer, pourroit faire croire qu'il n'y a réellement qu'une méthode, ou que, s'il y en a pluſieurs, toutes ſont également bonnes ; que, pourvu qu'on inſere la matiere variolique, & qu'on donne la petite-vérole, tout le reſte eſt indifférent ; & que s'il y a des ſuccès plus ou moins heureux, s'il arrive même des accidens funeſtes, c'eſt à la nature & au hazard, c'eſt à l'inoculation en général qu'il faut s'en prendre, & non pas

à la méthode qu'on a ſuivie. M. Gatti ne craint pas d'avancer que ces inductions ſont abſolument fauſſes ; qu'il y a une bonne méthode d'inoculer, & qu'il y en a de mauvaiſes. *Il y a*, dit-il, *une méthode d'inoculer ſans danger pour le tems de la maladie, & ſans ſuite après la maladie. Il y en a qui mettent l'inoculé dans un danger véritable, ou qui le rendent griévement malade, ou qui laiſſent après elle des incommodités quelquefois durables & fâcheuſes. Il y a une méthode d'après laquelle des milliers de perſonnes ſont inoculées, ſans qu'il en périſſe une ſeule ; il y en a d'autres d'après leſquelles le rapport du nombre de ceux qui périſſent avec ceux à qui l'inoculation eſt ſalutaire, eſt aſſez grand pour effrayer, & la tendreſſe d'un pere pour ſes enfans, & l'homme courageux pour lui-même.*

Il établit cette aſſertion ſur une preuve ſans replique. On a inoculé, l'année derniere, à Blanfort, petite ville auprès de Londres, trois cens quatre-vingt-quatre perſonnes, dont treize ſont mortes, & une grande partie des autres a eu la petite vérole confluente, & a été en grand danger de la vie. Depuis deux ans on a inoculé, dans le Comté d'Eſſex, plus de neuf mille perſonnes, ſans qu'une ſeule en ſoit morte, ou qu'il ſoit arrivé le moindre accident. Si ces derniers ont été traités par une méthode

différente de celle qu'on a ſuivie pour les inoculés de Blanfort, comme ils l'ont été en effet, on eſt en droit d'en conclure qu'il y a une bonne méthode d'inoculer, & qu'il y en a de mauvaiſes.

M. Gatti avoit été conduit au même réſultat par ſa propre expérience. Il a ſuivi, dans tout leur cours, plus de mille inoculations qu'il a faites lui-même ou qu'il a vu faire. Il n'y a point de méthode connue qu'il n'ait employée dans ces inoculations ; il n'y a aucune des regles preſcrites qu'il n'ait tantôt obſervée, tantôt entiérement négligée. Par un bonheur ſingulier il n'a vu périr perſonne, mais tous les autres malheurs qu'on reproche à l'inoculation, il les a vus arriver. Quelques-uns ont eu une petite-vérole confluente, qui les a mis en quelque danger ; d'autres ont eu, avec la petite-vérole, quelqu'autre maladie contagieuſe : pluſieurs ont eu des ſuites très-fâcheuſes, comme des plaies qui ont duré long-tems, des éryſipeles, des abſcès, des dépôts. Enfin quelques-uns, perſuadés que l'inoculation qu'ils venoient de ſubir les mettoit à l'abri de la petite-vérole, l'ont eue enſuite naturellement. Malgré ces malheurs, il a continué de prêcher & de pratiquer l'inoculation, parce qu'ils ſont infiniment moindres que ceux auxquels on s'expoſe, en attendant la petite-vérole naturelle.

Aidé de cette expérience & de ſes réflexions, M. Gatti croit avoir découvert ſucceſſivement l'origine de tous ces accidens & avoir reconnu qu'ils ont été la ſuite néceſſaire des pratiques qu'il avoit ſuivies. Il a vu que ce ſont les regles généralement preſcrites, reçues par tous les Inoculateurs, qui l'ont égaré, & qu'une méthode contraire l'auroit toujours bien conduit, comme elle l'a bien conduit en effet toutes les fois qu'il l'a ſuivie : c'eſt cette méthode qu'il expoſe dans ſes *Nouvelles Réflexions*. Il a diviſé cet ouvrage en trois parties. La premiere traite de la préparation ; la ſeconde, de l'inſertion, & la troiſieme, du traitement de la maladie. Nous allons le ſuivre dans les détails où il entre ſur ces trois objets.

» Préparer un ſujet à l'inoculation, dit » M. Gatti, c'eſt travailler à lui procurer » certaines diſpoſitions qu'on juge devoir le » mettre en état d'avoir la petite-vérole avec » le moindre détriment poſſible de ſa ſanté. « Il prétend que, par ces diſpoſitions qu'on cherche à procurer, on entend des diſpoſitions particulieres, uniquement relatives à la petite-vérole, qui ne ſeroient pas préparatoires à toute autre indiſpoſition ; d'où il conclut que la préparation par laquelle on chercheroit à procurer ces diſpoſitions particulieres, ſeroit elle-même particuliere & relative à la maladie qu'on doit avoir. Selon

lui, on ne pourroit employer ces préparations que d'après le rapport connu de certaines disposítions de l'économie animale, avec les effets du virus variolique sur cette même économie, ou au moins d'après une connoissance établie sur des expériences constantes; que telles & telles dispositions dans les sujets sont toujours suivies d'une petite-vérole légere & bénigne. Mais il n'y a aucune observation, aucune expérience d'après laquelle on ait reconnu que telle ou telle disposition particuliere est plus favorable que la disposition contraire pour recevoir la petite-vérole avec le moindre détriment possible de la santé; d'où il résulte qu'il n'y a jusqu'à présent, pour disposer un sujet à l'inoculation, aucune méthode de préparation particuliere, dans le sens qu'il a donné à ce terme.

Mais si nous ne connoissons aucune disposition particuliere, on en connoît très-distinctement une générale, c'est la santé même. Le virus qu'on applique & la maladie qui est la suite de cette application attaquent la santé; & l'atteinte que la santé en reçoit doit être, toutes choses égales d'ailleurs, d'autant plus grande, que la santé est plus foible, & d'autant plus foible, que la santé est plus grande. D'ailleurs une expérience constante nous montre que cette disposition est toujours suivie d'une petite-

vérole bénigne, pourvu que d'autres cauſes étrangeres, ou des erreurs dans l'inſertion ou dans le traitement, n'aggravent pas la maladie, & ne dérangent pas la nature dans ſon action.

» Cela poſé, conclut M. Gatti, il eſt » évident qu'il n'y a aucune préparation à » faire ſubir à un ſujet qui ſe porte bien, & » que, dans celui qui ne ſe porte pas bien, » la préparation doit conſiſter à lui procurer » la ſanté, c'eſt-à-dire à le guérir. « Il en appelle à l'expérience, qui confirme, ſelon lui, les principes qu'il vient d'expoſer. Il aſſure que, dans tout le Levant, on ſe contente d'obſerver ſi le ſujet eſt en bonne ſanté; que l'hiſtoire de l'inoculation, en Europe, fait voir, dans les différens pays où elle s'eſt établie, la préparation ſuivie, en général, d'accidens fâcheux, à raiſon même de l'uſage qu'on en fait, & ces accidens diminuer, à meſure que les préparations ſont devenues moindres & moins compoſées, ou qu'on les a tout-à-fait abandonnées. Il fait obſerver qu'à Paris l'importance qu'on attachoit à la préparation, la rigueur qu'on y mettoit & le tems qu'on la faiſoit durer il y a cinq ou ſix ans, ſont aujourd'hui fort diminués, & que l'inoculation paroît avoir des ſuccès plus conſtans, entraîner après elle des ſuites moins fâcheuſes & moins fréquentes. Enfin il cite ſa propre

expérience ; & il assure que, parmi les sujets qu'il a inoculés, ceux qui n'ont eu aucune espece de préparation que celle qui a consisté à constater ou à établir l'état de santé, sont exactement ceux qui ont eu la moindre maladie ; & que, dans le nombre de ceux qui ont eu une maladie forte ou quelque suite de la maladie, il n'y en a pas un seul qu'il n'eût auparavant plus ou moins préparé selon les regles.

Il conclut donc que la meilleure disposition pour avoir la petite-vérole, avec le moindre détriment possible de la santé, c'est la santé même, & qu'il ne faut pas altérer cette disposition quand on la rencontre dans un sujet, sous prétexte de le préparer. La préparation doit consister uniquement à bien constater cette disposition. Les moyens de la constater sont simples & faciles. La santé est la faculté d'exercer sans peine, constamment & avec facilité, toutes les fonctions qui conviennent à l'âge, au sexe, au tempérament de l'homme. Tout le monde peut juger si un homme a cette faculté ou non. Outre ce coup d'œil général, il y a un autre moyen de le constater d'une maniere plus déterminée, par des caracteres simples & sûrs que l'Auteur avoit déjà indiqués dans ses *Réflexions sur les préjugés qui s'opposent aux progrès & à la perfection de l'inoculation.* Voyez l'extrait que nous avons donné

de cet ouvrage dans notre Journal de Juillet 1764. Ces caracteres ſont, 1° *la douceur de l'haleine ;* 2° *la ſoupleſſe de la peau ;* 3° *la facilité à la cicatriſation.*

L'inſertion eſt l'application du virus variolique à quelque partie du corps humain. » On ſait, dit M. Gatti, que cette appli» cation, pour produire ſon effet, doit être » faite à quelque partie douée de ſentiment : » ſi donc on veut la faire à l'extérieur du » corps, il faut que ce ſoit ſous l'épiderme. » On ſait auſſi, ajoute t-il, que l'activité de » ce virus eſt ſi prodigieuſe, que le moindre » atome, le plus imperceptible à la vue & au » tact, communique la petite-vérole auſſi» bien qu'une plus grande quantité : delà il » ſuit que le moyen qui s'offre à la premiere » vue, pour faire cette opération, eſt de » piquer légérement la peau avec la pointe » d'une épingle trempée dans le pus d'un » bouton de petite-vérole. « C'eſt en effet la méthode qu'on a ſuivie dans les pays où l'Inoculation a pris naiſſance. La célebre Theſſalienne, qui porta la premiere l'inoculation à Conſtantinople, ne faiſoit l'inſertion que de cette maniere, de même que pluſieurs femmes qui l'ont portée dans pluſieurs iſles de l'Archipel, où encore aujourd'hui on inſere le virus de la même façon.

Pour faire mieux connoître les avantages

de cette méthode, M. Gatti a cru devoir entrer dans quelques détails sur les inconvéniens de celle que les Médecins lui ont substituée dans nos pays occidentaux. Il entrepend donc de démontrer que celle même qui est la plus simple, & qui paroît le plus approcher de cette premiere, en differe cependant prodigieusement par elle-même & par ses suites. Les principaux inconvéniens qu'il y trouve sont, 1° qu'elle est accompagnée d'un appareil & d'une importance qui sont, en même-tems, inutiles & contraires au succès de l'inoculation. 2° Le fil imbibé de pus, qu'on applique sur l'incision, contient une quantité prodigieuse de ces atômes, dont un seul suffit pour donner la petite-vérole. 3° L'éruption, qui survient constamment à l'endroit de l'insertion, forme nécessairement un ulcere qu'il faut traiter, au moins, l'espace de deux ou trois semaines, & qui quelquefois acquiert une profondeur & une qualité telles que, quand la petite-vérole est passée, il reste une maladie chirurgicale à traiter, mille fois plus incommode & plus difficile que la pétite-vérole. 4° C'est à cette méthode que M. Gatti attribue les éryspeles, les abscès & les dépôts qui surviennent quelquefois à la petite-vérole inoculée. Les raisons sur lesquelles il se fonde sont, 1° que ces accidens n'arrivent jamais dans la petite-vérole, quand

elle eſt légere & bénigne ; 2° qu'ils arrivent quelquefois dans la petite-vérole confluente, quand, par l'ouverture des boutons ou par quelqu'autre accident, il ſe forme des ulceres aux jambes ou quelqu'autre part ; 3° que, dans l'inoculation, ils ſurviennent toujours du côté où l'on a fait l'inſertion, quand on l'a faite à un ſeul bras ou à une ſeule jambe ; &, quand on l'a faite aux deux bras ou aux deux jambes, c'eſt toujours du côté où l'inciſion a été plus profonde, & où la plaie eſt devenue plus grande ; 4° enfin qu'ils n'arrivent jamais, quand, à l'endroit de l'inſertion, il n'y a point eu de plaie, mais ſeulement des boutons. Le cinquieme inconvénient, non moins conſidérable que les autres, attaché à la méthode ordinaire d'inſérer le virus, eſt la difficulté où l'on eſt quelquefois de décider ſi la petite-vérole a pris ou non : ceci mérite quelque explication.

L'inflammation qui ſurvient à l'endroit où l'on applique le virus, quelques jours après l'opération, quand elle n'eſt pas produite par d'autres cauſes que par l'action du virus même, eſt regardée comme un ſigne certain que la petite-vérole a pris, & que le ſujet aura cette maladie, s'il en eſt ſuſceptible. Mais, pour que ce ſigne ſoit certain, il faut être sûr qu'il eſt l'effet du virus, & non de quelqu'autre cauſe : or il

eſt ſouvent très-difficile d'avoir cette certitude dans l'inſertion faite à la maniere ordinaire. Outre les effets de l'inciſion & du virus, il y a ceux d'un corps étranger comme le fil ; ceux de la matiere variolique même, qui agit comme corps étranger, & comme corps étranger d'une mauvaiſe nature : ceux de l'emplâtre & ceux de l'air. Ces dernieres cauſes peuvent enflammer & faire ſuppurer l'inciſion, & même l'envenimer & produire cette eſpece d'eſcarre blanchâtre que les Inoculateurs prennent pour un ſigne déciſif que la petite-vérole a pris : ſouvent même l'inflammation devient éryſipélateuſe, &, comme dans les autres éryſipeles, il y ſurvient des boutons qui naiſſent, ſuppurent & diſparoiſſent preſque le même jour.

La reſſemblance, quoiqu'imparfaite, de ces effets avec ceux qui ſont produits par l'action du virus, a quelquefois induit en erreur les Inoculateurs qui les ont attribués à cette derniere cauſe, ont cru leurs inoculés à l'abri de cette maladie, & ont négligé, en conſéquence, de répéter l'inſertion. Mais la petite-vérole naturelle, qui eſt ſurvenue enſuite, a prouvé que ces ſignes étoient trompeurs ; que les ſymptômes qui ont paru n'étoient pas l'effet du virus, mais de quelqu'autre cauſe ; que l'Inoculateur a décidé trop légérement ; & l'inoculation a ſouffert des fautes de l'Inoculateur, ou plutôt de

l'incertitude attachée à la méthode ordinaire d'inſérer le virus.

Tels ſont les principaux inconvéniens que M. Gatti trouve à la maniere ordinaire de pratiquer l'inoculation. On les avoit attribués, avant lui, à l'inoculation en général: il eſt le premier qui ait montré leur véritable cauſe. Il ne ſe diſſimule pas qu'on peut faire quelques objections contre ſa doctrine : les deux principales ſont, 1° qu'une inſertion faite par une ſimple piquure, & non par une ou pluſieurs inciſions, ne formant point de plaie, ne fournira point au virus variolique cet écoulement abondant qu'on lui donne par la méthode ordinaire, & qui eſt le plus grand avantage de l'inoculation. Il n'a pas cru devoir rien ajouter à ce qu'il avoit déjà dit dans ſes *Réflexions ſur les Préjugés*, ſur ce prétendu avantage de l'écoulement du virus variolique par les plaies. Voyez cet ouvrage, pag. 192 & ſuiv.

2° Qu'une inſertion auſſi légere ne communique pas la petite-vérole auſſi sûrement que la méthode ordinaire. A cela il répond, 1° que l'inconvénient de ne pas donner la petite-vérole, eſt de moindre conſéquence que les accidens qui peuvent ſuivre de la méthode ordinaire : quand l'opération manque de communiquer la maladie, elle n'a d'autre effet que celui d'une piquure ſimple ; & alors on doit la répéter. 2° On peut faire

l'inſertion qu'il propoſe en pluſieurs endroits. 3° L'inſertion manque quelquefois ſon effet, quelque méthode qu'on ſuive; & il ne croit pas qu'elle manque plus ſouvent dans celle qu'il a adoptée, que dans toutes les autres.

Voici les regles que M. Gatti propoſe pour donner à cette opération toute la perfection & toute la facilité poſſible. Il faut choiſir du virus frais, plus il eſt frais, plus sûrement il communique la petite-vérole. On doit préférer de prendre ce pus dans un bouton qui commence à ſuppurer, parce qu'alors il eſt plus fluide, moins conſiſtant, plus propre, en conſéquence, à ſe détacher de la pointe de l'aiguille & à reſter dans la piquure.

2° Au lieu de piquer tout ſimplement la peau, on doit tâcher d'introduire la pointe d'une aiguille trempée dans le pus d'un bouton, entre l'épiderme & la peau, l'eſpace de deux ou trois lignes. L'aiguille trempée dans le pus variolique, conſerve ſa vertu pendant pluſieurs jours, ſi on a l'attention de ne pas la frotter avec d'autres corps; mais il eſt toujours plus sûr de s'en ſervir le plutôt qu'on peut.

3° Au défaut de boutons, on peut ſe ſervir d'un fil de coton ou de ſoie, qu'on aura gardé quelque tems, & frotté avec la matiere des croûtes, réduite en poudre, en le faiſant paſſer entre la peau & l'épiderme,

l'eſpace de deux ou trois lignes, par le moyen d'une aiguille, mais ſans le laiſſer.

4° Il n'y a point d'inconvénient à ſe ſervir de la pointe d'une lancette, au lieu d'une aiguille, pour inſérer le virus; & ſi l'on n'a que des croûtes, on peut, avec la lancette, détacher l'épiderme de la peau, & frotter ſur la peau vive un peu de cette poudre, ayant enſuite l'attention d'abaiſſer l'épiderme qu'on a ſoulevée, & de la preſſer un peu avec le doigt, pour qu'elle puiſſe s'attacher à la peau.

5° Qu'on emploie l'aiguille ou la lancette, on doit avoir attention à ne faire qu'appliquer le virus ſur la peau vive, ſans la percer ou la déchirer.

6° La matiere variolique ainſi appliquée à la peau vive qui eſt ſous l'épiderme, l'épiderme elle-même ſervira à la contenir; & il ne faut jamais employer d'emplâtre.

7° La partie du corps la plus propre à recevoir l'inſertion, eſt entre le pouce & l'index, au-dehors de la main.

8° Cependant on peut faire l'inſertion ailleurs, ſans courir un grand riſque. En général, il eſt mieux de la faire dans quelque partie du bras que par-tout ailleurs; mais il faut éviter de la faire aux jambes, parce que, ſelon notre Auteur, c'eſt-là où les boutons ont plus de peine à ſécher; c'eſt-là où, dans une éruption confluente, il ſe forme

plus aiſément des ulceres ; & que c'eſt-là enfin que ces ulceres ſont plus difficiles à guérir.

Nous avons jugé à propos de nous étendre un peu ſur ce chapitre de l'ouvrage de M. Gatti, parce qu'il contient l'eſſentiel de ſa méthode, que nous avons cru important de faire connoître : nous allons paſſer au troiſieme chapitre, qui contient la méthode qu'il propoſe pour le traitement de la petite-vérole inoculée.

Avant de donner les regles qui doivent conduire l'Inoculateur dans le traitement, il a cru néceſſaire de fixer les idées ſur la nature & ſur le cours de cette maladie. Pour cet effet, il y diſtingue quatre périodes, celui de l'*inſertion*, celui de *l'éruption locale*, celui de la *fievre*, enfin celui de l'*éruption générale*.

La légere inflammation qui paroît à l'endroit de l'inſertion, au commencement du ſecond période, eſt, ſelon lui, une véritable éruption d'un ou pluſieurs boutons varioliques. Elle eſt exactement de la même nature que celle qu'on voit dans les autres parties du corps, quand l'éruption commence. C'eſt une tache rouge ou un amas de taches qui reſſemblent à la morſure d'une puce. Ces taches s'élevent enſuite, & prennent la forme de boutons de petite-vérole, en ont le cours, & en ſont en effet ; d'où il

infere que le virus commence à agir, avant tout, ſur la partie même où il a été appliqué, & que l'effet de ſon action eſt, dans cette partie comme dans les autres, une éruption de boutons. Il remarque à ce ſujet que » quand, au lieu de faire l'in» ſertion avec une piquure, on l'a faite par » une inciſion, alors l'éruption ſe fait ſur » l'inciſion même, & tout autour, & forme » cette inflammation qu'on regarde comme » un ſigne que la petite-vérole a pris. Mais » l'inciſion & la maniere de la traiter, ne » laiſſant pas paroître l'humeur variolique » ſous la forme de boutons, ont empêché » les Inoculateurs de ſaiſir la nature de cette » inflammation, & de connoître ce période » d'éruption locale dans le cours de l'inocu» lation. «

Le troiſieme période eſt marqué par l'invaſion de la fievre ou par le mal-aiſe, la douleur aux aînes ou aux aiſſelles, la peſanteur de tête, ou un mal aux reins, ſymptômes toujours légers, & qui manquent quelquefois. Cette fievre ceſſe auſſi-tôt que l'éruption générale, qui caractériſe le quatrieme période, eſt faite. Les ſymptômes qui ſurviennent enſuite ne ſont plus l'effet de l'action immédiate du virus, qui a fait toute ſon exploſion par l'éruption; mais ils ſont l'effet de l'inflammation & de la ſuppuration des boutons. Pour prouver cette

assertion, M. Gatti observe que ces boutons sont autant de petites tumeurs inflammatoires; que, quand il y en a un grand nombre, quand tout le corps en est couvert, leur inflammation & leur suppuration doivent nécessairement produire la fievre & tous les autres symptômes des maladies inflammatoires. Il prétend que le même effet auroit lieu, si, par quelque cause que ce fût, on pouvoit couvrir le corps d'un sujet de semblables boutons, quoique d'une nature & d'une origine différente.

Il résulte de la doctrine que nous venons d'exposer, que le virus qu'on applique par l'insertion, donne la petite-vérole à la partie même où il a été appliqué; que cette petite-vérole locale agit ensuite sur le total de l'économie animale, & donne la petite-vérole générale; le total de l'économie animale n'est donc pas affecté pendant les deux premiers périodes de l'inoculation; par conséquent l'inoculé n'a rien à changer dans son système ordinaire de vie. Il n'y a donc que les deux derniers périodes qui constituent proprement *la maladie de la petite-vérole*; nom qui, selon M. Gatti, embrasse deux maladies tout-à-fait différentes entr'elles par leur nature & par leur cause, comme aussi par leurs symptômes & par leur durée. L'une appartient à l'action immédiate du virus; l'autre à l'inflammation

& à la ſuppuration des boutons : l'une eſt nerveuſe, l'autre eſt inflammatoire.

Il fait remarquer qu'il y a cependant, à l'endroit de l'inſertion, une inflammation & une éruption qui a précédé le premier période de la maladie, & qui ſe prolonge & s'augmente même quelquefois, & qui doit par conſéquent mêler ſes effets à ceux qui appartiennent à l'action immédiate du virus ſur le total de l'économie animale. Cette remarque eſt d'autant plus importante, qu'elle nous fait ſentir la principale différence qu'il y a entre la petite-vérole inoculée & la naturelle. Dans celle-ci, comme le virus diſperſé dans l'air eſt preſque toujours porté par la reſpiration dans les poumons, ou par la déglutition dans l'eſtomac, la partie de ces viſceres où il eſt appliqué doit être affectée de la même maniere que la partie extérieure dans l'inoculation. En effet, les ſymptômes de la petite-vérole naturelle, quand la maladie eſt forte, nous annoncent que le foyer eſt dans l'eſtomac ou dans les poumons ; & l'ouverture des cadavres montre que l'éruption qui ſe fait dans l'intérieur de ces viſceres, ſemblable à celle que nous voyons à l'extérieur, a été la cauſe de la mort. Cette éruption & l'inflammation locale, qui en ont été la ſuite, lors même qu'elles ſont légeres, étant dans les poumons ou dans l'eſtomac, doi-

vent produire des effets ſenſibles qui ſe mêlent avec ceux du virus, & faire prendre à la maladie, dans ce premier période, un caractere inflammatoire qu'elle n'auroit pas ſans cela.

Dans la petite-vérole inoculée, comme l'inflammation qui eſt à l'endroit de l'inſertion, eſt toujours très-peu conſidérable, ſur-tout ſi l'inſertion a été bien faite, & qu'elle n'eſt pas ſur un organe délicat & eſſentiel à la vie, elle peut être regardée comme nulle; & l'on peut, en conſéquence, regarder la fievre & les autres ſymptômes de ce période comme appartenans uniquement à l'action immédiate & inconnue du virus, ſans que d'autres cauſes y mêlent leurs effets; par conſéquent on peut conſidérer les deux derniers périodes de la petite-vérole inoculée comme appartenans à deux cauſes différentes, & qui agiſſent en deux tems différens. Nous l'avons déjà dit: l'une eſt l'action du virus; l'autre, l'inflammation & la ſuppuration. C'eſt un axiôme en médecine, dit M. Gatti, que plus la fievre, c'eſt-à-dire la maladie produite par l'action immédiate du virus, eſt forte, plus forte eſt l'éruption. Quand l'éruption eſt faite, ajoute-t-il, ſes ſuites ſont inévitables, ou preſqu'inévitables; d'où il conclut que tous les efforts de l'art doivent tendre à diminuer la maladie dans ce pre-

mier période. Les regles qu'il propoſe pour cela ſont ſimples & faciles ; & il prétend qu'elles conviennent également à la petite-vérole inoculée & à la naturelle.

La premiere de ces regles eſt qu'*on doit faire reſpirer un air frais au malade*. La raiſon qu'il donne de cette regle, c'eſt que le froid doit néceſſairement diminuer & retarder l'aſſimilation de nos humeurs à la matiere variolique, affimilation qui fait l'eſſence de la petite-vérole ; comme il retarde & affoiblit la fructification d'une plante, la fermentation, &c., & par conſéquent contribuer à diminuer la maladie ; but que le Médecin doit ſe propoſer dans ce période. Il appuie d'ailleurs ce précepte de l'autorité de Sydenham & de pluſieurs Auteurs célebres, qui ne recommandent rien tant que de faire reſpirer un air frais aux malades attaqués de la petite-vérole.

La ſeconde eſt qu'*il faut donner à l'eſprit du malade le plus de diſſipation qu'il eſt poſſible*, parce qu'il n'eſt aucune maladie dans laquelle les mouvemens de l'ame aient autant d'influence que dans celle-ci. La raiſon & l'expérience concourent également à prouver l'utilité de cette diſſipation ; on obſerve, en effet, qu'indépendamment de la crainte dont les malades ſont quelquefois affectés, la plupart éprouvent un abattement, une triſteſſe, un mal-aiſe, une inquié-

tude plus ou moins grande, plus ou moins marquée, qui ſemblent annoncer que ce principe actif, qui préſide à notre conſervation, eſt menacé de quelque danger : or il eſt important de détruire ces mouvemens de l'ame ; ce qu'on ne peut obtenir que de la diſſipation. M. Gatti a vu des enfans, dans ce période de la petite-vérole inoculée, abandonnés à eux-mêmes dans leur lit, ſouffrir toutes les angoiſſes qui accompagnent cet état ; & il a vu tous leurs maux diminuer & ceſſer preſqu'entiérement, auſſitôt que leur eſprit a été tiré, pour-ainſi-dire, hors d'eux-mêmes par quelques diſcours, par quelque objet qui les amuſoit. Il a vu la diminution & la ceſſation de ces ſymptômes d'une maniere encore plus marquée, lorſqu'on leur a fait quitter leur lit, qu'on les a invités à danſer, à ſe promener, à jouer, & qu'on a ajouté aux diſtractions de l'eſprit le mouvement & l'exercice modéré.

Indépendamment de ces deux regles, notre Auteur conſeille encore l'uſage des anti-ſpaſmodiques dans ce premier période : il a toujours vu qu'ils en calmoient tous les ſymptômes, ſans jamais produire aucun mauvais effet. Il a eſſayé auſſi, ſur deux ſujets, de faire plonger dans l'eau froide la main à laquelle avoit été faite l'inſertion ; & il prétend, par ce moyen, que, dans tous les deux, la fievre n'a paru que le

ſixieme

ſixieme jour après l'éruption locale ; qu'elle a été preſque inſenſible, & n'a duré que quatre ou cinq heures. Il a hazardé cette pratique d'après l'opinion où il eſt que le virus, qui agit immédiatement ſur le total de l'économie animale, n'eſt pas celui qu'on a appliqué dans l'inſertion, mais celui qui eſt contenu dans les boutons de la premiere éruption ; opinion à laquelle il a été conduit, après avoir obſervé que l'éruption locale, à l'endroit de l'inſertion, précédoit, au moins de trois jours, la fievre, & que plus la fievre tardoit à arriver après cette éruption, plus la maladie étoit légere & bénigne, toutes choſes étant égales d'ailleurs ; d'où il réſulte que, s'il eſt quelque moyen de retarder cette fievre, ce retardement doit rendre la maladie plus légere. Mais nous devons avertir que M. Gatti ne donne ceci que comme une conjecture : il exhorte ſeulement les Inoculateurs à répéter ſon expérience.

Voilà à quoi ſe réduit tout ce qu'il dit ſur le traitement de la petite-vérole inoculée, pendant le premier période de la maladie, c'eſt-à-dire pendant la fievre. Il prétend que l'inoculé, qui a été conduit d'après ces principes, après avoir paſſé ce période, ſans preſque s'appercevoir qu'il étoit malade, aura certainement une éruption très-légere, ou n'en aura point du tout. Dans le

premier cas, comme il n'y a aucun des symptômes qui accompagnent une éruption abondante, le second période de la petite-vérole n'eſt pas, dans le fait, une maladie, & l'inoculé eſt guéri, dès l'inſtant même que l'éruption eſt faite ; à plus forte raiſon l'eſt-il dans le ſecond cas, lorſqu'il n'y a aucune éruption générale.

LETTRE

Sur le Tiſſu muqueux ; par M. DE PICAMILH, *Ecuyer, Docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, Médecin de l'hôpital militaire de l'Iſle de Rhé, ci-devant Médecin des armées du Roi & de l'hôpital militaire du Fort-Royal, iſle de la Martinique.*

Un Profeſſeur de Montpellier (*M. Venel*) avoit bien voulu, Monſieur, me faire part de quelques obſervations ſur le tiſſu cellulaire ; j'ai ſenti, dans ma pratique, le prix & l'utilité de ces obſervations : je remercie aujourd'hui en mon particulier *M. de Bordeu*, Auteur des *Recherches ſur le Tiſſu muqueux*, ouvrage dont vous avez donné un Extrait utile, & très-bien raiſonné, dans votre Journal de Mars de la préſente année.

Plus j'ai avancé dans la pratique, plus

j'ai été perſuadé de l'action du tiſſu muqueux ou cellulaire, non-ſeulement de celui des parties ſupérieures entr'elles, mais encore de celui des parties ſupérieures avec les inférieures : j'ai vu, dans un pleurétique, (les crachats étant ſupprimés) appliquer à la partie intérieure des cuiſſes des véſicatoires, dont l'écoulement ſuppléoit aux crachats : le tiſſu cellulaire qui accompagne les gros vaiſſeaux de la cuiſſe fourniſſoit peut-être à la nature une route pour cette évacuation.

Mais voici un fait qui doit, à mon avis, éclairer tout le monde ſur l'action du tiſſu muqueux, & qui me paroît même la prouver inconteſtablement. Un malade, attaqué d'un mal de gorge violent, ne pouvant preſque point reſpirer, & ſe trouvant dans le cas où nous aurions ordonné la bronchotomie, a recours à un remede uſité dans des contrées où nos dogmes ſont inconnus. Deux Negres forts & vigoureux prennent chacun un de ſes bras, ils l'oignent avec du beurre de cacao, & le frottent, ſans diſcontinuer, ſi fort & ſi long-tems, que les deux bras deviennent gros comme les cuiſſes ; le mal ſe diſſipe, à proportion que les bras groſſiſſent : on renouvelle de tems en tems le beurre de cacao ; enfin le malade ſe trouve très-bien guéri en peu de tems. Peut-il y avoir une preuve plus palpable de la con-

nexion que M. *de Bordeu* a ſi bien établie entre le tiſſu muqueux de la gorge & celui des bras ?

Comme, ſuivant le même Auteur, la poitrine a des connexions ſingulieres avec les bras, on pourroit, je crois, eſſayer, pour la pleuréſie, le remede qu'on fait, en Amérique, pour l'angine : l'application des ventouſes & des topiques, à laquelle de grands Médecins de tous les ſiecles ont eu recours, a beaucoup de rapport avec le frottement dont il eſt queſtion ; il vaudroit peut-être mieux que les ſaignées qu'on réitere tous les jours avec tant de courage.

J'ai eu l'honneur d'en parler à M. *Richard*, qui m'a recommandé de faire toutes les obſervations poſſibles à cet égard. Je vous communiquerai celles que j'ai déjà faites, ſi vous le trouvez bon, & j'y joindrai quelques petites remarques ſur le pouls : vous voudrez bien, Monſieur, me mettre dans le nombre de ceux qui, ſans avoir jamais eu aucun préjugé contre la doctrine du pouls, l'ont ſuivie & vérifiée ſur les malades. J'étois à Montpellier lors des diſputes ſur cette matiere ; & je ne ſuis point étonné que d'auſſi bons eſprits, tel que l'eſt M. *Robin*, dont vous avez parlé dans le Journal du mois de Février dernier, ſoient revenus ſur leurs pas. Quant à moi, je continuerai à ſuivre une route qui ne m'a jamais égaré : je dois

ce témoignage à l'Auteur des *Recherches ſur le Pouls*, & à ſa doctrine, de même qu'à un de ſes zélés partiſans, M. *Fouquet*, Docteur de Montpellier, qui travaille ſur cet objet, & dont je dois attendre l'ouvrage avant de publier mes obſervations.

OBSERVATION

Sur une Fievre continue-périodique, produite par une fauſſe pléthore ; par M. HOUSSET, Docteur en médecine de l'Univerſité de Montpellier, de la Société royale de la même ville, Médecin des hôpitaux, Bibliothécaire & ancien Directeur de la Société des Sciences & Belles-Lettres d'Auxerre.

Dans le commencement de ma pratique, je voyois, dans le couvent de la Viſitation de Sainte-Marie, madame Marie d'Avigneau, Religieuſe, qui, depuis l'âge de quinze ans, & à la ſuite d'accès de migraine, dont elle avoit été tourmentée, dès l'enfance, étoit attaquée, tous les trois mois, d'une fievre continue-vaporeuſe, occaſionnée par une fauſſe pléthore, appellée, dans les écoles, *plethora ad vires*. Cette dame étoit pour lors âgée d'environ trente-cinq ans, d'un tempérament ſanguin, & d'une conſtitution fort délicate, étoit réglée tous

les quinze jours, buvoit & mangeoit peu, & faiſoit, comme les autres Religieuſes, les exercices de dévotion & d'office du monaſtere : cette vie ſobre, réguliere & exercée ne l'empêcha pas néanmoins d'être travaillée de cette eſpece de maladie que j'ai déſignée. Six ſemaines avant d'en être attaquée, elle avoit des preſſentimens qui ne la trompoient jamais ; & le jour fixe arrivé, où commençoit la triſte ſcene qui devoit m'occuper, elle tomboit dans un accablement général : ſa fievre étoit des plus vives, ſon pouls dur & brûlant ; elle ſe plaignoit d'un point de côté, d'un mal de gorge, d'une douleur de tête inſupportable, qui lui ôtoit, pour ainſi dire, l'uſage des ſens ; ſa voix étoit preſque éteinte ; ſes yeux fermés, les premiers jours, ne s'ouvroient qu'avec bien de la difficulté ; & ſa tête penchée ſur l'oreiller, y reſtoit collée juſqu'à ce qu'on lui eût procuré du ſoulagement : dans cet état, point d'appétit, plus de déſir d'alimens ; quelques bouillons légers ſuffiſoient pour la ſoutenir : telle étoit la triſte ſituation où ſe trouvoit réduite cette Religieuſe, quatre fois pendant le cours de l'année ; & comme l'expérience de mon pere (*a*),

(*a*) Pierre-François Houſſet, Médecin des hôpitaux d'Auxerre, & Docteur de Montpellier, en 1726, mort en 1757, âgé de cinquante-quatre ans.

qui l'avoit traitée, m'avoit appris que la quantité des saignées étoit un des remedes le plus spécifique pour changer son état, je pensai ne pouvoir mieux faire que de suivre pied à pied la route qu'il m'avoit tracée, à quelques variations près, suivant l'exigence des cas : c'est pourquoi je la faisois saigner jusqu'à seize & dix-sept fois à la maniere accoutumée : les deux dernieres saignées se faisoient ordinairement au pied ; mais toutes se pratiquoient à-peu-près dans la même proportion, relativement aux especes de rechutes auxquelles elle étoit assujettie ; & de quatre que l'on traitoit dans l'année, deux correspondantes étoient plus longues que les deux autres. A la suite de cette maladie, il survenoit une leucophlegmatie, qui ne s'étendoit que depuis l'ombilic jusqu'aux extrêmités inférieures : rarement ai-je apperçu les bras œdémaciés ; phénomene qu'il n'est pas difficile de prévoir, lorsque l'on est obligé de tirer une si grande quantité de sang dans un sujet aussi délicat. Cette hydropisie étoit précédée d'un écoulement de férosités par le nez : dans ce cas, on venoit aux purgations plusieurs fois réitérées, aux tisanes apéritives & hydragogues ; par ce secours on parvenoit à lui procurer la convalescence, & enfin une guérison apparente jusqu'à la fin d'un trimestre, époque d'un nouvel accès. On peut juger par ce

que je viens de dire du nombre prodigieux de saignées qui ont été faites à cette dame : or il est arrivé que, dans une de ses rechutes, notre malade a été travaillée d'une insomnie, que les rafraîchissans & les légers calmans ne pouvoient dissiper ; &, comme elle me sollicitoit pour lui procurer du sommeil, ou diminuer au moins les vives agitations dont son esprit étoit fatigué, je crus ne pouvoir mieux remplir l'indication que ce nouveau phénomene présentoit, que de lui faire prendre, sur les neuf heures du soir, une demi-once de syrop diacode, mêlé avec autant d'huile d'amandes-douces. L'effet du remede répondit assez bien à mon attente : le sommeil persévéra depuis neuf heures & demie jusqu'au lendemain matin. La malade auroit été pleinement satisfaite, si, à son réveil, elle ne se fût apperçue que son bras étoit engourdi, & comme paralysé. La Communauté, alarmée de ce surcroît de mal, me pria d'en prévenir les suites. Je me ressouvins pour lors du conseil salutaire que mon grand-pere (*a*) donne dans une de ses observations manuscrites,

(*a*) Etienne Housset, pere du précédent Médecin des hôpitaux d'Auxerre, Docteur de Montpellier en 1689, mort en 1728, fils de Gervais Housset, aussi Médecin des hôpitaux de la même ville, Docteur de Montpellier en 1658, décédé en 1689.

que les préparations de pavot ne convenoient pas à un corps épuiſé ou affoibli. Mais j'étois jeune Médecin, & la réflexion avoit été trop tardive : je n'avois pas de reſſource plus prochaine que de reſſuſciter le mouvement perdu : la ſaignée du pied me parut le remede le plus efficace pour réparer la faute dans laquelle mon peu d'expérience m'avoit fait tomber : le ſuccès calma mes inquiétudes. Dans la ſuite, j'entrepris de la guérir & d'empêcher que la maladie ne revînt à tems marqués : j'imaginai que la nature, s'en étant fait un jeu, auroit peine à ſe détourner de la route qu'elle avoit priſe, à moins qu'on ne l'y forçât ; je m'aviſai en conſéquence d'uſer d'un moyen que peu de Médecins auroient voulu tenter : j'attendis une nouvelle rechute, qui ne manqua pas d'arriver au tems indiqué ; je fis pratiquer les ſaignées ordinaires : l'enflure ſurvint : je m'y attendois ; mais, au lieu de la traiter ſelon l'uſage que l'on avoit religieuſement obſervé juſqu'alors, je la laiſſai augmenter juſqu'à un certain point ; j'employai enſuite quelques purgatifs pour la diminuer un peu, ſans vouloir la diſſiper ; je laiſſai durer cette maladie pendant plus de ſept mois, quoiqu'on me preſſât de la guérir ; & lorſque je crus que les ſolides étoient aſſez relâchés, & la maſſe du ſang aſſez diviſée pour pouvoir eſpérer

de détruire cette malheureuſe habitude, je mis en uſage les purgatifs hydragogues, les apéritifs & autres remedes propres à évacuer les féroſités dont notre Religieuſe étoit inondée ; je réuſſis : elle revint en parfaite ſanté ; &, depuis plus de ſept ans, elle n'a plus été attaquée de pareille maladie ; & les ſaignées qu'on a été obligé de lui faire, ont été en très-petit nombre, reſpectivement à celui auquel elle avoit été habituée l'eſpace de vingt années, ſi vous en exceptez une ſeule fois, il y a environ un an, que j'ai été contraint de lui en ordonner dix ou douze, par rapport aux mêmes accidens qui étoient revenus.

EXTRAIT DU MÉMOIRE

Sur une Dyſſenterie épidémique, qui a régné à Pléaux, dans la Haute-Auvergne, en l'année 1765 ; par M. DAPEYRON DE CHEYSSIOL, Docteur en médecine.

La dyſſenterie épidémique dont nous allons donner des obſervations, devoit moins ſon origine à des miaſmes, à des exhalaiſons peſtilentielles de l'air corrompu ſous le ciel qui l'a vu naître, qu'à des alimens groſſiers, & à une mauvaiſe nourriture : elle com-

mença à ſe manifeſter dans le cœur de l'été. Il y avoit cette année-là une quantité prodigieuſe de fruits très-mauvais ; le pays n'eſt pas des meilleurs ; il n'eſt que trop fertile en poires âpres, en prunes auſteres ; l'on y cueille des pommes, plus propres à faire du cidre, que bonnes à manger ; le raiſin y tient du verjus ; & les mûres y viennent en abondance. Les gens de la campagne, dont la nourriture ne conſiſte guere qu'en cochon ſalé, laitage, fromage, & en mauvais pain de ſeigle, avec quelques gâteaux de ſarrazin mal fermenté, ne manquent pas d'uſer de nos fruits ; pluſieurs en mangent copieuſement ; il en eſt même certains qui s'en gorgent. Les plus aiſés les prennent pour ſe rafraîchir, tandis qu'ils ſe délaſſent de leurs travaux ou qu'ils ſe repoſent de leurs fatigues ; d'autres, moins accommodés des biens de la fortune, & hors d'état de ſe procurer en entier le frugal ordinaire, ſont charmés du moyen de ſe ſuſtenter que leur fournit la nature. Chacun s'applaudit de l'abondance de ſes fruits, ne prévoyant pas qu'ils doivent payer fort cher le ſoulagement paſſager qu'ils trouvent à leur indigence.

On obſerve communément dans nos cantons que la bile & les autres humeurs ſont d'une viſcoſité ſurprenante ; on les voit tantôt inertes, aceſcentes, vappides, porra-

cées, tirant sur l'érugineux, très-peu alkalescentes ou exaltées. Il n'étoit pas rare d'observer les phlogoses à un certain degré se terminer par la gangrene, le sphacele, dès les premiers jours de notre épidémie. En effet, c'étoit un vrai Protée que ce cruel flux de sang, il imitoit la synoque; on l'a vu se transformer en fievre continue putride; se déguiser en fievre maligne: elle paroissoit tantôt sous la forme de *dyssenterie blanche*, tantôt sous celle de *cholera-morbus*, enlevant le malade du quatrieme au cinquieme, ou le septieme jour au plus tard: d'autres fois elle s'étendoit jusqu'au quatorzieme, comme les fievres putrides: si la fievre se soutenoit jusqu'au vingt-unieme, le pronostic n'étoit pas plus fâcheux; elle se prolongeoit quelquefois jusqu'au quarantieme ou cinquantieme jour, ou même jusqu'à deux mois, à l'imitation de la fievre maligne. Au surplus il n'a point échappé à la vigilance des Praticiens que, lorsque cette fatale maladie attaquoit plusieurs visceres, la tête & la poitrine en même-tems (ce qui est fort commun aux fievres continues-inflammatoires du pays), elle n'étoit pas si formidable; il paroissoit qu'alors elle affectoit beaucoup moins l'*abdomen*.

Ses symptômes les plus familiers étoient la face Hippocratique, le grincement des dents, la langue aride, noire; le hoquet,

des vomiſſemens énormes, de violentes douleurs à l'eſtomac, au bas-ventre, des tranchées, des épreintes & le ténesme. Les malades avoient des déjections fréquentes, muqueuſes, ſanguinolentes; on voyoit en eux les ſignes d'un vrai *cholera;* & c'étoit la dyſſenterie blanche : il ſurvenoit de fréquentes ſyncopes ou des défaillances notables; le pouls ſe montroit inteſtinal, petit, avec les extrêmités froides, ſur-tout les inférieures; il ſurvenoit des exanthêmes, des puſtules miliaires, des éryſipeles qui rentroient ſouvent.

Je ne finirois pas ſi je voulois faire l'énumération de tous les ſymptômes qui accompagnoient cette cruelle maladie: elle faiſoit ſes plus grands ravages parmi le peuple. Les plus riches des campagnes n'étoient point ſi maltraités. Elle paroiſſoit plus ou moins meurtriere dans chaque village, à raiſon de l'affluence ou de la diſette des fruits dont nous avons parlé. Les vieillards & les enfans en réchappoient difficilement.

On penſe bien, ſans que je le diſe, que le pronoſtic de cette cruelle maladie ne pouvoit être que très-fâcheux; communément elle moiſſonnoit les deux tiers des adultes qui en étoient attaqués, ſix ſur neuf; elle étoit encore plus meurtriere pour les femmes.

Les remedes qui ont ſervi à détruire ce fléau méritent une attention ſinguliere,

Les saignées ont été bannies du traitement ; on en sent la raison. Accoutumés à traiter des fievres aiguës, continues, où, pour l'ordinaire, la putridité est surabondante, les Médecins du pays n'avoient garde d'égorger leurs malades par des phlébontomies multipliées : ils savent trop bien connoître, estimer ou mesurer les forces des personnes qu'on leur confie, pour prodiguer le sang ; nous ne saignons donc pas.

L'*ipécacuanha* & le *simarouba*, si vantés par quelques Maîtres de l'art, étoient également proscrits, au moins le dernier. C'est en vain qu'on les eût employés ; il eût été dangereux d'arrêter des excrétions moins symptomatiques que critiques. En outre, ils n'eussent pas opéré les effets que M. de Jussieu remarqua, à Paris, en 1718 ; ni même ceux qui furent observés dans Pléaux, en 1719, par le Médecin Dapeyron : celle de 1765 étoit d'un autre genre. Quelquefois, il est vrai, on débutoit par la racine du Brésil comme vomitif, mais infructueusement ; il falloit recourir aux antimoniaux, aux minoratifs ; mettre en usage les cardiaques ou les calmans.

Ce qui a réussi le mieux, c'est le *verre d'antimoine ciré*, donné à plusieurs reprises, & avec circonspection.

Immédiatement après, venoit le gâteau de *sureau* fait avec les baies de ce fruit, ex-

primées, & la farine de froment, en façon de biſcuit de mer, ou mieux torréfié ; on le donnoit pulvériſé, à la doſe de deux à quatre gros, dans un bouillon de mouton ou de volaille.

L'électuaire de *cartame* occupoit la troiſieme place parmi les évacuans, que l'on preſcrivoit ſeuls ou aſſociés avec les hypnotiques ou avec les cordiaux.

Le *camphre*, au lieu du *diaſcordium*, faiſoit des merveilles.

Le quinquina, comme anti-putride, a eu beaucoup de ſuccès : il n'en étoit pas ainſi des anti-putrides minéraux, le ſoufre ou le vitriol, j'entends leurs eſprits ; quoiqu'adoucis, ils étoient preſqu'un vrai poiſon ; auſſi nous eſt-il tombé entre les mains fort peu de cas où des empyriques s'en fuſſent ſervi.

Il ne ſuffit pas, dans les épidémies comme dans les autres maladies, d'évacuer, de corriger la malignité de l'humeur ; il faut, dans bien des circonſtances, la détourner ailleurs, en faire une diverſion : dans cette vue, on a tenté l'uſage des diaphorétiques, des ſudorifiques ; & leur heureuſe épreuve a démontré la juſteſſe des raiſonnemens. Les plus utiles remedes, pris dans ces claſſes, ont été le kermès minéral à petite doſe, ſouvent réitéré ; les ſels, les eſprits volatils de vipere, de corne de cerf, le *ſcordium*, la ſcorſo-

nere & la salsepareille en tisane. Les santaux, en tant que toniques, n'ont pas été oubliés, ainsi que l'impératoire, l'angélique & la zédoaire, sur-tout lorsque la maladie avoit la marche des fievres malignes. Nous observions que, lorsqu'il y avoit quelque peu de dissolution putride dans le sang ou les humeurs, les alkalis volatils mitigés réussissoient mieux que les incrassans, les testacées, & que les absorbans : si nous osons même le dire, nous avons arrêté plus d'une fois des bévues qu'on alloit faire en ce genre, ou nous y avons remédié, après qu'on les a eu faites. Je passe sous silence les astringens proprement dits que l'on a proposés & qu'on n'a que trop souvent employés.

Quoique les lavemens ne parussent guere indiqués, vu le siege de la douleur, qui étoit souvent dans les intestins grêles, on s'est avisé néanmoins d'en donner avec le quinquina ; & ils ont assez bien réussi. On a usé des topiques résolutifs, carminatifs, &c. en fomentation, liniment & cataplasme. Les ventouses seches à l'épigastre, aux régions ombilicale & hypogástrique, ne se sont pas trouvées inutiles ; on peut dire la même chose des sinapismes, des véscatoires, du *moxa* des Chinois, appliqués aux endroits convenables. On a fait tous ses efforts pour entrer dans les vues de la nature, bien variées assurément : on a tâché de suivre ses

indications, & de les remplir, en évacuant, corrigeant, & en détournant, par toutes sortes de moyens, la matiere maligne qui entretenoit ce fléau; j'ai eu le bonheur de me rencontrer avec des Médecins de réputation; je veux parler principalement de M. *Lavialle*, Intendant des eaux & bains du Mont-d'Or: après une longue conférence sur la maladie en question, cet habile Praticien est convenu qu'il a employé les mêmes remedes que moi, ou à peu de chose près: quoiqu'il ait traité l'épidémie à neuf ou dix lieues des confins de l'Auvergne, ma patrie, nous nous sommes communiqué nos Mémoires.

Nous allons ajouter quelques observations qui répandront plus de jour sur l'exposé que nous venons de faire de la maladie & de son traitement.

Ire OBSERVATION. Une jeune demoiselle de dix-sept à dix-huit ans, d'un tempérament assez robuste pour son âge, sanguine, fort bilieuse, se plaint tout-à-coup de colique vague, violente, autour du nombril; la douleur augmentant, se fixe à l'hypogastre: il survient des rots, des naufées; le vomissement paroît, & le hoquet se met de la partie: à cela succedent des déjections par le bas, porracées, jaunes, ensuite teintes de sang: leur fréquence excite des tranchées, des épreintes, le ténesme: le pouls

paroît ſerré, concentré, perdu; on ne le trouve preſque plus: s'il ſe fait ſentir, l'inégalité approche de l'intermittence. Appellé ſur la fin du ſecond jour, on m'apprend que l'*ipécacuanha* a été employé ſans ſuccès; je preſcris, ſur le champ, l'antimoine ciré, avec quelque confection: l'effet ſurpaſſe mon attente; l'eſtomac & le reſte des premieres voies ſe dégagent, au-delà de ce qu'on avoit oſé eſpérer, ſans trop de fougue: après l'action du remede, le camphre appaiſe l'irritation; &, le lendemain, la malade ſe trouve mieux. Il n'en eſt pas de même, le quatrieme, ou vers la fin de ce jour critique: un redoublement marqué s'annonce; mais notre calmant diſſipe encore l'orage. Les cinquieme & ſixieme, on profite des momens pour faire paſſer des minoratifs mariés avec des fortifians ou des calmans, au beſoin: ces derniers même ſont mis pluſieurs fois en uſage, autant que l'irritation & l'évacuation de l'humeur morbifique le demandent. Durant l'adminiſtration de ces différens ſecours, le ſeptieme jour ſe paſſe avec moins d'orage qu'on ne croyoit: la bonne tournure de cette ſynoque dyſſentérique ſe déclare évidemment; elle diminue de ſa force, chaque jour, juſqu'au douzieme ou quatorzieme, qu'elle ſe termine & diſparoît entiérement, par le moyen de la ſage méthode d'évacuer, de deux jours

l'un ; d'aider ou réprimer la nature, en la guettant, la ſuivant pas-à-pas.

C'étoit auſſi à-peu-près l'état de la demoiſelle Lavialle, ſelon le jugement que nous en portâmes, M. ſon pere & moi : nous craignions grandement pour elle une inflammation gangréneuſe au bas-ventre.

II. OBS. Un Garde-du-Corps de S. M. âgé d'environ 30 ans, vigoureux de ſon naturel, fut attaqué de la maladie régnante : elle prit la forme de la dyſſenterie blanche ; elle approchoit du *cholera-morbus* ſec : je jugeai qu'après nos évacuans, le verre d'antimoine ciré & le gâteau de ſureau, l'on pouvoit tenter une diverſion ſans rien craindre ; je ne me trompai pas : les diaphorétiques & les ſudorifiques réuſſirent mieux que les cordiaux, les calmans & les anti-ſeptiques : la maladie toutefois ne fut terminée que le vingt-unieme jour.

Je pourrois parler, dans cet article, d'un Capitaine de Grenadiers, un peu fluet : ſa maladie a duré l'eſpace d'un mois, par ſa faute ; il n'a fait preſque aucun remede : j'oſe aſſurer qu'il eût pu guérir, & que c'eſt bien volontairement qu'il courut à ſa perte ; il a péri miſérablement.

III. OBS. La petite demoiſelle D ***, niece d'un Chevalier de S. Louis, fut atteinte de notre épidémie, dans un âge fort tendre, (vers ſa neuvieme année :) tout augmente

violemment jusqu'au quatrieme jour ; & tout diminue notablement, à mesure qu'on parvient au septieme, ainsi qu'une maladie inflammatoire, dont la terminaison est heureuse, sans abscès, &c. Cette prompte guérison est dûe au gâteau de sureau, avec les restrictions, les réserves & les modifications pour la dose qu'exigent l'enfance & le sexe.

IV. OBS. Il s'agit d'une mélancolique-hypocondriaque, point mariée, qui est dans l'Hôpital de Pléaux, depuis cinq à six ans : sa maladie s'est terminée le septieme jour ; elle a été bénigne. Peut-être que cette fille, qui est mal réglée, & sujete à un vomissement périodique, qui donne de très-grandes marques d'acidité, a été moins affectée par l'habitude que son estomac & ses intestins avoient à produire ou contenir des sucs acescens, acides. Dans ce cas, la correction de la matiere morbifique a été opérée par les anti-acides, le quinquina & la chacrille : le café n'a pas été d'un petit secours ; mais, après les évacuans, l'*asarum*, en tant que vomitif, a produit d'aussi bons effets que notre verre d'antimoine ciré.

V. OBS. Une fille en service, âgée de vingt-cinq ans, un peu homasse, fut attaquée de l'épidémie avec des symptômes fort aggravans. On avoit de la peine à la servir ; on ne trouvoit point de garde : j'en approchois toujours avec quelque répugnance,

ainſi que le Chirurgien : (c'eſt la ſeule fois que j'aie ſoupçonné une maligne influence, à en juger par la puanteur de la chambre de la malade, malgré les parfums mis en uſage.) Elle en a réchappé cependant, après deux mois de maladie. Le verre d'antimoine a été preſcrit cinq fois les neuf & dix premiers jours ; enſuite le gâteau de ſureau a été employé juſqu'au vingt-unieme. On a ſuivi le traitement le plus méthodique & le plus recherché pour ſa guériſon radicale : il y a eu danger juſqu'au ſixieme ſeptenaire.

VI. OBS. La maladie épidémique, que nous avons dit avoir commencé au mois de Juillet, ne ſe borna pas à l'automne : ſans preſque rien perdre de ſa vigueur, elle s'étendit au-delà de l'autre ſolſtice. Dans le fort de l'hiver de 1766, par ce tems rude, dont il n'eſt guere d'exemples, une dévote ſeptuagénaire en reſſentit les plus furieux aſſauts ; &, ce qu'il y a de plus ſurprenant, elle fut délivrée par la diaphoreſe après les remedes généraux.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

De M. DE SARRADAS, Curé de l'Eſtelle, ſur une colique néphrétique, guérie par l'infuſion de ſemences de daucus *ou carote ſauvage.*

MONSIEUR,

Voici le détail de ma maladie, dont vous déſirez être inſtruit. Il y eût deux ans, le mois d'Août dernier, que je fus attaqué d'une colique néphrétique des plus violentes qu'on puiſſe éprouver. Deux Médecins, qui furent appellés, me firent ſaigner pluſieurs fois, parce qu'on craignoit l'inflammation. Ils m'ordonnerent beaucoup de calmans & des remedes auſſi inutiles que dégoûtans. Après que la colique fût paſſée, je reſſentis une peſanteur dans la veſſie, avec des ardeurs d'urines inſupportables. Je pris une tiſane avec de la pariétaire, des baies d'alkekenge & de la graine de lin. Huit jours après je rendis trois pierres de la groſſeur d'un pois chiche. Je crus, après cet événement, être guéri; mais quelle fut ma ſurpriſe lorſque, deux mois après, j'eus une nouvelle attaque qui me réduiſit à toute extrêmité, & qui me fit ſouffrir les douleurs les plus violentes! Je pratiquai les mêmes remedes; j'uſai

même, pendant ſix mois, des pilules de ſavon que je fis venir de Paris, de la racine de *pareïra brava*, de la buſerole que je fis ramaſſer ſur la montagne de Canigou; enfin j'éprouvai tous les diurétiques, ſoit chauds ou froids. Je prenois, les trois premiers jours de la nouvelle lune, une tiſane faite avec la racine de chauſſe-trape; je me purgeois tous les mois, & je joignois à tous ces remedes une vie fort frugale. Malgré tous ces remedes & toutes ces précautions, la colique me reprenoit réguliérement de deux en deux mois, & me tourmentoit toujours à l'ordinaire. J'avois toujours de grandes douleurs aux reins, rétention & ardeur d'urine. Je ne pouvois pas monter à cheval, ſans m'en trouver très-incommodé: mes urines devenoient bourbeuſes. Je rendis, dans l'eſpace de deux ans, plus de cent pierres, & habituellement du ſable; telle a été ma triſte ſituation juſqu'au 16 du mois de Juillet dernier, que je commençai l'uſage de l'infuſion des ſemences de carote ſauvage, & dont j'ai pris exactement, chaque jour, quatre gobelets, deux à jeun, & deux autres avant de me coucher. Depuis ce tems, je n'ai pas eu le moindre ſoupçon de douleurs néphrétiques, & je n'ai rendu qu'une ſeule fois des pierres, & cela ſans ſouffrir aucunement. Mes urines ſont nettes; mes douleurs aux reins ont beaucoup diminué;

& je monte & je vais à cheval ſans en être incommodé. Il eſt vrai que je viens d'avoir une attaque de goutte ; mais, quelque douloureuſe que ſoit cette maladie, j'aimerois mieux être goutteux toute ma vie, que d'être néphrétique un quart-d'heure.

NOUVELLE MANIERE

De pratiquer l'Opération de la Taille par le haut appareil, ſur-tout dans les femmes ; démontrée, aux écoles de médecine, par M. BASEILHAC, Chirurgien de Paris, & Subſtitut du premier Chirurgien de l'Hôpital de la Charité.

M. Grandclas, Docteur-Régent de la Faculté de médecine, & Profeſſeur de chirurgie latine, m'ayant fait l'honneur de me choiſir pour exécuter les opérations du cours qu'il étoit chargé de faire ſelon l'uſage, je profitai de cette occaſion pour démontrer, le 29 Mars, une nouvelle maniere de pratiquer l'opération de la taille par le haut appareil, ſans courir le riſque d'intéreſſer le péritoine, & ſans le ſecours d'aucune collection du fluide, pour étendre la capacité de la veſſie, comme il a été enſeigné & pratiqué juſqu'ici par tous les gens de l'art qui l'ont tenté ; j'ai cru que cette méthode pourroit mériter l'attention de vos lecteurs ;

lecteurs ; ce qui m'a engagé de vous l'adreſſer, pour en faire part au public. Elle eſt avantageuſe, particuliérement pour les femmes, dont le trajet de l'uretre eſt fort court, & auquel il reſte preſque toujours quelque veſtige de relâchement, après l'opération pratiquée par ce canal, quelle que puiſſe être la méthode employée; c'eſt-à-dire, ſoit qu'on ait recours à l'inciſion ou à la dilatation, quoique cette derniere ſoit, ſans contredit, plus dangereuſe que la premiere, tant pour la vie, que pour l'incontinence d'urine, qui réſulte néceſſairement du déchirement forcé, qui en eſt la ſuite inévitable.

On exécute cette opération par le moyen de pluſieurs inſtrumens différens. Ayant placé ſon ſujet horizontalement, le dos ſur une table matelaſſée, une oreiller ſous la tête, les feſſes ſeulement un peu élevées par un drap plié en pluſieurs doubles, & placé en travers ſous la région ſacro-lombaire, deux aides tiennent les mains, & deux autres ſaiſiſſent les extrêmités inférieures, qui ne portent ſur rien, les écartent, ſuivant le beſoin relatif à la manœuvre de l'opération.

On fait, en premier lieu, avec le biſtouri droit ordinare, ſur le milieu de l'hypogaſtre, entre les muſcles pyramidaux, une inciſion qui diviſe les tégumens & les graiſſes juſqu'aux aponévroſes qui conſtituent la ligne

blanche. Cette inciſion eſt de deux pouces de long ou environ ; ſon angle inférieur ſe termine ſur le rebord, ou quelques lignes au-deſſous des os pubis ; ſon angle ſupérieur s'étend juſqu'au milieu de l'intervalle qui eſt entre cet os & le nombril.

Le ſecond inſtrument eſt un vrai trocar ordinaire : la méche a trois pouces & demi de long ; cette méche eſt fendue à jour dans toute ſa longueur, depuis la baſe de la pointe juſqu'à ſon manche. Cette fente eſt deſtinée à loger une lame de même largeur, tranchante d'un ſeul côté, & aſſujettie à ſa pointe par une vis très-fine à tête perdue, un peu au-deſſous de la baſe de la pointe de la méche. Cette lame a une queue qui fait un angle avec elle, & qui vient ſe placer à côté du manche de trocar ; de cette maniere, la lame n'excede pas la fente qui la loge. Lorſqu'on veut ſe ſervir de cet inſtrument, l'opérateur porte le doigt indice d'une main à la partie inférieure de l'inciſion, pour y reconnoître le bord de l'os pubis ; &, à la faveur de ce doigt, il plonge la pointe de ce trocar le long de la face interne ſupérieure de cet os, & la dirige vers le col de la veſſie, ſans cependant intéreſſer cet organe ; il l'enfonce plus ou moins profondément, ſuivant l'âge des ſujets, &c. ; alors il dirige le tranchant de la lame du côté de la

ligne blanche ; & il l'écarte de ſa gaîne, pour inciſer ce corps aponévrotique d'environ un pouce.

Le trocar retiré, on prend un biſtouri droit, garni à ſon extrêmité d'une lentille plate, large d'environ deux lignes : ce biſtouri n'eſt tranchant que d'un côté ſeulement ; on l'introduit perpendiculairement dans la partie inférieure de la plaie : la lentille ſe place ſous la ligne blanche, entre cette ligne & le péritoine, le tranchant dirigé du côté de l'ombilic ; on fait marcher alors ce biſtouri, qu'on tient ſuſpendu d'une main, en appuyant un doigt ſur le dos de ſa lame ; & , obſervant de ne point trop peſer ſur le péritoine, on diviſe la ligne blanche juſqu'au degré à-peu-près de l'angle ſupérieur de l'inciſion déjà faite aux tégumens & aux graiſſes.

Cette inciſion externe finie, on introduit par l'uretre, dans la veſſie, une ſonde d'argent, figurée comme l'algalie ordinaire, creuſe, ouverte du côté concave, par une crénelure prolongée juſqu'à la racine de ſa courbure ; la crénelure ou ouverture commence en talus, à cinq ou ſix lignes du bout de la ſonde. Au lieu du ſtylet, qu'on a coutume de mettre dans les ſondes creuſes, on a mis dans celle-ci une fléche d'acier ou d'argent forgé à froid, qui reſſemble aſſez à la ſonde plate & flexible dont on s'eſt ſervi

long-tems, pour embraſſer l'anſe des fiſtules à l'anus. Elle eſt plate de même, cannelée, ſur le tiers de ſa longueur, par le bout qui répond à la concavité de la ſonde. Ce même bout eſt armé d'une petite pique de cinq à ſix lignes de longueur ſur une ligne & demie de largeur dans ſon milieu : ſa baſe eſt ronde & taraudée, pour s'adapter au bout de la fléche, qui eſt terminée par une vis ; elle y eſt ajuſtée de maniere qu'un de ſes tranchans regarde la concavité de la ſonde, & l'autre ſa convexité. Cette pique, fixée au bout de la fléche, comme il eſt dit, va & revient dans le corps de la ſonde, où elle ſe cache à volonté, comme elle en ſort quand on veut, en pouſſant ou en retirant la fléche par ſon talon. Cette fléche eſt libre dans la ſonde, dont elle excede la longueur d'un bon tiers ; ſon talon eſt terminé par un bouton rond & plat, qui eſt fixé ou laiſſé mobile par un écrou, ſi l'on veut.

Cette ſonde introduite dans la veſſie, l'opérateur la tient ferme de la main droite, pendant qu'il porte le doigt indicateur de la gauche au fond de la plaie, le long de la face interne du pubis, pour y obſerver le bout de cette ſonde, préſenté par l'autre main, & pouſſé doucement au-dehors, du côté de la plaie de l'hypogaſtre, pour y amener inſenſiblement la veſſie, & la pré-

ſenter le plus près poſſible de l'angle ſupérieur de l'inciſion, ayant ſoin de repouſſer la cloiſon du péritoine avec le doigt obſervateur, afin qu'il ne devance point, par aucun repli, le bout de la ſonde, qui ne doit préſenter que la paroi antérieure de la veſſie, dont on voit communément la texture très diſtincte dans ce moment.

On pouſſe alors la queue de la fléche, pour faire ſortir la pique qui forme ſa pointe, au travers du corps de la veſſie, d'environ deux pouces ; on déviſſe la pique, pour éviter d'en être bleſſé ; &, avec la main gauche, on ſaiſit ce bout de la fléche, pour ſuſpendre la veſſie, pendant qu'on inciſe de l'autre main avec un biſtouri courbe, fixé à ſon manche, comme un ſcalpel, lequel on fait gliſſer dans la crénelure de la fléche & celle de la ſonde, &, par ce moyen, on ouvre la veſſie juſqu'à ſon col.

L'opérateur alors introduit le doigt indice de ſa main gauche dans la capacité de la veſſie, y reconnoît la pierre, &, le doigt en place, retire de l'autre main la ſonde de la veſſie, après y avoir fait rentrer la fléche. Il prend une tenette, & l'introduit, à la faveur du doigt placé dans la veſſie, ſaiſit la pierre, & en fait l'eſtraction.

La malade portée dans ſon lit, on rapproche les levres de la plaie avec quelque

médicament aglutinatif, & on introduit une ſonde ou canule dans l'uretre, qu'on laiſſe juſqu'à la réunion complete de la plaie, afin que les urines coulent au-dehors, à meſure qu'elles ſortent des ureteres, & qu'elles ne portent aucun retardement à la formation de la cicatrice.

On a juſqu'ici exécuté vingt tailles par cette méthode : j'ai aſſiſté à toutes. M. Grandclas a été préſent à pluſieurs ; MM. Menjeon & Laforeſt, Chirurgiens de Paris, & pluſieurs autres ſavans Chirurgiens & Eleves en chirurgie, ont aſſiſté à ces tailles. Sur ce nombre, il eſt mort deux malades de cauſes étrangeres à l'opération. Les femmes opérées de cette maniere étoient âgées depuis deux ans & demi juſqu'à celui de ſoixante-quatre. La premiere opérée par cette nouvelle méthode, ſe nomme *la veuve Pichard*, âgée de ſoixante ans, de la ville de Melun : elle vit encore, & réſide à l'Abbaye de Lys ; elle fut taillée le 4 Mars 1758.

Par cette méthode il ne reſte aucune incontinence d'urine, ni autre infirmité relative à l'opération. On donnera de plus amples détails, avec la figure gravée des inſtrumens, dans un Traité complet, où ſera rapportée la liſte des cures qui ſeront faites juſqu'à ce jour.

Dans la leçon ſuivante, le 31 Mars, je fis l'opération de la taille latérale avec le lithotome caché; j'y démontrai, en même-tems, & comparai le premier lithotome qui a été fait, avec un des derniers, fabriqués tous deux par le même ouvrier, dont la marque eſt une ancre, afin de détromper les Eleves ſur de prétendues corrections de cet inſtrument, publiées par différens Ecrivains.

M. Grandclas, témoin occulaire des ſuccès de ce lithotome, a fortement combattu les fauſſetés imputées à l'uſage qui s'en fait journellement, par la plus grande partie des lithotomiſtes qui le connoiſſent, tant en France, que chez les étrangers : il s'eſt amplement étendu contre la prévention de ſes adverſaires; prévention que quelques-uns ont portée juſqu'à lui attribuer la mort de deux Eccléſiaſtiques, dont l'un n'a jamais exiſté (*a*), & l'autre a ſurvécu plus de dix ans à ſa taille, en parfaite ſanté (*b*).

On ſe borne à ces deux traits frappans & inconteſtables, qui feront connoître la foi que

(*a*) Mémoires de l'Académie de Chirurgie, 1757.

(*b*) M. l'Abbé de Bouillé, depuis Evêque d'Autun, qui vient de mourir d'apoplexie : on l'a dit mort d'hémorragie, lors de ſon opération, dans un ouvrage publié par M. Lecat.

tant d'autres méritent, en attendant que l'Auteur de l'inſtrument les apprécie lui-même dans un ouvrage qu'il ſe propoſe de publier.

OBSERVATIONS

Sur un Polype du Nez, guéri par le ſuif fondu, par M. JUDOKIUS DE ROOSE, Chirurgien à Lebbeke, près de Tendermonde.

M. Dumont fils, Maître Chirurgien à Bruxelles, communiqua au public, il y a trois ans, par la voie du Journal de Médecine, une obſervation ſur un polype muqueux, guéri par du ſuif de chandelle fondu, dans laquelle il avance que le polype ſe diſſipa, ſans qu'il parût aucun écoulement ni fonte; ce qu'il ne rapporte que ſur le témoignage de la malade, qui n'avoit vraiſemblablement pas obſervé la choſe avec beaucoup d'attention. L'obſervation ſuivante pourra jetter quelque jour ſur cette méthode.

Une fille d'environ trente ans, d'un tempérament ſanguin, & d'une humeur gaie, fut attaquée, au commencement du mois de Juin de l'année paſſée, d'un catarre pour

lequel elle eut recours à moi : je lui conſeillai des fumigations de maſtic & de ſuccin, ou des vapeurs d'eau chaude. Elle fit uſage du premier moyen deux ou trois fois, & le catarre parut s'évanouir. Peu de tems après, il lui ſurvint une douleur au côté gauche du front ; & elle éprouva de la difficulté à reſpirer par le nez ; ce qui la mit dans la néceſſité de dormir la bouche ouverte ; à cela ſe joignit un écoulement de matiere blanche & puante par le nez, & un larmoiement de l'œil gauche ; ce qui l'obligea de me conſulter pour cette nouvelle maladie. J'examinai l'intérieur des narines, & je n'eus pas de peine à appercevoir, dans celle du côté gauche, un polype à trois branches, qui paroiſſoit attaché à ſa paroi externe, & boucher exactement toute cette narine.

Je crus qu'il convenoit plutôt de travailler à fondre & à conſommer cette excroiſſance, que d'en tenter l'extirpation. J'eſſayai, dans cette vue, pluſieurs remedes propoſés par les Auteurs ; mais toutes mes tentatives furent inutiles. Enfin je me rappellai le remede indiqué par M Dumont ; je crus devoir le tenter. Je fis donc des tentes d'un pouce & demi de longueur ; je les trempai dans du ſuif de chandelle fondu : à peine en eus-je introduit trois, que la douleur de tête dimi-

nua, & que la malade parut reſpirer un peu par la narine, lorſque je retirois la tente; ce qui m'encouragea à continuer ce ſecours. J'exhortai donc la malade à en faire un uſage aſſidu, ce qu'elle fit exactement. Il ſortoit tous les jours une matiere grumelée & caillée comme du lait battu cuit; le polype parut ſe diſſiper peu-à-peu, au bout de trois ſemaines: ce qui en reſtoit encore ſortit en entier, fondu, puant, & un peu ténace. La malade ſe trouva délivrée de cette excroiſſance incommode, dont, depuis ce tems, il ne reſte plus aucun veſtige.

OBSERVATION

Sur une Bleſſure au Bas-Ventre, traitée d'une maniere très-ſinguliere, par un Médecin Indien, communiquée par M. BOURDIER, Médecin à Pondichéry.

Un Soldat Indien eut quelque ſujet de mécontentement de ſa femme: dans ſa colere, il la tua, & voulut ſe détruire lui-même. Il ſe donna un coup de cataric dans le bas-ventre. Cette arme, qui eſt une eſpece de large poignard, produiſit la ſortie des inteſtins. Un Médecin du pays les fit rentrer; &, pour les contenir, il ſe ſervit d'un ſtra-

tagême assez ingénieux. Il disséqua entre les tégumens & les muscles (comme un jardinier sépare l'écorce de l'arbre, pour écussonner) & y introduisit une plaque de plomb, ensuite fit des points de suture aux lévres de la plaie ; ce qui a contenu suffisamment les intestins : les bandages ne furent d'aucun usage. La plaie a été guérie en peu de tems : la plaque de plomb n'étoit point incommode. Quelque-tems après, la Justice s'est emparée de l'homicide, qui a été pendu. A l'ouverture du cadavre, M. Bourdier s'est assuré du fait plus particuliérement ; il a trouvé la plaque de plomb comme incrustée entre les muscles & les tégumens.

Ne pourroit-on pas employer la méthode de ce Médecin Indien, dans la cure des différentes hernies, que l'on regarde comme presque incurables ? Je n'entreprendrai point de citer les différens cas où cette méthode pourroit être employée : le discernement judicieux des Chirurgiens saura la placer à propos ; le zele & l'émulation qui les conduit présentement en tout, la perfectionnera.

LETTRE

A M. ROUX, Auteur du Journal de Médecine ; par M. PORTAL, Docteur en médecine de l'Université de Montpellier, de la Société royale des Sciences de la même ville, Démonstrateur d'Anatomie de Mgr le Dauphin, contenant l'Extrait d'un Mémoire sur le danger qu'il y a de se servir de machines dans le traitement des luxations.

MONSIEUR,

Vous allez voir le destructeur de son propre ouvrage : la vérité a tant de charmes pour moi, que je ne saurois m'y refuser, toutes les fois qu'elle se découvre : il faut être de bonne foi. La rétractation publique que je vais faire, est le plus léger sacrifice de mon amour-propre ; j'ai vu mon erreur, & je vais la combattre ; je suis même intéressé à la détruire, puisqu'elle peut causer des maux à l'humanité.

Il y a long-tems qu'on s'occupe à perfectionner les machines propres à réduire les membres luxés dans leur place naturelle. Dans cette vue, il y a trois ans que j'en présentai une de mon invention à l'Acadé-

mie royale des Sciences de Montpellier : elle fut reçue, je ne crains pas de le dire, avec applaudiſſement, ou plutôt avec bonté. Encouragé par un ſuffrage qui me flattoit infiniment, je compoſai, à ce ſujet, une Diſſertation, pour prouver les avantages qui réſulteroient de l'uſage d'une pareille machine : le Mémoire eut tout le ſuccès qu'on en devoit attendre ; & l'on en fit fabriquer de ſemblables. Je dois l'avouer, l'application qu'on en fit ſur le corps humain ne fut pas toujours heureuſe : quoique ſujete à moins d'inconvéniens que toutes celles dont on s'eſt ſervi juſqu'à préſent, elle ne laiſſe pas néanmoins que de faire de fortes contuſions aux membres ſur leſquels on l'applique ; & le ſecours qu'elle procure eſt même inſuffiſant pour la réduction parfaite des membres luxés. C'eſt en vain qu'amoureux de mon ouvrage, j'ai eſſayé pluſieurs fois de le perfectionner, ſoit en augmentant, ſoit en diminuant le nombre des reſſorts & des dents des roues. En réfléchiſſant ſur les inconvéniens de ſon application, c'eſt pour lors que la vérité s'eſt préſentée à moi dans tout ſon jour, & que je me ſuis convaincu que l'application d'une machine quelconque ne peut avoir lieu ſur le corps humain. Je fis part de mes réflexions à l'Académie de chirurgie ; mon Mémoire fut reçu dans tous ſes points. MM. Fabre

& Dupoui avoient déjà lu à la même Compagnie un Mémoire ſur cet objet; mais cela n'étoit pas un obſtacle pour le mien, où je traitois la matiere ſous un autre point de vue; & d'ailleurs mes preuves étoient fondées ſur la ſtructure même, & la connexion des parties. Les objections que me fit l'un de ces MM. ne furent d'aucune force; j'eus pour moi le ſuffrage de cette illuſtre Compagnie. La vivacité que fit paroître M. Fabre étoit déplacée; il n'eſt pas le premier qui ait écrit ſur le danger des machines. M. Louis s'étoit déjà expliqué ſur les mauvais effets qu'elles produiſent, dans le diſcours préliminaire qu'il a mis à la tête des *Maladies des Os* de M. Petit: il m'avoit fait part d'ailleurs de ſa façon de penſer dans une lettre particuliere qu'il m'écrivit à ce ſujet.

Cependant, malgré l'aveu public que j'ai déjà fait de l'inſuffiſance & même du danger qu'il y avoit de ſe ſervir de ma machine, quoiqu'elle fût la plus parfaite, j'apprends que quelques Chirurgiens s'opiniâtrent à s'en ſervir, & toujours au préjudice du malade; on pourroit même dire à la honte de l'art. J'ai cru qu'il étoit de mon devoir de rendre mon Mémoire public une ſeconde fois: votre Journal remplit parfaitement mon intention. Je vous prie d'y inſérer l'Extrait que je vous envoie.

Ce Mémoire ſe réduit à trois objections que je fais aux partiſans des machines. Dans la premiere, je prouve *qu'il faut un plus grand degré de force de la part des machines, que de la part des mains, pour produire le même effet*, & cela à cauſe de leur mauvaiſe application ; dans la ſeconde, *que les machines font ſur les membres de plus grandes contuſions, ſouvent même des ruptures des muſcles ;* dans la troiſieme, *que les rhabilleurs & charlatans réduiſent un plus grand nombre de luxations, que les Chirurgiens en général.*

Voici en abrégé les preuves de mes propoſitions. Pour prouver la premiere, je dis qu'en appliquant les bandes dont on fait l'extenſion & la contre-extenſion dans le pli de l'aîne ou de l'aiſſelle, d'un côté & d'autre, ſous les condyles des os luxés, on partage les muſcles en deux parties, dont l'une, compriſe entre les ligatures, eſt expoſée au tiraillement, tandis que l'autre eſt à l'abri de l'extenſion : les ligatures qui ſont deſtinées à cet uſage, comprimant avec force les muſcles contre les os, produiſent cet effet. Ce fait reçu, je dis qu'il faut un plus grand degré de force de la part des machines, qu'il n'en faut de la part des mains, parce qu'il faut une plus grande force pour tendre une corde longue, qu'une corde courte. Le produit des extenſions, ſuivant les expériences

que je rapporte, ſont toujours en raiſon des longueurs des corps que j'ai ſoumis aux épreuves. Ainſi un demi pied de la peau d'un cadavre, à l'extrêmité de laquelle on a attaché un poids de dix livres, ne s'eſt allongé que de deux pouces; au lieu qu'une bande de peau d'un pied, ayant la même largeur que la précédente, tiraillée par le même poids, s'eſt allongée de quatre pouces. Je fais l'application de ces expériences au corps humain, & je dis que, lorſqu'on paſſe la bande ſous l'aiſſelle, pour faire la contre-extenſion, on diviſe le grand pectoral en deux parties; celle qui ſe trouve appliquée ſur les côtes, qui n'eſt point tiraillée, & celle qui eſt compriſe entre les ligatures, & qui ſupporte ſeule l'effort de la machine, & comme celle-ci n'eſt qu'environ la quatorzieme partie du muſcle, j'avance qu'il faut quatorze fois plus de force de la part des machines, qu'il n'en auroit fallu de la part des mains, qui auroient étendu les muſcles depuis leur origine juſqu'à leur inſertion Il faut encore faire une autre remarque; c'eſt que les parties tendineuſes réſiſtent plus à l'extenſion que les muſculeuſes, & que préciſément les tendons ſe trouvent près des extrêmités.

Cet exemple poſé, je paſſe aux luxations de la cuiſſe, & elles me donnent lieu aux mêmes objections: je concilie pour lors la

pratique de MM. Fabre & Dupoui à ma théorie.

Les preuves de ma ſeconde objection ſuivent évidemment de ce que je viens de dire. Il faut néceſſairement, quand on fait la réduction du bras, (ſuppoſez toujours qu'on faſſe l'extenſion & la contre-extenſion ſuivant les principes de l'art) que le grand dorſal gliſſe ſur la bande qui fait la contre-extention, ſi elle n'eſt pas bien appliquée contre les côtes, comme le fait une corde ſur une poulie; ce qui donne lieu aux contuſions les plus fortes, & ordinairement peu connues.

Je dis, à ce ſujet, que j'ai trouvé dans les cadavres des ſujets morts, après ces triſtes épreuves, les muſcles de l'articulation rompus, déchirés entre les ligatures; j'évalue, en même-tems, la force qu'ont les muſcles, la peau & les tendons, & j'examine juſqu'à quel point ils peuvent s'étendre, avant de ſe rompre.

Je vais vous faire part de la troiſieme objection: quoique très-ſimple, elle m'a paru très-concluante ſur l'inutilité & même le danger des machines: la voici telle qu'elle eſt dans mon Mémoire.

Les charlatans, les rhabilleurs réduiſent un plus grand nombre de luxations, que ne font les Chirurgiens en général. Il eſt étonnant que ces ſortes de gens aient preſque

toujours un ſuccès plus heureux que les perſonnes de l'art, dans le traitement des luxations, & qu'ils remettent dans leur place naturelle des os dont ils ne connoiſſent ni la ſtructure ni la véritable poſition : c'eſt bien ici le cas de dire avec Hippocrate : » *Qui igitur prævio conſilio nihil proſpi-* » *ciunt, ſæpè nihil peccant.* «

Ne peut-il pas ſe faire qu'à force d'agiter le membre avec les ſeules mains, ſans le ſecours des machines, ils rencontrent la cavité ? ou bien, ce qui paroît plus probable, ne peut-il pas arriver que le membre, mis en mouvement, ſe replace de lui-même ? Tout muſcle diſtendu au-delà de ſa longueur naturelle, réſiſte à une plus grande force, & tâche de ſe racourcir, tant par ſa force muſculaire, que par ſa force élaſtique, juſqu'à ce que ſon action ſoit contre-balancée par d'autres puiſſances ; c'eſt-à-dire par des muſcles antagoniſtes ; ainſi, s'il y a une luxation du bras en arriere, & qu'on dégage la tête de l'*humerus*, le grand pectoral, qui étoit plus diſtendu que le grand dorſal, ſe contractera juſqu'à ce que ce dernier lui réſiſte, pour établir l'équilibre des puiſſances ; & cela n'arrivera que lorſque l'os ſera dans ſa poſition naturelle, c'eſt-à-dire qu'il ſera réduit. La réduction de ce membre arrivera donc par le ſecours d'une force purement naturelle, qui tend toujours à conſerver

l'ordre & l'harmonie dans les parties, tandis que l'opérateur n'a fait que l'aider. Il eſt aiſé alors d'expliquer pourquoi les rhabilleurs réuſſiſſent ſans machines, & que ceux qui y ont recours n'en retirent pas des avantages : c'eſt que ces derniers, en empêchant les muſcles de ſe contracter avec égalité, & s'oppoſant à la direction où ils tendent, l'os ne peut pas être dirigé de lui-même dans la cavité. Les machines pourroient avoir quelque activité dans certains cas : je les crois cependant ſi rares, qu'ils n'exiſtent peut-être pas, ſur-tout lorſque le Chirurgien eſt appellé à propos, & s'il joint à la pratique de ſon art une théorie ſaine, & les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur une opération de la Pierre, qui fut précédée & ſuivie par des accidens ſinguliers ; par M. FAMARD fils, Chirurgien à Avignon, &c.

Les malheurs, en général, ne ſont pas à ſouhaiter ; mais il arrive cependant quelquefois qu'il en réſulte des avantages qu'on n'auroit obtenus que difficilement, par les plus ſages précautions.

Le fils du nommé *Jacques*, Batelier, employé au bureau des Fermes du Roi à Villeneuve-lès-Avignon, souffroit de la pierre depuis sa naissance : cet enfant, parvenu à l'âge d'onze ans, étoit dans un état si pitoyable, qu'il ne paroissoit pas prudent aux personnes de l'art les plus éclairées d'entreprendre l'opération, qui pouvoit seule lui sauver la vie. Pour détailler tous les symptômes qui accompagnoient son état, il faudroit faire l'histoire de tous les maux rassemblés ; car un tempérament bien constitué, qui se dégrade par les seules douleurs de la pierre dans la vessie, passe peu-à-peu par tous les degrés du dépérissement : je dirai seulement qu'outre la fievre habituelle & la maigreur excessive, les urines étoient souvent mêlées de sang & de pus : c'en étoit assez pour faire craindre des suites funestes ; mais falloit-il abandonner ce malade à la rigueur de son sort, de peur de compromettre l'art de guérir : jadis ces ménagemens inhumains ont pu paroître nécessaire ; mais aujourd'hui la chirurgie est parvenue à un tel période de célébrité, qu'il n'est que peu de villes où il n'y ait des Chirurgiens qui jouissent de l'entiere confiance du public. Dans la vue d'y avoir quelque part, je résolus d'entreprendre le traitement de cet enfant : il me parut si foible, qu'une saignée fut la seule préparation que je lui prescrivis. Par une fatalité

qui n'eut, ſans doute, jamais d'exemple, on lui piqua l'aponévroſe du biceps ; cette malheureuſe ſaignée fut ſuivie des accidens ordinaires, mais d'autant plus violens, que le genre nerveux, continuellement agacé par les douleurs de la pierre, étoit devenu plus irritable : ce ne fut qu'après la cinquieme ſaignée, la diete la plus ſévere, les fréquens lavemens, la plus copieuſe boiſſon, & l'application des topiques appropriés, que le gonflement phlegmoneux du bras, & les douleurs ſe diſſiperent. Le malade accablé ſouffroit moins de la pierre, qu'avant cet accident, par la raiſon qu'il étoit plus affoibli. La détente des ſolides étoit générale ; & j'obſervai, d'après M. Pomme, qu'il faudroit citer à chaque inſtant, que le ventre ſe débarraſſoit chaque jour d'une bile noire & calcinée que les humectans avoient délayée. La tranquillité de ce pauvre malade n'auroit pas été de longue durée, tant par le retour des douleurs, que par l'augmentation des ſucs, qui, vu l'état de ſéchereſſe des organes, ne pouvoient qu'être mal élaborés. Je crus devoir profiter de ces momens de calme pour le tailler, perſuadé que les ſuites de cette opération ſeroient moins orageuſes que dans tout autre tems. La déciſion des grands hommes dans les cas épineux ſert de beau-

coup pour nous encourager : je me rappellai, dans ces circonſtances, de l'avis de feu M. Faget, qui, conſultant à la Charité, pour un cas d'amputation de la jambe, devenue néceſſaire par une carie, prononça hautement, contre les craintes de l'état de maraſme du malade, que c'étoient, en général, les plus foibles qui guériſſoient le mieux. Ce fut le 17 Novembre 1761, qu'ayant taillé mon malade, je lui tirai une pierre murale de couleur brune, groſſe comme une noix, & hériſſée de pluſieurs roſettes compoſées de ſable groſſier. Après cette opération il n'y eut aucun accident inflammatoire ; le malade dormit, ce qu'il n'avoit pas fait depuis ſix mois ; & les urines coulèrent librement. L'eau de riz fut, pendant quatre jours, toute ſa nourriture ; & de crainte d'effaroucher le velouté de l'eſtomac & des inteſtins par le bouillon ſeul, ſes premiers alimens ſolides furent de la crême de riz cuite à l'eau, qu'on rendoit peu-à-peu plus conſiſtante en augmentant la doſe, & mêlant peu-à-peu quelques cuillerées de bouillon, qui, ainſi enveloppé, ſe digere plus facilement : par cette pratique j'ai conſtamment évité les fievres inflammatoires-putrides, & les bouffiſſures qui ſuivent les opérations de la pierre & autres chez les enfans. Vers le ſeptieme jour de l'opération,

que les eſcarres procurés par la contenſion du tiſſu cellulaire, & autres parties expoſées au frottement des inſtrumens & de la pierre dans le trajet de l'inciſion, acheverent de ſe détacher : il ſe fit un ou pluſieurs trous de communication entre le *rectum* & la plaie ; & bientôt des matieres excrémentielles, délayées par des urines, ſortirent indifféremment par l'anus, par la verge & par la plaie, qui dégénéra, en peu de jours, en un ulcere affreux, bordé de puſtules : ce ne fut plus qu'un cloaque de miſere qui ne laiſſoit aucun eſpoir : j'avoue qu'alors j'eus du regret de l'avoir entrepris. Cependant, par des lavages & de fréquentes injections dans ces parties, avec de l'eau & du vin miellé, & beaucoup de propreté, on rendoit l'état de ce pauvre malheureux moins inſupportable ; il ne ſouffroit plus : ne connoiſſant pas ſon état, il avoit l'eſprit tranquille ; on lui donnoit des alimens ; l'appétit & le ſommeil étoient bons : il prit des chairs ; ainſi la nature, ſimple dans ſes opérations, ſimple dans ſes écarts, débarraſſée de la cauſe phyſique qui la dévoroit, ſut ſi bien reprendre ſes droits, qu'au terme d'environ trois mois, malgré la rigueur de l'hiver, cet enfant guérit ſans fiſtule & ſans incontinence d'urine : ſon tempérament reſta foible pendant près de trois ans ; mais aujourd'hui, cou-

rant la cinquieme année de l'opération, il jouit d'une ſanté ſi vigoureuſe, qu'il a pris le métier de ſon pere.

Il n'eſt pas rare de voir guérir les fiſtules qui reſtent quelquefois après les opérations de la pierre, dès que les malades reprennent de l'embonpoint, & que le Chirurgien a ſoin de détruire les mauvaiſes chairs, lorſque le cas l'exige. Mais, pour revenir à mon objet, aurois je oſé faire cinq ſaignées à cet enfant, pour prévenir les accidens de l'opération ? L'aurois je tenu pluſieurs jours à l'eau de riz pour toute nourriture ? Aurois-je pu obtenir, par d'autres moyens que les humectants outrés, le relâchement général, annoncé par l'évacuation bilieuſe qui favoriſa la réſolution de l'engorgement du bras ? L'application ſcrupuleuſe du ſyſtême de M. Pomme aux opérations chirurgicales eſt, à mon avis, le moyen le plus aſſuré de prévenir les accidens, de les parer, lorſqu'ils arrivent. Mon petit taillé ſeroit mort, ſans la cataſtrophe du bras, dont je puis juger ſans prévention pour prouver ma thèſe, que ce malheur lui ſauva la vie.

LETTRE

LETTRE

De M. GAMET, Maître en chirurgie à Lyon, sur la mort de l'une des Femmes qui ont fait usage de son remede contre les maladies cancéreuses, dans la maison de Saint-Joseph.

MONSIEUR,

La nommée *Catherine Servet* est morte, il y a quelques mois, dans un de nos hôpitaux : cette mort a fait impression à ceux que l'envie de mes succès affligent ; car il est, Monsieur, des ames dures qui s'attristent de tout ce qui peut contribuer au bonheur de l'humanité ; qui se saisissent avidement d'un fait isolé, & qui, trouvant le moyen de le lier injustement avec l'objet principal, pourroient faire impression sur ceux qui ne démêlent pas le motif secret de leur action. Catherine Servet est morte ; cela est vrai : elle a été une des malades de Saint-Joseph ; cela est encore vrai : elle est morte, lorsque la brochure constatoit qu'elle étoit guérie & en bonne santé : voici, Monsieur, où l'envie laisse percer sa malignité. Vous avez dû vous appercevoir que tous ceux qui

ſe ſont intéreſſés dans cette affaire, ont été de la plus grande impartialité ſur les ſuccès & ſur les non-ſuccès de mon remede.

La Note de la onzieme page en eſt une preuve irrévocable ; & la Servet n'auroit pas été inſérée dans les obſervations, ſi on ne s'étoit pas fait une loi de ne rien changer à tout ce qui s'étoit paſſé à Saint-Joſeph. Vous pouvez vous rappeller, Monſieur, le certificat du 22 Juillet 1765 : la Servet voulut abſolument ſortir, malgré les inſtances qui lui furent faites : elle ne ſouffroit plus. Mais le certificat de ce jour annonce qu'on n'a pas trouvé de changement notable dans la groſſeur des glandes, excepté celle de l'aiſſelle, qui étoit un peu diminuée. Je m'en rapporte à vous, Monſieur : avez-vous jugé que la Servet fût guérie ? Vous êtes trop éclairé pour n'avoir pas prévu qu'une fille, dans l'état atteſté par le procès-verbal du 23 Mars 1765, étoit deſtinée à périr bientôt d'un cancer, en ceſſant de faire uſage du remede qui l'avoit ſoulagée : on le lui avoit prédit, & on l'avoit menacée de ne jamais la laiſſer rentrer à Saint-Joſeph : rien ne put faire impreſſion ſur cette fille, & on fut obligé de la laiſſer ſortir ; ſa guériſon n'étant que commencée, elle en fut la victime. M. Peſtalozzi l'avoit prédit : elle n'étoit donc pas compriſe dans le nom-

bre de celles dont les certificats contaſtent la bonne ſanté : hé ! comment ces certificats pourroient-ils la regarder, puiſque celui qui précede ſa ſortie déclare poſitivement que les glandes ſubſiſtent dans preſque toute leur groſſeur ? Il y auroit une contradiction ridicule ; ainſi, Monſieur, la mort de la Servet eſt un événement attendu, & qui ne peut être enchaîné avec l'état des autres malades. Ces dernieres ſont guéries : elle ne l'étoit pas : elles ſont reſtées à Saint-Joſeph tout le tems qu'on a voulu : la Servet en ſortit malgré ceux qui dirigeoient cet hôpital ; auſſi ces filles continuent-elles de jouir de la meilleure ſanté ; & la Servet eſt morte, comme elle devoit mourir, du même mal dont elle n'avoit pas voulu être guérie ; tel eſt le fait dans la plus exacte vérité : je me hâte de vous en faire part, parce que l'envie & la malignité pourroient aiſément lui donner un tour odieux, quoique l'exemple des autres filles eſt un préjugé que la Servet auroit été guérie, ſi elle avoit eu la même conſtance.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

De M. CORDON, Médecin à Palluau, au ſujet de trois Enfans de la même mere, nés avec une partie des extrêmités dénuée de peau.

J'ai cru devoir vous faire part d'un Mémoire à conſulter, adreſſé, par M. G. Butaud, Chirurgien à la Cheze-le-Vicomte, à M. Caillé, Médedin au Poiré, qui a eu la complaiſance de me le communiquer, vu la ſingularité des faits qu'il contient. Je vous prie d'avoir la bonté de le faire inſérer dans votre Journal, ſi vous jugez qu'il y mérite une place : voici ce dont il s'agit.

Une femme de trente & quelques années, très-ſaine & très-bien conſtituée, ainſi que ſon mari, a eu ſix enfans : les deux premiers naquirent bien ſains, bien conſtitués; les couches furent heureuſes, ainſi que la troiſieme; mais l'enfant, quoique bien formé d'ailleurs, étoit dépourvu de peau, depuis les genoux juſqu'aux orteils, & depuis les poignets juſqu'à l'extrêmité des doigts. Le quatrieme naquit bien formé, & ſe porte bien; le cinquieme & le ſixieme ſont nés dépourvus de peau, comme le troiſieme. Ces trois enfans ne tettoient point; les par-

ties dénuées de peau ſuppuroient pendant deux ou trois jours ; & ils mouroient le quatrieme ou le cinquieme. La mere, depuis ſa troiſieme couche, s'apperçoit d'une tumeur dans l'hypocondre gauche ; elle attribue les accidens de ces trois enfants aux regards fixes qu'elle portoit ſur une plaie qu'avoit une truie à la gorge, & qu'elle panſoit tous les jours, dans le cours de ſa troiſieme groſſeſſe. Mais, dans ſes trois dernieres groſſeſſes, cette femme aſſure n'avoir jamais ſongé à cette plaie : d'ailleurs le quatrieme enfant eſt né bien ſain, bien conformé, & vit encore : les deux ſuivans ſont nés avec le même défaut que le troiſieme. Actuellement cette femme eſt groſſe de ſix mois ; elle demande quelle peut être la cauſe de ces accidens, & les moyens de les prévenir.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*		
	A 6 h. & d. du matin.	*A 2 h. & d. du soir.*	*A 11 h. du soir.*	*Le matin.* pouc. lig.	*A midi.* pouc. lig.	*Le soir.* pouc. lig.
1	11	13 3/4	12	28 2 1/2	28 2 1/2	28 2 1/2
2	11 1/2	15 1/2	12	28 3	28 3	28 3
3	10 3/4	12 1/2	9	28 3	28 3	28 2 3/4
4	7 1/2	12 1/4	8	28 2	28 1 3/4	28 1 1/4
5	4 1/2	12 1/2	8 1/2	28 3/4	28 1/2	28 1/4
6	5 1/2	13 1/2	7 3/4	28	28	28 3/4
7	7 1/2	7 3/4	6	28 3/4	28 1 1/4	28 1 1/2
8	6	10 3/4	6 1/2	28 1 3/4	28 1 3/4	28 2
9	4 1/2	12 1/2	7 1/2	28 2 1/4	28 2	28 2 1/2
10	5	13 1/2	8	28 2 3/4	28 2 1/2	28 2 1/2
11	6	14 1/2	9	28 2	28 1 1/2	28 1 2/3
12	7	15 1/2	10	28 1 3/4	28 2	28 2 1/4
13	7 1/2	14	10	28 2	28 1 1/2	28 1/2
14	6 1/2	13 1/2	8	28	28	28 1/4
15	4 1/2	8	5	28 1 1/4	28 1 1/4	28 3/4
16	3	7 1/2	0	28 3/4	28 1/2	28
17	0	5 1/2	2 1/2	28	28	28 1
18	0 3/4	5 3/4	1	28 1/2	28	28
19	01 3/4	4 1/2	2 1/4	27 11	27 10 3/4	27 10 1/2
20	1 3/4	7 1/2	3 1/2	27 10	27 10	27 10 3/4
21	2 1/4	10	6 1/2	27 9 3/4	27 9	27 8 3/4
22	5 1/4	12 3/4	7 3/4	27 9 1/2	27 9 1/4	27 9
23	8	12 1/4	8 1/4	27 9 3/4	27 9 1/2	27 9 1/4
24	7 1/4	9 1/2	7 1/4	27 9 1/2	27 11	28 1 1/2
25	7	9 1/4	6 3/4	28 2 1/4	28 3	28 3 1/4
26	6	10	7	28 3	28 2 3/4	28 1 3/4
27	6 1/2	11 3/4	7 1/4	28 1 1/2	28 1	28 1 1/2
28	5	9 1/2	5	28 2 1/2	28 3 1/2	28 5
29	3	10 1/2	6 3/4	28 5 3/4	28 6 1/2	28 6
30	4	11	5 1/3	28 6 1/2	28 6	28 6

Jours du m.	ETAT DU CIEL. La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	O-S-O. petite pluie, couv.	O. petite pluie, couvert.	Couvert.
2	N-O. couv.	N. nuages.	Nuages.
3	N-O. pl. couv.	N-N-O cou. n.	Couvert.
4	N. couvert.	N. nuag. beau.	Serein.
5	N-E. ſerein.	E. ſerein.	Serein.
6	E. lég. nuag.	N. nuages.	Couvert.
7	N-N-O. couv.	N. couvert.	Couv. pluie.
8	N. br. couv.	N. nuag. gr. pl. grêl. écl. tonn.	Nuages.
9	N-E. beau.	N-E. n. pet. pl.	Serein.
10	N. beau.	N-E. nuages.	Serein.
11	N N-E. b. nua.	N-E. nua. beau	Serein.
12	N-N-E. b. nua.	N-N-E. nuag.	Nuages.
13	N-E. b. nuag.	N-E. nuages.	Beau.
14	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
15	N-N-E. nuag.	N-N-E. nua. v.	Beau.
16	N. nuages.	N. couv. vent	Beau.
17	N-N-E. nuag neige, vent.	N-N-E. neig. vent, nuag.	Beau.
18	N-N-E. nuag.	N. nuages.	Beau.
19	N. couvert.	N. cou. pl. neig.	Nuages.
20	O. nuages.	N-E. nua. beau.	Nuages.
21	E. couvert.	S S-E. n. gr. pl.	Couvert.
22	S. nuages.	S S O. nua. pl.	Pluie.
23	O. pl. nuag.	S-O. couv.	Pluie.
24	O-N-O. pl. con.	N O. cou. nua.	Couvert.
25	O. couvert.	O. couvert.	Nuages.
26	O. couvert.	O-N-O. pl. con.	Pluie.
27	N-O. couv.	N-O. nuag. pet. pluie, beau.	Pluie.
28	N. nua. couv.	N. cou. nuages.	Beau.
29	N-E. nuag.	N-E. n. beau.	Beau.
30	N. lég. nuag.	N. nuages.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 15 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 1 $\frac{3}{4}$ degré au-dessous de ce même terme : la différence entre ces deux points est de 17 $\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 6 $\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes est de 9 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 12 fois du N.
5 fois du N-N-E.
7 fois du N-E.
3 fois de l'Est.
1 fois du S-S-E.
1 fois du S.
1 fois du S-S-O.
1 fois du S-O.
1 fois de l'O-S-O.
5 fois de l'O.
1 fois de l'O-N-O.
4 fois du N-O.
2 fois du N-N-O.

Il a fait 5 jours serein.
16 jours beau.
1 jour du brouillard.
25 jours des nuages.
16 jours couvert.
12 jours de la pluie.
2 jours de la neige.
1 jour de la grêle.
1 jour des éclairs & du tonnerre.
2 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril 1767.

Les affections catarrales, qu'on avoit commencé à obſerver dans le mois précédent, ſe ſont multipliées pendant celui-ci, & ont même paru prendre un caractere inflammatoire ; ce qui a obligé d'avoir recours à la ſaignée, pour en prévenir les ſuites. Il a régné auſſi des maux de gorge & des péripneumonies véritablement inflammatoires.

On a vu quelques fievres continues ou rémittentes du genre des putrides, & un aſſez grand nombre de dévoiemens qu'on avoit déjà obſervés dans les mois précédens.

Les maladies éruptives ont paru moins nombreuſes : il y a eu cependant encore quelques petites-véroles & des rougeoles, à la vérité, en petit nombre.

Observations météorologiques faites à Lille au mois de Mars 1767 ; par M. BOUCHER, Médecin.

Quoique la liqueur du thermometre n'ait été observée qu'un seul jour au terme de la congélation, elle s'est trouvée presque tous les matins au voisinage de ce terme, si l'on en excepte les deux derniers jours, qu'elle s'est portée à 12 ½ degrés au-dessus de ce même terme, dans le milieu du jour.

Il y a eu plusieurs jours de pluie ; mais elle n'a été abondante que trois ou quatre jours vers le milieu du mois, & à la fin.

Dans la premiere moitié du mois, le barometre a été plus souvent observé au-dessus du terme de 28 pouces, qu'au-dessous de ce terme ; mais ensuite il a été constamment observé au-dessous de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 12 ½ degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de ½ degré au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes : la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.
4 fois du N. vers l'Est.
2 fois de l'Est.
5 fois du Sud vers l'Est.
5 fois du Sud.
5 fois du Sud vers l'Ou.
6 fois de l'Ouest.
6 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

18 jours de pluie.
6 jours de brouillards.
3 jours de neige.
2 jours de grêle.

Les hygrometres ont marqué une légere humidité au commencement du mois, & de la sécheresse à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Mars 1767.

La fievre tierce & la double-tierce ont encore été les maladies dominantes de ce mois. La fievre continue, qui régnoit aussi, avoit, dans presque tous, le caractere de la double-tierce : dans l'une & l'autre, la tête se trouvoit plus ou moins attaquée, tantôt essentiellement, par congestion fluxionnaire ou catarreuse, & tantôt symptomatiquement, par l'effet d'une saburre ténace & visqueuse, amassée dans les premieres voies. Après les saignées employées

proportionnément à la pléthore ſanguine & à l'étranglement du genre vaſculeux, le plus prudent étoit d'inſiſter ſur l'uſage des délayans ſavonneux (du genre des végétaux) avant que d'en venir aux évacuans, ſoit émétiques, ſoit purgatifs.

Nous avons eu beaucoup de fievres catarreuſes portant à la poitrine, avec les ſymptômes de la pleuropneumonie dans quelques-uns, mais qui avoient le plus ſouvent un foyer dans les premieres voies, comme dans la fievre continue-putride. Les pleuréſies, tant vraies que fauſſes, ont auſſi été aſſez communes : il en a été de même des coliques de l'eſtomac.

La plupart des perſonnes ſujetes à l'aſthme & au rhumatiſme, en ont eu des retours d'accès plus ou moins violens. Quelques vieux aſthmatiques ont ſuccombé : il en a été de même des phthiſiques & pulmoniques, dont le nombre ſe trouvoit très-grand, en conſéquence de fluxions de poitrine & de rhumes négligés.

LIVRES NOUVEAUX.

Epidémiques d'*Hippocrate*, traduites du grec, avec des réflexions sur les constitutions épidémiques, suivies de quarante-deux histoires rapportées par cet ancien Médecin, & du Commentaire de Galien sur ces histoires. On y a joint un Mémoire sur la mortalité des moutons en Boulonnois, dans les années 1761 & 1762, & une Lettre sur la mortalité des chiens dans l'année 1763, dans laquelle sont développées les vues d'*Hippocrate* sur les constitutions. Par M. *Desmars*, Médecin-Pensionnaire de la ville de Boulongne. A Paris, chez la veuve *d'Houry*, 1767, *in*-12.

Mémoires pour servir à l'Histoire de la Faculté de médecine de Montpellier; par feu M. *J. Astruc*, Médecin-Consultant du Roi, ancien Professeur de la Faculté de médecine de Montpellier, Docteur-Régent de celle de Paris, & Professeur royal: revus & publiés par M. *Lorry*, Docteur-Régent de la Faculté de médecine de Paris. A Paris, chez *Cavelier*, 1767, *in*-4°.

Traité des Maladies des gens de mer, par M. *Poissonnier des Perrieres*, Conseiller-Médecin ordinaire du Roi, Censeur royal,

& Médecin de la grande Chancellerie, avec cette épigraphe :

Quod vidimus teſtamur.

A Paris, chez *Lacombe*, 1767, *in*-8°.

Eſſai ſur l'Uſage & les Effets de l'écorce du Garou, vulgairement appellé *ſain-bois*, employé extérieurement contre des maladies rebelles & difficiles à guérir ; ouvrage à la portée de tout le monde. Par M. *A. L. le Roi*, Docteur en médecine, Apothicaire-Major des hôpitaux militaires & des camps & armées du Roi, pendant la guerre de 1760, avec cette épigraphe :

Non tam moles, quàm virtus.

A Paris, chez *Didot* le jeune & *Delalain*, 1767, *in*-12.

Méthode générale d'Analyſes, ou Recherches phyſiques ſur les moyens de connoître toutes les eaux minérales ; traduit de l'anglois par M. Coſte, Conſeiller, Docteur en médecine, & ancien Médecin des Gardes de S. M. le Roi de Pruſſe. A Paris, chez *Vincent*, 1767, *in*-12.

Dictionnaire portatif de Cuiſine, d'Office & de Diſtillation, &c. On y a joint des obſervations médicinales qui font connoître la propriété de chaque aliment, relativement à la ſanté, & qui indiquent les mets les plus convenables à chaque tempéra-

ment ; ouvrage pouvant ſervir de ſuite au Dictionnaire domeſtique. A Paris, chez *Vincent*, 1767, gros *in*-8°, en deux parties, de près de 400 pages chacune.

Lettre de M. *Demours*, Médecin de la Faculté de Paris, Médecin-Oculiſte du Roi, Cenſeur royal, & ancien Démonſtrateur & Garde du Cabinet d'hiſtoire naturelle du Jardin du Roi, à *M. A. Petit*, Docteur-Régent de la Faculté de médecine de Paris, Membre des Académies royales des Sciences de Paris & de Stockholm, de la Société d'Agriculture, & ancien Profeſſeur d'Anatomie, de Chirurgie, & de l'art des Accouchemens ; en réponſe à ſa Critique d'un rapport ſur une maladie de l'œil, ſurvenue après l'inoculation de la petite-vérole, contenant de nouvelles obſervations ſur la ſtructure de l'œil, & quelques remarques générales de pratique, relatives aux maladies de cet organe. A Paris, chez *Didot* le jeune & *Deſſain junior*, 1767, brochure *in*-8°.

Diſſertation ſur les Maladies vénériennes, ouvrage pratique traduit de l'anglois du Docteur *Turner*. A Paris, chez *Didot* le jeune, 1767, *in*-12, deux volumes.

Ant. de Haën, *Conſiliarii & archiatri S. C. R. A. majeſtatis, nec-non medicinæ practicæ in univerſitate Vindobonenſi Profeſſoris primarii, Ratio medendi in noſocomio practico, tomus v, partes nonam &*

decimam complectens. C'eſt-à-dire : Méthode de traiter les maladies, uſitée dans l'hôpital de pratique ; par M. *A. de Haën*, Conſeiller-Médecin de S. M. R. A. & Profeſſeur de médecine-pratique dans l'Univerſité de Vienne en Autriche ; tome v, contenant les parties 9 & 10. A Paris, & chez *Didot* le jeune, 1767, *in*-12.

Traité hiſtorique des Plantes qui croiſſent dans la Lorraine & les Trois-Evêchés, &c. Par M. *P. J. Buc'hoz*, ancien Médecin du feu Roi de Pologne, &c. ; tome vj. A Paris, chez *Durand* neveu ; & à Nancy, chez *Lamort*, 1766, petit *in*-8°.

TABLE
GÉNÉRALE
DES MATIERES

Contenues dans les six premiers mois du Journal de Médecine pour l'année 1767.

Livres annoncés.

Medecine.

Mémoires pour servir à l'Hiſtoire de la Faculté de Médecine de Montpellier. Par feu M. Aſtruc, *Médecin ; publiés par M. Lorry, Médecin*, 565
Traité de pathologie, quatrieme édition. Par le même, 284
*Les Œuvres d'*Harvée, *nouvelle édition*, 478
Epidémies d'Hippocrate, traduites du grec, avec des réflexions. Par M. Delmars, *Médecin*, 565
Avis au Peuple ſur ſa ſanté. Par M. Tiſſot, *Médecin*, 284
Recherches ſur le tiſſu muqueux, ou l'organe cellulaire, & ſur quelques maladies de la poitrine. Par M. de Bordeu, *Médecin*, 92

Traité des affections vaporeuſes des deux ſexes, troiſieme édition. Par M. Pomme, *Médecin*, 379
—— *Des maladies du poumon.* Par M. Coſte, *Médecin*, 477
Traité des maladies des gens de mer. Par M. Poiſſonnier Des Perrieres, *Médecin*, 565
Méthode de traiter les maladies, tome v. Par M. de Haen, *Médecin*, 567
Diſſertation ſur les maladies vénériennes, traduite de l'anglois de M. Turner, *Médecin*, ibid.
Journal des inoculations de M. Nicolas, 189
Lettre de M. Petit, *Médecin, ſur quelques faits relatifs à l'inoculation*, 284
Nouvelles Réflexions ſur la pratique de l'inoculation. Par M. Gatti, *Médecin*, 479
Lettre de M. Deſmours, *Médecin, ſur une maladie de l'œil à la ſuite de l'inoculation*, 567
—— *D'un citoyen de Lyon, ſur les effets d'un remede contre les maladies cancéreuſes*, 380
—— *De* M. Tartreaux, *Médecin, ſur l'uſage de la ciguë*, 477
Eſſai ſur l'uſage & ſur les effets de l'écorce du garou. Par M. le Roi, *Apothicaire*, 566

CHIRURGIE.

Diſſertation ſur l'excellence & la ſûreté de la méthode de pratiquer la taille latérale de M. Lecat. Par M. Groſſard, *Chirurgien*, 92

CHYMIE & HISTOIRE NATURELLE.

Méthode générale d'analyſer les eaux minérales, traduite de l'anglois. Par M. Coſte, *Médecin*, 566
Formules des medicamens uſités dans les différens hôpitaux de Paris, 189

Traité hiſtorique des plantes qui croiſſent dans la Lorraine. Par M. Buc'hoz, *Médecin*, tome vj. 568

MÊLANGES.

Leçons de phyſique. Par M. Sigaud de la Fond, 285
Dictionnaire portatif de cuiſine, d'office & de diſtillation, 566

EXTRAITS.

Les Vapeurs & Maladies nerveuſes, &c.; traduit de l'anglois de M. WHYTT. Par M. le Begue de Preſle, *Médecin*, *Premier Extrait*, 3
Second Extrait, 99
Recherches ſur le Tiſſu muqueux ou l'Organe cellulaire, & ſur quelques Maladies de la poitrine. Par M. de Bordeu, *Médecin*, 195
Mémoires & Obſervations de medecine, premiere partie. Par M. le Roi, *Médecin*, 291
Précis de la Chirurgie pratique, 387
Nouvelles Réflexions ſur la pratique de l'inoculation. Par M. Gatti, *Médecin*, 483

OBSERVATIONS.

MEDECINE.

Extrait d'une Lettre de M. Cordon, *Médecin, au ſujet de trois enfans de la même mere, nés avec une partie des extrêmités dénuée de peau*, 556
Obſervation ſur une Eſpece particuliere de Vapeurs. Par M. Dablain, *Médecin*, 32
Obſervations ſur l'Uſage des Humectans. Par M. Delabrouſſe, *Médecin*, 39
Lettre de M. Mareſchal de Rougeres, *Chirurgien, ſur l'Uſage des Humectans dans les maladies vaporeuſes*, 44

Observations sur l'Usage des Humectans dans les maladies vaporeuses. Par M. Brun, *Médecin*, 52
Réponse à la Lettre de M. Pomme. Par M. Dejean, *Médecin*, 231
Réponse à la Lettre de M. Dejean, *sur l'Usage du Quinquina dans les affections vaporeuses.* Par M. Pomme, *Medecin*, 348
Observation sur un Tétanos essentiel. Par M. Pujol, *Médecin*, 223
——— *Sur un Vertige vermineux.* Par M. Rosiere de la Chassagne, *Médecin*, 430
Mémoire sur les Effets de la Vapeur du Charbon. Par M. Nachet, *Chirurgien*, 434
Observations sur la Prédiction de plusieurs Crises par le pouls. Par M. Strack, *Médecin*, 64
——— *Sur le Pouls.* Par M. Robin, *Médecin*, 147
Lettre sur le pouls critique. Par M. Gardane, *Médecin*, 399
Observation sur une Hydrocéphale. Par M. Deslandes, *Chirurgien*, 74
——— *Sur une Hydropisie ascite, guérie par les pilules toniques.* Par M. Bacher, *Médecin*, 119
——— *Sur une Ascite avec anasarque, guérie par le même moyen.* Par le même, 131
——— *Sur une Fluxion catarrale de la vessie.* Par M. Landeutte, *Médecin*, 136
Lettres sur les Dartres. Par le même, 335
——— *Sur l'Inoculation.* Par M. Géry, 154
Observation sur une Ophthalmie vineuse dans un Enfant mal élevé. Par M. Grignon, *Méd.* 236
Lettre sur le tissu muqueux. Par M. Picamilh, *Médecin*, 506
Réponse de M. Postel de Franciere, *à la Lettre de* M. Robin *sur le* Tænia, 415

Observation sur une fievre continue-périodique, causée par une fausse pléthore. Par M. Housset, *Médecin*, 509

Description d'une Epidémie de fievres intermittentes. Par M. Delabrousse, *Médecin*, 315

Extrait d'un Mémoire sur une dyssenterie épidémique qui a régné à Pléaux dans la Haute-Auvergne, en 1765. Par M. Dapeyron de Cheyssiol, *Médecin*, 514

Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de
Novembre 1766, 88
Décembre 1766, 185
Janvier 1767, 280
Février 1767, 375
Mars 1767, 473
Avril 1767, 561

Maladies qui ont régné à Lille, observées par M. Boucher, *Médecin, pendant le mois de*
Octobre 1766, 90
Novembre 1766, 187
Décembre 1766, 282
Janvier 1767, 376
Février 1767, 473
Mars 1767, 563

Extrait d'une Lettre de M. de Sarradas *sur une colique néphrétique, guérie par l'infusion de semences de* daucus *ou carote sauvage*, 526

CHIRURGIE.

Observations sur les Inconvéniens des spiritueux dans les plaies d'armes à feu. Par M. Bayle, *Chirurgien*, 79

Observation qui démontre la possibilité des Fractures incompletes des os cylindriques. Par M. Renault, *Chirurgien*, 159

Reflexions sur un Article du Dictionnaire de Chirurgie, *avec une Méthode de réduire les Luxations de la cuisse.* Par M. Dupoui, *Chirurg.* 170
Lettre de M. Portal, *Médecin, contenant l'Extrait de son Mémoire sur le danger qu'il y a de se servir de machines dans le traitement des luxations,* 540
Observation sur un Sarcome. Par M. Telmont de Saint-Joseph, *Chirurgien,* 164
——— *Sur une Carie de cause externe.* Par M. Daunou, *Chirurgien,* 244
——— *Sur une Fracture particuliere du Crâne.* Par M. Martin, *Chirurgien,* 269
——— *Sur des Accidens survenus à la suite du trépan.* Par M. Caestryck, *Chirurgien,* 362
——— *Sur un Dépôt au Cerveau à la suite d'un coup de sabre.* Par M. Nollefon *fils*, *Chirurg.* 455
——— *Sur deux Polypes arrachés à la même personne.* Par M. Icart, *Chirurgien,* 459
——— *Sur un polype du nez, guéri par le suif fondu.* Par M. Judokius Roose, *Chirurg.* 536
——— *Sur un Ulcere chancreux à la Levre inférieure.* Par M. Bayle, *Chirurgien,* 256
——— *Sur un abscès considérable à la mâchoire inférieure, guéri sans incision.* Par M. Ruby, *Chirurgien,* 177
——— *Sur l'Ouverture de la Carotide externe.* Par M. Caestryck, *Chirurgien,* 452
——— *Sur une Plaie de l'*Abdomen, *avec solution de continuité à l'intestin.* Par M. Laffey *fils*, *Chirurgien,* 448
——— *Sur une plaie au bas-ventre traitée d'une maniere singuliere par un Médecin Indien, communiqués par* M. Bourdier, *Médecin,* 538

Lettre de M. Seucerotte, *Chirurgien, contenant une Observation sur un Placenta enkysté*, 266
—— *De* M. Piet, *Chirurgien & sur l'Usage du Forceps dans les accouchemens*, 350
Observation sur une Ischurie vésicale, causée par une feve introduite dans le canal de l'uretre. Par M. Coste, *Médecin*, 266
Réponse de M. Martin, *Chirurgien, à la Lettre de* M. Scherer, *sur les Rétentions d'urine*, 440
Lettre de M. Pouteau *fils, Chirurgien, sur quelques objets relatifs à la taille*, 174
Observation importante sur la Taille. Par M. le Mercier, *Chirurgien*, 261
Nouvelle Maniere de pratiquer l'opération de la taille par le haut appareil. Par M. Baseillac, *Chirurgien*, 528
Observation sur une opération de la pierre. Par M. Pamard *fils*, *Chirurgien*, 547
—— —— *Sur une plaie considérable à un des doigts.* Par M. Leautaud, *Chirurgien*, 168
Lettre sur les Effets de la Momie. Par M. Marechal de Rougeres, *Chirurgien*, 466
—— *De* M. Gamet, *Chirurgien, sur la mort de l'une des femmes qui ont fait usage de son remede contre les maladies cancéreuses*, 553

Observations météorologiques faites à Paris, pour le mois de
Novembre 1766, 85
Décembre 1766, 182
Janvier 1767, 277
Février 1767, 371
Mars 1767, 470
Avril 1767, 558

Faites à Lille, par M. Boucher, *Medecin*, pendant le mois de
Octobre 1766, 89
Novembre 1766, 186
Décembre 1766, 281
Janvier 1767, 376
Février 1767, 474
Mars 1767, 562

AVIS DIVERS.

Prix proposé par l'Académie royale de Chirurgie, pour l'année 1758, 93
Avis aux jeunes Chirurgiens, 95
Avis sur les Hernies, 189
Avis sur des Sondes creuses de nouvelle invention, 286
Cours de Chymie, 191

Fin de la Table générale des Matieres.